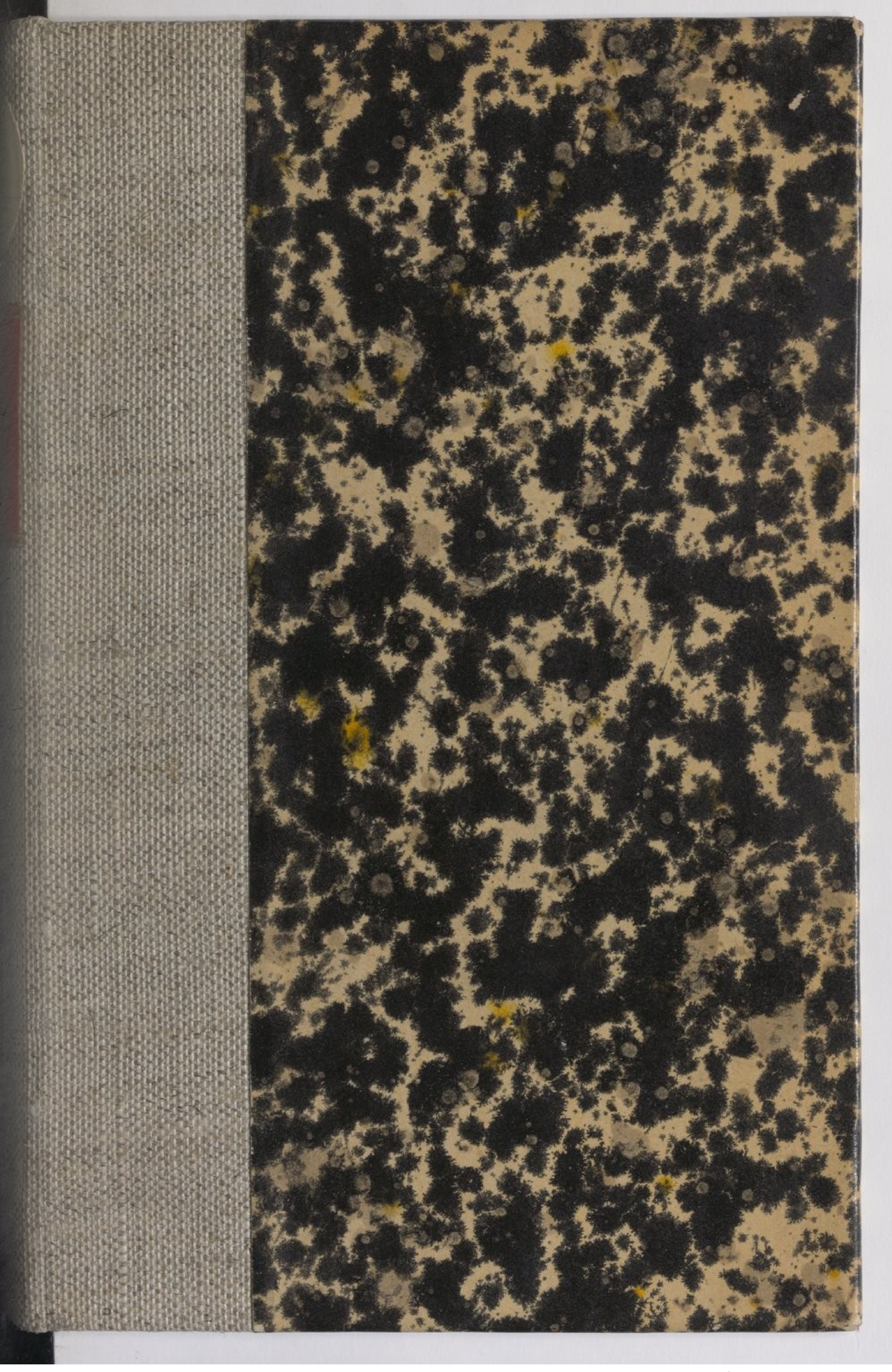
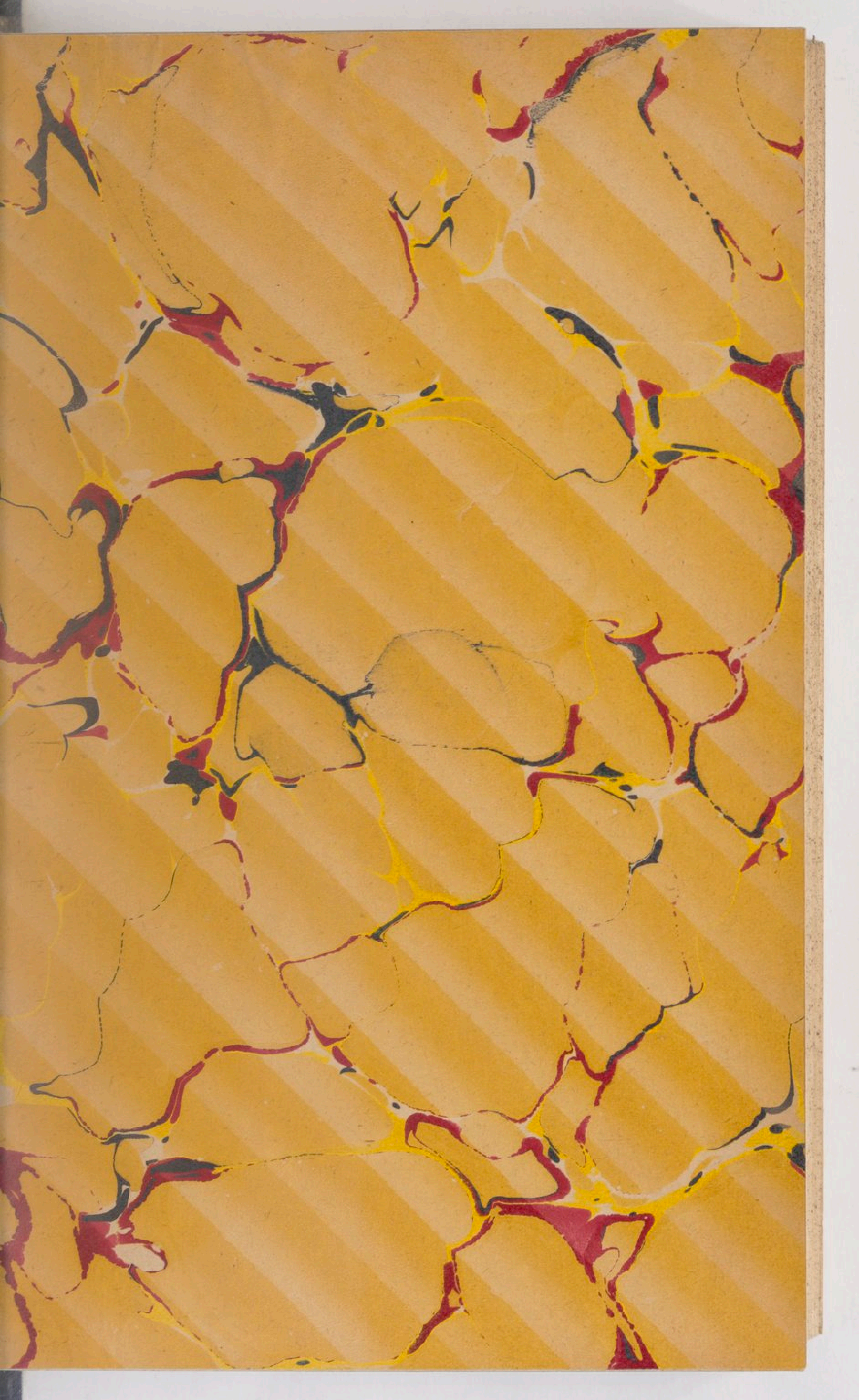
Maurice Jokai. Les Fils de l'homme au coeur de pierre. Traduit du hongrois, par Antonine de Gérando-Teleki









MAURICE JOKAÏ

LES FILS

DE

L'HOMME AU CŒUR DE PIERRE

TRADUIT DU HONGROIS

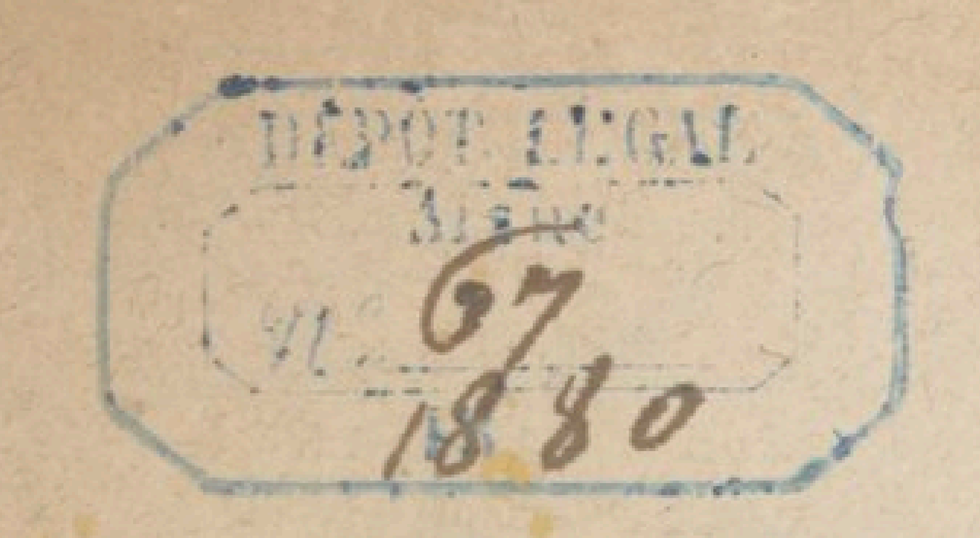
PAR

ANTONINE de GERANDO-TELEKI



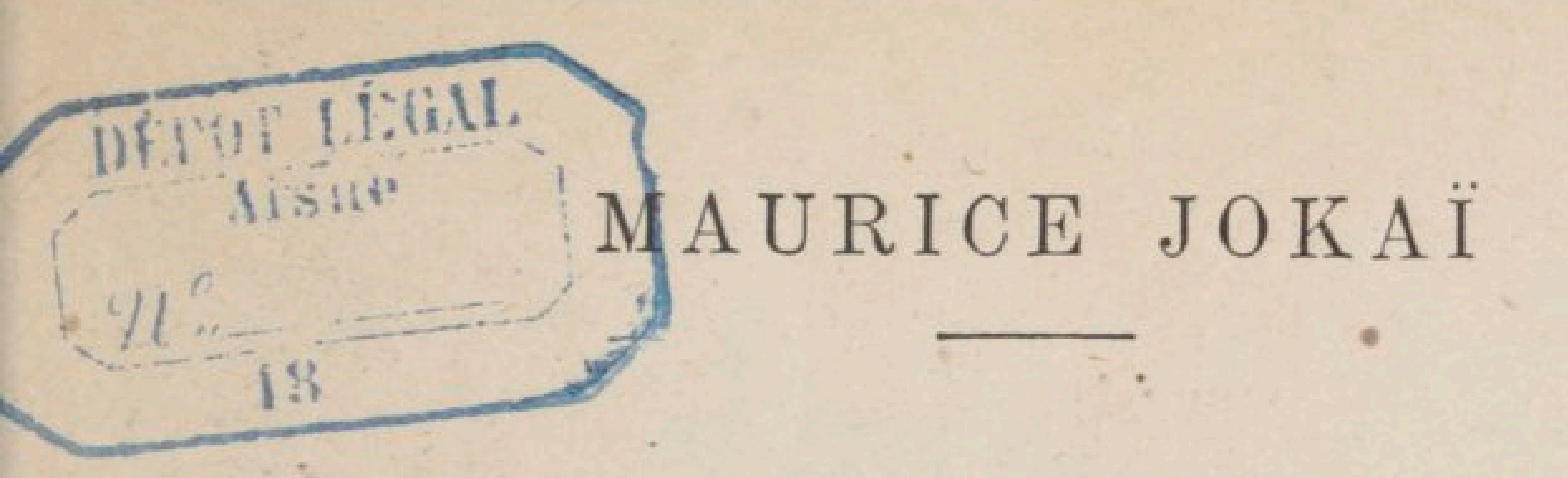
PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28bis, RUE DE RICHELIEU.

1880



LES FILS
DE
L'HOMME AU CŒUR DE PIERRE

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU



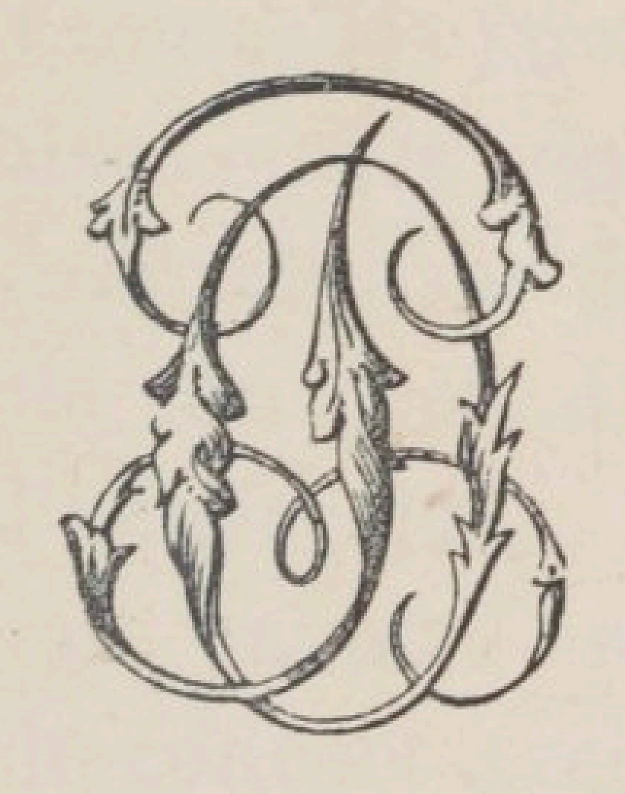
MAURICE JOKAÏ

LES FILS
DE
L'HOMME AU CŒUR DE PIERRE

TRADUIT DU HONGROIS

PAR

ANTONINE de GERANDO-TELEKI



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28bis, RUE DE RICHELIEU.

1880

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR

Il y a, dans l'histoire des peuples, de ces moments suprêmes où toutes les facultés de la nation sont réveillées et mises en jeu, de ces moments où le génie national s'affirme avec éclat, en revendiquant pour le peuple son droit à la vie. Telle est, pour les Magyars, l'année 1848.

La Hongrie avait montré son héroïsme à l'Europe lorsque, de concert avec la Pologne, elle avait sauvé, il y a plusieurs siècles, le monde civilisé de l'invasion des Tartares et des Turcs. Mais ensuite le pays, affaibli par cette lutte gigantesque, tomba en 1526 dans les filets de l'Autriche, et son développement fut comme arrêté.

Il y eut des soulèvements partiels sous les Bocs-

kay, les Rakoczy, les Bethlen, d'immortelle mémoire, mais ils n'eurent aucun résultat : les empereurs d'Autriche, pressés par le danger, accordaient quelques réformes qu'ils s'empressaient de retirer dès que la paix était rétablie. — Le dernier soulèvement eut lieu en 1825 : les Hongrois réclamèrent, de tous les côtés à la fois, leurs lois et leurs libertés que, depuis 1526, tous les empereurs avaient juré de respecter et qu'ils avaient tous violés. Enfin, vers 1847, lorsque l'Europe commença à s'agiter, la nation tout entière voulut obtenir des réformes. Les propriétaires, entraînés par la parole ardente de Louis Kossuth, cet éloquent Washington de la Hongrie, et gagnés par un généreux enthousiasme révolutionnaire, comme la noblesse française dans la nuit du 4 août, abolirent d'eux-mêmes les corvées, et, non contents de libérer les paysans, leur distribuèrent gratuitement la terre.

L'Autriche continua cependant à résister aux vœux du pays, et la population de Pesth, poussée à bout, se souleva le 15 mars 1848, deux jours après la révolution de Vienne. L'empereur, pressé de toutes parts, accorda enfin une constitution à la Hongrie, et l'on nomma un ministère national. Mais, aussitôt, la Cour souleva secrètement, à force d'or et d'intrigues, neuf nationalités différentes établies en Hongrie : les Raciens, les Croates, les Serbes, les Valaques, les Esclavons, les Saxons, etc. Alors la

nation, menacée de périr, se leva tout entière. Le 14 avril 1849, l'indépendance de la Hongrie fut solennellement proclamée. L'Autriche, aux abois, appela la Russie à son aide. La Hongrie résista encore héroïquement, et, pour tomber, il fallut qu'elle eut un traître dans son sein. Elle fut vaincue, mais elle avait gagné la foi en elle-même.

Pendant la courte durée de son indépendance, le pays, malgré ces luttes surhumaines, s'était transformé : des fabriques avaient été élevées de tous côtés, des écoles s'étaient ouvertes. Des poëtes immortels avaient surgi tout à coup : les Petöfi, les Arany, les Vörõsmarty, les Tompa, et tant d'autres. Toute une littérature nouvelle et patriotique avait pris naissance.

Maurice Jokaï, conteur plein de verve, appartient à cette génération des écrivains de la révolution. C'est lui qui consola le peuple Hongrois pendant les longues années de deuil, de 1850 à 1867! Ses nombreux romans et son théâtre rappelaient à la nation, et rappelaient avec l'autorité du talent, ses anciennes gloires, ses héroïsmes, sa grandeur. La popularité de l'écrivain fut immense. Nous avons choisi, parmi ses romans, celui où Maurice Jokaï retrace avec âme quelques épisodes de cette mémorable révolution à laquelle il a pris part.

L'action s'ouvre peu de temps avant 1848. Le

château et le village imaginaires où commence ce récit sont situés au milieu d'une plaine que terminent, à l'est, les montagnes de la Transylvanie, et, à l'ouest, celles de Bude.

Cette plaine riche et fertile est arrosée par le Danube et la Tisza. C'est cette Puszta magyare où le vent fait onduler, dans des champs à perte de vue, les épis dorés du blé et du maïs. Là aussi paissent, dans des prairies sans fin, de grands troupeaux de bœufs aux cornes gigantesques. C'est le pays des mirages !...

Nous nous sommes efforcé de laisser à ce remarquable ouvrage toute son originalité et sa couleur locale.

Palfalva (Hongrie), ce 15 septembre 1879.

A MADAME COLOMAN DE TISZA

NÉE COMTESSE DEGENFELD,

A la personnification vivante de la véritable hongroise, au type idéal qui a inspiré l'auteur de ce roman,

A la patriote, qui est aussi la poésie et la providence du foyer,

CETTE TRADUCTION EST DÉDIÉE EN TÉMOIGNAGE D'AFFECTUEUSE ADMIRATION.

A. DE G.-T.

LES FILS

DE

L'HOMME AU CŒUR DE PIERRE

I

SOIXANTE MINUTES!

Le noble convive portait un toast. Il en était au milieu de son discours et élevait sa coupe remplie de champagne ; l'enthousiasme se peignait sur son visage un peu trop échauffé. Les autres invités, qui formaient la plus brillante réunion qu'on puisse imaginer, attendaient le moment de saisir leur verre pour le vider en l'honneur de leur hôte. Les laquais empressés versaient le « vin généreux. » Un peu en arrière, les *czigany* (tziganes) fixaient leurs yeux ardents sur l'orateur, afin d'attaquer la note au moment où il cesserait de parler et de couvrir par leurs accords bruyants le joyeux cliquetis des verres. Tout à coup, le médecin de la famille, qui était entré sans bruit dans la salle, s'approcha de la maîtresse de la maison, et lui dit quelques mots à l'oreille. Elle se leva aussitôt et quitta précipitamment la salle, sans même songer à s'excuser auprès de ses voisins de cette brusque sortie.

Cependant le toast commencé s'achevait :

« .... A la gloire de ce grand patriote, de notre maître à tous! — notre lumière, notre orgueil, — qui,

quoique absent, est présent dans tous les cœurs ! — Que Dieu lui accorde de nombreuses années ! »

La fanfare éclata, les verres se heurtaient avec enthousiasme.

— Vivat ! Vivat ! criait-on de toutes parts. Puisse-t-il vivre cent ans !

A qui souhaitait-on une si longue vie ? — A l'illustrissime seigneur Kazimir, baron de Baradlay, chevalier de l'ordre de la Clef et de l'Eperon d'or, possesseur d'immenses domaines, de villages, de villes, directeur général de l'opinion publique de toute la contrée, en un mot, au véritable Grand-Lama.

C'est lui qui, depuis quelques jours, avait rassemblé dans son château tous ces hommes plus ou moins influents, pour débattre en commun le programme à suivre, l'attitude à prendre dans les affaires publiques, et ce festin était le couronnement d'une œuvre menée à bonne fin.

Malheureusement, le roi de la fête était absent, et sa femme, la baronne de Baradlay, présidait seule au joyeux banquet.

Le toast achevé, on s'aperçut que celle à qui il était adressé avait disparu. Les laquais, interrogés, répondirent que le médecin était venu parler à leur maîtresse et que celle-ci avait immédiatement quitté la table.

— Que peut donc avoir notre ami Baradlay ? hasardèrent quelques-uns.

— Notre illustre seigneur et maître, s'empressa de dire Bencze de Rideghvary, qui remplissait l'office d'administrateur, est en proie à ses douleurs accoutumées.

Les plus intimes se tournèrent alors vers ceux qui n'étaient pas au courant, et leur confièrent tout bas que le baron de Baradlay était atteint, depuis longtemps, d'une ossification du cœur, qui parfois lui occasionnait d'atroces souffrances, mais que, néanmoins, il pourrait bien vivre encore une dizaine d'années.

Sur ce, la gaîté reprit de plus belle.

Or, voici les quelques mots que le docteur avait dits à l'oreille de la châtelaine :

« Il n'a plus que soixante minutes à vivre ! »

La baronne était devenue plus pâle que de coutume, mais personne ne s'en était aperçu.

Dès qu'elle eut quitté la salle, elle saisit les mains du docteur :

— Est-ce vrai ? lui dit-elle.

Le docteur fit un signe affirmatif, et, arrivé dans la troisième salle, où le bruit du festin ne parvenait pas, il répéta :

— Il n'a plus que soixante minutes à vivre, et il désire vous parler. Il a fait éloigner tout le monde. Veuillez entrer chez lui. Mes soins lui sont désormais inutiles.

Puis il s'éloigna lentement et laissa la pauvre femme continuer seule son chemin.

Elle entra vivement dans la quatrième salle : on y voyait, accrochés au mur et superbement encadrés, les portraits de grandeur naturelle du maître et de la maîtresse de la maison, dans leurs riches habits de mariés. En passant devant ces portraits, la pauvre femme aux joues pâles cacha sa tête dans ses mains. Les sanglots la suffoquaient,—et il lui était défendu de pleurer ! Il lui fallut une demi-minute pour se vaincre, c'était une demi-minute volée aux soixante dernières minutes du mourant : elle aurait à en répondre !

Elle s'arma donc de courage, passa par la bibliothèque et entra dans la chambre où le malade comptait les derniers instants de sa dernière heure.

Là se trouvait cet homme, dont le cœur s'était changé en pierre, au moral comme au physique. Il était sur son séant, soutenu par une innombrable quantité de coussins, les traits calmes et dignes comme s'il avait voulu poser résolûment en face de ce grand artiste : la Mort.

Sa femme s'avança vers lui rapidement.

— Je vous ai attendue ! dit-il d'un ton de reproche.

— Je suis venue aussitôt, répondit la pauvre femme en s'excusant.

— Vous vous êtes arrêtée pour pleurer, et vous savez pourtant que mon temps est compté !

La malheureuse femme se mordit les lèvres.

— Allons, Marie, point de faiblesse ! continua le malade de plus en plus froidement. C'est l'arrêt de la

nature. Dans soixante minutes je serai une masse inerte. Le docteur l'a annoncé. —Nos convives se divertissent-ils bien ?

Elle répondit en inclinant la tête.

— Qu'ils continuent ! Ne permettez pas qu'ils se dispersent. Ils sont venus à la Conférence : qu'ils restent pour mes funérailles. Il y a longtemps que j'en ai réglé toute la pompe. Des deux cercueils,vous choisirez pour moi celui qui est en marbre noir. On y posera mon sabre à ornements de platine. Ce sont les élèves de l'école de Debreczin qui chanteront les chants funèbres, point de musique d'opéra, nos vieux cantiques seulement. Le doyen prononcera son discours ici, dans la maison mortuaire, et l'évêque fera le sien à l'église. Le pasteur du village se contentera d'une simple prière devant mon tombeau. M'avez-vous compris ?

Elle regardait fixement devant elle.

— Je vous en prie, Marie, continua-t-il. Jamais je ne pourrai répéter ce que je vous dis en ce moment. Veuillez vous asseoir à cette petite table, près de mon lit ; écrivez ce que je viens de dire et ce que je vais dire encore.

Elle obéit silencieusement. Il continua :

— Vous avez toujours été une épouse soumise et fidèle. Vous avez toujours accompli toutes mes volontés. Pendant une heure encore je suis votre maître. Mais ce que je vais vous dire pendant cette heure, toute votre vie il faudra vous le rappeler ! — Je veux rester votre maître, même après ma mort..... Un maître inexorable..... Ah ! j'étouffe ; donnez-moi quelques gouttes de ce cordial...

La pauvre femme lui versa les gouttes dans une petite cuiller d'or.

Il put parler plus facilement.

— Écrivez mes dernières volontés, et que nul autre que vous ne les connaisse. J'ai accompli une grande œuvre qui ne doit pas périr avec moi. Quand même tout changerait autour de nous, je veux que ce coin de terre, qui est à nous, reste immuable. Quelques-uns sont capables de me comprendre, mais bien peu savent agir, et presque personne ne l'ose. Écrivez bien chacune de mes paroles.

Elle écrivait en silence.

— J'ai trois fils, qui doivent continuer mon œuvre. Mais ils sont encore trop jeunes ; il leur faut d'abord recevoir les leçons de la vie. Jusque-là il vous sera défendu de les voir. Ne soupirez pas. Ils sont assez grands pour savoir marcher seuls. Mon fils aîné, Odon, doit rester à la cour de Saint-Pétersbourg. Il n'est encore que secrétaire d'ambassade, mais il est appelé à une haute destinée. La Russie est une bonne école pour lui. La nature l'a gratifié de trop d'enthousiasme. Cela ne vaut rien, il en guérira là-bas. Il apprendra à connaître la valeur réelle des hommes, son cœur s'endurcira, et, lorsqu'il reviendra, il pourra saisir d'une main ferme le gouvernail que je suis forcé d'abandonner. Ayez soin de lui envoyer assez d'argent pour qu'il puisse toujours rivaliser de luxe avec les jeunes gens les plus à la mode. Laissez-le boire jusqu'à la lie la coupe des voluptés : rien ne rend sceptique et indifférent comme l'abus des plaisirs.

Le malade regarda l'heure, il devait se hâter, il avait tant à dire encore !

— Cette jeune fille, continua-t-il plus bas, cette jeune fille pour laquelle j'ai dû l'expatrier, tâchez de la marier ; ne reculez devant aucun sacrifice. Il ne manque pas d'hommes qui soient dignes d'elle : quant à la fortune, vous y pourvoirez. Si la jeune fille refuse et s'obstine, il faut faire en sorte que son père soit déplacé et nommé en Transylvanie. Nos amis vous y aideront. Jusque-là Odon ne doit pas revenir, à moins qu'il ne se marie. Il n'y a rien à craindre pour lui en Russie. Une seule fois, un Czar a épousé la fille d'un pope ; mais c'était un Czar.

Mon second fils, Richard, restera encore un mois dans la garde impériale ; mais ce n'est pas une carrière, ce n'est qu'un début. Il faudra qu'il entre dans la cavalerie, il y servira un an et tâchera de se faire recevoir dans l'état-major. L'habileté, la fidélité et le courage sont les trois degrés par lesquels on arrive à toutes les dignités. Que mon fils se fraye son chemin lui-même, et qu'il jette de l'éclat sur toute la famille. Il ne doit jamais se marier. Une femme ne serait qu'un empêche-

ment dans sa carrière. Sa tâche est de pousser ses frères. Quelle admirable recommandation qu'un frère « mort au champ de bataille !...» — Marie, vous n'écrivez plus ? Vous pleurez ? Ne soyez pas faible en ce moment, je vous en conjure. Je n'ai plus que quarante minutes, et j'ai tant à dire.

Marie se remit à écrire.

— Mon troisième fils, le plus jeune, Jeno, qui est mon préféré, — quoiqu'il n'en sache rien et que je l'aie traité aussi rudement que les autres, — doit rester à Vienne et continuer à servir dans son administration. Qu'il s'élève peu à peu, par ses propres efforts. Cette lutte avec la fortune le rendra souple, intelligent et adroit. Qu'il apprenne à se faire aimer de ceux qu'il doit employer un jour à sa propre élévation. Il ne faut lui venir en aide en rien, il doit apprendre à se servir d'autrui ; c'est ainsi qu'il finira par connaître la valeur individuelle des autres. Il faut attiser en lui l'ambition, il faut le pousser à se lier avec des hommes puissants ou de naissance illustre, et à renoncer à toute rêverie poétique.

L'altération excessive des traits du moribond montrait combien il devait souffrir pendant qu'il parlait. Il se tut un instant, puis, domptant la douleur, il poursuivit :

— Trois colonnes de cette force suffiront pour soutenir l'édifice que j'ai commencé : un diplomate, un soldat, un haut fonctionnaire. Ah ! que n'ai-je pu la continuer, cette œuvre, jusqu'à ce qu'ils aient été assez forts pour venir prendre leurs places !.... Marie, ma femme, Madame de Baradlay ! je vous prie, je vous ordonne, je vous adjure, de remplir fidèlement la tâche que je vous laisse ! Chaque atome de mon être lutte contre la mort ; mais, à ce moment suprême, il m'importe peu que ce qui, en moi, n'est que poussière, redevienne poussière. Ce n'est pas la peur de la mort qui fait perler cette sueur froide sur mon front, c'est la crainte d'avoir travaillé en vain. L'ouvrage d'un quart de siècle serait anéanti ! Des rêveurs enthousiastes jettent le diamant dans le feu, sans réfléchir qu'il s'y décomposera en ses vils éléments et perdra toute sa valeur. Ce diamant, c'est notre noblesse hongroise de huit cents ans, qui seule

vivifie toute la nation, étant le talisman secret de notre existence nationale! Voilà ce qu'on veut anéantir, emporté par des rêves insensés... Ah! Marie, si vous saviez ce que souffre mon cœur, mon cœur de pierre... Non, ne me donnez pas de remède, c'est inutile. Mais placez-là, devant moi, les portraits de mes fils; leur vue me soulagera.

Mme de Baradlay mit les trois miniatures, encadrées ensemble, devant son mari, qui les regarda longuement l'une après l'autre, et semblait. en les regardant, oublier ses souffrances. Il posa sa main décharnée sur le portrait de l'aîné de ses fils et murmura :

— Je crois que c'est celui-ci qui me ressemble le plus.

Puis, repoussant les miniatures, il ajouta froidement :

— Point d'attendrissement : le temps est court. Dans quelques instants, j'aurai abandonné à mes fils ce que j'ai reçu de mes aïeux. Que *Nemesdomb* reste toujours le foyer de mes principes. Vous ne quitterez pas ce château après ma mort.

Marie cessa d'écrire et regarda le malade avec étonnement.

— Vous paraissez interdite, continua celui-ci. Vous vous demandez en quoi une faible femme, une veuve, peut aider à une œuvre sous laquelle l'homme le plus fort succomberait? Je vais vous le dire. Six semaines après ma mort, vous vous remarierez.

La pauvre femme laissa échapper sa plume.

— Je le veux! continua-t-il sévèrement. J'ai même choisi d'avance celui que vous épouserez. C'est Bencze de Rideghvary.

A ces mots, la malheureuse, impuissante à se contenir davantage, quitta la table, et, se jetant à genoux près du lit de son mari, lui saisit la main qu'elle arrosa de ses larmes.

L'*homme au cœur de pierre* ferma les yeux et demanda conseil aux ténèbres; puis, raffermi de nouveau, il reprit :

— Cessez, Marie, le temps manque pour les pleurs. J'arrive à la fin. Ce que j'ai dit doit être! Vous êtes jeune encore, vous n'avez que quarante ans; vous êtes

belle, et vous le serez toujours. Il y a vingt-cinq ans, lorsque je vous ai épousée, vous ne me paraissiez pas plus belle qu'en ce moment. Vous êtes belle comme vous êtes douce et bonne; je vous ai beaucoup aimée, vous le savez bien. Dans la première année de notre union, mon fils Odon est venu au monde; dans la seconde année nous avons eu mon second fils, Richard, et enfin, dans la troisième, le dernier de mes fils, Jeno, nous est né. Alors Dieu m'envoya cette cruelle maladie, et les médecins me déclarèrent que j'étais fiancé à la mort. Un seul baiser de vous m'aurait tué. Et je meurs lentement à vos côtés depuis vingt ans.

Depuis vingt ans vous avez été la garde-malade d'un mourant. Et j'ai eu le courage de traîner cette existence déplorable, car une idée me soutenait, qui me donnait une force surnaturelle. J'ai vécu, sachant me priver de tout bonheur, de toute jouissance. J'ai renoncé à tout ce qui fait battre le cœur de l'homme. J'ai dit adieu aux rêves, à la poésie, à tout ce qu'aime la jeunesse; je suis devenu froid, calculateur, impénétrable. Je n'ai vécu que pour l'avenir, — pour un avenir qui doit être l'éternité du passé. C'est dans cet esprit que j'ai élevé mes trois fils. C'est par là que j'immortalise mon nom. Ce nom est maudit dans le présent, mais il sera béni un jour! C'est pour ce nom que vous avez tant souffert. — Vous devez être heureuse encore.

La pauvre femme, sanglotant, voulut protester.

— Je le veux! dit aussitôt le malade en retirant sa main. Retournez à votre table et écrivez encore ma volonté suprême. — Ma femme épousera, six semaines après ma mort, Bencze de Rideghvary, qui est le plus digne de me succéder. Ainsi, je meurs tranquille... Avez-vous tout écrit, Marie?

Celle-ci gardait un morne silence.

— L'heure touche à sa fin, dit le malade, d'une voix saccadée, mais je ne mourrai pas tout entier! Posez votre main sur la mienne, et restez ainsi jusqu'à ce que vous sentiez le froid de la mort. Point d'attendrissement, — point de larmes, — encore un peu de fermeté. Nous ne nous dirons pas adieu, car mon âme restera près de vous et ne vous quittera jamais. Tous les soirs

elle viendra vous demander compte de la manière dont vous aurez rempli mes dernières volontés.

Mme de Baradlay était toute tremblante, tandis que son mari, prenant tranquillement sa main et la posant sur la sienne, ajouta d'une voix entrecoupée :

— Tout est fini... le docteur avait raison, je ne souffre plus... Tout devient obscur, je ne vois plus que les portraits de mes fils... Tu t'approches déjà, ombre noire... Arrête! Encore quelques instants!... J'ai un dernier mot à dire!...

Mais la mort n'attend point : — elle ne permit pas à « l'homme au cœur de pierre » d'achever, et, l'étreignant avec force, elle lui fit sentir sa toute-puissance. Alors le baron de Baradlay ferma les yeux, et, n'essayant plus de lutter, il expira sans proférer une plainte.

Sa femme, voyant que tout était fini, se jeta à genoux près de la table, et, saisissant le papier sur lequel elle venait d'écrire, elle s'écria avec ferveur :

— Ecoute-moi, grand Dieu! Reçois cette âme égarée avec autant de miséricorde et de bonté que je mettrai d'énergie et de volonté à ne pas accomplir un seul de ces ordres impies! Je jure ici, devant toi, de faire en toute chose le contraire de ce qui vient de m'être imposé! Viens à mon aide, Dieu puissant!

Un cri effroyable, un cri surhumain, fit tressaillir Mme de Baradlay. Elle jeta les yeux avec épouvante vers le lit, et elle vit les lèvres du mort entr'ouvertes, sa main droite étendue, ses yeux fixes.

Peut-être, avant de quitter ce séjour, cette âme de fer avait-elle entendu le terrible serment de révolte de la pauvre femme, et ce cri était-il une protestation suprême?

II

LA PRIÈRE DES FUNÉRAILLES.

Les funérailles n'eurent lieu que huit jours après. Pendant ce temps, l'homme au cœur de pierre fut embaumé et exposé aux regards des curieux. Il fallait bien accorder quelques jours à tous les amis qui devaient arriver des environs, puis aux ecclésiastiques qui avaient à préparer leurs pompeux discours.

Je ne décrirai pas le service funèbre. Toutes ces cérémonies se ressemblent plus ou moins. Je dirai seulement que les discours furent fort longs et que la baronne de Baradlay pleura tout le temps, comme une pauvre veuve qui vient de perdre son soutien.

— Elle peut au moins laisser couler ses larmes en liberté, dit un des invités à l'oreille de son voisin. Pendant qu'il vivait, cela ne lui était pas permis.

— Il est vrai, le défunt n'a pas été tendre, répliqua l'autre. Il ne souffrait pas une larme, même d'une femme.

— Elle a dû être bien malheureuse !

— Je suis payé pour le savoir.

— Vous avez été l'ami intime de la famille ?

— Le plus intime, répondit celui-ci, haut fonctionnaire très influent.

— Mais voyez donc, Mme de Baradlay est encore fort belle.

— Elle a été conservée dans de la glace.

— Je ne crois pas qu'elle reste veuve plus d'une année.

Le haut fonctionnaire se contenta de friser sa moustache et dit :

— Écoutons le discours, il est fort beau.

En effet, l'évêque excellait dans les oraisons funèbres.

Quelque beau que fût ce discours, il eut pourtant une fin. On entonna alors les cantiques. L'église du village possédait un orgue, présent du défunt. On y exécuta, avec accompagnement de voix, un chant funèbre tiré de l'opéra de *Nabuchodonosor;* les paroles avaient été appropriées à la circonstance.

— Ah! si mon ami entendait ce morceau d'opéra, dans quelle fureur il serait, dit tout bas le haut fonctionnaire Rideghvary, à son voisin.

— Il n'aimait peut-être pas la musique de théâtre?

— Il ne l'aimait pas dans les églises. Et même, dans son testament, il a expressément défendu qu'on en chantât à ses funérailles.

— Vous connaissez le testament du défunt?

Le haut fonctionnaire cligna des yeux, voulant faire entendre que c'était son secret, mais qu'il permettait qu'on le devinât.

Le chant terminé, la cérémonie ne l'était pas encore. Trois ecclésiastiques étaient assis dans le premier banc et ils n'étaient pas là pour rien.

Ce fut un second évêque qui monta en chaire.

— Mon Dieu, est-ce que le troisième prêtre parlera aussi? dit un des invités en s'agitant.

— Oh! non, ce n'est que le pasteur du village, il ne fera qu'une courte prière devant le caveau.

— Est-ce que cette jeune fille serait?... demanda le premier interlocuteur; mais la fin de la phrase fut chuchotée si bas que personne ne put l'entendre.

— Non, mais je cherche des yeux depuis longtemps celle que vous voulez dire.

Le haut fontionnaire finit par la découvrir, car il ajouta :

— Elle est là bas, dans le coin, appuyée contre le mur. Elle porte son mouchoir à sa bouche... Vous ne voyez pas? Attendez un peu, quand le heiduque qui tient la torche se posera de nouveau sur sa jambe gauche, vous l'apercevrez juste derrière lui.

— Ah ! je la vois, oui.. là-bas, avec une robe qui n'est ni brune ni grise ?

— Oui, c'est cela.

— Quelle charmante enfant ! Ce n'est pas étonnant, si....

Le reste fut inintelligible.

Et pourtant c'était dommage de ne pas écouter ce deuxième discours, car si le premier avait été un chef-d'œuvre de dialectique et d'éloquence, celui-ci brillait par la poésie, les images saisissantes et les comparaisons. A chaque instant arrivait une citation des auteurs profanes.

Après cette superbe introduction, l'évêque prit congé, au nom du défunt, de tous les parents, amis et connaissances. C'est à cette cérémonie, accomplie à la clarté des torches, qu'il fit preuve d'une rare perspicacité. Il sut nommer les « Excellences, » les « Grâces, » les « Grandeurs, » chacun à sa place et selon son rang, sans oublier personne, sans commettre la moindre erreur.

Lorsque l'évêque en vint à celui qui : « loin de sa pa- « trie, errant parmi les champs de glace du Nord, igno- « rait encore son malheur, » et lorsqu'il lui adressa le dernier adieu au nom d'un père « aimant, » la jeune fille, remarquée quelques instants auparavant, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Ce qui fit dire aux deux interlocuteurs :

— Pauvre petite ! Elle peut être bien sûre de ne jamais le revoir !

Enfin, la cérémonie s'acheva. Douze heiduques, vêtus de leurs plus beaux costumes de gala, enlevèrent le cercueil et le placèrent sur leurs épaules ; les amis les plus intimes de la maison saisirent les glands du drap mortuaire ; le haut fonctionnaire offrit la main à la veuve, et tout le cortège quitta l'église pour se rendre au tombeau de famille.

Alors le pasteur du village se découvrit et vint se placer en face du cercueil, à la porte du tombeau.

Beaucoup étaient curieux d'entendre le bouillant Barthélemi Langhy, qui, malgré son âge avancé, était

vif comme la poudre; on l'avait surnommé le vieux Kurucz (1).

Des boucles de cheveux, blancs comme la neige, encadraient son large front. Ses sourcils épais, ses yeux pleins de feu, donnaient à son visage une expression frappante de hardiesse.

Il joignit les mains et commença ainsi :

« Dieu puissant, juge équitable de tout ce qui vit ici-
« bas!

« Écoute notre prière! Voici un de tes serviteurs: son
« corps est là, couvert d'or et de richesses étincelantes,
« attendant qu'on le descende dans son palais de marbre,
« pendant que son âme, tremblante et nue à la clarté
« des étoiles, demande une place au ciel.

« Que sommes-nous pour quitter cette vie avec une
« telle pompe, tandis que les vers de terre sont nos
« frères, et que la poussière est notre mère!

« Le souvenir d'une seule bonne action laisse plus de
« clarté après nous que la flamme de mille torches, et
« la bénédiction muette des concitoyens pare mieux un
« cercueil que les dorures, les croix et les décorations.

« Seigneur! sois miséricordieux envers celui qui n'a
« jamais connu la miséricorde.

« Ne demande pas avec trop de sévérité à cette âme
« tremblante : Qu'as-tu fait? Est-ce la bénédiction ou la
« malédiction qui monte au ciel derrière toi?

« Car qui pourrait la défendre, sinon ta bonté inépui-
« sable, lorsque, dépouillée de toute pompe périssable,
« elle sera forcée de répondre à tes sévères questions :

« Es-tu venu en aide à ceux qui souffraient? »

« Non! »

« As-tu été le protecteur des opprimés? »

« Non! »

« As-tu écouté les plaintes des désespérés? »

« Non! »

« As-tu essuyé les larmes des malheureux? »

« Non! »

« As-tu fait grâce aux vaincus? »

« Non! »

(1) Nom donné aux insurgés sous Rakoczy.

« As-tu aimé ceux qui t'aimaient? »

« Non! non, et toujours non! »

« Et, si tu lui demandes ce qu'il a fait du pouvoir
« que tu lui as confié? — Quel bien il a procuré à ceux
« qui dépendaient de lui? — S'il a servi sa patrie, ou
« bien s'il l'a vendue? — Qui appellera-t-il à son secours!
« Avec laquelle de ses décorations se couvrira-t-il! Quel
« roi ou quel empereur viendra le protéger là-haut! »

Les joues du prêtre s'enflammèrent, sa taille se redressa; l'assistance était haletante.

« Grand Dieu! continua-t-il, exerce la miséricorde
« au lieu de la justice, ne regarde pas à ce qu'a fait le
« défunt, mais songe qu'il était aveugle et qu'il ne con-
« naissait pas la vérité!

« Pardonne-lui dans le ciel, et efface la trace de ses
« œuvres ici-bas! Qu'il ne reste de lui aucun souvenir!
« Permets que ses fils ne lui ressemblent point et que
« tout ce qui a été crime dans le père devienne vertu
« et gloire dans les fils!...

« Ecoute, grand Dieu, la prière de ton serviteur!
« *Amen!...*»

La porte de fer roula sur ses gonds : tout était terminé. Le public,— qu'il eût compris ou non les paroles du ministre, — se montra satisfait, et se dirigea vers le château où des tables étaient dressées pour les maîtres et les serviteurs, dans des salles différentes. Maintenant qu'on était en règle avec le défunt, chacun se hâtait de satisfaire aux exigences de la nature.

Le vieux prêtre resta le dernier, et, lorsque tous se furent éloignés, il saisit la main de la jeune fille à la robe brune et disparut dans une autre direction.

On l'attendit en vain au château.

III

ZÉBULON TALLÉROSSY.

Les banquets funèbres ressemblent à tous les autres repas, seulement on n'y porte point de toasts.

La maîtresse de la maison, la veuve, s'enferma dans les appartements les plus retirés, et les invités prirent place à la triple rangée de tables, dans la salle d'honneur. Ils pouvaient être cent cinquante. Le cuisinier avait travaillé de son mieux. Comme d'habitude, le sommelier faisait servir toutes sortes de vins, les uns après les autres ; et les invités firent honneur au festin comme à un repas de noces.

Vers la fin, lorsqu'on commençait à offrir les glaces dans de petites soucoupes de porcelaine de Sèvres, un convive attardé entra tout à coup avec un grand fracas.

En l'apercevant, toute la compagnie fit entendre un « ah! » joyeux, et les valets de service eux-mêmes se mirent à sourire. Pourtant la physionomie du nouvel arrivé ne portait aucune trace de gaîté ; au contraire, il avait l'air désolé.

— C'est Zébulon! dit-on de tous côtés, notre brave Allemand magyarisé !

Oui, Zébulon, mais plein de colère et de désespoir, le front couvert de sueur, la moustache et la barbe pleines de givre; il fronce démesurément les sourcils, mais en vain : personne n'a peur de lui.

— Je n'ai pas trouvé de relais, à la *ternière* poste! s'écrie-t-il pour excuser son retard.

Les jeunes gens se lèvent aussitôt devant lui avec

empressement; les hommes plus âgés lui font des signes d'amitié; les laquais s'empressent autour de lui, lui prenant son bonnet fourré, ses gants d'hiver; ils auraient bien voulu lui ôter aussi son habit garni de fourrure, mais c'était chose impossible, attendu qu'il n'en avait point d'autre en dessous. Quand il déboutonnait son habit, il était en tenue de salon; quand il le boutonnait, au contraire, il lui servait de vêtement pour sortir; et le même habit, bien brossé, devenait encore son costume de parade.

— Venez ici! A côté de moi! A ma place! lui cria-t-on de toutes parts.

Mais Zébulon n'y fit aucune attention. Il avait aperçu une chaise vide auprès du haut fonctionnaire qui l'appelait, et, tenant à lui faire les honneurs de son givre tout frais, il se précipita vers lui pour l'embrasser le premier.

Alors, se souvenant de la solennité du moment, il poussa un profond soupir, et, saisissant les deux mains du haut fonctionnaire, il dit en gémissant:

— Est-ce ainsi que nous *tefions* nous *rengondrer?* Qui l'eût *gru!*

Trois heures plus tôt, cette expression de tristesse eût parfaitement convenu; mais les vins de *Chênes* et de *Bude* avaient un peu dissipé la mélancolie. Le haut fonctionnaire lui répondit donc avec calme:

— Assieds-toi, Zébulon, voici une chaise vide.

Zébulon aurait bien voulu distribuer encore quelques embrassades au givre autour de lui, mais on le fit asseoir de force.

— Mais *ch'oggube* la *blace* de *guelgu'un ?*

— Ne t'inquiète de rien, reste tranquille, c'est la place du ministre.

— Du ministre! s'écria Zébulon, appuyant ses deux mains sur la table pour se relever (car ses pieds engourdis refusaient le service). Ah! *che* ne m'*azieds* pas *tans* une *chaisse* à ministre.

— Ne bouge pas! lui dit le fonctionnaire, et il lui parla tout bas.

Son autre voisin lui donna aussi quelques explications.

— Ah! ah! alors c'est *pien*, dit Zébulon avec satisfaction. Et il s'enfonça dans sa chaise pendant que les laquais s'empressaient d'apporter tout ce qui restait du festin : un superbe fogas (1), du faisan, de la salade, des mets sucrés, etc.

Zébulon goûtait de tout, à tort et à travers, mélangeant ce qu'il avait devant lui, la crême fouettée avec le faisan, les beignets avec le poisson. Qu'importe? tout ne devait-il pas se réunir dans le même estomac! Tout en mangeant, il raconta à l'assemblée les péripéties de son voyage.

— *Che* suis en route depuis trois *chournées*. *Ch'*étais heureusement arrivé jusqu'à la *ternière* poste. *Che temante tes* relais. Rien! Tous *geval* partis depuis la veille pour l'*enderrement*. *Che* crie, *che tis gui che* suis, *che* menace; en *fain!* Alors *ch'avisse* un *brafe* homme et lui offre une *pelle* somme d'*archent* pour me tirer d'*emparras*, n'importe *gomment*, et le coquin attèle à ma *pelle galèche* quatre affreux *puffles*, et ainsi *ch'ai* été *draîné!*

Zébulon avait une expression si tragique, en racontant comment les quatre buffles l'avaient amené, que les assistants purent à peine s'empêcher de rire, d'autant plus qu'il était en train de manger des choux-fleurs avec une compote de fraises, ce qui était de l'effet le plus grotesque.

— Encore s'ils m'avaient *draîné* honnêtement, reprit Zébulon; mais, en passant devant un étang, les malheureux *trouférent* qu'il faisait chaud quoiqu'il *chelât*, et les *foilà tetans*, et la *galèche* après, et nous restons au beau milieu, *teux* heures, *chusqu'à* ce que la fantaisie des *puffles* fut *bassée*. Et alors *che* suis arrivé en retard : *che* n'ai eu ni oraison *funèbre*, ni *brédication*, ni *atieu*, pas même une *betite brière!*

— Oh! pour cela, vous n'avez pas perdu beaucoup, interrompit le haut fonctionnaire.

Ceci fit réfléchir Zébulon. La chaise était vide, la prière avait déplu, il devait y avoir quelque chose là-dessous.

Cependant il tâchait de rattraper ses amis, en mettant

(1) Poisson d'eau douce (*Lucioperca Sandra*), qu'on ne trouve que dans les lacs de Hongrie.

les morceaux doubles, et il arriva enfin au café. Alors il demanda au fonctionnaire l'explication de l'énigme.

Tous ses cheveux se dressèrent sur sa tête quand il apprit ce qui était arrivé.

— Mais c'est inouï !

Personne ne défendit le ministre. Zébulon continua donc, tout en buvant son café par petites gorgées :

— *Che* le ferais *jasser tu derritoire*, moi ! *Che* le ferais citer *defant* le consistoire ! *Che* lui *tonnerais* des *goups* de *ganne !*

Puis, à chaque phrase, il jetait en souriant un coup d'œil sur l'assemblée pour obtenir une approbation.

— Pourvu qu'il ne lui arrive pas de plus grand malheur ! dit Rideghvary, pendant que Zébulon ramassait le sucre au fond de sa tasse. Il pourrait être appelé *ad audiendum verbum* (1).

— C'est ce qu'il lui faut ! c'est ce qu'il lui faut ! cria Zébulon. C'est ce que *che foulais tire*. Il lui faut un *beu* de *brison*, dix ans de Kufstein, *réfolutionnaire*, *perturpateur !*

Le haut fonctionnaire, voyant que la séance se prolongeait un peu trop et que le jour baissait, interrompit le discours de Zébulon, et, donnant le signal, il se leva de table.

Il fallait songer au départ. Il n'est pas d'usage que les invités passent la nuit dans la maison mortuaire. Il s'agissait donc d'élire la députation de dix membres qui devait prendre congé de la maîtresse de la maison et lui présenter encore une fois les condoléances de toute l'assemblée.

Pendant ce temps, le majordome donnait des ordres pour que chaque invité trouvât son équipage tout prêt, et Zébulon ses quatres buffles.

Il va sans dire que Zébulon ne manqua pas de se déléguer lui-même et de se joindre à la députation. Il passa deux ou trois fois la main sur les manches de son habit,

(1) Avant 1849, quand un fonctionnaire public était appelé à Vienne, *ad audiendum verbum*, pour entendre la réprimande de l'empereur, cela équivalait à une disgrâce complète.

puis, se croyant suffisamment brossé, il monta avec ses compagnons à l'étage supérieur où les attendait Mme de Baradlay.

Elle était prête à les recevoir, très pâle, et se tenait immobile, comme une statue de marbre, près de son bureau. La chambre, toute tendue de soie gros bleu, était obscurcie par d'épais rideaux de la même étoffe.

Ce fut l'évêque de l'oraison funèbre qui parla le premier à la veuve. Il versa sur sa douleur le baume de quelques phrases bibliques.

Le second évêque lui fit ensuite quelques citations, toujours empruntées à différents auteurs profanes.

Enfin le haut fonctionnaire s'approcha d'elle, lui prit familièrement la main, et l'assura que si jamais sa douleur augmentait de façon à devenir insupportable, elle eût à se souvenir de lui, son ami le plus fidèle et qui partageait toutes ses angoisses.

Sur ce, la députation aurait dû prendre congé. Mais la maison se serait écroulée sur lui, que Zébulon aurait encore trouvé le moyen de dire ce qui lui tenait au cœur, et ce que les autres avaient, selon lui, oublié de dire.

— Je suis au *tésespoir*, commença-t-il, de *n'afoir bas* eu le *plaisir* d'assister à l'*enterrement*.

— Ce n'est pas un plaisir, Zébulon, lui dit son voisin à l'oreille.

— J'ai été *embêché*, continua-t-il sans se troubler, et *che* regrette de ne *bas afoir bayé* le tribut de mes larmes à ce *crand* homme. Ah ! si *ch'avais* été ici *guand* cet infâme ministre a *tit* cette *brière plasphémadoire*, il n'aurait *bu agever !...*

Le voisin tira violemment l'habit de Zébulon, qui, croyant avoir fait une faute de grammaire, s'empressa de reprendre :

— *Agever... elle !* Mais, n'ayez *bas beur*, il sera puni, renvoyé. Ce n'est pas assez, il sera *abbelé*, *« ad audiendum verbum, »* il *coûtera* de la *brison*. Là il aura le temps d'*abbrendre* à *tire* les *brières*. Nous le *bunirons* nous *teux*, M. de Rideghvary et moi, *gonsolez*-vous !...

La belle femme pâle tourna alors ses yeux expressifs non sur Zébulon, mais sur le fonctionnaire, et elle le

regarda si longuement et si fixement qu'il ne put soutenir ce regard.

Heureusement le voisin officieux tira si fort l'habit de Zébulon que celui-ci en fut étranglé un instant, ce qui l'empêcha de pérorer plus longtemps. Alors la veuve salua avec dignité et se retira. Zébulon promena des regards triomphants sur l'assemblée : c'était lui qui avait parlé le plus longtemps.

Une demi-heure plus tard, des nuées de poussière accompagnaient les différents équipages qui quittaient le château de Nemesdomb, et, quand la nuit vint, tout était redevenu calme dans la maison du baron de Baradlay.

IV

DEUX BONS AMIS.

Nous sommes dans une immense salle de malachite. De gracieuses colonnes élancées, taillées d'une seule pièce, soutiennent le plafond. A l'entour des colonnes on aperçoit des plantes rares, groupées avec art, entre autres, de superbes agaves portant fièrement leurs bouquets de fleurs attendus pendant cent ans, et le palmier d'Amérique, dont les feuilles immenses couvrent une partie de la salle.

Des milliers de prismes gigantesques descendent du plafond, entourant des lampes brillantes qui renvoient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au milieu de la salle est un immense aquarium, un grand bassin de cristal de quatre mètres de diamètre, rempli d'eau de mer, et dans lequel on a réuni les poissons les plus fantastiques et les coquillages les plus curieux que l'on ait pu trouver au fond des eaux. Du milieu de ce bassin s'élève un Triton en albâtre, qui lance d'une conque recourbée un jet d'eau de Cologne, la plus fine que l'on puisse imaginer, et qui, en retombant, parfume l'atmosphère d'une façon enivrante.

Ce bassin est éclairé d'en bas par une lumière électrique, et cette lumière, traversant l'eau, donne à toute la salle un aspect féerique. Et les fées n'y manquent pas, en effet : on en voit qui se cherchent, qui se parlent, qui se regardent, et dont les yeux expressifs ont un langage que les fées seules comprennent. De cette salle on aperçoit une autre salle, puis une troisième, puis cinq, six, dix autres. Toutes ruissellent d'une lu-

mière éblouissante, toutes sont en marbre de différentes couleurs, resplendissantes d'or, d'argent, de soie et de velours.

Ce palais féerique, avec ses grottes sous-marines, ses plantes odoriférantes, cette atmosphère tiède et parfumée, était le « Palais de marbre de Saint-Pétersbourg, » et au dehors il y avait vingt-deux degrés de froid !

Partout circulent des femmes d'une rare beauté, couvertes de pierreries et d'étoffes précieuses. Elles sont si belles qu'on a peine à croire que leurs âmes puissent être aussi belles que leurs corps.

Partout aussi des uniformes chargés d'or ; puis les habits brodés des diplomates, et, aussi des boyards indépendants, avec leurs superbes costumes nationaux. Et quand, de loin en loin, on aperçoit le frac noir, le gilet traditionnel et la cravate blanche, on sait que ceux qui les portent sont des secrétaires d'ambassade.

Cependant il arrive parfois que les femmes regardent avec plus de complaisance les propriétaires de ces simples fracs que les grands seigneurs chamarrés de croix et de pierreries.

L'un d'entre eux, surtout, se faisait remarquer. Il était dans tout l'éclat de la jeunesse, le visage sérieux et plein de noblesse, de grands yeux bleus d'une douceur incomparable, ombragés de longs cils noirs, le profil admirablement pur : en un mot, d'une beauté dont une jeune fille aurait pu être jalouse, si un air grave et réfléchi au-dessus de son âge n'avait dénoté en lui les qualités les plus viriles. Sa taille était fine, flexible, pleine de grâce.

Ce beau jeune homme ne resta pas longtemps inaperçu.

Un personnage vêtu d'un superbe uniforme militaire, couvert de décorations en diamants, et portant une large écharpe de couleur, l'aborda, lui serra la main avec amitié et l'emmena.

Il s'était lié autrefois à la cour d'Autriche avec le père de ce jeune homme, qu'il avait en grande estime, et prédisait à son fils un avenir encore plus brillant que le sien. Il l'emmenait pour le présenter à la grande-duchesse, et

ce n'était pas une petite affaire que cette présentation. Se trouver face à face avec la plus belle et la plus puissante femme d'un immense empire, répondre à ses questions imprévues, recevoir ses gracieuses avances avec le respect dû à une souveraine, tout cela était difficile pour un jeune homme étranger. Mais il s'en tira à son honneur.

Bien d'autres épreuves l'attendaient.

Les danses commencèrent. De charmantes femmes, des fées pleines de grâce, s'appuyèrent à son bras. La belle princesse Alexandra, fille unique d'un des plus grands seigneurs de Moscou, une beauté parfaite, avait déjà fait deux fois le tour de la grande salle avec le jeune inconnu, et, au moment où il la reconduisait à sa place, elle lui faisait comprendre, par une légère pression de main, qu'elle voulait faire un troisième tour. Ils dansèrent donc encore une fois : ce qui est très fatigant, et ce qu'on ne fait ordinairement que par gageure ou... par amour.

Le jeune homme salua sa danseuse et s'éloigna ; il n'était ni troublé, ni étourdi.

Cela tenait du prodige.

Ce prodige était rendu plus étonnant encore par l'air calme de notre héros. Rien ne semblait le surprendre ou l'émouvoir, ni cette pompe féerique, ni les distinctions dont il était l'objet. Les beaux yeux, les pressions de main, ne l'enivraient pas. Il restait insensible, comme si rien ne l'avait intéressé de ce qui se passait autour de lui.

Cet état de l'âme prête parfois un charme inexprimable.

Lorsqu'après minuit tous les orchestres se mirent à jouer l'hymne national, pour annoncer que la grande-duchesse se retirait dans ses appartements, le jeune homme au frac se dirigea vers la salle de malachite. Il saisit un verre rempli d'une liqueur blanche sur le plateau que portait un domestique en livrée rouge ; mais, au moment où il allait le porter à ses lèvres, quelqu'un lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Eh ! ne bois pas cela.

Le jeune homme se retourna et, pour la première fois de la soirée, un sourire effleura ses lèvres.

— Ah! c'est toi, Léonin?

Léonin était un jeune officier de la garde impériale, ayant de belles moustaches blondes et des yeux gris pleins de feu.

— J'ai cru que tu étais enterré dans cette salle de danse! dit-il d'un ton de reproche amical.

— J'ai dansé avec ta fiancée. Ne l'as-tu pas vue? Elle est admirablement belle, ce soir.

— Belle, belle!... Cela ne m'avance guère, puisque je ne puis l'épouser qu'à ma majorité, quand j'aurai des épaulettes,et qu'il me faut attendre encore deux ans.On ne vit pas seulement de regards. Partons! Veux-tu?

L'étranger semblait indécis.

— Est-il convenable de se retirer si tôt?

— Tu entends bien qu'on joue l'hymne! Nous sortirons par la porte de derrière, c'est là que nous attend mon traîneau avec les pelisses. Tu n'es plus engagé, j'espère, avec personne?

— Je crois que si... avec la princesse de F...,à laquelle le grand-sénéchal m'a présenté; je lui dois un quadrille.

— Laisse-la tranquille, elle se moquera de toi, comme de tant d'autres. Ici, vois-tu, toutes ces femmes qui nous font admirer leurs épaules veulent que, si l'on regarde deux fois une jeune fille, on l'épouse immédiatement; ou que, si l'on jette les yeux sur une femme mariée, on devienne son esclave. Allons dans un endroit moins dangereux.

— Où veux-tu me conduire?

— Où? En enfer! As-tu peur de m'y suivre?

— Ma foi! non.

— Et au paradis? veux-tu y venir avec moi?

— Comme tu voudras.

— Eh bien, je vais te mener dans le cabaret borgne de l'île d'Ostrov, où les matelots donnent un bal aujourd'hui; viens-tu?

— Cela m'est égal.

— Bravo! je t'aime de tout mon cœur.

Léonin embrassa le jeune étrangeret le conduisit hors du palais de marbre par des escaliers de service. Alors, n'ayant que leurs légers costumes de bal, ils se mirent à courir de toutes leurs forces jusqu'au traîneau qui stationnait au bord de la Néva. Là, ils s'enveloppèrent de leurs pelisses, et, tout aussitôt, les deux magnifiques étalons de Volhynie, lancés au galop, faisaient jaillir des éclairs avec leurs sabots.

Ces deux jeunes gens étaient : l'un, Léonin Ramiroff, jeune noble russe, et l'autre, Odon, le fils aîné du baron de Baradlay.

Pendant que le traîneau volait sur la glace devant les palais, par un beau clair de lune, Odon dit à son ami :

— Dis-moi, Léonin, il me semble que nous n'allons pas vers ce cabaret?

— Nous n'y allons pas non plus.

— Alors, pourquoi m'as-tu dit?...

— Pour dérouter les oreilles indiscrètes des murs de malachite.

— Parfait! mais, à ce compte, où allons-nous?

— A l'île de Petrowsko.

— Bah! On n'y trouve que des filatures et des raffineries de sucre.

— Tu as raison. Nous allons visiter une de ces raffineries.

— Volontiers, dit Odon, en s'enveloppant de sa pelisse et en se renversant en arrière.

Une demi-heure se passa. Enfin le traîneau franchit la Néva et s'arrêta au milieu d'un parc, devant un grand édifice en briques. Léonin secoua son ami :

— Nous voici arrivés.

Toutes les fenêtres de l'édifice étaient éclairées. Dès que nos voyageurs entrèrent dans la première galerie, une odeur âcre les saisit à la gorge, odeur propre aux raffineries, et qui ressemble à tout excepté à l'odeur du sucre.

Un monsieur, fort bien mis et fraîchement rasé, leur demanda en français ce qu'ils désiraient.

— Voir la fabrique, répondit Léonin.

— Seulement la fabrique, ou bien aussi la raffinerie?

— Rien que la raffinerie, dit tout bas Léonin, en lui

glissant dans la main un billet de banque. C'était un billet de cent roubles.

— Bien, fit le Français. Est-ce que monsieur y va aussi ?

— Sans doute, répondit Léonin. Donne-lui cent roubles, Odon, c'est le prix d'entrée. Tu ne t'en repentiras pas.

Odon ne fit pas d'objections et paya.

Ils furent introduits dans une longue galerie. On voyait quelques portes entr'ouvertes et, au-delà, des foyers incandescents. On entendait le bruit et le sifflement des machines.

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité de la galerie, fermée par une porte de fer. Le cicerone poussa un ressort et fit entrer les jeunes gens dans un corridor à demi éclairé, puis il les laissa seuls. Léonin, saisissant le bras de son ami, le conduisit vers un escalier en spirale, qu'il lui fit descendre. Odon crut s'apercevoir que le bruit des machines était peu à peu remplacé par une musique douce, mêlée au son du tambour.

Au bas de l'escalier, une vieille femme endimanchée était assise près d'une table.

— Est-ce que ma loge est ouverte ? lui demanda Léonin.

Celle-ci sourit. Alors Léonin se dirigea vers une des portes en tapisserie, l'ouvrit, et fit entrer Odon dans une véritable loge grillée. Cette fois, on entendait distinctement la musique.

— C'est donc un théâtre ou un cirque, demanda-t-il à Léonin, ou bien encore un... bain russe ?

Celui-ci se mit à rire :

— Comme tu voudras ! et il se jeta sur un divan, saisit le programme qui s'y trouvait, et se mit à lire :

N° 1. *Don Juan au sérail.* C'est une bien bonne plaisanterie, malheureusement nous sommes arrivés trop tard. N° 2. *Tableaux vivants*, c'est ennuyeux. — *Les Bayadères du Khan Almollah.* Charmant ! je l'ai déjà vu. — *La Lutte des Amazones.* — *Le Rêve d'Ariane.* Bravo ! c'est superbe, pourvu que Persida soit en train, comme la dernière fois.

Un garçon de café entr'ouvrit discrètement la porte de la loge.

— Mets-nous le couvert pour trois, lui dit Léonin.

— Pour trois ? Qui sera le troisième ? demanda Odon.

— Tu verras.

Le garçon dressa la table, la couvrit de viandes froides, de gâteaux, apporta des bouteilles de vin de Champagne frappé, et se retira. Léonin ferma la porte.

— Voilà une singulière raffinerie de sucre ! s'écria Odon.

— Tu t'imaginais que nous ne savions que chanter des cantiques ?

— Mais, ici ! dans la propriété même du gouvernement, un pareil établissement !

Léonin lui fit signe qu'il fallait se taire sur ce sujet.

— Vous ne craignez pas qu'on vous découvre ?

— En ce cas, nous serions sûrs d'aller tous en Sibérie !

— Et les musiciens ne peuvent-ils pas vous trahir ?

— Ils sont aveugles. Nous avons un orchestre de musiciens aveugles. Au surplus, laissons cela. Tu ne sais pas ce qui nous attend ?

Léonin frappa deux coups au mur de la loge voisine. On lui répondit de même, et, peu d'instants après, le mur s'entr'ouvrit et donna passage à une adorable créature.

C'était une jeune fille plus belle que les héroïnes des *Mille et une Nuits*. Elle était vêtue d'un cafetan persan qui lui descendait jusqu'aux chevilles et était serré à la taille par une ceinture d'or. Les larges manches de ce vêtement étaient fendues en deux et attachées seulement aux épaules. On apercevait deux bras d'une forme parfaite, tels que les statuaires en peuvent voir en rêve. Elle avait des yeux noirs qui lançaient des éclairs, un nez fin, légèrement aquilin, des sourcils arqués, en un mot un vrai type caucasien dans sa primitive noblesse. Aucun bijou n'ornait sa tête, mais deux magnifiques tresses, qui descendaient jusqu'aux talons, lui faisaient une parure royale.

Au moment d'entrer, elle s'arrêta interdite sur le seuil.

— Tu n'es pas seul ?

— Entre, Jéza, ne crains rien, répondit Léonin. Cet enfant que voilà est la moitié de mon âme, toi, tu en es l'autre moitié.

Puis il ouvrit les bras, et réunit dans une même étreinte Odon et la belle jeune fille ; après quoi il les fit asseoir l'un à côté de l'autre, et prit place en face d'eux en riant.

— Eh bien, Odon, regarde un peu, ne vaut-elle pas mille fois mieux que toutes ces froides beautés ? Ne fait-il pas meilleur ici que là-bas ?

Jéza jetait des regards craintifs sur le jeune étranger, qui contemplait sa beauté avec indifférence.

— As-tu jamais vu des yeux pareils ? Une bouche aussi adorable, qui sait rendre mille expressions, qui fait mille petites moues plus charmantes les unes que les autres ?

— Est-ce que tu veux me vendre ? demanda la jeune Circassienne.

— Celui qui voudrait t'acheter payerait de sa vie une telle insolence ! Mais si jamais tu aimes mon ami, mon frère, que voilà, je suis prêt à te donner à lui.

Jéza baissa les yeux et laissa tomber ses mains sur ses genoux.

— Par ma foi ! il faut avouer que tu es un vrai dompteur de lion, mon cher Odon, dit Léonin. Cette jeune sauvagesse est ordinairement indomptable, capricieuse, tu n'as eu qu'à la regarder avec ton « malocchio, » la voilà douce devant toi, comme les novices au couvent de Szmolna ! Tu es perdue, Jéza ! Vois-tu, ces belles bêtes fauves, qu'on appelle des femmes, deviennent muettes comme toi lorsqu'un pareil vainqueur les regarde.

La Circassienne releva fièrement la tête et regarda Odon en face, comme par défi, puis elle rougit.

C'était peut-être la première fois qu'elle rougissait, depuis qu'on l'avait achetée au marché de Jekaterinograde.

— Allons ! à table, mes enfants ! s'écria Léonin, en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne.

Le vin délia la langue de la belle Jéza ; elle se mit à chanter des airs de son pays. Odon lui rendit un grand hommage en tournant le dos à la scène, sans jeter un seul coup d'œil au dehors, tandis que Léonin, à chaque

nouvelle pièce, regardait tous les acteurs et faisait toutes sortes de remarques malicieuses.

— Est-ce que tu n'as pas de rôle aujourd'hui? demanda-t-il tout à coup à Jéza.

— Non, je suis libre.

— Mais, vois-tu, tu devrais bien jouer quelque chose pour me faire plaisir.

—S'il le désire, lui! dit la jeune fille en jetant à la dérobée un regard sur Odon.

— Si je désire quoi? demanda celui-ci.

— Ah! c'est que tu ne sais pas? Jéza est une artiste incomparable sur son cheval. C'est la première écuyère, la plus renommée; ordinairement c'est elle qui joue la dernière. Choisis l'un de ses rôles.

— Mais je ne connais pas le répertoire de mademoiselle.

— Barbare! Ne pas connaître le répertoire de Jéza! Et voilà six mois que tu habites un pays civilisé! Eh bien, je vais t'énumérer ses plus beaux rôles : « La reine Amalasunthe! » — « La diablesse! » — « L'étoile qui file! » — « La bayadère! » — « La nymphe triomphante! » — « Diane surprise par Actéon! » — « Mazeppa! »

— Ce rôle n'en est pas, il n'en est pas! s'écria la Circassienne.

Léonin se mit à rire.

— Odon, ne te laisse pas tromper. Choisis...

Jéza s'élança de sa place, mit sa main devant la bouche de Léonin et l'empêcha d'achever.

Léonin voulut lui faire ôter sa main par force, mais Odon mit fin à la lutte en s'écriant :

— Mazeppa!

Jéza les regarda tous deux d'un air boudeur. Léonin triomphait. « Tu ne l'as jamais voulu faire pour moi. Je t'ai bien dit que je saurais t'y forcer un jour. » La jeune fille jeta un regard ardent sur Odon, et murmura : « C'est bien, cela sera! »

Puis, elle s'élança hors de la loge.

Au dehors la musique avait cessé, un tableau venait de finir.

Odon examina alors la scène. C'était une grotte d'environ quarante-cinq mètres de diamètre. Les loges

étaient rangées en demi-cercle, mais elles étaient grillées et l'on ne voyait pas les spectateurs. Seulement, la fumée des cigares, qui sortait de ces loges, montrait qu'elles étaient occupées.

Ce grand amphithéâtre avait été construit par le gouvernement pour servir de réservoir à la mélasse, mais un ingénieux aventurier français en avait fait un Elysée, où il donnait des représentations sans autorisation du gouvernement,attirant à lui toute la jeunesse dorée, et même la vieillesse dorée du pays, moyennant cent roubles d'entrée.

Il est probable que la police en avait eu vent ; mais l'impressario savait sans doute comment on ferme en Russie les yeux de cet argus. Ou bien craignait-on de voir brûler la raffinerie tout entière, au moment où la police aurait voulu montrer quelque sévérité.D'ailleurs, on ne faisait là ni politique, ni fausse monnaie : ces amusements pouvaient donc être tolérés.

Quelques instants après que Jéza eût quitté la loge, deux négresses, habillées à la turque, s'avancèrent sur la scène et se mirent à égaliser le sable, ce qui signifiait qu'on allait avoir une représentation équestre.

On frappa à la porte de la loge. Léonin ouvrit.

Le garçon apportait une lettre sur un plateau d'argent.

— Qu'apportes-tu là ?

— Une lettre pour l'autre seigneur.

— Comment est-elle parvenue jusqu'ici ?

— Une estafette l'a apportée ; on lui a recommandé de retrouver ce seigneur à tout prix.

— Paye l'estafette et dis-lui de s'éloigner.

Léonin prit la lettre et l'examina. L'écriture était celle d'une femme, le cachet était noir.

— Tiens, voici un billet doux, dit-il à Odon en la lui tendant. C'est la princesse de F... qui te déclare qu'elle vient de prendre de l'arsenic, parce que tu n'as pas voulu danser le quadrille avec elle.

Puis il se tourna du côté de la scène, prépara sa lorgnette pour ne rien perdre de la représentation de Jéza, et continua sa causerie en tournant le dos à son ami.

— Vois-tu, malgré tous nos mystères, on a su nous découvrir. Les femmes ont des espions qui voient tout. On ne peut leur échapper.

L'ouverture commença. Les musiciens aveugles jouèrent le galop de Mazeppa. On entendait au loin les aboiements des chiens qui devaient poursuivre le cheval de Mazeppa en guise de loups; puis les terribles coups de fouet qui affolaient le bel animal; Léonin était tout oreilles. Bientôt la terre trembla sous le sabot du cheval, et un immense hourra s'éleva dans les airs.

— Ah! admirable! belle, d'une beauté infernale! s'écria Léonin. Regarde, Odon, la vois-tu?

Il se tourna vers son ami, et que vit-il!

Odon, la tête appuyée sur sa main droite, pleurait, ayant la lettre ouverte sur ses genoux.

— Eh bien, que fais-tu donc là? demanda Léonin effrayé.

Odon lui tendit la lettre en silence. Léonin lut ce qui suit, écrit en français :

« Ton père est mort. Reviens aussitôt. Ta mère affec-
« tionnée,

« Marie. »

Le premier sentiment de Léonin fut la colère.

— Je voudrais casser la tête à ce courrier de malheur, qui est venu t'apporter cette lettre jusqu'ici! Ne pouvait-il attendre jusqu'à demain matin?

Mais Odon se leva sans mot dire et quitta la loge. Léonin courut après lui.

— Pauvre ami! dit-il. en lui saisissant la main, comme cette lettre est venue mal à propos!

— Laisse-moi, dit Odon. Je retourne chez moi.

— Je te suis. Admire Mazeppa qui voudra! Nous avons juré d'aller ensemble en enfer ou en paradis, voire chez toi. Je vais avec toi.

— Mais je veux retourner dans mon pays, en Hongrie.

Léonin resta interdit.

— En Hongrie?

— Ma mère le désire.

— Et quand cela?

— A l'instant.

Léonin secoua la tête avec humeur.

— Folie que cela ! Tu géleras en route. Il y a vingt-deux degrés de froid en ville, il y en a au moins vingt-cinq au milieu des plaines. Les routes sont impraticables entre Smolensk et Moscou. On s'y perd dans les neiges. Personne ne voyage l'hiver en Russie que la poste, parfois, et quelques marchands.

— N'importe, je pars.

— Eh bien, oui, tu partiras... quand tu pourras partir ! Ta mère ne te demande pas l'impossible. On ne sait pas là-bas ce que c'est que d'aller, en hiver, de Saint-Pétersbourg jusqu'aux Carpathes. Tu te mettras en route quand il y aura des routes.

— Non, Léonin, dit Odon avec douleur, chaque heure que je ne passerais pas à me rapprocher de mon pays, après avoir reçu cette lettre, me donnerait des remords. Tu ne peux me comprendre !

— Eh bien, allons toujours chez toi.

Les deux jeunes gens rejoignirent le traîneau. Le cocher n'était pas encore tout à fait ivre-mort; il les ramena donc sans encombre.

A peine rentré, Odon donna l'ordre à son domestique, à moitié réveillé, de faire les malles à l'instant. Lui-même se mit à la besogne.

Léonin se jeta dans un fauteuil et regarda faire son ami.

— Ah ! ça, est-ce que tu te prépares sérieusement ?

— Sérieusement.

— Tu as tort. Cette précipitation aura des conséquences sur ta vie entière. Tu étais en si bon chemin. Chacun t'appréciait. On attendait beaucoup de toi.

— Tout cela ne servira plus à rien.

— Pourtant je sais positivement que, vendredi prochain, tu seras présenté au Czar. C'est lui-même qui l'a gracieusement désiré.

— Ma mère m'ordonne autre chose.

Odon dit ces mots d'un ton si ferme, que Léonin y vit une résolution inébranlable. Il s'aperçut que ses objections ne faisaient qu'irriter son ami.

— Eh bien, pars, si tu le veux. Je vais t'aider à faire tes malles. Que dois-je emballer ?

— Si tu veux réellement m'aider, va pour moi à la police, va faire viser mon passe-port. On voudra bien le faire, pour toi, à toute heure.

— Oh ! la police est toujours éveillée. J'y cours ; dès que j'aurai terminé, je reviendrai.

Deux heures après, Léonin reparut.

— Voici ton passeport.

Odon lui serra la main sans mot dire.

— Eh bien, pars-tu tout de bon ?

— Tu le sais bien !

— Tu ne veux plus rester, ni par amitié pour moi, ni pour obtenir les faveurs du czar ?

— Ton amitié m'est précieuse, mais le désir de ma mère passe avant tout.

— N'en parlons plus. Mais je veux encore te confier un secret. Ma fiancée Alexandra t'aime à la folie. C'est la fille unique d'un grand seigneur dix fois plus riche que toi. Elle est belle, elle est bonne. Elle ne m'aime pas, car c'est toi qu'elle aime, Elle me l'a avoué. Si elle s'était éprise d'un autre que toi, je tuerais mon rival. Mais je t'aime plus qu'un frère, plus que ma fiancée. Epouse-la donc et reste avec nous.

Odon secoua tristement la tête.

— Je retourne auprès de ma mère.

Le jeune Russe se frappa le front et se mit à rire, si l'on pouvait appeler rire le so n qui sortit de sa poitrine. Puis, saisissant brusquement le bras d'Odon, il dit avec rudesse :

— Tu es donc tout à fait décidé à partir pour la Hongrie ?

— Tout à fait.

— Eh bien, Dieu me damne, je pars avec toi ! Je ne te laisserai pas partir seul !

Odon jeta ses bras autour du cou de son ami, et ils se tinrent longtemps étroitement embrassés. Ils s'aimaient profondément.

Léonin se hâta d'aller faire ses préparatifs de voyage. Il envoya des courriers qui devaient commander les relais à l'avance. Il fit emballer dans les coffres du traîneau toutes sortes de provisions, celles qui servent pendant les chasses : des viandes fumées, du poisson salé, des

boîtes de caviar, du thé, et une machine à esprit de vin. Il fit aussi porter dans le traîneau deux magnifiques pelisses en peau d'ours blanc,et de grandes chancelières, ainsi que des bonnets fourrés en martre, pour lui et son ami. Il songea encore à deux excellents fusils, à des pistolets, à des patins, pour pouvoir suivre le traîneau si le besoin de mouvement se faisait sentir. Il fit placer sur le devant du traîneau assez de cigares pour un long voyage de vingt jours; puis, bien avant l'aube, il vint bruyamment, avec ses chevaux couverts de grelots, sous les fenêtres d'Odon. Il se mit en devoir de l'habiller pièce par pièce. Ah! il savait fort bien comment on devait se préparer pour un voyage en Russie. Une mère n'aurait pas eu plus de prévoyance.

Les deux amis descendirent ensuite dans la rue, mais avant de monter dans le « vasok » (traîneau russe), Léonin dit encore à Odon :

— Eh bien, le sort en est jeté? Tu ne reviendras plus?

— Non!

— Alors reçois cette amulette de ton ami. Je la tiens de ma mère, qui me l'a remise à son lit de mort. Elle prétendait que cette amulette me préserverait de tout danger.

C'était un petit camée rond, en nacre, cerclé d'or, et représentant saint Georges combattant le dragon.

Odon la refusa.

— Merci, frère, je ne crois pas aux amulettes. Je n'ai foi qu'en mes étoiles, et mes étoiles sont... les yeux d'une femme aimante.

Léonin saisit la main de son ami.

— Dis-moi une chose, Odon. Y a-t-il deux ou quatre étoiles à ton ciel?

Odon réfléchit à ce qu'il devait répondre, puis, serrant la main de Léonin, il répondit d'une voix ferme :

— Quatre.

— C'est bien, partons!

Ils montèrent dans le traîneau, qui était soigneusement équipé pour un si rude voyage.

L'imsik (cocher) alla embrasser le nez de ses trois chevaux, attelés au traîneau, puis il fit le signe de la

croix, monta sur son siège, s'enfonça dans ses coussins, et tout aussitôt le traîneau glissa avec rapidité le long des rues couvertes de neige. Il était près de huit heures, mais les étoiles brillaient encore au ciel et la ville entière était plongée dans le sommeil.

Jusqu'à Smolensk, le voyage n'offrit aucune variété. Les relais étaient toujours prêts. Le temps était froid, mais serein. Le soir, les voyageurs trouvaient des gîtes supportables, où ils se procuraient tout le confort qu'on peut avoir pour de l'argent.

Mais, arrivés à Smolensk, le maître de poste les avertit que, le lendemain, il ferait mauvais temps, attendu que tous les corbeaux et toutes les corneilles des environs étaient venus se réfugier dans la ville. Les clochers des églises en étaient couverts.

— Eh! qu'en peuvent-elles savoir, ces corneilles? répondirent-ils, et ils continuèrent leur route.

Léonin avait donné l'ordre à son cocher d'atteindre Orsa en passant sur le Dniéper, qui était parfaitement pris. Mais celui-ci lui parla de perte de temps, d'affreuses auberges où l'on ne trouverait rien, si bien que Léonin consentit à poursuivre leur voyage par la grand' route. L'*imsik* craignait peut-être pour les chevaux, dont la glace gâte les jambes, ou bien avait-il une bien-aimée dans une des auberges de la grand'route?

Quand ils quittèrent Smolensk, le brouillard était si épais que nos voyageurs ne pouvaient rien distinguer, l'air était suffoquant. Vers midi, le temps s'éclaircit ; le brouillard se déchira et la contrée se déroula devant les yeux des deux amis : une contrée toute blanche, avec des arbres couverts de givre. Le soleil devint si chaud qu'on ne put plus supporter les pelisses. Ce phénomème fut bientôt expliqué.

On vit s'élever vers le nord une épaisse vapeur qui montait vers le ciel avec rapidité. D'abord violette, puis de plus en plus brune, elle devint d'un bleu foncé. Cette vapeur s'avançait vite, bientôt elle cacha le soleil, et tout le panorama prit une teinte gris de cendre.

— Il n'y a plus à en douter, ami, murmura Léonin, voici la *bourana*.

— Qu'est-ce que la bourana?

— Tu vas le savoir tout à l'heure.

Le ciel devient presque noir, la terre d'un bleu foncé, on voit alors surgir le fantôme blanc; c'est l'apparition des champs de glace, dont les pieds touchent la terre et qui ne finit qu'au ciel. C'est la fiancée du vent du nord, une colonne de neige tourbillonnant sous le vent, et chassée avec une vitesse vertigineuse. Tout ce qui se trouve sur son passage, forêt, maison, hommes, animaux, tout est broyé, détruit, anéanti. C'est la bourana!

— Si nous sommes atteints, c'est pour le coup que nous irons ensemble au ciel ou en enfer! dit encore Léonin.

Les trois chevaux partirent ventre-à-terre, sans qu'on eût besoin de les exciter. On apercevait une forêt au loin, le cocher aurait voulu s'y réfugier. Il appelait les chevaux ses amis, ses frères, et leur promettait le secours de saint Michel et de saint Georges.

Un éclair sillonna tout à coup le ciel. Le tonnerre grondait. Et on était au milieu de l'hiver, avec vingt-deux degrés de froid! Un éclair succédait à l'autre, on aurait dit que cette colonne de neige lançait la foudre; elle ne perdait rien de sa blancheur étincelante,et dominait pour ainsi dire tous les éléments déchaînés. Le vent sifflait et rugissait. Les trois chevaux n'en pouvaient plus, ils s'arrêtèrent. L'*imsik* eut beau en appeler aux saints et aux démons, il eut beau se servir de son fouet, ils refusèrent d'avancer.

Quelques minutes plus tard, les voyageurs étaient enveloppés par la bourana. Autour d'eux, tout était noir comme de l'encre, seuls les éclairs illuminaient parfois pour un instant toute la contrée.

Le traîneau était violemment secoué et craquait à se disjoindre. Léonin se pencha vers son ami, l'embrassa sur les yeux, et lui dit:

— Vois-tu encore tes étoiles?

— Je les vois.

Ils n'avaient rien à faire qu'à rester tranquilles. La neige était précipitée contre le traîneau avec une force incroyable.

Le bruit du vent n'était déjà plus si distinct.

Léonin dit à l'oreille de son ami.

— Nous allons être ensevelis sous la neige.

— Cela vaut encore mieux que d'être lancés dans les nuages, répondit celui-ci.

Cependant la bourrasque passa. La fiancée du vent n'avait pas atteint nos voyageurs ; ils n'avaient eu qu'une caresse de l'extrémité de son voile.

Le cocher sortit de l'abri qu'il avait trouvé entre ses chevaux. Les pauvres bêtes étaient dans la neige jusqu'au poitrail ; le traîneau fut dégagé à grand'peine.

Mais qu'était devenue la contrée ?

Cette forêt, qu'heureusement ils n'avaient pu atteindre, avait disparu. Tout avait été broyé et enseveli sous la neige. Seuls, quelques pins, privés de leurs branches, étaient encore debout çà et là. Plus de trace de route. Les poteaux, les arbres plantés sur le bord, n'existaient plus. Les fossés étaient comblés et on n'apercevait que les ondulations d'une mer de neige.

— Eh bien, petit père, de quel côté irons-nous ? dit Léonin au cocher.

— Saint Procope seul le sait ! répondit celui-ci. Il est vrai qu'il est le protecteur des voyageurs, mais, à l'heure qu'il est, il doit aussi être enseveli quelque part au bord de la route : de sorte que nous ne pouvons pas lui demander notre chemin.

— Eh bien, allons toujours en avant ; il est impossible de rester ici. Nous rencontrerons peut-être quelqu'un. Il ferait meilleur sur le Dniéper, hein ! petit père ?

— Ah ! mon maître, j'aimerais autant recevoir vingt coups sur le dos avec mon propre fouet que d'être où nous sommes. Si on me disait seulement de quel côté est le Dniéper, car je ne saurais plus aller ni à Orsa, ni à Smolensk.

— Fais le signe de la croix, et partons.

Mais les chevaux ne galopaient plus avec autant d'entrain. Ils sentaient bien que leur guide ne les dirigeait pas. Parfois il leur semblait reconnaître quelque vestige de route, mais ils ne faisaient que se perdre de plus en plus dans les plaines. Et pas une âme vivante, pas une habitation, rien !

Le froid était devenu plus intense encore.

Enfin, après une longue traite, le cocher s'écria :

— Un cosaque vient à notre rencontre!

Léonin se pencha et reconnut en effet un cavalier. Seulement, il lui semblait qu'il n'avançait pas, qu'il restait en place.

— Allons vers lui, cria-t-il.

Ils le rejoignirent bientôt. C'était en effet un cosaque, un simple soldat à cheval.

Mais le cheval ne bougeait pas. Il s'appuyait de côté contre un monticule de neige, tandis que sa tête était allongée jusqu'à terre et paraissait y chercher quelque chose.

Le cavalier était droit sur sa selle, tenant d'une main sa longue lance baissée. Il penchait sa tête en avant, et l'appuyait sur son autre main, en regardant fixement les voyageurs.

Le cocher lui souhaita le bonjour, mais ne reçut pas de réponse.

Léonin lui dit alors :

— Bonjour, mon brave, d'où viens-tu et où vas-tu?

Le cosaque continua à rester muet.

Léonin alors sauta de son traîneau et, entr'ouvrant sa pelisse, lui montra son uniforme d'officier; mais cela ne fit aucune impression sur le cavalier, qui continua à le regarder avec de grands yeux sans expression.

— Eh bien, ne sais-tu pas parler? lui cria Léonin en lui saisissant le bras. Il vit alors à qui il avait affaire : cheval et cavalier étaient gelés.

— Il ne peut plus guère nous indiquer que le chemin de l'autre monde, dit Léonin en remontant dans le traîneau.

— Pauvre soldat! C'est la bourana qui l'aura attrapé en route, soupira le cocher, tout en fouillant dans les poches du mort pour voir s'il ne trouverait rien à sa convenance.

La précaution était d'autant plus permise que, quelques heures plus tard, homme et cheval devaient disparaître, dévorés par les loups.

— Eh! mais, prenons un parti, et vite, dit Léonin. La nuit va venir, et il ne faut pas que nous soyons en plein air. De quel côté nous diriger?

— Ordonne, mon maître, de quel côté je dois tourner mes chevaux, car. tout ce que je sais, c'est que nous péririons si nous ne trouvons pas un gîte.

— Si au moins j'avais une boussole! Tu en as une, je crois, Odon?

Odon défit les boutons de ses habits avec une peine infinie, et détacha une boussole de sa chaîne de montre. Ils ouvrirent ensuite leur carte de voyage et tinrent conseil. Chacun était d'un avis différent. L'un prétendait que la forêt qu'on apercevait devait être la forêt de Vitebszk. L'autre, qu'on avait atteint les plaines de Mohiler, d'où l'on ne pouvait sortir en moins de trois jours.

Odon soutint qu'il fallait continuer la route dans la direction opposée à celle que paraissait suivre le pauvre cosaque, car il était probablement parti d'un endroit habité.

Pendant qu'ils se demandaient ainsi de quel côté ils iraient, ils apprirent au moins de quel côté ils ne devaient pas aller. On entendit un long hurlement qui partait de la forêt, et les chevaux s'agitèrent aussitôt avec inquiétude. Ils comprenaient la présence des loups!

Ce terrible hurlement fut suivi de cent autres.

Ah! celui qui l'entend une seule fois dans sa vie, s'en souvient toujours avec effroi!

Le cocher se précipita sur son siège et saisit les guides:

— Fuyons, messieurs, fuyons! dit-il, au paroxysme de la terreur. Et les chevaux partirent comme un trait en s'éloignant de la forêt. Les pauvres bêtes sentaient qu'il n'y avait plus de salut que dans une course effrénée et ils bondissaient à travers la plaine, par dessus les fossés et les bancs de sable, faisant voler la neige autour d'eux.

Les deux amis se préparèrent au combat.

Odon ne semblait pas avoir conscience de l'immensité du danger.

— Nous avons deux bons fusils, dit-il,et force balles; s'ils approchent, nous les tuerons. C'est une chasse, voilà tout.

Léonin se taisait: il connaissait ces sortes de chasses.

Cependant il arma son fusil, et prépara ses pistolets, comme un homme prêt à tout.

Le traîneau volait depuis quelque temps sur une plaine unie. Léonin se pencha pour mieux voir, et dit à Odon :

— Regarde en arrière !

Odon se pencha à son tour et vit les loups sortant de la forêt, en bondissant vers eux. Il en vit non pas dix ou vingt, mais cent et cent, une troupe innombrable, sans compter ceux qui étaient encore dans la forêt ! Il tressaillit. Ce n'était pas une chasse, c'était une mort certaine, la plus terrible des morts !

Les chevaux couraient bien, mais les loups couraient mieux encore. L'espace vide entre le traîneau et les bêtes fauves diminuait de minute en minute. Enfin, dans sa course furibonde, le traîneau rencontra sur sa route un endroit où des arbrisseaux, des touffes d'osier vert, des monticules de terre, le forcèrent à diminuer de vitesse. Les loups l'atteignirent. Les deux amis tirèrent sur eux ; la première attaque fut repoussée, les loups s'arrêtèrent un instant, non de peur des coups de feu, mais pour dévorer ceux d'entre eux qui étaient tombés. Les loups sont les cannibales des animaux.

Léonin et Odon avaient eu le temps de recharger leurs fusils.

— Si nous pouvions sortir de ces broussailles ! murmura Léonin.

Les trois chevaux le comprenaient bien. Leurs yeux flamboyaient, ils soufflaient du feu. Leur instinct, surexcité par la frayeur, s'élevait presque à l'intelligence humaine. Ils ne dévièrent pas d'une ligne de leur route, et volèrent vers la plaine unie sans s'occuper des loups qui arrivaient de côté. Ils sentaient que leurs maîtres allaient les en délivrer : leur salut était commun. En effet, les broussailles s'espacèrent bientôt, l'horizon reparut, et on aperçut au loin un village, des clochers.

Spectacle rassurant ! Les deux jeunes gens continuaient toujours à tirer sur les loups dès qu'ils commençaient à les attaquer, et, pendant que les loups dévoraient leurs morts, nos voyageurs rechargeaient leurs armes. Mais, au moment où ils avaient enfin

atteint la plaine, le cocher se leva tout à coup et, regardant devant lui avec égarement, il s'écria : « Saint Paul, au secours ! » Il lança les guides au milieu des chevaux, se jeta à bas de son siège et, avisant un pin qui se trouvait là encore debout, épargné par l'ouragan, il y grimpa avec une vitesse vertigineuse.

Les loups perdaient la proie qu'ils allaient saisir!

Le traineau, abandonné aux chevaux, continuait à voler.

Bientôt nos deux amis entendirent un hennissement désespéré, puis un immense craquement, et se sentirent précipités dans le vide.

Le monde disparut pour eux.

Quand ils revinrent à eux, ils étaient dans l'obscurité la plus profonde.

— Vis-tu ? demanda Léonin.

— Me voilà, et toi, n'as-tu rien de cassé ?

— Nous serons tombés dans un trou quelque part, mais où ? c'est là la question.

— Tâchons de nous en rendre compte.

Le traîneau était renversé sur eux, et ils étaient tombés dans un abîme rempli de neige. Le devant du traîneau avait disparu. Il s'agissait maintenant de se dépêtrer de la neige. Quand ils y furent parvenus, ils s'aperçurent qu'ils étaient sur ce Dniéper tant désiré ; seulement, pour y arriver, ils venaient de faire un saut de douze mètres, car les bords en cet endroit étaient très élevés. Le vent avait heureusement accumulé là une quantité si considérable de neige qu'ils ne s'étaient fait aucun mal en tombant ; le véhicule seul s'était brisé en deux, et les trois chevaux galopaient au loin avec le traîneau.

Quant aux loups, ils n'avaient pas été encouragés par l'exemple des chevaux. Toute la bande s'était mise à descendre le bord du fleuve pour trouver un passage moins escarpé, et, l'ayant enfin trouvé, ils venaient de s'élancer sur le Dniéper pour atteindre les chevaux.

— Quant à ça, il n'y a pas de danger que vous les atteigniez, mes bons amis ! leur cria Léonin. Ils ont trop d'avance sur vous, et, ayant perdu leur charge, ils courent, deux fois plus vite que vous. — Puis, se tournant vers

son ami : — Nous pouvons nous attendre, dit-il, à ce que, dans une heure, au plus tard, les loups reviendront affamés, furieux.

— Nous avons une forteresse où nous pourrons nous défendre, dit Odon en montrant le traîneau renversé qui ressemblait à une grotte.

— Cela ne serait guère commode, je sais quelque chose de mieux. Voilà le Dniéper devant nous. En avant donc! Nous avons nos patins, en une ou deux heures il est impossible que nous ne rencontrions pas un poste militaire. Or, une heure d'exercice, c'est un amusement pour des jeunes gens comme nous !

— Bravo ! Excellente idée ! répartit Odon, et les deux jeunes gens se serrèrent la main en riant.

Ils attachèrent leurs patins, mirent leurs pistolets et quelques provisions dans leurs poches, puis, abandonnant le reste dans le traîneau, ils s'élancèrent sur la glace, unie comme un miroir.

Malheureusement, ils avaient été vus

Lorsque la bande de loups s'était jetée à la poursuite des chevaux, quatre d'entre eux s'étaient détachés des autres pour garder le cocher, perché sur son arbre. Ils se disaient que l'homme finirait par geler, qu'il tomberait, et serait un très bon régal. En attendant, l'un des loups, un vieux routier plein d'expérience, s'assit au bord du fleuve en bâillant de temps à autre, car il avait grand'faim.

Tout à coup, il aperçut les jeunes gens. Il poussa un hurlement pour avertir les trois autres, qui laissèrent là le cocher et bondirent à la suite des deux amis. C'étaient de jeunes loups. Le premier, le vieux, poussa encore quelques hurlements pour avertir toute la bande, puis il suivit prudemment le bord du fleuve et n'imita pas ses trois compagnons qui s'étaient aventurés sur le Dniéper. Il savait combien il est difficile pour des loups de courir sur la glace.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens glissaient avec la rapidité de l'éclair. Ils avaient bien aperçu les quatre loups, mais ne s'en étaient pas autrement émus ; ils trouvaient même plaisant d'avoir un cortège.

Les trois jeunes loups avaient peine à se tenir, ils

glissaient à chaque instant, tombaient l'un sur l'autre, et se mordaient avec rage, comme pour s'accuser réciproquement de leur maladresse. Mais le vieux loup, les ayant rejoints, se mit à leur tête et les ramena sur le bord, coupant le fleuve quand il faisait des circuits, et gagnant ainsi du terrain.

De cette manière, ils se trouvèrent tout à coup en avant des jeunes gens, prêts à s'élancer sur eux. Mais ceux-ci firent des zigzags, et trompèrent si bien leurs ennemis que ces malheureux loups, partis à fond de train, ne purent plus s'arrêter et glissèrent quelques minutes en labourant la glace de leurs ongles.

Odon et Léonin se donnèrent la main en riant, ils se sentaient fiers de jouer ainsi avec la mort. Mais, en regardant de nouveau en arrière, ils virent au loin toute la bande hideuse courant après eux.

— En avant! s'écria Léonin, en lâchant la main de son ami. Et aussi vite que possible! Puis, croisant les bras, il redoubla de vitesse.

— Je vois de la fumée là-bas, dit Odon hors d'haleine.

— Ce sera un poste militaire ou un village; en une demi-heure nous pouvons y être. Encore une demi-heure de courage!

Et ils continuèrent à voler. La sueur coulait de leur front, leur haleine était embrasée, mais ils ne se laissaient pas vaincre par la fatigue; leurs forces étaient centuplées par l'imminence du danger.

La distance était égale entre les bêtes affamées et les jeunes gens; les quatre avant-coureurs, seuls, étaient proches. Leurs pattes étaient en sang, et ce sang figé facilitait leur course.

Léonin se trouvait de quelques pas en avant. Tout d'un coup il s'arrêta et s'écria en pâlissant : Je suis perdu!

Odon, qui était lancé, le dépassa, mais revint aussitôt près de lui.

— Qu'as-tu? dit-il.

— Je suis perdu, la courroie de mon patin s'est cassée, sauve-toi, Odon!

— Es-tu fou! arrange vite ton patin, pendant que je me battrai avec ces quatre monstres.

— Vraiment ! dit Léonin en souriant, alors, prends aussi mon pistolet.

Odon s'élança au devant des loups, tandis que Léonin s'accroupit sur la glace, tira de sa poche un petit couteau et s'efforça de faire un trou dans la courroie : ce petit couteau était pour le moment sa seule arme.

Odon saisit les pistolets dans ses deux mains, et, enfonçant ses talons dans la glace, tâcha de rester immobile. Il s'agissait de toucher, de tuer même, à chaque coup, car il n'avait que quatre balles à tirer.

Les trois plus jeunes loups couraient en avant, la queue en l'air ; le vieux suivait en jetant des regards inquiets autour de lui.

Le premier loup reçut la balle dans la poitrine, à dix pas de distance ; il tomba et vomit du sang par la gueule.

Le second eut la patte de devant cassée ; il sauta de côté, en hurlant, et en secouant sa patte.

Le troisième loup fut visé à quatre pas, et atteint à la tête avec tant de bonheur qu'il roula deux fois sur lui-même et tomba roide mort aux pieds du chasseur.

Le quatrième loup, le vieux rusé, s'avança la tête baissée. Il permit à Odon de le viser bien à son aise ; mais, au moment où celui-ci fit feu, il sauta de côté, monta sur le bord du fleuve, et disparut au milieu des joncs sans avoir été atteint.

Odon avait jeté son pistolet et saisi son couteau, mais, ne voyant plus son adversaire, il s'imagina que celui-ci avait pris la fuite. Il cria donc à son ami :

— Es-tu prêt ?

— Attention ! fit celui-ci.

Odon regarda en arrière et vit que le loup avait fait le tour, et se préparait à attaquer celui de ses ennemis qui ne pouvait pas se défendre. Il revint donc vers son ami. Ils arrivèrent presque en même temps, le loup et lui. Léonin les aperçut tous deux et n'en continua pas moins à raccommoder son patin. Pour lui, il s'agissait de mettre sa courroie en état, au plus vite ; le reste regardait Odon.

Bientôt l'homme et le monstre ne formèrent plus qu'une masse compacte et frémissante, à quelques pas de Léonin. Ici l'on apercevait une queue hérissée, là

une main gantée, puis une jambe à côté d'une gueule ensanglantée. Ils roulaient pêle-mêle ensemble sur la glace, se défendant,l'un avec les dents, et l'autre avec le couteau. Enfin Odon se dégagea, son arme dégouttait de sang, son habit fourré était en lambeaux, tandis que le loup se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Je suis prêt, cria Odon, en se relevant.

— Moi aussi, répondit Léonin, Merci, mon ami !

Ils se serrèrent la main et s'élancèrent de nouveau sur la glace, se dirigeant vers la colonne de fumée.

En regardant en arrière, ils virent que la terrible bande ne les suivait plus. Les loups s'étaient arrêtés et semblaient indécis.

— Sais-tu ce qui les retient ? dit Léonin. Là-bas, où tu vois cette fumée, on aura mis à sécher des peaux de loups ; cette odeur âcre vient jusqu'ici. Elle leur est insupportable ; voilà pourquoi ils restent en arrière. A présent, nous pouvons continuer notre route sans nous presser.

Ils ralentirent leur course. Les loups lancèrent bien encore quelques hurlements de leur côté, mais ne bougèrent plus.

— Quelle journée bien remplie ! se dirent les jeunes gens.

Bientôt apparut, construit sur la glace, le bivouac des cosaques qui sert de station aux traîneaux de la poste royale. Et, en avançant encore, nos amis distinguèrent au bord du fleuve les écuries des chevaux de relai, et toute une rangée de cabanes de pêcheurs. Des hommes étaient assis à terre autour d'un grand feu, qui flambait en répandant une odeur nauséabonde.

Odon, cette fois, se trouvait en avant, et, arrivé auprès du bivouac, il prit un vigoureux élan pour joindre les pêcheurs, n'entendant pas, ou ne comprenant pas, ce qu'on lui criait du rivage.

Léonin le comprit, lui, et, saisi de terreur, il cria à son tour à son ami de s'arrêter.

Il était trop tard. Au même moment, Odon disparut à ses yeux.

A cet endroit, les pêcheurs avaient coutume de faire,

pendant le jour, de grands trous dans la glace pour prendre l'esturgeon. Vers le soir, ces trous se recouvraient d'une mince couche de glace. C'est dans un de ces trous qu'Odon avait été précipité.

Les spectateurs du bord jetèrent un grand cri de détresse. Léonin ne fit pas entendre une plainte, il défit ses patins, ôta son habit fourré, et sauta dans le gouffre au secours de son ami.

Léonin était habile nageur. Il ouvrit les yeux dans l'eau et chercha de tous côtés. Mais il ne vit que de gros poissons, nageant çà et là avec nonchalance, et venant se grouper au dessous de l'ouverture faite dans la glace, afin d'aspirer l'air qui y pénétrait. Odon n'était point là. Léonin se laissa couler jusqu'au fond ; il criait en lui-même : Odon ! Odon ! Mais en vain. Alors il eut l'idée de faire quelques pas contre le courant,et aperçut enfin une forme humaine. Odon était là dans l'attitude même qu'il avait en disparaissant : les bras croisés, la tête relevée. Les lourds patins le faisaient tenir tout droit, et l'élan qu'il avait gardé en tombant l'avait rejeté de quelques pas en arrière.

Léonin saisit son ami par les cheveux, se donna une violente secousse en frappant le sol du pied, et remonta avec son précieux fardeau. Mais où remonta-t-il ?

Sa tête vint se heurter à la voûte de glace, épaisse de près d'un mètre. Où était l'ouverture ? Il ne voyait partout que cette voûte verdâtre,cette voûte mortelle !

En cherchant Odon il avait perdu de vue l'étroite issue ; il ne savait plus s'orienter. Cependant il garda tout son sang-froid, et, se rappelant qu'il est dangereux de rester près de la glace parce qu'elle attire les corps, qu'ils y adhèrent, et qu'alors on est perdu, il se laissa de nouveau couler au fond de l'eau. Puis il lança une bouffée d'air. Il espérait qu'elle irait forcément vers l'ouverture et la lui indiquerait. Il n'en fut rien ; le globule s'attacha à la croûte de glace. Alors Léonin redescendit le courant de quelques pas, et lança de nouveau un peu d'air. Le globule, cette fois, fit une légère courbe et disparut. Il avait trouvé l'air libre. Il était temps, Léonin allait perdre connaissance. Cependant il

fit un dernier effort, et les pêcheurs, ainsi que les cosaques, anxieusement penchés au-dessus du gouffre, virent tout à coup l'eau s'agiter. Ils saisirent les habits des jeunes gens avec leurs crocs et les tirèrent hors de l'eau.

Odon était raide, ses yeux étaient fermés, ses lèvres serrées.

— Dix mille roubles à celui qui amène un médecin ! bégaya Léonin.

Un vieux pêcheur s'avança :

— Je n'ai pas besoin de dix mille roubles pour lui rendre la vie, dit-il. Il faut le déshabiller et le coucher dans la neige. Mais, ce que je puis affirmer, c'est que jamais personne ne fera ce que tu viens de faire pour ton ami.

Léonin prit Odon dans ses bras et le porta sur le rivage, puis il le coucha dans la neige et chercha par des frictions énergiques à le rappeler à la vie. Les bonnes gens l'aidaient de leur mieux, le suppliant d'aller d'abord changer de vêtements près du feu du bivouac.

— Pas avant qu'il n'ait ouvert les yeux, répondit-il.

Ses habits avaient gelé sur lui.

. . . .

. . . .

Le soir même, tous les acteurs de ce drame étaient à l'abri ; tous, en effet, car à peine revenu à lui et voyant son ami sain et sauf à ses côtés, Odon, quoique saisi par une fièvre ardente, pensa au malheureux cocher.

Léonin envoya en toute hâte à son secours.

Par un miraculeux hasard, les loups n'étaient pas retournés près de l'arbre sur lequel il s'était réfugié, et on arriva encore à temps pour le tirer de l'engourdissement fatal dans lequel le froid commençait à le plonger.

V

LES DEUX AUTRES.

L'hôtel du *Roi de Hongrie* était, à cette époque, l'un des plus élégants hôtels de Vienne, fréquenté surtout par les voyageurs riches de la Hongrie et par les officiers hongrois.

Un jeune officier de hussards monte les degrés du premier étage. Son costume collant fait ressortir sa taille élégante. Son port est si distingué et si fier qu'on croirait volontiers qu'il est le plus beau capitaine de hussards de l'univers. Arrivé au premier étage, il s'arrête étonné. Un vieillard à cheveux blancs, couvert d'un long manteau, parle avec colère à trois des garçons et à une des servantes de l'hôtel. Ceux-ci cherchent à l'apaiser avec les marques du plus grand respect, ce qui rend encore le vieillard plus furieux, et il les apostrophe tantôt en hongrois, tantôt en latin.

Dès qu'il aperçoit le jeune officier (n'admettant pas un instant qu'un hussard puisse ne pas être hongrois), il lui crie :

— Monsieur l'officier, aidez-moi, je vous en prie, à me faire comprendre de ces malheureux qui n'entendent aucune langue.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur?

— Il faut vous dire que dans mon passeport se trouve cette phrase en latin : *verbi divini minister*, ce qui signifie comme vous savez : ministre de la parole de Dieu. En montrant mon passeport à la douane, ces stupides douaniers commencent à me gratifier du titre de mi-

nistre, et, depuis lors, les commissionnaires, les cochers, les garçons me donnent tous de l'Excellence et se courbent devant moi jusqu'à terre. On me conduit dans le plus bel hôtel, on veut me faire prendre la plus belle chambre. Je n'en veux pas, je suis un pauvre prêtre, ce n'est pas pour m'amuser que je suis ici ; une cruelle nécessité m'a amené à Vienne. Je vous en prie, expliquez tout cela à ces lourdauds; je ne sais pas l'allemand, on ne le parle pas chez nous, et ces gens-là ne connaissent pas d'autre langue.

L'officier se mit à sourire.

— Quelles langues savez-vous donc encore ?

— Le latin, le grec, l'hébreu, et même l'arabe.

— Ces langues-là ne vous serviront pas à grand'chose ici, répliqua l'officier. Puis il questionna tout bas l'un des garçons. Celui-ci répondit par un clignement d'yeux en montrant l'étage supérieur.

— Eh bien, monsieur, entrez tout tranquillement dans votre chambre ; dans un quart d'heure, je reviendrai, et j'arrangerai votre affaire avec le personnel de l'hôtel. Pour le moment, je suis pressé, on m'attend.

— Mais, je vous en prie, mon affaire est bien plus pressée que la vôtre, répliqua le prêtre, et il saisit le gland du sabre de son interlocuteur pour le retenir. Songez que, si je ne fais même qu'entrer dans cette chambre, j'en serai pour mes cinq florins.

— Ce qui n'empêche pas que je ne sois encore plus pressé que vous; cinq de mes camarades m'attendent là-haut, l'un d'eux va se battre avec moi. Vous voyez que je ne puis les faire attendre.

Le prêtre fut tellement effrayé de cette nouvelle qu'il lâcha le gland de l'officier.

— Comment, vous allez vous battre en duel ? A quoi bon cette folie ?

— Attendez-moi avec patience, je reviens tout de suite.

— Tâchez au moins qu'on ne vous tue pas, cria le prêtre.

— J'y mettrai tous mes soins, répondit le hussard en montant précipitamment au second.

Le vieux ministre se laissa conduire dans la belle chambre. On continuait à l'appeler Excellence.

— Me voilà bien, pensa t-il en regardant les rideaux de soie et les meubles de prix. Il me faudra payer au moins cinq florins, peut être même six ! Et que de sangsues, en outre ; l'un vous apporte le tire-botte, un autre le pot à l'eau, un troisième vos vêtements, tous comptent sur des pourboires d'*Excellence*. Ce n'est pas non plus pour rien qu'on a frotté ce beau parquet si luisant !

Et il supputait en lui-même ce qu'une pareille journée lui coûterait.

Il fut interrompu dans ses méditations par un grand cliquetis de sabres : évidemment on se battait juste au-dessus de sa tête. Il entendait le bruit régulier des bottes frappant le sol, puis les glissades en avant, en arrière. Le bon prêtre voulait monter au second, se précipiter au milieu des combattants. quand le bruit cessa tout à coup. Et, un instant après, il entendit des pas rapides dans le corridor, la porte s'ouvrit, et il eut la joie de voir entrer son jeune officier sain et sauf.

Néanmoins, il se jeta sur lui et se mit à lui tâter les bras et la poitrine, pour bien s'assurer qu'il n'était pas blessé.

— Eh bien, l'on ne vous a pas touché ?

— On s'en est bien gardé !

— C'est donc vous qui avez blessé votre adversaire ?

— Je lui ai fait une petite estafilade à la joue.

— Mon Dieu ! Comment pouvez-vous vous conduire comme des sauvages ?

— Connaissez-vous, mon père, la vieille anecdote ? — Un jour, deux officiers se sont battus parce que l'un prétendait qu'en Italie il avait cueilli des sardines sur un arbre. L'autre ne voulait pas le croire. Quand le premier a été blessé, il s'est alors rappelé que ce n'était pas des sardines, mais bien des câpres qu'il avait cueillies.

— Mais, au moins, ce n'est pas pour de pareilles absurdités que vous vous êtes battus ?

— A peu près. Je viens d'entrer au régiment ; j'étais dans la garde, et on m'a nommé capitaine de hussards. Voilà pourquoi il faudra me battre avec tous mes camarades, jusqu'à ce que je succombe ou qu'ils s'accoutument

à un étranger. C'est l'usage ici. Mais, parlons de vos affaires. Vous m'avez dit qu'une dure nécessité vous amenait à Vienne. Quelle nécessité ?

— Oh ! si vous voulez être assez bon pour m'écouter avec patience, je vous en aurai bien de la reconnaissance. Je suis complètement étranger dans ce pays. Je ne connais personne. Je ne sais même à qui demander où je dois aller. Et pourtant je suis appelé *ad audiendum verbum*.

— Bah ! monsieur. Mais ce n'est pas une petite affaire. Qui avez vous donc offensé, et comment ?

— Je vais vous le dire, vous avez une figure si loyale que vous inspirez confiance à première vue. Vous saurez donc que je suis pasteur dans un village de la Basse-Hongrie. J'ai eu quelques démêlés avec le seigneur du lieu. Il était partisan de l'oligarchie, et moi je suis un vieux kurucz. Nous avons eu aussi quelques affaires de famille. Le grand propriétaire avait un fils, parfait cavalier, et moi, une fille belle et sage. Pour empêcher un mariage entre eux, le seigneur envoya son fils en Russie. Il en avait le droit, cela ne me regarde pas. Mais, bientôt, Dieu appela à lui ce seigneur, et, à ses funérailles, c'est moi qui ai dû faire la dernière prière. Il est vrai que j'y ai dit des choses dures, mais enfin c'était la vérité ; je la disais à Dieu, non aux hommes, et c'est à cause de cette prière qu'on me poursuit. On m'a fait paraître devant le consistoire, devant le tribunal du comitat, on va peut-être me casser, et de plus on m'appelle ici, je ne sais chez qui, sous l'accusation de lèse-majesté ! Et pourtant, monsieur, voyez et soyez mon juge ; voici dans ma poche la prière incriminée. Lisez-là et dites, en votre âme et conscience, si vous me condamneriez.

Le jeune homme prit le papier et le lut attentivement. Le prêtre cherchait à deviner sur ses traits l'impression que cette lecture lui produisait.

— Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? Me condamneriez-vous aussi ?

L'officier plia le papier d'une main émue, le rendit au vieillard, et lui dit d'une voix douce et vibrante :

— Non, je ne vous condamnerais pas.

— Merci; que Dieu vous bénisse pour cette parole. Que n'êtes-vous mon juge !

Et, dans ce moment même, le jeune officier était bien son juge, car la prière attaquait l'homme dont il était le fils.

— Je puis au moins vous donner un bon conseil, monsieur, continua le jeune homme. D'abord, restez ici jusqu'à ce qu'on vous appelle. N'allez chez personne et ne faites part à personne de vos soucis. Cette accusation ne vous fera pas condamner, mais si, une fois, vous commencez à vous défendre, je ne réponds plus de rien.

— Que dois-je donc faire ?

— Rester tranquille. Si l'on vous fait chercher, allez où l'on vous appelle. Une fois là, restez immobile à l'endroit où l'on vous placera. Ecoutez sans répliquer ce qu'on vous dira, et, quand vous verrez qu'on a cessé de parler, saluez et tâchez de trouver la porte à reculons. Rentrez alors chez vous, et, si quelqu'un vous interroge, ne répondez rien.

— Mais je passerai ainsi pour un imbécile.

— Vous aurez cela de commun avec bien d'autres, qui ne s'en trouvent pas plus mal.

— Eh bien, soit, j'essayerai, pourvu que cela ne dure pas trop longtemps, car la vie est chère à Vienne.

— Oh ! de ce côté, n'ayez aucune inquiétude, mon père; si on vous a amené ici de force, on pourvoira sans doute aussi à votre subsistance.

Le vieillard demeura fort étonné. Il aurait voulu savoir qui payerait pour lui, mais l'officier se leva.

— J'ai affaire, dit-il. Adieu, mon père.

Le prêtre ne put pas même lui témoigner sa reconnaissance; le jeune homme sortit sans lui en laisser le temps.

Quelques minutes après son départ, le garçon entra, apportant le café au lait de Son Excellence.

Le vieillard eut beau lui dire, et toujours en hongrois, qu'il n'avait pas coutume de déjeuner, et qu'à la maison il ne prenait pas de café, l'allemand posa le plateau sur la table et sortit à reculons. Le prêtre se demanda s'il saurait bien se retirer ainsi, tout en saluant; puis, comme le café était là, et que, d'une façon

ou d'une autre, il fallait bien le payer, il le prit. Et cela ne lui fit aucun mal.

— Pourvu que ce garçon revienne bientôt, pensa l'étranger ; je voudrais voir disparaître ces tasses vides. Elles doivent être d'un grand prix ! Si j'avais le malheur d'en casser une.

Au même instant, la porte s'ouvrit, le garçon entra. Le vieillard se servit aussitôt du seul mot allemand qu'il avait appris et lui cria : *Zahlen !* (payer !). En même temps, il tira de sa poche une longue bourse de soie qu'il avait probablement reçue à une de ses fêtes, et dans laquelle il plaçait ses épargnes, de belles pièces de vingt kreutzer.

Quel fut son étonnement lorsque le garçon l'assura, avec le sourire le plus courtois, et en faisant le geste de refuser l'argent, que tout était payé.

— Ce jeune officier disait donc vrai. Il avait une figure si ouverte ! C'est dommage que je ne lui aie pas demandé son nom ! Mais qui donc paye pour moi ? se dit le prêtre.

Ce n'était autre que Richard de Baradlay qui, en quittant l'hôtel, avait donné deux louis au garçon en lui recommandant de pourvoir à tous les besoins du vieillard, s'engageant à rembourser toutes ses dépenses.

Le jeune officier se rendit au manège militaire et s'y exerça pendant une heure à la voltige et au combat à cheval, avec d'autres officiers. Quand il fut lassé, il se dirigea vers la promenade du glacis, s'y promena tranquillement en regardant passer les belles dames, et, sur le coup de midi, rentra chez lui.

Il demeurait assez haut, dans un petit appartement de garçon, au troisième étage. Un vieux hussard, qu'il appelait : « Maître Paul, » avait soin de son ménage. Il avait raison de l'appeler maître, car le hussard donnait bien plus souvent des ordres au jeune homme qu'il n'en recevait de lui.

— Eh bien, maître Paul ! quel dîner as-tu aujourd'hui ? lui cria Richard en détachant son sabre.

Maître Paul était aussi cuisinier.

— Mais..... des grains de chapelet grec (1).

— Avec quoi ?

— Avec des brodequins d'ange (2).

— Cela doit être excellent ! Mets-moi mon couvert.

Maître Paul regarda sévèrement le jeune homme, des pieds à la tête.

— Est-ce que nous dînerions à la maison aujourd'hui ?

— Ma foi, oui, s'il y a de quoi.

— C'est bon, dit le hussard, qui posa sur la table une assiette de faïence, un vieux couvert d'argent, et une ancienne bouteille à vin de Champagne, remplie d'eau claire.

Le capitaine approcha une chaise de la table et s'assit. Alors maître Paul, mettant ses mains derrière le dos, lui dit :

— Voilà encore que nous n'avons pas un traitre sou !

— C'est vrai, maître Paul, répondit Richard, en battant la Diane sur son assiette.

— Et pourtant, ce matin, il y avait encore deux louis dans votre bourse.

— Où sont-ils maintenant !!

— Eh bien, c'est charmant ! grommela le vieux serviteur, et, saisissant la bouteille, il sortit bien vite pour se procurer du vin. Quand il eût apporté le vin, il continua :

— Vous aurez acheté des bouquets à quelque belle dame, ou bien vous aurez encore prêté votre argent à quelque camarade. Enfin ! j'ai été ainsi dans mon temps, ajouta-t-il en prenant un plat dans le buffet.

Il revint bientôt avec son dîner fumant. Les grains de chapelet grecs étaient des haricots, et les brodequins d'ange, des pieds de cochon. Le vieux hussard avait préparé ces mets pour lui-même, mais il y en avait assez pour deux. Richard mangea de bon appétit. Maître Paul se tenait cérémonieusement derrière la chaise de son maître, bien qu'il n'eût pas à lui changer d'assiette puisqu'il n'y avait qu'un seul plat.

— Personne n'est venu pendant mon absence ? demanda l'officier.

— Votre frère est venu.

(1 et 2). Argot militaire.

— Qu'a-t-il dit ?

Maître Paul se gratta l'oreille.

— Il vous le répétera bien mieux lui-même.

La porte s'ouvrait au même moment, et le plus jeune des Baradlay fit son entrée. C'était un grand jeune homme distingué, mince et délicat, dont le visage d'enfant exprimait toujours le désir d'être aimable. Il portait un pince-nez.

— Bonjour, Jeno, qu'est-ce que tu nous apportes ?

— Véritablement, j'apporte quelque chose cette fois ; mais renvoie maître Paul, dit Jeno, s'efforçant de prendre un air dégagé et parlant plus bas à Richard.

— Maître Paul, allez dîner !

— Tout à l'heure, quand j'aurai desservi la table, répondit celui-ci, usant de son privilège de vieux serviteur.

— Eh bien, en attendant, allume un cigare, mon vieux, dit Richard à son frère en lui en offrant quelques-uns.

— Merci.

— Tu as peur que la dame de tes pensées ne s'aperçoive que tu as fumé ? Eh bien, parle, maintenant, voilà maître Paul parti.

— Je voulais te dire que j'ai reçu une lettre de notre mère.

— Moi aussi.

— Elle m'écrit qu'elle va doubler ma pension pour que je puisse figurer selon mon rang. Elle m'a envoyé 1,000 florins.

— Ah ! eh bien, à moi elle m'écrit que si je continue à être aussi prodigue, elle ne m'enverra plus d'argent et ne payera pas mes dettes.

— Vois-tu, Richard, je suis très embarrassé. Si je commence à vivre un peu grandement, à dépenser de l'argent, mes chefs s'en apercevront et tu ne peux te figurer combien cela me nuira. Dans l'administration, ceux-là seuls ont de l'avenir qui restent entièrement dans la dépendance de leurs chefs. Sitôt qu'ils déploient plus de luxe qu'eux, ils sont perdus ; on les regarde alors comme des amateurs et on ne s'en occupe plus. Eh bien, Richard, je viens te proposer une chose. Ac-

cepte la moitié de l'argent que ma mère m'a envoyé.

Jeno ôta en même temps son pince-nez pour que son frère pût bien plonger son regard dans le sien.

— Tu veux me prêter cet argent à gros intérêts, sans doute, dit flegmatiquement l'officier.

Le diplomate remit précipitamment son pince-nez.

— Veux-tu bien ne pas te moquer ainsi de moi.

— Alors, tu me donnes cet argent tout bonnement pour que je t'aide à le dépenser ? Je te ferai très volontiers ce plaisir.

— J'ai pensé que tu saurais mieux le dépenser que moi, dit Jeno en glissant le billet dans la main de son frère et en la lui serrant en même temps.

Richard ne répondit rien.

— Et puis, j'ai encore une chose à te remettre, continua le diplomate avec une indifférence assez mal jouée. Voici une invitation pour la soirée de demain, de la part des Plankenhorst.

Richard s'accouda sur la table, et regarda satiriquement son frère.

— Depuis quand es-tu devenu le maître de cérémonie de la famille Plankenhorst ?

— Ces dames m'ont bien prié de t'inviter moi-même.

Richard se mit à rire.

— Voilà les intérêts.

— Quels intérêts ? s'écria Jeno, en se levant indigné.

— Je vais te l'expliquer. Tu voudrais bien faire la cour à Alphonsine, mais tu en es empêché par sa mère, qui ne te trouve pas un assez beau parti. Or, Mme Antoinette a encore quelques prétentions. Elle n'a que trente-six ans, et, à en croire son coiffeur, elle est encore belle. J'ai souvent dansé avec elle, quand j'étais dans la garde. Tu sais tout cela et tu t'es dit : « J'emmènerai mon frère comme paravent. Allons ! n'aie pas peur, je ne vais pas te rendre tes cinq cents florins, quoique l'intérêt soit énorme. Je serai ton paravent. Cache-toi derrière moi. Tandis que tu parleras à la fille, j'occuperai la mère.

— Je te prie de croire que j'ai des vues honnêtes.

— Oh! cela m'est indifférent, tu peux même les épouser toutes les deux, si le cœur t'en dit.

— Alors tu viendras ?

— Comment donc ! Vestris était un fameux danseur, pourtant on ne lui donnait pas plus de cinq cents florins pour une soirée.

— Allons, ne te moque pas de moi, ou je vais me fâcher! J'ai partagé mon argent avec toi, comme un bon frère, tu ferais de même en pareil cas. Maintenant je te demande de venir avec moi, je te le demande comme à un bon camarade; ces deux choses n'ont aucun rapport entre elles.

— C'est bon, c'est bon, mon vieux, ne t'échauffe pas ; mais, si la seconde question est à part, j'ai le droit de faire mes conditions! Ecoute donc.

— J'écoute.

— Si tu veux que j'aille à la soirée des Plankenhorst, rends-moi en retour le service de parler à ton chef. On a fait venir à Vienne un pauvre prêtre : *ad audiendum verbum*. Laissez-le retourner tranquillement chez lui. C'est le pasteur de *Nemesdomb,* qu'on poursuit à cause de sa prière.

— Comment l'as-tu appris ? demanda Jeno interdit.

— Par hasard. Tâche qu'on ne lui fasse rien, c'est le meilleur homme du monde.

— Mais je crois savoir que tous les gros bonnets sont contre lui.

— Laisse-moi tranquille avec tes gros bonnets. J'en ai vu beaucoup, et de toutes les formes encore. Ils mangent, boivent, bâillent et ronflent absolument comme d'autres mortels. Ton chef joue la comédie comme les autres. Il fronce le sourcil, renforce sa voix, et, quand le délinquant est parti, il se met à rire de la frayeur qu'il lui a causée. La chose n'est pas plus sérieuse que cela. Tu peux l'arranger d'un mot.

— Eh bien, je ferai mon possible ; je parlerai à Son Excellence en faveur de ton protégé.

— Merci ! et, maintenant, assieds-toi là et trinquons pour sanctionner notre pacte. Maître Paul!

Maître Paul parut.

— Voici de l'argent, allez nous chercher deux bouteilles de champagne, une pour nous et une pour vous.

Maître Paul secoua la tête et murmura en sortant :

— Voilà comment j'ai été dans ma jeunesse, absolument comme cela !

VI

NOUVELLES FIGURES.

Les soirées de la famille de Plankenhorst avaient une renommée que tolérait l'aristocratie de Vienne.

Le nom de Plankenhorst sonnait bien à l'oreille; mais, pour qu'il sonnât mieux encore, la dame de la maison, qui était veuve, se faisait appeler baronne, selon l'usage allemand, parce qu'elle était née baronne. Sa fille jouissait de la même prérogative. Je ne sais vraiment pas à quelle génération s'arrête pour les femmes en Autriche la vertu héréditaire d'un titre.

Les Plankenhorst, mère et fille, habitaient au centre de la ville un hôtel qui leur appartenait, ce qui n'est pas chose commune à Vienne. Il est vrai que l'hôtel était vieux (il datait de Marie-Thérèse), et qu'il leur servait de résidence été comme hiver. Ces dames menaient grand train. Elles étaient admises à la cour, on les y voyait souvent, mais elles y étaient plutôt accueillies par la société masculine que par la société féminine. En outre, les barons et même les princes offraient bien leur bras à la gracieuse Mme Antoinette pour la conduire au buffet, tous faisaient danser Mlle Alphonsine, mais jamais on n'avait entendu dire qu'un baron ou qu'un prince eût demandé sa main.

Néanmoins, leurs soirées étaient très *courues*, et les femmes les plus distinguées, par leur position dans le monde et par leur naissance, s'y trouvaient réunies aux notoriétés militaires, aux diplomates, aux grands seigneurs. Il s'y nouait beaucoup d'intrigues de cœur et

d'intrigues politiques. Une chose était pourtant à remarquer, c'est que les habitués de tous les jours n'y étaient jamais ces soirs-là. Le ton qui régnait dans leurs salons était irréprochable, ce qui n'excluait pas toutefois un certain abandon et de la gaîté. On s'y amusait véritablement, ce qui est rare à Vienne et peut-être ailleurs.

Malgré cela, quand Jeno vint chercher son frère, vers neuf heures, il le trouva encore en négligé, lisant un roman.

— Eh bien, tu n'es donc pas prêt pour la soirée?

— Quelle soirée?

— Celle des Plankenhorst.

— Ah! mon Dieu, je l'avais complètement oubliée, s'écria Richard en se levant précipitamment et en appelant maître Paul.

— Richard, pourquoi donc crains-tu tellement ces dames? elles sont si aimables, si charmantes, et l'on s'amuse tant chez elles?

— Qu'est-il arrivé? demanda maître Paul à travers la porte.

— Entrez, maître Paul, et venez me raser.

— Voilà longtemps que je voulais vous demander pourquoi vous ne vous habilliez pas? murmura le vieux hussard. Sans moi vous oublieriez la moitié de ce que vous avez à faire. L'eau chaude est prête depuis longtemps.

— Tu n'as pas répondu à ma question, reprit Jeno: pourquoi les Plankenhorst te sont-elles antipathiques?

— Je ne sais pas; peut-être parce qu'elles veulent viser trop haut.

Maître Paul barbouilla de savon le visage du jeune officier, et tandis qu'il repassait le rasoir, Richard continua :

— Tu ne sais pas, Jeno, un jour que j'étais à Bologne, je rencontrai un pêcheur au bord de la mer. C'était au moment de la marée basse, il s'était formé de petits trous dans le sable, là où l'eau s'était retirée. Le pêcheur prit une pincée de sel et l'introduisit dans un de ces trous. Il en sortit presque aussitôt un escargot, de l'espèce que les Italiens appellent *pesce canella*. Le

pêcheur ramassa bien vite l'escargot. Voilà une maigre capture, pensais-je. Mais le pêcheur prit la pauvre petite bête, la mit au, bout de son hameçon qui était fixé à une longue corde, et la jeta dans la mer. Bientôt après il retirait une grosse morue!

— Comment cette histoire te revient-elle à l'esprit dans ce moment? dit Jeno en haussant les épaules.

— Je ne le sais pas moi-même.

— Si vous continuez à causer ainsi, s'écria maître Paul impatienté, je vais faire un malheur. Allez en avant, monsieur Jeno. Quand j'aurai habillé votre frère, je vous l'amènerai. La maison de ces Plankenhorst n'est pas introuvable!

Jeno pensa que le conseil du vieux hussard était bon à suivre et il partit le premier.

Une demi-heure après, les deux frères se retrouvaient dans les salons, brillamment éclairés de Mme Antoinette, et Jeno s'empressa de présenter Richard à la maîtresse de la maison, qui constata qu'elle avait déjà eu le plaisir de voir M. le capitaine. Après quelques phrases banales, échangées avec force sourires, Richard s'éloigna, et son frère lui demanda s'il désirait être présenté à quelques personnages marquants.

— Oh! mon Dieu non! Je les connais mieux que toi, répondit-il, et il se mit à faire le portrait moral de tous les gens influents qu'il apercevait, avec tant d'esprit et d'à-propos, que tout autre qu'un diplomate aurait ri de tout son cœur. Mais Jeno était sur les épines. Il voyait bien que son frère n'avait pas une très bonne opinion de cette brillante société, et il tremblait qu'il ne fût entendu ou deviné.

— Vois-tu, continua celui-ci sans se troubler, je mets au-dessus de toute cette compagnie une petite femme de chambre que j'ai rencontrée sur l'escalier. Voilà une brave petite fille. Si elle est de la maison, je viendrais volontiers aux soirées de la famille de Plankenhorst pour l'amour d'elle. Comme elle passait près de moi en courant, je lui ai pincé la joue, mais j'ai reçu aussitôt sur la main une bonne petite tape, que je sens encore.

Mais Jeno n'écoutait plus du tout son frère; il se

4

mit à sourire de loin à une des célébrités du lieu qui s'avançait vers lui. Richard se retourna pour voir qui excitait chez son frère une amabilité pareille.

C'était un grand homme sec, tout raide et anguleux. Chez lui tout formait des pointes : le nez, les moustaches, la barbiche.

Richard tâcha de deviner sa position sociale. C'est pour le moins un courrier extraordinaire de la cour d'Espagne, pensa-t-il. Mais cette fois sa perspicacité fut en défaut.

Le monsieur anguleux ne salua Jeno qu'en passant, et l'aborda directement lui-même, en lui frappant amicalement sur l'épaule; il lui parla en hongrois.

— Bonjour, mon cher Richard, lui dit-il.

— Bonjour ! répondit celui-ci froidement.

Le monsieur fit une grimace, comme s'il avait été mécontent de la réponse, puis il continua familièrement.

— Eh bien, comment vas-tu ?

— A merveille. Et toi aussi, à ce qu'il paraît ?

La seconde réponse plut encore moins que la première, le monsieur fit une grimace encore plus significative.

— Demain je retourne chez nous, poursuivit-il; que dirais-je de ta part à ta mère ?

— Tu demeures donc de nos côtés ?

Cette question eut un effet plus désastreux encore. Jeno tâcha de n'avoir pas l'air d'entendre et s'éloigna de quelques pas.

— Eh bien, que fais-tu dire à ta mère ? répéta l'inconnu.

— Je lui baise les mains.

— Sois sûr, mon cher ami, que ta commission sera fidèlement remplie, je baiserai moi-même avec le plus grand respect les mains de ta digne mère.

— Oh ! mon Dieu, il n'y a aucun besoin de remplir cette commission avec exactitude ; moi-même je ne te l'ai pas transmise en nature.

— Hum ! hum ! murmura en lui-même le monsieur anguleux, fort mécontent. Il avait cette question sur les lèvres : « Tu ne sais peut-être pas à qui tu parles ? » —

Mais elle était dangereuse à faire; car, en y répondant, le jeune homme aurait pu déclarer à son interlocuteur que c'était bien en connaissance de cause qu'il était si peu respectueux à son égard. Il fallait donc s'y prendre autrement pour ramener dans la bonne voie ce jeune imprudent.

— Et toi-même, n'as-tu pas le projet de revoir ton pays ? fit l'inconnu.

— Peut-être, si mon régiment est appelé à Buda-Pesth.

— Tu pourrais obtenir un congé, si tu as le désir de faire un tour chez toi.

— Qu'y ferais-je ?

— Tu y verrais les premières capacités du pays en lutte en ce moment. Tu y verrais qu'il y a des combats ailleurs encore que sur les champs de bataille. Combats où la fidélité est mise à de dures épreuves. Nous nous défendons avec les armes de l'intelligence et de la justice, armes avec lesquelles ton père a su faire triompher sa cause. Vous, ses fils, vous êtes appelés à continuer son œuvre.

— Quant à moi, je n'ai ni assez d'esprit ni assez d'argent pour cela, répliqua Richard.

— Tu les acquerras l'un et l'autre avec le temps. Et jusqu'à ce que vous soyez en état de remplir dignement votre place, c'est moi qui continuerai la sainte lutte. Adieu, mon cher Richard. Je pars cette nuit. Je dirai à ta bonne mère que tu vas bien. Dès que j'arriverai à Nemesdomb, j'irai lui parler; ce sera mon premier soin, dussé-je arriver à minuit. Sitôt que je lui aurai parlé, elle te fera rappeler, elle t'aime beaucoup. Adieu!

Et il secoua la main de Richard aussi affectueusement que si le jeune homme l'avait accablé de politesses. Dès que Jeno vit disparaître l'étranger, il revint vers son frère et lui dit :

— Tu viens de faire sottise sur sottise.

— Quelles sottises ? demanda Richard naïvement.

— Eh bien, primo, tu le tutoies.

— Pourquoi a-t-il commencé à me tutoyer lui-même ?

— Tu ne le connais donc pas ? c'est Rideghvary.

— Quand ce serait le grand Turc, qu'est-ce que cela me fait?

— C'est un ancien ami de notre famille, que tu as dû voir souvent à la maison.

— Ah! ça, tu te figures que j'ai dans la tête toutes les physionomies que j'ai pu apercevoir chez nous, jusqu'à l'âge de huit ans exclusivement, époque à laquelle on m'a fait entrer à l'école militaire? Je n'ai pas dessiné dans mon album les têtes de tous ces messieurs-là, quoique celle-ci n'eût pas été difficile à faire à l'aide d'un compas.

— Mais, mon cher, reprit Jeno, en baissant la voix, c'est un homme très remarquable.

— Tant mieux pour lui.

— Il est l'administrateur de notre comitat.

— Eh bien, cela regarde le comitat.

— Encore une chose, il sera peut-être notre beau-père.

— C'est l'affaire de notre mère, répliqua Richard en tournant le dos à son frère. Jeno voulut continuer ses explications, mais il fut interrompu par Richard.

— Laisse-moi tranquille avec ton M. Rideghvary. Nous ne sommes pas venus ici pour discuter ses mérites. Va-t-en plutôt faire la cour à Alphonsine. Il n'y a dans ce moment auprès d'elle que ce grand nigaud de secrétaire d'Etat. Tu sauras bien le faire décamper. Au surplus, n'oublie pas l'histoire de la *pesce canella*.

— Mauvais plaisant! reprit Jeno en grondant, et qui est la morue?

— Dans ce moment, c'est toi, et le secrétaire d'Etat n'est que la *pesce canella*. Mais s'il vient un épouseur plus brillant, c'est toi qui tomberas au rang de la *pesce canella*.

Richard resta plus d'une heure à danser et à s'ennuyer dans les salons de la famille de Plankenhorst. Comme hussard, et surtout comme hussard hongrois, il avait le privilège de faire tourner la tête de toutes les femmes et de toutes les jeunes filles dont il s'approchait. Riches ou pauvres, jeunes ou vieilles, lui adressaient leurs sourires les plus gracieux, et ces conquêtes si fa-

ciles l'ennuyaient profondément. Aussi une petite fille à qui l'on pinçait la joue, et qui répondait par une tape, était chose si nouvelle pour le capitaine qu'il continuait à y penser.

Tout à coup, il se trouva de nouveau face à face avec son frère.

— Viens-tu au buffet prendre une tasse de thé ? lui dit celui-ci.

— Je le veux bien.

Jeno était rayonnant, il avait peut-être avancé ses affaires avec Alphonsine.

— Regarde, regarde, dit Richard en entrant dans la salle où était dressé le buffet, voici ma brave petite femme de chambre, elle distribue du rhum et de la limonade.

— Mon bon, tu n'es qu'un vrai paysan du Danube, ce soir ; tu ne fais et ne dis que des balourdises. Ce n'est pas une femme de chambre, c'est Mlle Edith, une parente de madame de Plankenhorst.

— Une parente qu'on laisse ainsi courir seule le soir dans les escaliers, et qui sert les invités !

— Tu sais, c'est une parente très pauvre ; on l'élève par charité. D'ailleurs, c'est encore une enfant ; elle a à peine quinze ans.

— Eh bien, que ta baronne ne s'en charge pas, si c'est ainsi qu'elle en a soin.

Richard quitta son frère et s'approcha de Mlle Edith.

C'était, en effet, une vraie enfant, aux joues roses et pleines, au regard ardent, avec des lèvres souriantes. Elle se trouvait parfaitement à l'aise dans son rôle. Elle aimait la douce familiarité de tous ces invités qui la traitaient en enfant, en petite chatte, aussi donnait-elle parfois des coups de griffes.

Lorsqu'elle aperçut Richard, au lieu de détourner la tête avec colère, comme elle en aurait eu le droit, elle sourit malicieusement et dit :

— Vous avez peur de moi, à présent !

Elle avait raison ; Richard sentit dans son cœur comme une sorte de crainte.

— Mademoiselle Edith, pardonnez-moi, je vous prie,

dit-il. Mais comment vous permet-on de circuler le soir au milieu de tant d'inconnus ?

— Ce ne sont pas des inconnus pour moi. Tout le monde me connaît ici. Vous m'avez prise pour une femme de chambre, n'est-il pas vrai ?

— En effet, c'est mon excuse.

— Se conduit-on ainsi même envers une femme de chambre ? Dites ?

Richard resta muet.

— Que puis-je vous servir ? continua Edith ; on vous attend sûrement dans la salle de danse.

— Je ne vous demande rien, mademoiselle, que le bout de votre petit doigt en signe de pardon.

— Vous n'aurez pas ma main, car la vôtre n'est pas assez sûre.

— Si vous m'en voulez encore, je vais me battre demain avec n'importe qui, je me ferai couper cette main qui vous a offensée, et je reviendrai ici manchot. Je le ferai comme je le dis.

— Allons, allons, ne dites pas de folies ; j'aime mieux vous pardonner, dit l'enfant, et elle tendit loyalement sa petite main ferme et douce à Richard.

Celui-ci la retint quelque temps, et, comme personne ne faisait attention à eux, il reprit :

— Et maintenant, je vous jure sur mon âme que pour ne plus vous offenser, même par un regard, je ne lèverai plus les yeux sur vous, je ne les lèverai pas plus haut que cette petite main.

Il tint parole, prit congé d'Edith les yeux baissés et sortit de la salle.

A minuit, lorsque les deux frères s'en allèrent, Jeno s'étonna beaucoup de ce que Richard ne le taquinait plus.

VII

LE BACKFISCH.

Apartir de ce jour, Richard ne se fit plus prier pour aller chez les Plankenhorst.

Il y faisait la cour à tout le monde, espérant qu'on ne découvrirait point son secret. Son frère en était ravi, car il adorait Alphonsine.

Elle était belle, en effet, mais son âme était aussi noire que ses traits étaient purs et gracieux, son regard expressif et doux! Malheur à l'homme qui se laissait prendre à ses attraits dangereux!

Un soir qu'Alphonsine était seule avec sa femme de chambre Betty, elle lui demanda:

— Que fait le Backfisch ?

Or, backfisch, en allemand, signifie *poisson frit.* Mais il faut savoir qu'on désigne aussi sous cette gracieuse dénomination les toutes jeunes filles, celles qui ne sont plus des enfants, mais qu'on ne traite pas encore comme de grandes personnes.

Elle apprend à nager, répondit Betty, avec un sourire rusé, se croyant on ne peut plus spirituelle.

— Sait-elle déjà qu'elle est jolie ?

— Je tâche de la former, mais j'ai beau m'y prendre de mille façons, j'arrive au résultat opposé à celui que je veux atteindre. Quand je lui dis que le sourire lui va bien, puisqu'on aperçoit alors ses petites dents blanches qui sont ravissantes, elle ne sourit plus qu'en serrant les lèvres. Quand je l'assure qu'elle est plus jolie avec les cheveux très relevés, elle se coiffe plus bas que jamais.

— Ce n'est qu'un raffinement de coquetterie. N'est-elle jamais préoccupée ?

— Je crois que si, mais elle s'en cache. Souvent je lui dis combien je la plains, combien elle est malheureuse ici, méprisée et grondée comme ne l'est pas une servante. Elle ne veut pas en convenir avec moi ; mais, la nuit, quand elle croit que tout le monde dort, je l'entends souvent pleurer.

— Quelles sont les personnes dont elle parle de préférence ?

— Elle parle à tort et à travers de tous les jeunes gens qu'elle voit, elle donne son opinion sur chacun d'eux ; celui-là est beau selon elle, cet autre est insupportable, celui-ci est spirituel, un quatrième est ennuyeux. Il n'y en a qu'un seul dont elle ne parle jamais.

— Ah ! oui, je sais.

— Si je le nomme devant elle, elle rougit jusqu'au front, mais ensuite j'ai beau en dire du bien ou du mal, je n'en obtiens pas une syllabe.

— Et lui, est-il empressé auprès d'elle ?

— Je les surveille de mon mieux, mais il est excessivement circonspect. Dès qu'il aperçoit Edith, il a une tout autre figure ; à peine ose-t-il lui adresser quelques mots.

— Pauvre petite, faites-lui un plaisir, Betty. Donnez-lui la robe que la couturière vient de faire pour moi et qu'elle a manquée.

— La robe de tarlatane rose ? Mais c'est une robe de bal !

— Cela ne fait rien. Dites-lui que, jusqu'à présent, nous l'avons regardée comme une enfant, mais que la voilà grande, et qu'elle sera traitée dorénavant comme une jeune fille. Nous lui ferons apprendre à danser, à jouer du piano, à chanter.

— Sérieusement ?

— Dites-le lui toujours. Elle sera présentée à la société et reconnue officiellement comme notre parente.

— Mais si je lui dis tout cela, je ne vais pas pouvoir dormir un instant ! Elle en parlera toute la nuit. Elle a surtout grande envie d'apprendre à chanter.

— Pauvre petite *backfisch !*

A quelques jours de là, Richard reçut une invitation des Plankenhorst. On devait être en famille, c'était un simple thé. Alphonsine chanterait.

Richard acceptait avec joie toute espèce de divertissement qui lui permettaient de se rendre chez les Plankenhorst, même les divertissements les plus royalement ennuyeux.

Il ne se piquait pas de faire comme les élégants, il arrivait presque toujours le premier.

C'est ce qu'il fit encore cette fois-ci.

— Il n'y a encore personne ? demanda-t-il au laquais en voyant le porte-manteau vide.

— Non, monsieur, répondit le domestique en souriant; et, en lui ôtant des mains son épée et son manteau, il lui ouvrit la porte du salon.

M[lle] Betty y était occupée à ranger.

— Je suis venu peut-être trop tôt ? dit l'officier.

— M[me] la baronne n'est pas encore rentrée, répondit la chambrière en faisant la révérence, mais vous trouverez mademoiselle dans la chambre voisine.

Ce n'était pas la première fois que Richard serait en tête à tête avec Alphonsine, doublée de sa vieille dame de compagnie. Elle savait causer assez agréablement, jouait du piano ou chantait à volonté ; le temps se passait donc vite avec elle. Richard se dirigea vers la chambre indiquée. Il entendit de loin qu'on chantait, seulement il lui sembla que la voix était plus timbrée, plus sonore que d'habitude. Il ouvrit la porte et, à sa grande surprise, il vit que ce n'était pas Alphonsine qui était au piano, mais une autre personne qu'à peine voulut-il reconnaître au premier moment.

C'était Edith dans sa robe de tarlatane rose, qui laissait voir son cou ravissant et ses blanches épaules. Elle chantait une romance populaire, sans la moindre méthode, mais d'une voix chaude et sympathique. Elle s'accompagnait avec un seul doigt, comme le font ceux qui ne savent pas jouer de piano.

Tout à coup, en levant les yeux, elle aperçut Richard immobile devant elle. Son premier mouvement fut de cacher sa tête dans ses mains, tant le costume qu'elle

portait lui était inaccoutumé : elle en avait honte. Puis, se faisant violence, elle fit quelques pas en avant et dit d'une voix à peine intelligible :

— La baronne n'est pas à la maison.

Richard eut pitié de la pauvre enfant.

— Et Mlle Alphonsine ? demanda-t-il.

— Elle est sortie avec sa mère ; elles ont été appelées au palais impérial et ont dû s'y rendre aussitôt. Elles ne reviendront que tard.

— Mon frère n'est point venu ?

— Il y a longtemps qu'il est parti.

— Et la baronne n'a pas dit qu'elle attendait du monde ?

— Elle a envoyé chez tous les invités pour les prévenir que la réunion était remise à demain.

— C'est singulier qu'on ne m'en ait rien dit quand je suis entré. Pardonnez-moi, mademoiselle Edith, de vous avoir dérangée ; veuillez présenter mes hommages à ces dames.

A ces mots, il salua froidement et sortit. Il voulut gronder le laquais de sa négligence, mais il ne le trouva nulle part. La porte d'entrée était fermée à clef. Il passa par la pièce où se tenaient les domestiques, la porte était également fermée. Richard se rappela alors qu'il y avait encore une sortie qui conduisait de la salle à manger à la cuisine. Mais elle était fermée comme les autres. Le jeune officier se pendit à la sonnette de la salle à manger, personne ne vint. Il retourna dans l'antichambre, elle était toujours vide. Son cœur battait avec force et réveilla son âme endormie. Quelqu'un joue ici un jeu infernal ! — pensa-t-il. — On ne peut savoir encore quelle en sera la fin ! — Il déposa de nouveau son épée et son manteau, et rentra dans le salon. Il retrouva Edith, non plus les joues en feu, comme quand elle l'avait aperçu, mais affreusement pâle. Elle ne se troubla pourtant pas, et regarda tranquillement Richard.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Edith, fit celui-ci, toutes les portes de la maison se trouvent fermées et il n'y a personne pour me les ouvrir.

Le portrait d'Alphonsine, de grandeur naturelle, était

là dans le salon entouré d'un riche cadre doré. Il semblait à Richard que ce portrait souriait d'un méchant sourire.

Cependant Edith répondit avec calme :

— Les domestiques sont sans doute dans la cour, mais ne vous inquiétez pas, j'ai une seconde clef de l'entrée principale, je pourrai vous faire sortir.

Pour prendre la clef qui était enfermée dans un petit meuble ancien, Edith dut passer près de Richard. Lorsqu'elle fut à côté de lui, celui-ci lui barra le passage.

— Un mot, Edith ! Savez-vous à quoi je songe en ce moment ? dit-il avec violence.

Il lui semblait que le portrait lui soufflait de mauvaises pensées. Sa poitrine était en feu, tous les objets tournaient autour de lui.

Mais la jeune fille, qu'il empêchait de passer, resta calme.

— Vous vous dites, lui répondit-elle, que je suis cette jeune fille à laquelle vous avez promis de ne jamais l'offenser, même du regard.

— C'est vrai, répondit Richard, soulagé tout à coup du poids énorme qui oppressait sa poitrine. Et, maintenant, j'ai une prière à vous faire, mademoiselle Edith. J'ai une lettre pressée à écrire à la baronne ; pouvez-vous me donner une plume, de l'encre et du papier ?

Edith le conduisit vers un petit bureau.

— Voici, dit-elle.

Richard s'assit et écrivit. Il eut bientôt achevé sa lettre, la mit dans une enveloppe et la cacheta.

Edith était restée debout près du bureau.

Il se leva et s'avança vers elle, sa lettre à la main. La figure de Richard était tranfigurée. La jeune fille tressaillit, toute son âme se refléta dans ses yeux en rencontrant le regard noble et fier de Richard.

— Puisque vous avez si bien su lire une première fois dans mon cœur, dit le jeune officier, pourriez-vous me dire maintenant ce qu'il y a dans cette lettre cachetée ?

Et en même temps il la lui tendait.

Edith joignit les mains, et Richard put voir briller dans ses yeux des larmes d'angoisse et de ravissement

qui donnaient à sa physionomie une expression idéale.

— Voici ce qu'il y a dans cette lettre, poursuivit Richard :

« Madame, je vous demande la main d'Edith. Dans un
« an je serai majeur et je viendrai la chercher. Jusque-
« là conduisez-vous envers elle comme envers ma
« fiancée. »

Edith saisit la lettre, la porta à ses lèvres et y imprima un long et ardent baiser, puis elle la rendit à Richard. A son tour il appuya les lèvres là où la jeune fille avait posé les siennes ; ce furent leurs fiançailles.

— Vous remettrez cette lettre à la baronne ? dit le jeune homme. Edith, brisée d'émotion, fit un signe affirmatif et glissa la lettre dans son sein.

— Et, maintenant, d'ici à un an, ne nous parlons plus de notre amour, poursuivit Richard. Adieu, ne m'accompagnez pas. Que personne ne voie ces larmes. Elles m'appartiennent déjà. Donnez-moi la clef, je la prendrai avec moi et demain je vous la renverrai.

Richard se retira. L'antichambre était toujours déserte, il referma la porte et ne vit personne ni sur l'escalier ni dans la cour.

Et la jeune fille se jeta à genoux dès qu'il fut parti, et baisa sur le tapis la trace de ses pas.

Il était déjà fort tard quand les deux dames rentrèrent. Edith était retirée dans la chambre qu'elle partageait avec Betty.

— Envoyez-nous l'enfant ! dit Alphonsine.

Edith entra.

— Tu étais encore éveillée ? lui demanda madame Antoinette.

— Oui, ma cousine.

La baronne l'examina avec des yeux inquisiteurs, elle ne trouva pas sur son visage l'expression qu'elle aurait voulu y lire. Edith avait, au contraire, un air de confiance sereine qu'elle n'avait encore jamais eu.

Personne n'est venu pendant notre absence ?

— Le capitaine de Baradlay.

Les deux dames fixèrent leurs yeux sur Edith, mais en vain. Celle-ci ne rougit pas à ce nom. Il était entré au plus profond de son cœur et ne la faisait plus rougir.

— Le capitaine nous a-t-il attendues longtemps ? continua Mme Antoinette.

— Seulement le temps d'écrire cette lettre, répondit Edith froidement, et elle tendit la lettre de Richard.

Ce furent ces deux dames qui se troublèrent en lisant la lettre.

— Savez-vous ce qu'il a écrit? demanda la baronne en jetant sur la jeune fille un regard courroucé.

— Je le sais, répondit-elle, et il y avait dans son regard tant de noble fierté et de sérénité que la colère de la baronne en fut comme paralysée.

Pendant ce temps, Alphonsine était pâle et tremblante de rage; elle ne pouvait plus articuler un seul mot.

— Voilà le beau chef-d'œuvre de ton sot esprit, lui dit sa mère. Ah ! tu as cru, n'est-ce pas ? que tous les hommes étaient des Othon Palviez ! continua-t-elle entre ses dents.

A ce nom, Alphonsine regarda sa mère, et ce qu'il y avait de haine, d'amertume, de vengeance et de cruauté dans ce regard, aucun mot n'aurait pu l'exprimer.

— Tu as perdu la partie, cette fois-ci, fit la baronne en déchirant la lettre en morceaux ; à mon tour maintenant !

VIII

LE MARCHAND DE BRIC-A-BRAC.

Lorsque Richard rentra chez lui, il crut qu'il lui était poussé des ailes. La molle nonchalance dans laquelle il avait vécu jusque-là faisait place à une noble ardeur. Il sentait s'éveiller en lui cette passion maîtresse qui crée les héros : la pitié pour les opprimés.

Il était content de lui et de l'issue de la journée. Il aurait voulu effacer de sa vie tout ce qui lui rappelait ses faiblesses d'autrefois, maintenant qu'il se sentait régénéré.

— Maître Paul ! appela-t-il tout à coup.

— Me voici, capitaine, à vos ordres.

— Faites du feu dans la cheminée.

Et, comme le feu ne voulait pas prendre assez vite, Richard tira de son secrétaire un paquet de lettres parfumées, et les tendit sans pitié à maître Paul.

— Tenez, prenez ceci, le feu flambera mieux.

Et maître Paul obéit avec une satisfaction visible.

La flamme jaillit aussitôt, et Richard se hâta d'y jeter pêle-mêle tout le contenu de ses petits tiroirs secrets ; des boucles de cheveux, des fleurs séchées, des nœuds de rubans de toutes les nuances !

Richard possédait encore d'autres souvenirs moins fragiles, qui avaient la même origine. Un tapis de table par exemple, un coussin, une paire de pantoufles, un porte-montre, etc., etc., brodés par des personnes qu'il aurait voulu pouvoir oublier.

Il désigna tous ces objets à maître Paul, et lui donna

l'ordre de leur faire suivre le même chemin que les lettres parfumées et les souvenirs plus intimes. Il lui indiqua également un beau portrait à l'huile, représentant une des plus célèbres beautés du jour, qui en avait fait hommage elle-même au jeune officier.

— Ce portrait doit aussi disparaître avec le reste, dit-il à maître Paul.

— Soyez tranquille, répondit le vieux hussard. Richard était tranquille, en effet, et il sortit pour aller souper. Il rentra de bonne heure, et constata avec satisfaction que la belle abandonnée ne le regardait plus avec des yeux languissants.

Le lendemain, maître Paul entra de bon matin chez son jeune maître, tenant à la main ses bottes bien cirées ; il lui demanda comment il avait dormi.

— Fort bien, maître Paul, merci. Je suis content de vous, vous avez détruit tout ce que je vous avais désigné. Mais qu'avez-vous fait du cadre doré du portrait, je suppose que vous ne l'avez pas brûlé avec le reste ?

— Avec le reste ? vous croyez que j'ai brûlé le portrait, répliqua maître Paul.

—Qu'est-ce que vous en avez donc fait ?

— Il aurait fallu être fou pour le brûler. Moi aussi j'ai reçu dans ma jeunesse des cadeaux de ma bonne amie, de belles blagues à tabac brodées avec de la soie, comme on en fait chez nous. Eh bien, quand ma bonne amie m'a ensuite trompé, je n'ai pas jeté pour cela la blague au feu.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai vendue au brocanteur juif et j'en ai bu l'argent.

— Vous n'aurez sûrement pas vendu le portrait au juif ?

— Vous m'avez dit de tout faire disparaître, fit maître Paul en haussant les épaules.

— Oui, de tout brûler.

— Eh bien, moi, j'ai porté le portrait au vieux Salomon, qui en a promis un bon prix.

Richard cria avec colère :

— S'il en est ainsi, courez immédiatement chez ce juif et rapportez-moi le portrait !

Mais le vieux hussard n'était pas facile à émouvoir ; il répondit tranquillement :

— Salomon ne le rendra pas.

— Mais, si je le veux ?

— Alors, parlez-lui vous-même, mon capitaine.

Richard envoya généreusement maître Paul à tous les diables.

— Ce n'est pas à tous les diables que je vous enverrai, moi, répondit maître Paul, mais seulement rue de la Porcelaine, nº 5, chez Salomon.

Le jeune Baradlay se pressa de s'habiller, et se rendit en toute hâte chez le vieux juif, avant que celui-ci ait eu le temps de mettre le portrait en montre : ce portrait que tout le monde aurait reconnu.

Il trouva facilement la boutique. C'était une petite pièce très étroite, qui ne recevait de jour que par la porte toujours ouverte. Elle était encombrée de vieux meubles, de vieux livres, d'animaux empaillés, de quelques mauvaises croûtes, de statues mutilées, en un mot de tous les objets qu'on voit chez un marchand de bric-à-brac. Mais ce qu'il y avait de plus vieux dans la boutique, c'était assurément le marchand lui-même. Il était assis dans un grand fauteuil tout usé, enveloppé d'un ample cafetan en loques, la tête couverte d'un bonnet de fourrure dont le poil avait presque entièrement disparu. Peut-être le vieux Salomon s'était-il rasé cinq jours auparavant, et encore avec un mauvais couteau ! Il se tenait là immobile dans son fauteuil, attendant les chalands.

En voyant entrer le jeune officier, il se leva avec précipitation.

— Est-ce la boutique du brocanteur Salomon ? demanda Richard.

— Votre très humble serviteur, monsieur le capitaine. C'est la boutique du brocanteur Salomon, et je suis ce Salomon, à votre service, monsieur le capitaine de Baradlay.

— D'où me connaissez-vous ? demanda Richard étonné.

— Comment ne vous connaîtrais-je pas ? poursuivit le marchand d'une voix mielleuse. Vous êtes un homme d'or, monsieur le capitaine.

— Eh bien, si vous savez qui je suis, vous saurez aussi que je viens pour ce portrait que mon domestique vous a apporté par suite d'un malentendu. Je n'avais pas l'intention de le vendre.

— Je m'en suis douté, monsieur le capitaine, répondit Salomon, faites-moi l'honneur de monter chez moi, d'honorer de votre présence mon humble logis, et nous pourrons causer de ce portrait.

Richard répliqua aigrement.

— Nous n'avons pas à en causer, le portrait n'est pas à vendre. Je veux le détruire.

Le marchand reprit doucement :

— A quoi bon se mettre en colère, monsieur le capitaine ? La colère ne vaut rien pour la santé. Mon Dieu, je ne vais pas retenir de force ce portrait. Mais il est en haut chez moi, donnez-vous la peine de monter. En définitive, vous ferez ce que vous voudrez.

Richard céda et commença l'ascension de l'escalier en spirale, tandis que le juif fermait sa boutique avec soin.

En arrivant à l'étage supérieur, le jeune homme s'arrêta, interdit de surprise et d'admiration.

Il crut entrer dans un musée public.

Trois pièces en enfilade étaient remplies des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art. On voyait de magnifiques tables en mosaïque, de vieilles armoires admirablement sculptées et incrustées d'ivoire, ou ornées de paysages chinois sur des plaques de marbre ; des vases de Chine et du Japon ; des statues, des objets d'art en or et en argent, des montres anciennes, etc., etc., le tout bien en ordre, numéroté et étiqueté avec le plus grand soin. Et les murs étaient couverts, du haut en bas, des tableaux des plus grands maîtres.

— Voici une boutique qui ne ressemble pas à celle d'en bas, s'écria Richard.

— Cela vous plaît-il ? demanda le juif, en montant à son tour l'escalier. Est-ce que ceci ne valait pas un coup d'œil ?

— C'est vrai, fit l'officier, je ne m'y attendais pas. Mais comment vous êtes-vous procuré toutes ces merveilles ?

— Voilà ! Le vieux Salomon est en rapport avec bien des gens. Sa boutique est connue à Vienne et à l'étranger. Celui qui a besoin d'une vieille commode vient ici, et celui qui désire un chef-d'œuvre de Benvenuto Cellini sait aussi qu'il peut le trouver chez moi. Et puis le vieux Salomon est discret. Il sait bien des histoires, bien des mystères; il est au courant des affaires de presque tous les hommes connus, mais il est muet et ne dit rien à personne.

— Tout cela est fort bien, interrompit l'officier, mais où est mon portrait?

— Pourquoi tant nous presser ? Vous avez le temps. Examinez un peu mes richesses; peut-être trouverez-vous quelque chose à votre goût. Vous pourriez le prendre en échange du portrait.

— Impossible, mon cher monsieur Salomon, répondit Richard d'un ton plus aimable ; je veux oublier l'original , mais il ne serait pas délicat de ma part de vendre ce qui m'a été donné.

— Je l'ai dit, vous êtes un homme d'or, capitaine, d'autres n'ont pas tant de scrupules que vous. — Et Salomon fit entrer l'officier dans une chambre remplie de portraits. Il y en avait à l'huile, au pastel, au crayon, à l'aquarelle, de toutes les grandeurs et dans toutes les attitudes, représentant des hommes et des femmes, jeunes pour la plupart.

— Comment possédez-vous une pareille collection ? s'écria Richard.

— C'est bien simple, mon capitaine; les messieurs et les dames ont l'habitude de s'aimer, alors ils se donnent réciproquement leurs portraits. Puis leur goût change, ils s'oublient. Les messieurs se marient, ils ne veulent pas que leurs femmes trouvent chez eux le portrait d'une autre.

— Ils les vendent, c'est très bien, mais à quoi cela peut-il vous servir de les acheter ? Qu'en faites-vous ?

— Un commerce très lucratif. Celui qui vend le portrait d'une personne qu'il n'aime plus le vend pour rien. Alors il ne s'agit plus que de savoir quel peut en être l'original. De beaux messieurs et de belles dames viennent journellement me faire visite. Celui qui

aperçoit son portrait ne m'en demande pas même le prix, il paye généreusement et l'emporte. Je ne sais pas, par exemple,ce qu'il en fait après.

— Voilà un beau commerce, murmura Richard.

— Je connais aussi l'original du vôtre, continua le juif; elle me donnerait gros pour cette toile.

— C'est possible, mais je ne lui ferai jamais un pareil affront.

— Vous êtes un homme incomparable. Vous allez sans doute vous marier ? Il y a peut-être déjà un autre portrait à la place de celui-ci?

— Il est vrai, monsieur Salomon, je vais me marier, mais la place de ce portrait est vide.

— Je pourrais vous procurer celui que vous désirez. Vous ne le croyez pas? J'ai un peintre auquel je n'ai qu'à dire d'aller ici ou là, de regarder une personne que je lui désigne, il rentre et il la peint immédiatement, de mémoire. Voulez-vous? Vous secouez la tête. On ne peut donc pas apercevoir votre fiancée ? Est-elle si haut placée, ou si bien cachée ? Elle est peut-être au couvent? Vous continuez à secouer la tête. C'est donc un secret? Personne ne doit le savoir? Elle est peut-être pauvre? Enfin, je ne vous demande rien. Mais, dites-moi, combien me vendez-vous votre portrait ?

— J'ai déjà dit que je ne le vends pas, je le reprends, dit Richard en faisant sonner son sabre.

— Allons! allons! Pourquoi ce bruit de sabre. Mon Dieu, je ne vous offre pas dix ou vingt florins en échange; je sais que vous êtes un Baradlay. Mais si vous trouviez quelque chose qui vous plût ! Examinez un peu. Cela ne coûte rien.

Tout en parlant, il amena l'officier devant une pile de portraits sans cadres, et commença à les soulever les uns après les autres.

— Diable ! s'écria tout à coup le capitaine.

— Nous avons trouvé quelque chose qui nous intéresse, dit le juif avec des yeux étincelants, et il essuya la poussière qui couvrait la toile avec la manche de son cafetan.

— Mille tonnerres ! c'est moi-même !

— Mais oui, voilà six mois que j'en suis possesseur.

Voyez-vous, votre belle n'a pas été aussi délicate que vous, voilà six mois qu'elle me l'a vendu, et pour trois florins encore !

— Et pour combien me le cédez-vous?

— En échange de l'autre.

— Soit.

— Comme vous êtes peu habile, capitaine, vous ne savez pas marchander. Vous pourriez faire en ce moment de très bonnes affaires avec moi.

— Je ne m'en soucie pas, marchandise pour marchandise, voilà tout ; donnez-moi mon portrait en échange de l'autre et puis, si vous voulez, extorquez un million à la belle dame ; cela m'est indifférent.

— Extorquer ! ah ! capitaine ! c'est ce que Salomon ne fait jamais, Chacun sait mieux que moi ce que vaut sa propre image. Je me contente toujours de ce qu'on me donne. Et voyez combien je suis juste, je consens à ce que les portraits soient échangés, mais le cadre?

— Quel cadre?

— Le cadre du portrait que vous m'avez envoyé. Il n'est pas compris dans le marché.

— Laissez-moi tranquille, dit Richard impatienté, je ne vais pas vous en demander cinq florins, peut-être !

— Là, là, à quoi bon gaspiller cette noble colère, je ne vous offre pas cinq florins. Mais nous pourrions encore faire un échange. J'ai des armes magnifiques.

— Merci, je suis monté en armes, j'ai un arsenal complet.

— Je puis cependant avoir quelque chose que vous n'ayez pas. Voyez-vous, nous autres, nous ne laissons jamais partir le premier visiteur de la journée sans qu'il nous laisse quelque argent dans la main. Sans cela la journée n'est pas heureuse. Le premier chaland a donc de la chance. Nous lui cédons tout à bon marché.

Richard crut, en effet, que Salomon ne le laisserait pas partir sans lui arracher quelques florins ; il se résigna donc et entra dans la troisième pièce, qui était un musée d'armes de tous les pays et de toutes les époques, depuis les cors étrusques en écorce de bois, et les écus en forme de guitare, jusqu'aux plus riches

sabres de parade ornés de pierreries, et aux fusils les plus perfectionnés.

— Voilà qui s'appelle un petit arsenal? dit le juif en se frottant les mains. Quand on organise une fête nationale, tout le monde se précipite chez le marchand de bric-à-brac de la rue de la Porcelaine. On trouve de tout chez moi. Puis, après la fête, chaque objet reprend sa place accoutumée.

Richard se trouvait dans son élément. Il examinait tout en connaisseur. Tout à coup il aperçoit au milieu de vieilles ferrailles, un sabre à lame brune, avec une poignée fort simple, sans fourreau. Il le saisit.

— Ah ! ah ! dit gaîment le marchand. Je savais bien qu'un vrai connaisseur le découvrirait. C'est une vraie lame *Crivelli*. On m'en a offert dix louis, mais je ne donne pas ce sabre à moins de quinze louis, car ce n'est pas une imitation.

Richard examina l'arme au jour, puis il dit :

— Ce n'est pas un crivelli.

— Ah monsieur ! Je ne mens jamais, s'écria le marchand blessé ; voyez un peu !

Il saisit le sabre de ses mains tremblantes et entoura avec la lame la taille de l'officier. La pointe toucha la poignée.

— C'est très bien, fit Richard ; mais, à mon tour de vous faire voir quelque chose. Donnez-moi un vieux fusil hors d'usage.

Il posa le fusil à terre, la crosse en bas ; puis, ayant prié le marchand de s'éloigner de quelques pas, il donna un grand coup avec le sabre, et le fusil, fendu dans toute sa longueur, tomba à terre en deux morceaux. Richard passa son doigt sur le tranchant de la lame, elle n'était pas ébréchée. Il la montra triomphant au vieux Salomon. Celui-ci admira d'abord le sabre, puis le fusil coupé en deux, ensuite il vint palper le bras de l'officier :

— Quel coup ! dit-il, vous êtes un homme d'or, ou plutôt un homme de fer ! Quel gros canon de fusil ! Pourtant vous l'avez fendu en deux comme une orange.

— Ce sabre n'est pas un crivelli, reprit Richard, c'est un vrai *al-bohacen* de Damas. Il vaut cent louis d'or.

— J'ai dit quinze louis, ni plus, ni moins, fit le marchand. Si vous voulez me le prendre en échange du portrait de votre belle et de son cadre, je ne vous demande qu'un louis en sus et le sabre est à vous. Je ne veux pas coucher dans la même maison qu'une arme pareille.

Richard sourit.

— Mais j'ai déjà échangé ce portrait contre le mien.

— Oh! mais, je ne le donne plus votre portrait, ni pour de l'or, ni pour de l'argent. C'est la première fois de ma vie que je vois un homme qui me dit : « Salomon, « cet objet ne vaut pas quinze louis, mais cent louis. » Ce portrait est donc une rareté. Il n'a pas son pareil. Je le garde. Donnez-moi un louis, emportez le sabre, et nous serons quittes.

Richard semblait réfléchir.

— Ne craignez rien, capitaine, personne ne verra votre belle, je vous promets de la placer dans ma chambre à coucher.

Richard mit un louis dans la main du marchand.

— Je vais envelopper le sabre dans du papier et le garçon va vous le porter. Je suis heureux d'avoir fait quelque affaire avec vous. Ce ne sera pas la dernière fois, je l'espère. Quand vous vous marierez, vous trouverez chez moi tout ce que vous désirerez.

— Merci, celle que j'épouserai n'aura pas besoin de riches parures.

— Vous voulez donc épouser une jeune fille pauvre ?

— Adieu, répondit Richard.

— Adieu, monsieur le capitaine. Je ne vous demande rien. Le vieux Salomon sait bien des choses dont personne ne se doute, mais il est muet. Vous êtes un homme d'or. Restez toujours tel que vous êtes. Je ne me mêle pas de vos affaires. Mais n'oubliez pas le vieux marchand de bric-à-brac de la rue de la Porcelaine; vous le verrez une fois encore, que vous le vouliez ou non. Alors vous comprendrez ce que je vous dis en ce moment : L'*honnêteté est la plus grande habileté*. Dieu vous conduise !

Richard prit vite congé de son loquace ami ; il envoya le garçon de boutique chez lui avec le sabre, mais il n'osa pas rentrer lui-même. Il craignait maître Paul. Il avait peur que celui-ci ne lui dise en l'apercevant :

— Eh bien, ne vous l'avais-je pas prédit !

IX

DEUX CŒURS DE FEMME.

— Oui, vraiment, ma bonne amie, ma pauvre Aranka, c'est en vain que vous attendez votre père ; il ne reviendra plus ! Mon mari vient de recevoir une lettre de Pesth. Vous savez que, comme notaire, il est en relations avec beaucoup de monde. On lui écrit que les affaires du ministre vont fort mal. Il a été appelé à Vienne. Il sera peut-être condamné à dix ans de prison. C'est la pure vérité. Mais ne vous désolez pas pour cela, Dieu aura soin de vous, confiez-vous à lui. Adieu, ma bonne amie.

Telles sont les agréables nouvelles avec lesquelles Mme Mihaly Szalmas était venue surprendre la fille du pasteur, de grand matin.

Aranka ne répondit rien. Elle s'assit près de la fenêtre et se mit à travailler activement. Mais bientôt l'ouvrage lui tomba des mains, et la rêverie, plus forte que sa volonté, s'empara de son âme. Son imagination errait au loin, dans des pays inconnus, où elle cherchait, au milieu d'une foule de visages étrangers, celui qu'elle ne pouvait oublier.

Tout à coup, un roulement de voiture la tira de cette dangereuse méditation. Elle tressaillit, et leva ses grands beaux yeux vers le ciel. Une lueur d'espoir illumina son visage, et la rendit divinement belle dans sa simplicité. Mais non, ce ne pouvait être celui qu'elle attendait ! elle poussa un profond soupir et reprit son travail.

Pourtant la voiture s'arrêta devant le presbytère. La jeune fille se leva précipitamment, croyant maintenant

au retour de son père, mais la porte s'ouvrit et elle resta interdite et tremblante. Elle se trouvait en face de la baronne de Baradlay, la veuve de l'homme au cœur de pierre. Celle-ci était en grand deuil, et ses vêtements noirs faisaient ressortir encore davantage la blancheur effrayante de son teint.

— Bonjour, mon enfant, dit-elle avec la plus grande froideur; je suis venue te parler de certaine affaire qu'il nous faut arranger ensemble.

Aranka conduisit la baronne vers le sopha et prit place en face d'elle.

— D'abord, je dois te prévenir, mon enfant, qu'à mon grand regret, ton père est en butte à toutes sortes de persécutions à cause de la prière qu'il a faite aux funérailles de mon mari. J'aurais désiré de tout mon cœur que cela n'arrivât pas; mais, à présent, nous n'y pouvons plus rien. Ton père sera probablement révoqué, et je crains même qu'il ne soit privé de la liberté.

— C'est donc vrai! pensa tout bas la jeune fille.

Mme de Baradlay s'étonna de l'impassibilité d'Aranka et reprit :

— Tu vas rester seule, peut-être pour bien longtemps. Que feras-tu?

— Je suis prête à tout, dit la jeune fille d'un ton résigné.

— Je désire sincèrement t'être utile, reprit la baronne, et réparer ainsi, quelque peu, le mal qu'on fait à ton père, bien malgré moi, je le répète. Parle donc avec franchise. Où veux-tu aller? que vas-tu entreprendre? je t'aiderai de tout mon pouvoir.

— Je veux rester ici, madame! dit la jeune fille en relevant la tête avec dignité et regardant en face son interlocutrice.

— Tu ne peux cependant pas rester ici, car un autre pasteur viendra loger au presbytère.

— Mon père a une petite maison dans le village, je m'y retirerai.

— Et comment vivras-tu?

— De mon travail à l'aiguille.

— Cela ne rapporte guère!

— Je m'en contenterai.

— Et si l'on transfère ton père dans une ville étrangère, ne désirerais-tu pas te rapprocher de lui? je pourrais t'aider à t'installer convenablement.

— Merci, madame; s'il me faut vivre seule, je ne puis être nulle part mieux qu'ici, et si je dois rester sans mon père, qu'importe que ce soit un mur ou une distance plus ou moins grande qui nous sépare?

— Mais, ailleurs, tu pourrais avoir une existence plus facile. Puisque je n'ai pu empêcher ce malheur, je voudrais le réparer autant que cela dépendra de moi. Ton indépendance sera assurée, je mets une petite fortune à ta disposition.

La jeune fille fit un geste de refus.

— Songe, continua Mme de Baradlay, que, dans le malheur, les amis nous quittent presque tous; ils nous jettent la pierre pour avoir en quelque sorte le droit de s'éloigner. Tu es jeune et belle dans ce moment. Mais le chagrin vieillit vite. Dans un petit village comme celui-ci, que peux-tu espérer? On t'a connue heureuse et dans une position élevée, on sera content de te voir abaissée; la nature humaine est ainsi faite. On te fera souffrir, même sans le vouloir. Tandis qu'au milieu d'étrangers, tu pourrais te créer une vie nouvelle. Je voudrais te voir heureuse.

A ces mots, la jeune fille se leva :

— Je vous remercie, madame, de vos offres, mais je reste. S'il le faut, je me ferai servante chez un fermier, mais je ne quitterai pas ce village. Vous savez, madame, l'histoire de cette bague, continua-t-elle en montrant une petite bague en or passée à son doigt. Voilà ce qui me lie ici à jamais. Celui qui m'a confié cette bague m'a dit ces mots : « On me chasse, je suis forcé de m'expatrier « sur la terre étrangère. Mais quel que soit le lieu où le « sort me jette, ma pensée ne s'éloignera pas d'ici. Restes-« y donc, je reviendrai. Si l'on t'offre un monde entier « pour t'engager à quitter ces lieux, reste, car je revien-« drai. Si l'ange de Dieu venait t'ordonner de partir, « reste, reste toujours, car je reviendrai ! » Voilà ce qu'il m'a dit. Et voilà pourquoi, dussé-je devenir plus misérable que la plus misérable de cette terre, aucune puissance humaine ne pourra m'arracher de ces lieux.

La baronne se leva à son tour. Elle saisit la main de la jeune fille :

— Tu aimes mon fils; eh bien, ne crois-tu pas que je l'aime aussi? Et si l'une de nous deux doit se sacrifier pour l'autre, qui voudra renoncer à lui la première?

Aranka voulut retirer sa main, mais madame de Baradlay la retenait avec force.

— Oh ! madame, quelle affreuse question, murmura-t-elle. La mort seule peut me faire renoncer à lui. Voulez-vous que je meure ?

— Non. Je veux qu'il soit à nous deux, dit la mère avec un sourire angélique. Je te donne mon fils, mais toi, sois alors mon enfant. J'en aurai ainsi deux au lieu d'un. Viens avec moi, reste dans ma maison jusqu'au retour d'Odon, ensuite aimez-vous; seulement, gardez-moi une petite place dans votre cœur.

Aranka ne pouvait croire ce qu'elle entendait, elle s'écria en joignant les mains :

— Ce que vous dites, madame, est plus beau qu'un rêve ! Pourrai-je jamais être digne d'un tel bonheur ? Et c'est vous, vous qui m'offrez ce paradis?

— Tu doutes de mes paroles, enfant, car ma figure est froide comme celle d'une statue, dit la pauvre femme en soupirant. Tu ne crois pas que je puisse aimer, que je puisse désirer le bonheur des autres; mais je te convaincrai du contraire. Viens, assieds-toi près de moi.

Et elle entraîna la jeune fille près d'elle, et tira une lettre de son sein.

— Regarde, je viens de recevoir une lettre de mon fils, que j'ai rappelé de Saint-Pétersbourg. J'ai eu la force de ne pas l'ouvrir et de te l'apporter pour que tu me la lises. Comprends-tu la grandeur du sacrifice que je te fais ?

Aranka s'inclina et couvrit de baisers les mains de la baronne. Puis elle saisit la lettre, mais aussitôt le sourire de reconnaissance disparut de ses lèvres, et elle regarda Mme de Baradlay avec de grands yeux étonnés.

— Eh bien ?

— Ce n'est pas son écriture, murmura-t-elle.

— Comment? Mais si, je la reconnais parfaitement,

voilà ces traits fermes et virils que j'ai toujours connus.

— C'est très bien imité.

— Qui donc pourrait m'écrire d'Orscha, en Russie ? Comprends-tu le français?

— Oui, madame.

— Qui t'a appris cette langue ?

— Moi-même.

— Eh bien, ouvre la lettre, tu verras. Ce sont bien ses armes ; regarde.

— Vous me le permettez ? dit la jeune fille en déchirant l'enveloppe. Son visage s'éclaira.

— C'est véritablement son écriture : « Chère mère. »

— Vois-tu bien !

Mais Aranka devint très pâle.

— Ces deux mots seuls sont de lui. Le reste est tracé en français par une main étrangère.

— Lis vite de grâce !

La jeune fille lut d'une voix rapide et tremblante :

« Madame, pardonnez-moi mon innocente super-
« cherie. Pour ne pas vous effrayer j'ai imité sur l'en-
« veloppe l'écriture de mon ami. Odon a voulu vous
« écrire lui-même ; mais, après avoir tracé les deux
« premiers mots, la plume lui est tombée des mains ; il
« est très faible. Ne vous alarmez point. Il a été en
« grand péril, mais le péril est passé. Dans quinze jours
« il sera assez bien pour continuer sa route. »

— En péril ! s'écria Mme de Baradlay, continue ! continue !

Aranka était pâle comme la mort et pouvait à peine se soutenir.

Mme de Baradlay l'entoura de ses bras, et toutes deux, fièvreusement, lurent ensemble la lettre de Léonin Ramiroff. Il racontait longuement toutes les péripéties de leur voyage à travers les plaines glacées de la Russie ; en ami enthousiaste, il se taisait sur sa propre conduite, mais ne manquait pas une seule occasion de faire ressortir le courage et le dévouement du jeune Baradlay.

« Ne vous inquiétez pas, madame, » répétait-il en core en terminant, « la fièvre a cédé et tout danger a
« entièrement disparu. Dans quinze jours, nous con-

« tinuerons notre route. Puissent les étoiles d'Odon « nous guider à bon port ! »

Aranka ne pleurait plus, les deux femmes rayonnaient. Mme de Baradlay embrassa la jeune fille au front, en murmurant : « Ma fille. » Celle-ci se jeta à ses genoux, et elles restèrent ainsi sans se parler, comprenant les sentiments qui remplissaient leur âme.

Une heure plus tard, au grand étonnement des habitants du village, la fille du ministre quittait le presbytère et se rendait au château avec Mme de Baradlay qui l'emmenait dans sa calèche.

Mme la notairesse en fut suffoquée et envoya en grande hâte ses deux fils aux renseignements, l'un au château, l'autre au presbytère. Et, lorsqu'elle apprit que la jeune fille habiterait désormais chez la baronne, elle s'écria en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Ah ! si feu notre illustre seigneur voyait cela !

X

LES MOTS SOULIGNÉS.

Depuis ce jour-là, Mme Mihaly Szalmas se rendit tous les matins au château. Elle y avait un ami, un vieux serviteur, qui lui racontait toutes les nouvelles. Il répondait à toutes ses questions; seulement, quelquefois, il lui disait le contraire de la vérité, mais avec un visage si sérieux que la bonne femme se serait bien gardée de douter de ses paroles.

— Comment va Mlle Aranka? demanda-t-elle, quelques jours après son installation.

— Je ne sais; on l'a emmenée à Vienne cette nuit, répondit le vieux père Martin Bako.

— Qu'est-ce qu'elle va faire à Vienne?

— Elle va épouser un grand seigneur.

— Grand Dieu! quel seigneur?

— Un référendaire, je crois.

— Bon Dieu! Est-il jeune?

— Il a une soixantaine d'années.

— C'est un peu âgé! Pourquoi donne-t-on cette pauvre petite à un vieillard?

— Pour qu'elle obtienne la liberté de son père.

— Il est donc condamné, notre ministre?

— Aux galères.

— Aux galères? Qu'est-ce qu'on y fait faire aux malheureux condamnés?

— On leur fait manœuvrer des galères, à force de bras, jusqu'en Amérique.

Mme Szalmas partit satisfaite : elle aurait juré sur

le salut de son âme que tout ce que venait de lui dire Martin Bako était l'exacte vérité.

A quelques jours de là. Mme de Baradlay sortit du château et se fit conduire seule au relai de poste voisin. Elle avait reçu une lettre d'Odon,datée de Lemberg, lui annonçant son arrivée, et elle allait au devant de lui.

Le jour commençait à baisser quand Odon arriva. La mère et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent étroitement embrassés. Odon monta dans la voiture de sa mère, et les chevaux partirent au galop pour Nemesdomb.

Ils traversèrent le village aux dernières lueurs du jour, et passèrent près d'une colline d'où la vue s'étendait sur un horizon infini ; elle était entourée de cyprès. Odon fit arrêter la voiture.

Mme de Baradlay comprit son fils. Ils se dirigèrent en silence vers la sépulture de la famille. Le gardien leur ouvrit la porte de fer et ils s'approchèrent de la tombe où reposait « l'homme au cœur de pierre. » Ils se tinrent là debout quelque temps, la main dans la main ; leurs cœurs battaient à l'unisson, et il leur sembla qu'ils adressaient les mêmes paroles à celui qui n'était plus . . . .
. . . .

Au château, Odon revit tous les visages connus ; intendants et serviteurs s'empressèrent de venir s'incliner devant lui, mais avec une nuance de respect plus marquée qu'autrefois. Il était devenu le chef de la famille.

Sa mère n'avait point changé. Lorsqu'il était parti, elle n'était ni plus froide ni plus triste, seulement elle portait maintenant de longs habits de deuil ; mais, depuis bien longtemps, le deuil était au fond de son cœur !

Mme de Baradlay parlait à son fils avec le même langage mesuré qu'autrefois, comme si l'être implacable qui l'avait dominée pouvait encore l'entendre à travers la muraille et critiquer chaque parole, condamner chaque mouvement de son cœur.

Elle conduisit Odon dans les appartements de son père et lui dit :

— Tout ici va être dorénavant à ta disposition. Il te

faudra recevoir du monde. Tu sais que notre maison est le rendez-vous des hommes les plus influents, qui, à la nouvelle de ton arrivée, vont s'empresser de nous rendre visite. Tu seras le maître de la maison.

— Je ferai selon ton désir, chère mère.

— Il faudra aussi t'occuper de nos biens, les faire valoir, mettre ordre à tout. Te voilà le tuteur naturel de tes frères, qui ne te ressemblent pas, et ne se ressemblent pas non plus entre eux. Chacun d'eux a besoin d'une direction différente. Que la sagesse et l'affection t'inspirent dans cette tâche difficile!

— Je m'efforcerai de remplir tous mes devoirs.

— Et puis, mon fils, n'oublie pas que notre maison joue un grand rôle, qu'elle a une influence prépondérante dans tout le comitat. Tu es un homme nouveau, tu seras libre de choisir le parti que tu croiras le plus digne, celui qui te permettra de servir le mieux ta patrie.

— Je tâcherai de faire selon ma conscience. Il faut d'abord que j'étudie les hommes et les choses.

— Seulement le temps est court. Dans quelques jours les notables du pays doivent se réunir ici. C'est ton père qui a ordonné cette réunion. Et nous ne pouvons savoir quel en est le but.

— Tu le sais sûrement, toi, chère mère.

— Qu'est-ce qui te le fait croire?

— Ta lettre, qui m'a rappelé précipitamment.

— Tu n'as donc pas pensé que je désirais te voir occuper le plus vite possible le siège de comte suprême du comitat, qui te revient de droit, comme à l'aîné des Baradlay.

— Mais cette charge est parfaitement remplie par un administrateur.

— Qu'on a nommé à titre provisoire, puisque ton père était malade; mais toi, tu te portes bien, tu n'as pas besoin de te faire remplacer.

Odon regarda longuement sa mère.

— Ce n'est pas pour cela que tu m'as rappelé, dit-il.

— Tu as raison. J'avais un autre motif. Je vais te l'apprendre. Ton père a déclaré, dans ses dernières volontés, que, six semaines après sa mort, je deviendrais

la femme de l'administrateur. Et la fête pour laquelle nos amis se réunissent dans quelques jours doit célébrer nos fiançailles.

— Je m'incline devant la volonté de mon père, fit Odon, et si c'est aussi ton désir.....

— Est-ce que mon désir est un ordre pour toi? interrompit la baronne.

— Tu n'as pas le droit d'en douter, chère mère.

— Eh bien, je vais te dire quel est mon désir. La maison des Baradlay a besoin d'un maître et d'une maîtresse de maison. D'un maître, qui sache donner des ordres et remplir avec honneur sa mission; d'une femme, qui maintienne l'harmonie et fasse des conquêtes par sa douceur et sa grâce.

— C'est vrai.

— Eh bien, le maître, ce sera toi.

Odon tressaillit de surprise.

— Et la maîtresse de la maison, ce sera ta femme.

— Tu sais bien que cela ne se peut pas, fit Odon en soupirant.

— Tu ne veux pas te marier?

— Jamais.

— Ne prononce pas ce mot. Tu as vingt-quatre ans. Une longue existence est devant toi, ton cœur répétera-t-il éternellement et sans se lasser ce mot glacé: *jamais?* Connais-tu seulement la vie?

— Je sais au moins souffrir en silence. Cette qualité est un héritage maternel chez moi. Je ne me plains pas. Mais tu sais pourquoi je ne puis aimer et n'aimerai jamais une autre que toi, ma bonne mère. Continuons donc à vivre et à souffrir ensemble.

— Crois-tu donc, Odon, que, dans le monde entier, il n'existe plus d'autre cœur qui puisse répondre au tien?

— Tu sais bien que non.

— Et si j'avais trouvé celle qui te convient?

— C'est en vain que tu l'aurais cherchée.

— Allons, allons, dit la bonne mère en attirant à elle son fils avec affection, peut-on juger sans connaître? Tu ne sais pas combien celle que j'ai choisie pour toi est charmante et bonne, et comme elle t'aime!

— Fût-elle charmante comme une fée et bonne comme les anges du ciel, je ne voudrais pas la connaître.

— Ne dis pas de choses aussi insensées, car tu t'en repentirais. Au moins, regarde son portrait; viens dans la chambre voisine, je veux te le montrer.

— Cela ne changera rien à ma détermination.

— Nous verrons.

Mme de Baradlay passa affectueusement son bras autour de la taille de son fils, et l'entraîna vers la chambre voisine dont elle ouvrit la porte. Odon vit alors devant lui Aranka, tremblante de bonheur, qui avait tout entendu..... Au prix de quelles douleurs n'achèterait-on pas un pareil moment, et comment le décrire!

Alors Mme de Baradlay leva les yeux vers la figure sévère qui, du milieu de son cadre doré, regardait cette scène avec des yeux impassibles:

— Vois-tu, comprends-tu ce bonheur? dit-elle. N'ai-je pas eu raison de faire le contraire de ce que tu m'as ordonné? Est-ce la bénédiction ou la malédiction que tu vas envoyer maintenant de là-haut?

« L'homme au cœur de pierre » les regardait toujours de son regard froid et terrible.

Les jeunes gens, ivres de joie, ne levèrent même pas les yeux vers le portrait.....

Mme de Baradlay les laissa seuls: ils avaient tant à se dire!

Elle entra dans sa chambre, ouvrit un tiroir, en prit la feuille qui contenait les dernières volontés de son mari, et, soulignant avec un crayon rouge les lignes qui avaient rapport à ce qui s'était passé dans la journée, elle s'écria:

— Jusqu'ici ma tâche est remplie.

XI

LE JOUR DES FIANÇAILLES.

Ce n'était plus un secret; tout le monde racontait que, six semaines après les funérailles, on allait célébrer des fiançailles dans la famille de Baradlay. Tous les amis et toutes les connaissances avaient été invités, au nom de la veuve, à assister, au jour dit, à une fête de famille.

Dès le matin, on entendit un roulement de voitures non interrompu; les calèches et les berlines se succédaient dans la cour du château. Les hommes avaient amené leurs femmes et même leurs filles! Le bruit s'était répandu que le jeune Baradlay était de retour. Il pouvait songer à se marier, cela tentait bien des familles.

Parmi les invités, notre ancien ami Zébulon Tallérosy fit aussi son entrée. Cette fois il était venu avec ses quatre chevaux. Sa voiture avait été repeinte, et, sur le siège, à côté du cocher, on remarquait un superbe domestique ayant un « attila » tout flambant neuf, surchargé de brandebourgs.

Zébulon n'était pas seul, il avait amené sa fille aînée, jeune Allemande assez gentille, si elle ne s'était donné un mal infini pour se rendre pâle afin de paraître intéressante. A peine étaient-ils descendus de voiture qu'on entendit un grand bruit de grelots et de sonnettes. C'était le héros de la fête, Bencze Rideghvary, qui arrivait triomphalement, traîné par cinq chevaux magnifiquement enharnachés à la manière hongroise, et couverts de grelots et de sonnettes de toute espèce. Le superbe heiduque, qui lui servait de domestique,

auta à bas de son siège et ouvrit la portière à sa *randeur*, qui descendit de voiture avec le sentiment de on importance. M. Zébulon s'élança au devant de lui our être, selon sa coutume, le premier à lui offrir ses ommages. Pendant qu'ils montaient ensemble l'escalier, lui présenta bien vite sa fille et lui raconta, dans son angage pittoresque, qu'il était l'heureux père de cinq *emoiselles*. Il ne manqua pas de dire le nom et l'âge de hacune d'elles.

Arrivés au premier étage, ils se séparèrent. Rideghvary vait, au château des Baradlay, un appartement à lui, omposé de trois pièces. C'est là que l'attendait son onfident, le notaire Mihaly Szalmas, qui avait l'habiude, pendant la toilette de son protecteur, de l'amuser e toutes les anecdotes qu'il avait recueillies. Cette fois, s'agissait d'un long rapport à lui faire.

— Eh bien, Szalmas, quoi de nouveau? fit celui-ci en ntrant.

— Une nouvelle importante, monsieur l'Administraeur, M. Odon est revenu de Russie.

— Je le sais. Quelqu'un l'a-t-il rappelé? ou bien est-il enu de son propre mouvement?

— Quelqu'un lui a appris que son père était mort et ue le champ était libre.

— C'est probablement la jeune fille. Que savez-vous 'elle?

— Elle est mariée.

— C'est impossible!

— Je le sais de bonne source. C'est encore un secret our tout le monde, mais c'est la vérité. La baronne a u l'habileté de décider la jeune fille, que les malheurs e son père avait ébranlée. Elle vient d'épouser un ieux référendaire qui avait le pouvoir de faire mettre on père en liberté. La baronne a donné une belle dot. insi le référendaire a reçu de l'argent, et la jeune fille a btenu la liberté de son père. Il est ici depuis la nuit ernière; je l'ai vu.

— Et Odon? n'est-il pas furieux?

— Personne ne peut le savoir; car, depuis son retour, l n'a pas quitté sa chambre. Ses serviteurs mêmes ne le oient pas,

— Il en est malade, sans doute. Bast! nous le guérirons. Et la veuve?

— Elle paraît fort sereine.

Pendant ce temps, Rideghvary avait endossé son costume de gala, et voulut rejoindre les invités. Il trouva son antichambre encombrée de courtisans et, parmi eux, l'inévitable Zébulon.

— Mon cher ami et maître! s'écria celui-ci dès qu'il l'aperçut, *che fois ici peaucoup de fisaches noufeaux.*

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, fit l'administrateur.

— C'est-à-dire ils ne sont *pas noufeaux* pour moi, je ne les connais que *drop!*

— Je ne comprends plus, Zébulon, mon ami, dit en souriant le fonctionnaire.

— Vous ne *combrenez bas?* répliqua le bon Allemand, impatienté. Eh bien, *recardez* autour de *fous, fous ferrez* beaucoup de *bersonnages* de l'opposition, qui nous sont connus mais qui nous sont *étranchers.*

En effet, quand Rideghvary entra dans la salle de réception, il vit que son premier courtisan avait raison. Du reste, il n'y avait rien d'étonnant à cela; tous les chefs de parti ne devaient-ils pas venir rendre hommage au nouveau comte suprême du comitat? Il rassura donc Zébulon qui le suivait comme son ombre, et qui, devenant aussi insolent qu'il avait été timide, ouvrait la bouche pour dire quelque impertinence aux ennemis de son maître, lorsque la parole resta tout à coup glacée sur ses lèvres : il venait d'apercevoir le ministre protestant.

La foudre, tombant à ses pieds, ne l'aurait pas frappé de plus d'épouvante, et son effroi augmenta lorsqu'il vit que le vieux *kurucz* venait droit à lui. Il se rappela aussitôt que toutes les vexations, toutes les souffrances que le ministre avait dû subir avaient été, en quelque sorte, dictées par lui; il fit donc des efforts surhumains pour prendre son air le plus gracieux, et aborda le prêtre :

— *Serfiteur!* très cher ministre, *gomment* cela *fa-t-il?*

— Merci, monsieur, comme à l'ordinaire.

Zébulon s'en montra enchanté. Il s'attendait d'un moment à l'autre à voir briller dans la main du vieillard

un glaive vengeur; cependant il reprit avec la même amabilité :

— *Fous afez foyaché? fous afez* été à *Fienne?*

— Oui, monsieur.

— *Fous y afez eu peaucoup* d'ennuis?

— Au contraire, je m'y suis fort amusé.

— *Bersonne* ne vous a *ovvenzé?*

— Tout le monde a été charmant pour moi.

C'était à n'y rien comprendre. Zébulon crut que cette douceur affectée devait être un piège. Il aborda donc une question plus brûlante, pour démasquer l'ennemi.

— Et *matemoiselle* Aranka? Au fait, elle n'est *blus temoiselle*, est-il vrai qu'elle soit mariée?

— C'est vrai, répondit avec sérénité le ministre, au grand étonnement des autres auditeurs.

— Vous êtes *gondent tu* fiancé?

— Très content! — A ces mots, le ministre serra la main de Zébulon avec une telle force que celui-ci eut peine à retenir un cri de douleur, puis il s'éloigna.

Zébulon chercha des yeux son puissant protecteur, et le vit au milieu de la foule. Les uns le saluaient avec respect, les autres lui tournaient le dos. A la tête du parti hostile, se trouvait le jeune assesseur Tormandy, le plus grand ennemi politique de Rideghvary. Quant aux dames, elles n'avaient pas encore paru.

Selon l'usage établi en ces sortes de cérémonies, le premier témoin du fiancé doit faire la demande de mariage au témoin de la fiancée, et ce n'est qu'après le consentement de celui-ci que les deux battants de la porte s'ouvrent pour laisser passer les dames, conduites par la fiancée. Le témoin de Rideghvary était un riche seigneur, le comte Paul de Galfalvy. Il allait commencer son discours, il attendait seulement que le jeune Baradlay, qui causait avec des jeunes gens de son âge, s'approchât de son futur beau-père et vînt le saluer. Tout à coup, au grand étonnement de toute la réunion, on entendit la voix de stentor de Tormandy.

— Messieurs, dit-il, nous savons tous à quelle joyeuse fête nous avons été convoqués. Cette illustre maison va recevoir encore plus d'éclat de son nouveau chef de famille, que Dieu veuille bien nous conserver longtemps!



— Voilà de la flatterie, ou je ne m'y connais pas, — murmura Galfalvy à l'oreille de son ami, — il est donc converti?

Rideghvary souriait d'un air satisfait, il trouvait cela tout naturel.

— Le fiancé qui est appelé à cet honneur est dans tout l'éclat de la jeunesse, continua l'orateur.

Cette fois, le fonctionnaire trouva lui-même qu'il y avait un peu d'exagération.

— C'est moi qu'il a prié d'être son premier témoin.

Pour le coup, les deux amis ne savaient plus où ils en étaient.

— Je viens donc demander à l'honorable témoin de la fiancée s'il veut bien consentir à sanctionner cette union?

La confusion était à son comble. Si Tormandy était le témoin, que venait faire Galfalvy? Et puis, qui avait chargé le premier de parler au nom de M. de Rideghvary? Tout le monde attendait la réponse avec une anxiété fébrile. Qui pouvait être le témoin de Mme de Baradlay?

Alors le vieux ministre, Barthélemi Langhy, se leva et dit d'une voix grave :

— Que la tombe seule sépare ce que le ciel a uni! Que ceux qui sont unis par l'amour, le soient aussi par le mariage!

— Il a perdu l'esprit! murmurèrent quelques-uns.

Mais, au même moment, toute l'énigme fut expliquée. La porte s'ouvrit à deux battants et l'on vit entrer Mme de Baradlay, donnant la main à la jeune fiancée, Aranka Langhy. Ces deux femmes formaient le couple le plus admirable. La veuve portait un superbe costume hongrois : une robe de soie noire très épaisse et brillante, lacée sur la poitrine avec des perles d'acier. Un diadème de grenat retenait sur sa tête le long voile des veuves qui tombait jusqu'à terre. Il y avait sur son visage quelque chose de nouveau, qu'on n'y avait jamais vu : un sourire divin, qui la transformait. On vit alors pour la première fois combien cette femme était belle.

La fiancée était tout en blanc, avec des jacinthes blanches dans les cheveux. C'était la personnification

de la modestie, du bonheur contenu, de toutes les grâces féminines. Jamais deux beautés plus opposées et plus parfaites ne s'étaient trouvées ensemble. — Toutes les dames invitées à la fête accompagnaient la fiancée et celle qui lui servait de mère. Un murmure de surprise s'éleva dans l'assemblée, chacun se porta en avant.

On avait placé au milieu de la salle, sur une magnifique table de mosaïque, un plateau d'or recouvert d'une riche dentelle. Les deux témoins se tenaient des deux côtés de la table. Mme de Baradlay conduisit Aranka à son père, Odon se plaça près de son témoin. Alors le prêtre découvrit le plateau, il y prit deux anneaux d'or et les passa aux doigts des deux fiancés.

Pas un mot ne fut prononcé, mais il y avait dans l'attitude des jeunes gens quelque chose de si touchant, il y avait tant de noblesse dans cette scène, qu'un immense vivat fit tout à coup retentir les voûtes de la salle. Aranka se jeta alors dans les bras de sa mère adoptive.

Les vivats continuaient, et Zébulon, emporté par l'exemple, se mit à faire chorus de toute la force de ses poumons. Cependant il s'aperçut bientôt que son enthousiasme était mal placé,par le regard froid et sévère que lui jeta l'administrateur. Il eut peur d'avoir fâché son protecteur, et crut réparer sa maladresse en jouant la naïveté la plus innocente.

— Il va donc y *afoir* deux fiançailles? dit-il de l'air le moins spirituel qu'il sut prendre.

M. de Rideghvary lui tourna le dos et dit à son témoin :

— C'est un véritable complot!

— Je crois qu'en cette circonstance notre dignité nous commande de nous retirer. Faisons atteler.

— Non,je veux rester pour voir la fin de cette comédie.

Rideghvary fut le premier à complimenter Odon; il prit un air dégagé, voulant en imposer aux rieurs, qui n'étaient pas de son côté. Cependant Tormandy ne put s'empêcher de lui dire :

— Voyez donc, monsieur, comme la veuve est admirablement belle aujourd'hui!

Après la cérémonie des fiançailles eut lieu le banquet d'usage.

Il fut gai et animé par les innombrables toasts, complément obligé et caractéristique de toute réunion hongroise. Les ennemis politiques tâchèrent de surpasser leurs adversaires, le verre à la main. On parla des absents, des présents, sans oublier les événements du jour, le tout avec chaleur, ironie, enthousiasme ou moquerie, selon la verve du moment. Les uns faisaient rire aux éclats, d'autres savaient attendrir, tous étaient éloquents. Le vin donnait de l'audace aux jeunes gens, de la chaleur aux vieillards.

Soudain une immense clameur, s'élevant de la cour du château, vint interrompre la gaîté des convives. C'étaient des vivats poussés par des centaines de voix. Peut-être étaient-ce les villageois qui venaient acclamer les jeunes fiancés?

Le bruit ne cessant point, Mme de Baradlay dit à son fils :

— C'est vous que cela regarde; montrez-vous au balcon tous les deux.

Ce n'étaient pas les villageois, mais la garde d'honneur de M. de Rideghvary.

Quelle garde d'honneur?

A peu près deux cents ivrognes, des gens perdus de dettes, sans foi ni loi, que l'administrateur avait ramassés Dieu sait où, dans les prisons et ailleurs, et qu'il appelait pompeusement « sa garde. » Il la traînait après lui pour faire de l'effet. Il l'emmenait même quelquefois à Pesth et se faisait donner par elle des sérénades aux flambeaux.

Cette fois, il lui avait commandé de venir l'acclamer après le banqnet. Son chef, le digne M. Szalmas, avait promis que le fiancé jetterait de l'or à pleines mains.

Pour être juste, nous devons dire que, selon le programme, cette garde n'aurait dû se présenter devant le château que le soir, avec des torches. Quand Rideghvary avait vu comment les événements tournaient, il s'était hâté de donner contre-ordre. Par malheur, pendant qu'un courrier portait ses instructions, la garde venait de se mettre en route, et par un autre chemin. L'un des hommes avait judicieusement fait observer que la nuit on ne pourrait pas voir les pièces d'or, et que, con-

séquemment, il s'en perdrait. On avait résolu, à l'unanimité, de se rendre au château pendant le jour, malgré les protestations du malheureux Szalmas. Celui-ci avait eu beau leur objecter que son discours était plein de « lueurs d'étoiles » et autres allusions à la nuit, qui seraient ridicules en plein jour, ils ne l'écoutèrent pas. Deux des plus vigoureux le saisirent, le plantèrent sur leurs épaules, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la cour du château.

Mihaly Szalmas avait un long épithalame à réciter ; mais en apercevant, au lieu de son maître et de Mme de Baradlay, Odon et la fille du ministre (qu'il croyait à Vienne, mariée à un goutteux), toute son éloquence s'évanouit. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre, mais il était perché sur les épaules de deux gaillards qui le tenaient ferme et qui l'exhortaient à parler. Le pauvre Szalmas ne savait que faire. Son discours ne s'adaptait pas le moins du monde à de jeunes fiancés. Pourtant, le silence s'étant rétabli, il se décida à ouvrir la bouche :

— Auguste couple, aimé et respecté de tous ! tu vois devant toi l'élite du peuple.....

Il s'arrêta, puis recommença :

— Tu vois devant toi l'élite du peuple...

Il s'arrêta une seconde fois, soupira, puis reprit :

— Tu vois devant toi, auguste couple, l'élite du peuple.....

— Dis donc, Szalmas, fit un des porteurs, raconte enfin autre chose, sinon, nous te jetons à bas !

Ce fut le dernier coup porté à l'éloquence de Mihaly Szalmas.

Odon eut pitié du pauvre orateur et prit la parole.

— Chers concitoyens, je vous remercie de vos vœux au nom de ma fiancée et au mien. J'aime le peuple, et, n'étant pas partisan des longs discours, c'est par les actes que je veux prouver ma bonne volonté. En commémoration de cette heureuse journée, je vous offre cinquante mille florins.....

Un hourra étourdissant, sortant de deux cents poitrines, vint interrompre le jeune orateur.

— Cinquante mille florins, pour fonder des écoles po-

pulaires. Que la bénédiction de Dieu soit sur notre patrie et sur notre peuple !

La fin du discours jeta un froid glacial sur toute l'assistance ; mais, bientôt, la colère s'empara de la garde d'honneur ; on chercha partout Mihaly Szalmas pour lui demander raison de cette déception ; le digne homme s'était prudemment éclipsé et avait été se cacher au fond d'un tonneau, dans la cave. On ne put jamais le découvrir, et la garde d'honneur se dispersa en désordre.

M. de Rideghvary et ses amis ne voulurent point passer la nuit au château ; ils firent leurs préparatifs de départ.

L'administrateur vint prendre congé de Mme de Baradlay.

— Madame, dit-il, c'est aujourd'hui la dernière fois que j'ai eu l'honneur d'être l'hôte de la maison des Baradlay. Ce matin encore personne n'aurait pu me le faire croire. Pourtant je me pique d'être un peu prophète. Vous, madame, et votre fils, vous avez quitté le chemin que feu mon ami, le grand homme, vous avait tracé à sa dernière heure. Vous avez choisi la route opposée. Madame, souvenez-vous des dernières paroles que je vous dis en ce moment : Cette route monte comme l'autre, elle conduit également à une hauteur, mais cette hauteur s'appelle : « l'échafaud ! »

XII

LE PREMIER DEGRÉ QUI CONDUIT A CETTE HAUTEUR.

. . . .

« Il est facile d'être *lipéral* à ceux qui ont trois mille *arbents* de terre *ici-pas*, mais moi qui n'ai que trois *villaches* là haut (*Interruption* : Dans la lune!) — non, *bas tans* la lune, mais dans les comitats du nord, que ferai-je si on affranchit les serfs? Irai-*che pêcher* moi-même la terre avec mes cinq *temoiselles?* Si *ch'étais* né *baysan*, je ne voudrais *bas* être autre chôse *gue baysan*. *Est-ce gue che* me *blains* de ne *bas* être *gomte?* A *chagun* sa *blace*. *Sonchez*, messieurs, aux côtés *bratiques* de la question. *Guand* tous les *baysans bourront defenir* fonctionnaires, que *defiendrons*-nous? Nous sommes *déchà tix* fois trop nombreux! Nos fils ne *bourront* plus se marier, on ne *bourra* créer assez *d'emblois bour* les faire vivre!

Et *buis*, qu'est-ce que c'est *engore* que l'éducation du *beuble?* Le *beuble* n'a *bas pesoin* d'être *élefé*: il *bousse* tout seul. Si une fois il sait lire, *gui* lui *gommandera?* Il ne *foudra blus* croire ce *gue* le *brêtre* lui *tira*. Si nous *foulons gue* le *beuble* ait la *liperté*, ne la lui *tonnons bas*, *gar* si nous la lui *tonnons* il la *berdra*, mais si nous ne la lui *tonnons bas*, il ne *bourra bas la berdre!* » (*Rire général, quelques applaudissements à droite.*)

Inutile de dire que c'est notre ami Zébulon Tallérossy qui prononçait ce discours à la célèbre assemblée du comitat qui eut lieu à Nemesdomb, trois jours après la fête des fiançailles, sous la présidence de l'administrateur Rideghvary.

Cette assemblée fit époque dans l'histoire du comitat. Les plus grands orateurs de tous les partis s'y étaient donné rendez-vous. Cette fois encore, l'administrateur n'avait pas épargné l'argent, et il avait trouvé moyen d'augmenter considérablement son parti, en introduisant dans l'assemblée des gens payés par lui.

Dès l'aube, les deux grands partis et la foule de leurs adhérents se trouvèrent en présence devant l'hôtel du Comitat. Les hommes du parti avancé portaient des plumes blanches au chapeau; les réactionnaires en portaient de noires. On les désignait ainsi : « le parti des plumes blanches et le parti des plumes noires. » Tous étaient armés, et même les paysans avaient apporté leurs *fokos* (espèce de hache). Car les plumes blanches avaient remarqué, dans les assemblées précédentes, que, quand les arguments manquaient absolument aux réactionnaires, ils s'adressaient volontiers à cet autre argument irrésistible, la force.

A neuf heures sonnant, la délibération commença. Les plumes blanches voulaient protester énergiquement contre le système anticonstitutionnel que l'administrateur Rideghvary avait inauguré. Les plus grands orateurs se préparaient à électriser l'assistance par leur éloquence. La tactique des plumes noires consistait à débiter les discours les plus plats, les plus ennuyeux et les plus insensés, afin de perdre le temps et de fatiguer leurs adversaires. On espérait traîner ainsi la délibération en longueur, et, lorsque les plumes blanches auraient en partie quitté la salle à l'heure du repas, profiter de leur absence et faire voter l'assemblée alors que les plumes noires avertis seraient en majorité.

Mais cette ruse ne réussit pas, et les plumes blanches restèrent à leur poste.

Après bien des discours insipides, le jeune Tormandy, le chef des plumes blanches, prit enfin la parole. Lorsque les libéraux parlaient, les réactionnaires avaient l'habitude d'élever la voix, de faire des interruptions, d'être assez bruyants enfin pour couvrir la voix de l'orateur.

Mais Tormandy ne se laissait pas déconcerter : de sa voix puissante, il dominait tous les orages humains.

Seulement il lui arrivait, dans la chaleur de l'improvisation, de se servir parfois de termes peu parlementaires. Dans les assemblées du comitat, il n'était pas d'usage de rappeler à l'ordre, mais l'orateur payait une amende.

Tormandy s'était arrangé de manière à ne pas être troublé dans son discours, pas même par les amendes. Dès qu'il lui était échappé une expression un peu trop forte, et que les droitiers commençaient à crier « *actio! actio!* » il prenait de sa poche un billet de deux cents florins, le jetait devant le fisc, et continuait sans même s'interrompre. Les billets de banque volaient ainsi les uns après les autres. L'orateur n'en garda pas un seul, mais il put terminer son terrible discours, qui ne tendait à rien moins qu'à faire accepter les douze articles de Szatmar (1), la gloire de notre pays, la délivrance du peuple.

Des vivats prolongés et des cris de : à bas ! à bas ! poussés avec frénésie; accueillirent les dernières paroles de l'orateur. Ce fut un tumulte inouï. Mais le président resta impassible; il semblait chercher quelqu'un des yeux; il aperçut enfin son confident, Szalmas, qui venait précipitamment vers lui,

Eh bien ? fit l'administrateur en hochant la tête.

— Cela ne va pas.

— Qu'est-ce à dire ?

— Les partisans des plumes blanches sont armés.

— Après ?

— Les nôtres prétendent qu'ils veulent bien casser la tête de leur prochain pour le bien public, mais ils ne veulent pas se la faire casser à eux-mêmes. Impossible de les faire agir.

— Les lâches ! murmura Rideghvary; et il saisit la sonnette.

Tous ses stratagèmes avaient échoué.

1° Il y avait dans l'assemblée plus de plumes blanches que de plumes noires.

(1) Les députés de Szatmar avaient été chargés, à la diète précédente, de présenter les douze articles : Abolition du servage, etc., qui furent ensuite acceptés par le pays tout entier.

2° Les libéraux étaient restés dans la salle sans bouger. Les discours comme ceux de Zébulon ne les avaient pas même impatientés; au contraire, ils avaient paru les écouter avec satisfaction.

3° Les amendes n'avaient point effrayé les plumes blanches, ils avaient payé et ne se laissaient pas troubler.

4° Il avait été impossible d'improviser la moindre rixe entre les partisans les deux camps.

Restait le cinquième moyen : la dissolution de l'assemblée.

Rideghvary agita donc sa sonnette, et commença à dire tranquillement, à ceux qui l'entouraient, qu'au milieu d'un tel bruit, et d'une irritation pareille, il était impossible de continuer la délibération avec calme. Mais il n'était pas arrivé à la moitié de sa phrase qu'il se fit tout à coup, comme par enchantement, le silence le plus absolu; on aurait pu entendre voler une mouche. Et c'est au milieu de ce silence que Rideghvary continuait à dire qu'on ne pouvait pas délibérer à cause du bruit.

— Il y a donc du bruit? dit Tormandy en souriant.

Le président s'aperçut qu'il n'était pas le seul chef d'orchestre de la salle.

En effet, les plumes blanches avaient reçu l'ordre de se taire aussitôt que le président allongerait la main vers la sonnette. Les plumes noires, voyant leurs adversaires muets, se turent de leur côté, d'autant plus que c'était leur chef qui parlait; voilà comment se fit ce silence inattendu. Mais la patience du président était à bout.

— Il n'y a pas de bruit en ce moment, s'écria-t-il avec aigreur, mais, dès que nous recommencerons à délibérer, le bruit recommencera. La séance est par trop passionnée. J'use de mon droit de président, et je dissous l'assemblée.

Mais Rideghvary n'obtint pas le résultat qu'il désirait, l'orage ne recommença point. Tout le monde resta silencieux. Tormandy seul dit avec calme.

— Vous êtes libre, monsieur, de quitter le fauteuil présidentiel si tel est votre désir; mais alors nous se-

ons forcés de nommer un autre président, et nous continuerons la délibération.

— Nous continuerons ! nous continuerons ! cria-t-on de toutes parts.

Le président prit son expression la plus sévère, posa ses poings crispés sur la table, et dit d'une voix tonnante :

— C'est une révolte ouverte contre l'autorité supérieure. C'est une violation des lois !

— *Zédision !* cria Zébulon.

— Mais nous avons le pouvoir de faire respecter les lois. Si les honorables membres de l'assemblée résistent à la dissolution, je serai forcé de faire évacuer la salle par la force armée.

— Nous attendrons ici les effets de cette violence, répliqua Tormandy avec force, en se croisant les bras et regardant le président en face.

Celui-ci s'était précautionné à l'avance, il avait réuni dans une salle voisine tous les agents de la force publique de je ne sais combien de comitats (les voleurs avaient du bon temps, ce jour-là) ; en outre, un bataillon de chasseurs à pied était consigné depuis le matin, dans le village.

— Eh bien, qu'il soit fait selon votre désir ! s'écria Rideghvary ; et, se tournant vers le juge supérieur, il ajouta : Monsieur le juge, faites votre devoir !

Ce juge supérieur, et quelques autres fonctionnaires groupés autour de lui, étaient des créatures de Rideghvary.

Le juge ouvrit une porte, derrière le fauteuil présidentiel, s'écria : *A moi, les gendarmes !* et, donnant l'exemple, il tira son sabre, et se rua avec ses collègues sur les membres les plus âgés de l'assemblée, assis autour de la table verte.

Dans le premier moment de la surprise on crut à une plaisanterie. Il n'était pas arrivé, depuis les temps les plus reculés, que les membres de l'assemblée fussent ainsi attaqués dans la salle même du Conseil ; mais, lorsqu'on vit des vieillards à cheveux blancs atteints, blessés, tous les jeunes gens tirèrent à leur tour le sabre qu'ils avaient au côté, et, ayant fait reculer les

fonctionnaires vers un coin de la salle, ils se mirent en devoir de les jeter par la fenêtre les uns après les autres.

Et les agents armés, qu'étaient-ils devenus? Ils entendaient pourtant bien le cliquetis des sabres, et ils n'entraient pas! Ils devaient être ensorcelés!

Voici ce qui était arrivé : au moment même où le juge avait entr'ouvert la porte et s'était écrié : *A moi, les gendarmes!* un jeune homme était entré, par la porte opposée, dans la salle où ils étaient réunis.

Ce jeune homme était Odon de Baradlay.

Il portait le costume de cérémonie hongrois, celui de grand deuil: le dolman de velours noir, la pelisse hongroise (mante) en velours grenat, bordé de fourrure de renard bleu, le shako, garni de même, orné d'une plume de héron. Tous les ornements, tels que boucles, agrafes, chaînes, etc., étaient en argent oxydé. Il tenait dans sa main son sabre qu'il n'avait pas eu le temps d'attacher, et, se précipitant devant la porte que les gendarmes allaient franchir, il leur dit d'un ton impératif:

— Arrière! Que pas un ne bouge!

Les agents du comitat reculèrent interdits. Quel était ce jeune homme? Comment osait-il parler ainsi?

— Les sabres au fourreau! continua Odon, d'un ton sévère. Sortez d'ici!

Quelques-uns des plus âgés reconnurent alors le fils de leur ancien seigneur et s'inclinèrent avec respect devant lui; il était leur véritable maître, l'autre n'était qu'un remplaçant.

— Sortez d'ici, leur dit Odon plus doucement, et ne revenez que sur mon ordre.

Les agents obéirent, d'autant plus volontiers qu'ils n'agissaient qu'à contre cœur. Et le jeune Baradlay se dirigea vers la salle des délibérations.

Quel fut le saisissement de toute l'assemblée qui s'attendait, d'un moment à l'autre, à l'irruption de la force armée, de voir apparaître Odon de Baradlay, seul, sans escorte.

Une noble colère animait ses traits, il ressemblait à un génie vengeur. Soit oubli, soit intentionnellement, il avait gardé son shako sur sa tête. Rideghvary, s'ap-

puyant sur un des bras du fauteuil, le regardait de côté, comme le chacal doit regarder le tigre royal dans les forêts vierges de l'Inde.

Un triste spectacle s'offrit à Odon.

La table verte, les documents épars étaient tachés de sang. Autour de la table, des vieillards blessés dont on bandait les plaies avec des mouchoirs. Sur tous les visages l'indignation et la colère.

— Qui a fait cela ? cria le jeune Baradlay, d'une voix tonnante, en s'arrêtant devant le fauteuil du président.

Rideghvary le regarda stupéfait.

— Je vous rends responsable de toutes ces abominations, qu'aucune larme de repentir ne pourra jamais effacer de nos annales !

— Moi ? fit Rideghvary avec rage et arrogance.

— Oui, vous ! Et maintenant, quittez ce fauteuil, il m'appartient. Vous y avez été appelé pour remplacer le comte suprême absent ; le voici lui-même aujourd'hui.

A ces mots, une acclamation unanime s'éleva dans toute la salle, — dans TOUTE la salle.

Ceux qui ont fréquenté les assemblées hongroises savent combien un caractère sympathique a de pouvoir sur ces âmes enthousiastes, comment il peut enlever en un moment amis et ennemis, domptant les passions, refoulant l'égoïsme, unissant tous les cœurs.

C'est ce qui arriva alors.

Les propres créatures de Rideghvary, ceux qu'il avait payés de son argent furent entraînés par l'enthousiasme général. Il ne lui restait plus un seul partisan. Il vit bien qu'il lui fallait céder.

Alors, pâle de rage, il se leva de son fauteuil, embrassa toute l'assemblée d'un regard de haine ; puis, se penchant vers le jeune Baradlay, il lui dit avec une colère concentrée :

— Veuillez prendre place, monsieur, c'est le premier degré de la montée !

Odon lui jeta un regard de mépris ; il savait par sa mère ce que Rideghvary voulait dire.

Le haut fonctionnaire se retira, le jeune homme s'assit au fauteuil présidentiel, et alors seulement il se découvrit.

Son procédé n'était pas tout à fait correct, car il n'avait pas encore été officiellement investi de sa charge; mais l'acclamation qui l'accueillit de tous côtés rendit son autorité légale. Odon de Baradlay prouva qu'il était digne de l'exercer.

L'assemblée qu'il présida prit des résolutions qui changèrent le cours des événements et la face du pays. Ses actes appartiennent à l'histoire; constatons ici seulement que la victoire de cette journée resta à Odon de Baradlay.

XII

LES JOURNÉES DE MARS.

C'était le 13 mars 1848, jour où l'agitation populaire commença à Vienne.

Les salons de la famille de Plankenhorst étaient encombrés d'amis, mais cette fois ce n'était ni le piano, ni les conversations, mais les coups de fusil qui venaient les distraire.

Les belles dames, toutes pâles, se demandaient en tremblant : Que se passe-t-il donc au dehors?

Ce qui se passait? — Le peuple se levait pour reconquérir sa liberté.

On était vers le soir, il faisait déjà obscur, mais personne ne songeait à demander les lampes. La fusillade faisait trembler les vitres, chaque nouveau personnage qui entrait apportait de mauvaises nouvelles et de nouveaux sujets de crainte.

L'inspecteur des vivres, — le même officier supérieur à l'allure martiale qui semblait autrefois diriger toute la société, — parlait maintenant à voix basse et d'un ton mal assuré. Le gros conseiller, d'ordinaire si aimable et si galant, restait muet dans un coin, se contentant de faire un soubresaut chaque fois que la porte s'ouvrait.

Quelques-uns sortaient de la salle pour aller aux nouvelles, mais revenaient bien vite, assurant qu'on ne pouvait plus passer dans les rues.

Enfin le secrétaire du directeur de la police venait de faire son entrée : par lui on saurait la vérité. Il portait une blouse d'ouvrier, toute déchirée; il était pâle comme

un mort. On l'avait reconnu tout de suite, malgré son déguisement, et on l'entoura avec anxiété.

— Eh bien, sont-ils défaits? lui demanda-t-on de tous côtés.

— Au contraire! répondit le secrétaire hors de lui. J'arrive de la Préfecture de police. Le peuple a renversé la statue de la Justice qui s'y trouve. On a tout brisé dans le bureau de la censure. Moi-même, je n'ai dû mon salut qu'à cette blouse.

— Est-ce qu'on ne pille pas encore? gémit de son coin le conseiller, qui pensait à sa cassette remplie d'or.

— Mais, mon Dieu! pourquoi n'envoie-t-on pas contre eux plus de soldats? bégaya tout bas un fonctionnaire doué d'une voix de stentor.

— Les soldats ne manquent pas, mais l'empereur voudrait empêcher l'effusion du sang, répliqua le secrétaire.

— On ne devrait pas prendre les avis de l'empereur, s'il a trop bon cœur; qu'on s'en rapporte aux soldats!

— Eh bien, allez-y vous-même! s'écria le secrétaire en colère. Que faire avec des soldats qui déchargent leurs fusils en l'air et déclarent ne pas vouloir tirer sur le peuple.

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir!

— Je suis venu tout exprès pour vous prévenir qu'il y a dans la ville certaines maisons haïes du peuple, où je ne voudrais pas être en ce moment pour toute la fortune des Rothschild!

— Vous croyez que notre maison est de celles-là? demanda Mme de Plankenhorst.

Le secrétaire haussa les épaules d'un air de doute, et ajouta :

— En tous cas, je cours à mes affaires.

Sur ce, il disparut. Ce n'était pas encourageant pour les autres.

L'inspecteur des vivres commençait à s'informer s'il n'était pas possible de se procurer un vêtement civil. Mais la famille Plankenhorst ne pouvait lui offrir que la livrée de ses domestiques, et ce n'était pas là un bon préservatif.

Sur ces entrefaites, survint un nouveau personnage.

Il n'entra pas, il tomba au milieu de la salle. A peine put-on le reconnaître. C'était une sorte de petit Talleyrand en raccourci. Il était bouleversé. Son chapeau à tuyau était aplati comme une assiette, un des pans de son frac avait disparu, il était couvert de boue, et son nez était écorché. A peine pouvait-il respirer.

— Que vous est-il arrivé ? lui demanda la maîtresse de la maison avec intérêt.

— Oh! presque rien, répondit avec ironie le jeune diplomate. On a voulu un peu me massacrer. On m'avait reconnu dans la rue, quelqu'un s'est écrié : « Voilà un espion ! » J'ai été immédiatement entouré, c'est mon chapeau qui a le plus souffert; enfin quelques étudiants m'ont délivré, et me voici.

— Est-ce qu'on pille déjà ? fit de nouveau le conseiller.

— Ma foi non, on est, au contraire, dans un moment de générosité ! Madame, continua-t-il en se tournant vers Mme Antoinette, oserai-je vous demander un peu de taffetas d'Angleterre, pour remplacer la peau qui a disparu de mon nez ? Cela me servira aussi à me rendre méconnaissable.

— Comment ! vous voulez vous exposer de nouveau ? s'écria la veuve en entraînant le diplomate dans son boudoir.

— Je suis pressé, répondit celui-ci confidentiellement, je dois commander des chevaux et des relais pour Son Excellence le chancelier d'Etat.

— Nous en sommes donc déjà là !

— A peu près.

— Vous l'accompagnerez ?

— Certes, je ne resterai pas ici, je vous conseille même.....

— Nous verrons, interrompit Mme Antoinette avec calme, et elle ne retint plus le petit diplomate orné de son taffetas d'Angleterre. Un des assistants voulut le dissuader de sortir, l'assurant qu'on le tuerait.

— Pas si bête, c'est moi qui crierai le plus fort : A bas Metternich !

Le bruit augmentait au dehors, et l'obscurité au dedans. L'inspecteur des vivres suppliait la maîtresse de

la maison de ne pas faire allumer, afin qu'on crût la maison vide. Toute la coterie était réunie, c'était le rendez-vous des vaincus.

— Que faire ? que faire ? se demandait-on à voix basse. Faut-il fuir ? faut-il rester ?

Il y avait des poltrons qui conseillaient la fuite ; d'autres, encore plus poltrons et à qui la fuite même faisait peur. L'orage était déchaîné dans la rue, le peuple ressemblait à une mer en furie.

La porte s'ouvrit de nouveau.

Malgré l'obscurité, tout le monde reconnut M. de Rideghvary. Son apparition rassura les trembleurs; cet homme calme et froid en imposait aux cœurs timides.

— Quelles nouvelles, cher ami ? lui demanda vivement la maîtresse de la maison.

— Elles ne manquent pas, répliqua-t-il sèchement. La première et la plus certaine, c'est que Metternich a donné sa démission.

— Chut!

— Dans une heure, la nouvelle sera publique ; je viens de chez lui, sa démission a été acceptée, et ce grand homme se demande, à l'heure qu'il est, sous quel déguisement et de quel côté il pourra s'enfuir.

— Est-ce que le peuple pille les maisons? demanda obstinément le gros conseiller.

— Non, mais il s'arme, les arsenaux s'ouvrent devant lui.

— Ne peut-on pas les défendre ?

— On les ouvre, au contraire, par ordre de l'empereur.

— Impossible !

— J'ai une proclamation dans ma poche, qui invite les étudiants et la bourgeoisie à se procurer des armes dans les arsenaux, pour maintenir l'ordre. Il peut y avoir déjà environ dix mille étudiants et ouvriers armés. Cette nuit il y aura des combats et des barricades dans les rues.

Tout cela fut dit avec un calme effrayant.

— Eh bien, je n'attendrai pas l'orage, fit l'inspecteur. Au petit bonheur ! Sauve qui peut!

Chacun s'empressa, à son exemple, de prendre congé de Mme de Plankenhorst.

Bencze Rideghvary resta le dernier.

— Et vous, cher ami, où irez-vous? demanda Mme Antoinette lorsqu'il vint lui serrer la main.

— Nulle part, je reste à Vienne, répondit-il.

Et il fut peut-être le premier à quitter la ville, mais il ne voulait pas dire, sans doute, où il allait.

Pendant ce temps, le gros conseiller était entré chez le portier de l'hôtel Plankenhorst. Il n'osait pas s'enfuir comme les autres. D'ailleurs, il était si gros, comment aurait-il pu courir?

— Mon cher ami, dit-il au portier en lui tendant un billet de banque, n'avez-vous pas une cave, un sous-sol, à me louer? Cachez-moi, je vous en prie. Et si les cannibales viennent faire des perquisitions dans la maison, dites-leur que c'est un pauvre tailleur qui y habite avec sa femme, malade de la petite vérole. Peut-être s'éloigneront-ils alors. Faites cela pour moi, monsieur le régisseur.

Le portier dit en souriant :

— Je sais un moyen bien plus sûr pour vous faire sortir d'ici et vous transporter où vous voudrez.

— Quel moyen? il n'y a plus de fiacres!

— Non, mais il y a une autre voiture. Le fourgon des morts.

— Comment?

— Sans doute, l'autorité a donné ordre de tenir prêt dans toutes les rues des fourgons pour emporter les morts. C'est une attention très délicate. Or, comme dans cette rue personne n'a été tué encore...

— Vous voulez que je monte dans cette horrible voiture?

— Sans doute, on ne s'avisera pas de vous y chercher, et, pour quelques louis, les conducteurs vous mèneront jusqu'au cimetière, hors de la ville; une fois là, vous irez où vous voudrez.

Le conseiller eut la chair de poule; mais, comme il n'y avait pas à hésiter, et qu'il entendait le bruit de la fusillade qui se rapprochait toujours davantage, il prit son parti et se laissa enfermer dans le fourgon des morts.

Le portier en eut un fou-rire qui dura plusieurs minutes.

Cependant on entendait aussi, du salon, le bruit de la fusillade. Alphonsine, éperdue de frayeur, vint trouver sa mère, mais elle ne se jeta pas dans ses bras. Ces deux femmes ne s'embrassaient jamais.

— Ils nous ont tous quittées, ma mère!

— Les lâches imbéciles! dit celle-ci avec mépris.

— Et nous, où fuirons-nous?

— Nulle part; nous resterons ici.

— Au milieu du danger?

— Nous dominerons la situation.

Alphonsine crut que sa mère avait perdu l'esprit. Mais celle-ci donna immédiatement ordre à ses domestiques d'allumer toutes les lampes, tous les flambeaux et les candélabres de la maison, et de les placer devant les fenêtres ouvertes. Puis elle arracha de son lit les rideaux de soie blanche, avec le baton doré qui les soutenait, et les suspendit à son balcon en guise de drapeaux. Elle fit aussi deux larges cocardes blanches, pour elle et pour sa fille, et, au moment où le peuple électrisé passait devant ses fenêtres dans le plus grand tumulte, elle s'avança sur le balcon et cria :

— Vive la liberté!

On répondit à ce cri par un redoublement d'enthousiasme. Les mouchoirs flottaient, les chapeaux étaient jetés en l'air. On cassa à coups de pierres les vitres de la maison d'en face, qui était obscure, peut-être parce que les habitants étaient dans la rue à construire des barricades, et l'on cria longuement : Vive les Plankenhorst!

. . . .

Jeno de Baradlay avait passé toute la journée chez lui. C'était un jeune homme timide, aux nerfs délicats, qui n'avait jamais eu de volonté. Toute sa vie, il avait subi l'influence des autres, soit celle de ses parents, soit celle de ses chefs. En dernier lieu, c'était Alphonsine qui le dirigeait.

Il avait eu la fièvre toute la journée. Le tumulte de la rue l'exaspérait sans le faire réfléchir. Savait-il seulement ce que c'était que la liberté? Les gens avec lesquels

il avait vécu jusque-là ne lui en avaient jamais parlé.

Le bruit qu'il entendait lui faisait comprendre que le peuple se soulevait, mais pourquoi ? Peut-être avait-il perdu l'esprit, peut-être se vengeait-il. Il pouvait être victorieux, mais à quoi lui servirait la victoire ? Jeno ne se le figurait pas.

Il ne fit donc que penser à Alphonsine.

Qu'était-elle devenue ? Avait-elle été préservée?

Il voulait courir jusqu'à la maison des Plankenhorst, mais il avait horreur des boulets qui balayaient les rues, du bruit qui allait toujours croissant. D'ailleurs, il ne s'était jamais battu, il ne savait se servir ni du sabre, ni du fusil ; qui aurait-il pu protéger ?

Cependant la rumeur augmentait toujours et les inquiétudes du diplomate allaient croissant; à neuf heures du soir, il n'y tint plus. S'il ne pouvait protéger Alphonsine, il mourrait du moins avec elle. Il sortit.

Les hommes braves et courageux ne peuvent pas s'imaginer quel héroïsme il faut à un homme faible et craintif pour aborder les périls dont les forts se jouent. Mais il n'en a que plus de mérite, celui-là que les balles font trembler et qui les affronte, soit pour l'honneur, soit pour la patrie, soit par amour.

A peine Jeno fut-il dans la rue, qu'un flot de peuple l'entraîna. Ce n'était pas une troupe en fureur animée par la soif du sang, c'était une foule ivre de joie et d'enthousiasme.

Des vieillards, des jeunes gens, des ouvriers, des marchands, des soldats, des femmes, des étudiants, marchaient ensemble, bras dessus, bras dessous, pleurant de joie, s'embrassant, riant, répétant les mots de *liberté* et de *victoire*. De temps en temps, un individu montait sur les épaules de ses camarades, il annonçait quelque nouveau succès; puis on recommençait à s'embrasser, à rire, à pleurer et à crier, et le flot reprenait sa marche grossissant sans cesse.

Jeno était complètement subjugué. C'est que le sentiment qui remplit le cœur humain dans de pareils moments n'a de nom dans aucune langue. Celui-là même qui ne le comprend pas en est remué jusqu'au plus profond de son être. Jeno entendait annoncer, au mi-

lieu des cris de joie, la chute des hommes les plus puissants renversés par cette puissance, mille fois plus grande encore : *le peuple*. Ces hommes avaient été les seules idoles du jeune homme jusqu'à ce jour, et, pourtant, un tel magnétisme s'était communiqué à son âme qu'au lieu de la douleur, c'était une joie insensée, toute la chaleur de la jeunesse qu'il se sentait au cœur.

Cependant il tremblait d'entendre nommer les Plankenhorst, il tremblait d'apprendre que leur maison avait été démolie, comme celles de toutes les personnes haïes du peuple. Quelle fut donc sa surprise lorsque, en tournant le coin de leur rue, il vit la maison Plankenhorst nageant dans un flot de lumière, couverte de drapeaux blancs, et un jeune étudiant penché sur le balcon et haranguant la foule.

Jeno perdit tout à fait la tête. D'ailleurs il ne savait plus où il allait, c'était la foule qui l'entraînait.

Tout à coup, il se trouva au milieu de l'escalier de l'hôtel. Une longue file descendait l'escalier, tandis qu'une autre file non moins longue le montait. Tous acclamaient les nobles femmes patriotes, et agitaient leurs chapeaux ornés de cocardes blanches.

Enfin Jeno fut poussé dans le salon. A peine put-il reconnaître Alphonsine et sa mère dans les deux femmes aux visages rayonnants qui se tenaient près d'une table au milieu de la salle. Mme Antoinette faisait des cocardes, et sa fille les attachait sur la poitrine ou sur le chapeau des héros populaires qui se présentaient devant elle, ce qui rendait ces hommes fous d'enthousiasme. — Ils embrassaient tour à tour la cocarde et la main qui l'avait attachée.

Dès qu'Alphonsine eut aperçu Jeno, elle se précipita vers lui les bras ouverts, elle l'embrassa en pleurant et en répétant :

— Oh ! mon ami, quel beau jour !

Puis elle l'embrassait de nouveau devant toute la foule et devant sa mère, et tout le monde trouvait cela fort naturel.

Ces démonstrations d'affection rendirent la vie à Jeno, pourtant le baiser de Judas n'était pas plus perfide que celui-là !

Le jeune Baradlay ne s'étonna plus de rien. Dans ces jours d'enivrement les miracles ne semblent-ils pas naturels ? Il trouva donc tout simple de se rendre le lendemain et le surlendemain, dès l'aube, à la maison Plankenhorst, d'y trouver une foule d'étudiants et d'orateurs populaires, d'y rester jusqu'au soir, de serrer de temps en temps Alphonsine contre son cœur. La fièvre était dans l'air. La terre s'était rapprochée du soleil.

Le 15 mars arriva, le jour de la publication de la constitution nouvelle, le grand jour de la liberté de la presse.

Cent nouveaux journaux surgirent tout à coup, sortis de la plume de jeunes gens bouillants d'espoir ; des enfants les vendaient dans les rues, et l'on s'attroupait pour les lire.

Un grand drapeau national flottait sur la vieille tour de l'église Saint-Etienne.

Les fêtes populaires se succédaient ; il y eut une fête superbe pour la proclamation de la Constitution. L'empereur et l'impératrice y prirent part sans escorte, entourés par le peuple en délire.

Ce furent ensuite les victimes de la veille qu'on enterra avec solennité. On leur paya un tribut de larmes et de bénédictions, à tous ces braves qui étaient morts pour la liberté !

Bientôt après arriva la députation de la Diète hongroise, qui vint féliciter le peuple de Vienne. Quel enthousiasme, quelle joie délirante ! Quelle sainte fête de la fraternité ! La députation fut menée en triomphe par la foule qui s'était portée au devant d'elle. Chacun voulut serrer la main de ces amis, de ces frères !

Quel beau rêve ! Nous y étions pourtant nous-même, nous avons senti ces étreintes passionnées, il nous semble les sentir encore ! — Mais n'en crois cependant rien, jeune lecteur, c'est un poète qui te raconte ses rêves. Ce temps est déjà si loin de nous !

Lorsque Jeno et Alphonsine entendirent l'hymne national hongrois retentir dans les rues de Vienne, ils se précipitèrent au dehors, se saisirent par la main, et coururent se joindre à la foule. Comme Jeno se sentit heureux, au milieu de la joie universelle, d'avoir à côté

de lui, à son bras, celle que jusque-là il n'avait osé adorer que de loin ! Elle lui serrait la main, appuyait sa tête contre son épaule, et caressait de son haleine brûlante les joues du jeune homme.

Vers le soir, la ville tout entière ne forma qu'une mer de feu. Toutes les maisons furent illuminées *à giorno*. La foule circulait dans les rues pavoisées... Tout à coup les sons sacrés de la marche de Rakoczy l'attirèrent vers un superbe édifice, et, peu après, parurent au balcon les députés hongrois, les plus grands orateurs de cette nation où l'éloquence est commune. Ils parlèrent avec âme à ce peuple de Vienne qui venait de conquérir la liberté.

Quel fut le saisissement de Jeno, lorsque, au milieu des délégués hongrois, il reconnut son frère Odon. Il avait donc été choisi, parmi les plus éloquents, pour venir féliciter le peuple de sa victoire ?

Son discours fut entraînant. Tous les cœurs battirent à l'unisson. Alphonsine agita son mouchoir.

Jeno seul fut saisi d'épouvante, un froid mortel glaça ses veines, peut-être un instinct secret lui faisait-il pressentir que son frère venait de gravir le second degré fatal vers cet échafaud dont on l'avait menacé.

Les deux amants rentrèrent épuisés par toutes ces agitations. Jeno reçut encore sur l'escalier un baiser furtif de sa bien-aimée. Mais ce baiser ne le ranima pas, et il eut la fièvre toute la nuit.

Quant à Alphonsine, arrivée près de sa mère, elle jeta loin d'elle son chapeau orné d'une cocarde blanche, se laissa tomber avec humeur dans un fauteuil, et dit d'une voix sourde :

— Cette vie m'excède ! Toute la terre m'ennuie !

XIV

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Jeno passa une nuit fort agitée. Dès qu'il fermait les yeux pour quelques instants, il voyait son frère Odon haranguant le peuple, et il se réveillait en sursaut. L'image de son frère le poursuivait ; il en avait peur, mais pourquoi ? Il craignait peut-être que son frère ne l'entraînât avec lui dans le tourbillon de cette révolution.

Aussi, dès l'aube, courut-il chercher asile chez les Plankenhorst.

Les salons de Mme Antoinette restaient ouverts nuit et jour ; un comité permanent y tenait ses séances, auxquelles assistait la maîtresse de la maison. Les jeunes gens dirigeants (c'étaient les étudiants qui formaient la classe dirigeante) allaient, venaient, parlaient librement des intérêts les plus chers de la patrie et de la liberté. Qui aurait eu des soupçons sur deux femmes qui ne s'étaient pas enfuies comme les autres, mais qui étaient restées avec les amis du peuple ?

C'est dans cette fournaise révolutionnaire que se réfugia Jeno pour échapper à son frère.

— Salut ! lui cria Ferenez Goldner, l'orateur du comité, dès qu'il l'aperçut. Nous parlions de toi.

— En quoi puis-je vous servir ? demanda Jeno.

— Apprends, ami, que la liberté court de grands dangers. Il faut être sur nos gardes. La réaction emploie un moyen infernal pour nous arracher la victoire. Elle a rassemblé la lie du peuple, des hommes abrutis par l'ignorance et la débauche, comme il s'en trouve mal-

heureusement plus ou moins dans toute grande ville, et les a excités à commettre des excès, pour ternir notre sainte victoire. La nuit dernière, des gens sans aveu, payés sans doute par les ennemis de la liberté, ont attaqué la ligne du chemin de fer de Mariahilf; ils ont pillé, incendié, commis des cruautés. Puis ils se sont rués sur les fabriques de Sechshaus, Fünfhaus, ils les ont saccagées, ils ont dévalisé des maisons particulières ; à présent ils se jettent sur les couvents de femmes, ternissant ainsi les glorieux jours de notre triomphe. C'est ici que commence notre mission. Nous, jeunes gens, soldats de la liberté, c'est à nous d'ouvrir les yeux à cette foule égarée ! C'est à nous de faire rentrer la révolution dans sa voie légale, avec les armes de la puissance morale. Pas de temps à perdre ! Courons au devant de ces malheureux et arrachons-leur notre pauvre drapeau souillé de boue. Gloire à toi de venir à nous et de nous aider dans ce rude combat ! Marchons, ami.

Mais Jeno n'avait nulle envie de se joindre à cette bouillante jeunesse. Cependant, ne voulant pas refuser devant Alphonsine, il dit à son ami Ferenez d'aller en avant, lui promettant de le rejoindre dès qu'il aurait été chercher ses armes. Si pendant un moment Jeno avait été entraîné malgré lui par l'enthousiasme universel, il sentait maintenant que sa raison l'empêchait de se mêler à une lutte dont il ne comprenait ni le but, ni la portée.

Pendant ce temps, les jeunes étudiants s'étaient partagés par petites troupes et se rendaient sur les points les plus menacés, au devant des misérables qui arrivaient des faubourgs en pillant, tuant et incendiant.

La fabrique d'alcool de Granichstaett n'était plus qu'une ruine fumante. On avait brisé les machines, défoncé les tonneaux ; l'esprit de vin en feu coulait à flots dans les rues. Cette mer de flammes avait préservé jusque-là les sœurs du couvent de Sainte-Brigitte, qui s'élevait de l'autre côté de l'incendie.

Bientôt, pourtant, les plus impatients commencèrent à jeter par endroits du sable mouillé, et construisirent ainsi des chemins praticables jusqu'au couvent.

Mais les abords du couvent avaient été occupés, dès

l'aube, par un détachement de cavalerie commandé par le capitaine Richard de Baradlay.

Depuis près d'un an, Richard était venu se loger à la caserne, au milieu de ses soldats. Il avait pris son métier à cœur et était devenu un officier modèle. Il ne courait plus la ville pour se distraire, et avait rompu avec presque toutes ses relations. Son frère était le seul qu'il vît souvent, espérant avoir par lui des nouvelles d'Edith, mais Jeno ne savait qu'une chose, c'est que, le lendemain du jour où Richard l'avait demandée en mariage, Edith avait été conduite dans une maison d'éducation.

Richard, enfermé ainsi dans sa caserne, était dans une complète ignorance de ce qui se passait au dehors.

Dès que la révolution éclata, il reçut, coup sur coup, six ordres différents du gouvernement.

Dans la première dépêche, on lui ordonnait de disperser sans retard tous les attroupements qui se formeraient dans les rues, et de parcourir la ville avec son escadron.

La seconde dépêche, qui arriva immédiatement après, lui donnait à entendre que l'auteur de la première dépêche avait envoyé sa démission ; on lui recommandait de ménager le peuple.

Un troisième ordre, écrit sous l'empire de la terreur, le faisait marcher avec ces hommes vers les glacis pour se joindre aux autres troupes. Mais, à peine venait-il de faire sonner le boute-selle, qu'une quatrième estafette arriva ventre à terre, avec l'ordre de ne pas quitter la caserne et de s'y barricader.

Une cinquième dépêche, signée d'un nom absolument inconnu, donnait à Richard carte blanche, le laissant libre de faire ce qu'il jugerait à propos, mais le rendant responsable de tout ce qui arriverait dans le quartier.

Enfin, la sixième dépêche annonçait que les signataires des cinq premiers ordres avaient tous donné leur démission, et que le capitaine devait se conduire selon ses propres lumières.

Il se mit donc tranquillement à la tête de ses soldats et parcourut la ville, résolu à empêcher les violences et les excès, mais sans avoir recours aux armes. Lors-

qu'il aperçut l'immense incendie de la fabrique d'alcool, il s'y rendit aussitôt ; mais, voyant que tout secours était inutile, il voulut au moins empêcher les brigands de piller le couvent, et prit position de l'autre côté des flammes. Bientôt, en effet, les incendiaires approchèrent.

— Maître Paul, cria-t-il au vieux hussard qui était en ligne avec les autres soldats, votre pipe est-elle allumée ? Maître Paul lui tendit sa pipe, Richard alluma son cigare.

— Faites-en autant, mes amis, dit-il à ses soldats, et voyons tranquillement ce qui va arriver.

Au même moment, un singulier personnage accourait de l'autre côté de la place. Il portait un uniforme que Richard n'avait jamais vu, il était armé d'un sabre, et coiffé d'un grand chapeau calabrais, orné d'une grande plume d'autruche noire. Sa démarche était hardie, mais il ne ressemblait pas à un militaire.

Il aborda Richard.

— Salut, ami ! Vive l'ordre et la liberté !

— Salut !

— Je suis Ferenez Goldner, capitaine du deuxième bataillon des étudiants.

— En ce cas, nous sommes camarades.

— Vive la fraternité ! cria Goldner, en serrant la main de Richard.

— Que nous amènes-tu de bon ? fit celui-ci.

— J'ai appris, répondit l'étudiant, que quelques hommes, payés par nos ennemis, se portaient à des excès qui jettent de l'ombre sur le triomphe de la liberté, et je suis venu mettre fin à la violence.

— Comme cela, tout seul ? Mais, par le diable ! je ne sais si je pourrais en venir à bout, moi, à la tête de mon escadron.

Le jeune homme releva fièrement la tête.

— Oui, tout seul, avec les seules armes de la justice et de la vérité ! C'est notre voix qui a réveillé le peuple de sa torpeur, c'est à notre voix qu'il s'est levé pour reconquérir la liberté, c'est donc à notre voix qu'il s'arrêtera, apprenant qu'on le trompe et qu'on le conduit sur une pente fatale.

— Eh ! bien, je suis curieux de voir cela.

— Tu verras. Un mot enthousiaste a plus de pouvoir ci qu'une batterie de canons. Je te prie donc, ami, re-ire-toi avec tes hommes, et laisse-moi agir.

— Je te laisse libre de faire tout ce que tu voudras, nais je ne me retirerai pas, car ensuite il me serait mpossible de revenir.

— Soit, reste donc comme spectateur. Ton nom?

— Richard de Baradlay.

— En vérité? Je viens de faire connaissance avec ton rère. C'est sur les barricades que nous nous sommes vus pour la première fois.

— Mon frère Jeno, sur les barricades?

— Sans doute, c'est un des bons, il ne s'éloigne jamais le notre quartier général, la maison Plankenhorst.

A ces mots, Richard se pencha en avant sur son cheval pour regarder son interlocuteur bien en face.

— La maison Plankenhorst est votre quartier général!

— Comment, tu ne le sais pas? Ces deux nobles femmes sont les soutiens les plus fermes de la liberté. C'est d'elles que nous viennent les meilleures idées. Ce sont elles qui nous instruisent des intrigues de la réaction; elles connaissent les côtés faibles de nos ennemis. C'est à elles que nous devons une partie de notre victoire.

Richard n'y tint plus, il descendit de cheval, passa son bras sous celui de l'étudiant et l'emmena vers la porte du couvent.

— Les dames Plankenhorst sont donc restées ici? Et elles se sont mises à la tête de la révolution? Connaissez-vous ces femmes?

Ferenez se mit à sourire.

— Sois tranquille, ami, nous connaissons bien leur passé. Mais elles se sont mises franchement avec nous. Le cœur d'une femme, vois-tu, est toujours accessible aux nobles passions. Cependant nous ne nous fions ni à elles ni à personne sans restriction. Nous avons notre police à nous, et si elles se rencontraient avec un seul de leurs anciens amis, si elles recevaient une seule lettre du dehors, nous en serions informés.

— Et mon frère Jeno est parmi vous? Il porte cet

uniforme, ce chapeau calabrais, et des pistolets comme vous ?

— Oui, c'est Alphonsine de Plankenhorst qui lui a fait sa cocarde. Au surplus, tu vas le voir à l'instant, c'est ici que nous nous sommes tous donné rendez-vous.

— Eh bien, ami, fit Richard, j'ai fait mon possible pour croire tout ce que tu m'as dit jusqu'à présent ; mais, quant à ce que tu dis de mon frère, je ne le croirai jamais, quand même je le verrais de mes propres yeux !

Pendant ce temps, une troupe de ces hommes était déjà parvenue à traverser les flammes et s'avançait vers le couvent ; la mission du jeune étudiant allait commencer.

Malheureusement, il n'avait pas affaire à des héros, à des hommes du peuple se dévouant à une grande cause, mais à une bande féroce soudoyée par les ennemis, à la tourbe de la nation.

A leur vue, Ferenez Goldner lui-même fut pénétré de dégoût. On pouvait se demander où se cachaient en temps ordinaire ces sauvages à demi-nus. Ce n'est pas le travail qui les faisait vivre, mais le vol et le pillage.

Quelle était la main infernale qui les avait réunis et ameutés contre les citoyens paisibles ?

Il y avait à la tête de cette bande un géant, un ancien agent de police (qui l'était encore peut-être) ; il était sale et déguenillé comme les autres, et brandissait dans sa main une énorme barre de fer. Quand il vit sa troupe en nombre, il poussa un rugissement.

— Au feu, les nonnes ! cria-t-il, en désignant le couvent. Ses compagnons répondirent par un cri de joie. Mais la trompette des hussards, qui domina leur hurlement, refroidit un peu cet enthousiasme.

— Au nom du ciel, ami, dit l'étudiant à Richard, ne commande pas l'attaque, évitons l'effusion du sang. Je vais tâcher de les persuader.

— Eh bien, parle donc, répliqua Richard, je resterai près de toi.

— Viens, donne-moi la main, ils verront par là que les citoyens et les soldats fraternisent.

Ils montèrent ensemble les degrés qui conduisaient au couvent.

— « Frères ! » commença Ferenez.

Et il leur dit des choses sublimes sur la liberté, sur les devoirs des citoyens, sur les artifices de la réaction, sur la patrie, les jours glorieux, etc.

Ce qui n'empêchait pas l'orateur et l'officier de recevoir une pluie de pommes cuites, des morceaux de briques, des pelures de pommes de terre. L'étudiant parlait toujours, mais sa voix était couverte par des clameurs sauvages.

— Je commence à en avoir assez, dit tout à coup Richard. A mon tour de montrer ce que je peux faire.

— La tâche est lourde, fit l'orateur en s'essuyant le front, mais encore un peu de patience, je t'en supplie.

Et il continua son discours, pendant que l'homme à la barre de fer en faisait un autre, et que les pierres et les pommes cuites continuaient à tomber de tous côtés, même sur les hussards et sur leurs chevaux qu'on avait peine à maintenir.

Enfin, un nouveau personnage parut, et le visage de Ferenez s'illumina.

Il avait un type singulier. Un corps long et maigre, un grand nez, des cheveux flottants. Il arrivait au pas de course et vint se placer à côté des deux amis.

— Salut ! Me voilà, ne craignez plus rien. Vous aviez du fil à retordre. C'est que mon ami Ferenez est un orateur éloquent, mais un orateur tragique. Il est à sa place quand on veut arracher des larmes. Mais à ce public-là il ne faut que le rire, et même du plus gros. Vous verrez, lorsque moi, Hugues Mausmann, lieutenant-général de la seconde légion, je vais commencer à leur parler en vers. Vous allez voir comme ils seront étonnés, comme ils se mettront à rire. Alors nous en ferons ce que nous voudrons.

— Eh bien, hâte-toi de faire rire ton public, dit Richard, car autrement je me verrais forcé de le faire pleurer.

Mausmann étendit sa longue main avec un geste comique et fit signe qu'il voulait parler. Puis il tira de sa poche sa tabatière, frappa dessus et prit une pincée de

tabac, d'une façon si drôle que le tumulte s'apaisa pour un instant. Il saisit l'occasion et commença son improvisation en vers, disant les choses les plus baroques, trouvant les rimes les plus inattendues et les plus ridicules. Il s'empara même du capitaine dans un mouvement d'enthousiasme comique, et le serra contre son cœur.

— Ami, murmura Richard à son oreille, tout cela ne les déride pas.

Et Hugues continua son improvisation, mais on ne l'écoutait plus. On se remit à hurler et à lancer des projectiles. A un moment donné, un œuf vint tomber sur le nez de l'orateur, et cet œuf en se brisant inonda de son contenu tout le visage de l'étudiant.

— Trouve une rime à cela ! lui cria-t-on.

Et un rire grossier, le plus brutal des rires, s'éleva alors dans les airs.

C'était la dernière menace de ces sauvages, prêts à déchirer ceux qu'ils venaient de rendre ridicules.

Richard jeta son cigare et descendit les marches.

Ferenez l'enlaça de ses bras pour le retenir.

— Ami, frère ; ne fais pas cela ! Ne donne pas le signal du carnage ! Ce n'est pas ce sang répandu que nous regretterions, mais la haine, la haine implacable qui en est le résultat inévitable. Une fois que le sabre des soldats se sera trempé dans le sang du peuple, nous n'aurons plus le même autel. Essayons encore un moyen pacifique.

— Lequel ?

— Monte chez les sœurs, parle-leur, parle à la supérieure. Dis-lui que, pour éviter l'effusion du sang et la guerre civile, mortelle pour un pays, — car elle ne finit pas une fois qu'elle est commencée, — nous les supplions de fuir, d'emporter leurs trésors avec elles, de passer par la porte de côté, gardée par tes soldats, et de rentrer au plus vite dans l'intérieur de la ville. Les prêtres nous ont fait bien du mal, mais nous ne voulons pas qu'on s'en venge sur des femmes ; nous sommes venus pour les défendre, mais elles, à leur tour, qu'elles nous aident à empêcher le massacre. Va, monte ; pendant ce temps je resterai avec Mausmann,

et nous retiendrons ces misérables avec nos âmes, avec nos corps !

Richard serra la main de l'étudiant.

— Vous êtes de braves enfants, dit-il, c'est bien ! Je vais faire ce que tu veux. Retiens les bêtes féroces, je vais faire envoler les colombes.

Et il sonna à la porte du couvent. Il était pénétré de respect pour ce noble héroïsme avec lequel quelques jeunes gens se jetaient, sans armes, au-devant d'une foule furieuse, pour épargner le sang, même le sang de ces misérables.

La porte du couvent s'ouvrit devant Richard, quand on eut aperçu son uniforme, et se referma soigneusement derrière lui. Tout en montant l'escalier, le jeune officier se demandait comment il allait s'y prendre pour engager les sœurs à fuir, pour leur faire comprendre pourquoi il fallait empêcher l'effusion du sang. Il trouvait quelque peu singulier, pour lui, soldat, d'aller conseiller à des femmes de fuir, lorsqu'il n'avait qu'à tirer son sabre pour les défendre ; mais, enfin, il se disait que ces temps n'étaient pas des temps ordinaires, et que, d'ailleurs, les sœurs n'étaient pour ainsi dire pas des femmes, mais un corps dans la nation.

Richard ne trouva personne dans les corridors ; mais, en entrant dans le réfectoire, un tableau émouvant vint frapper ses regards. Toutes les vitres de la salle avaient été brisées, et, de l'autre côté, loin des fenêtres, gîsait par terre une des sœurs à l'agonie. Comme elle était déjà malade, le bruit terrible qu'on avait entendu toute la matinée avait déterminé chez elle une crise nerveuse qui l'achevait. Les autres étaient groupées autour d'elle dans l'attitude du désespoir, et, parmi tous ces visages pâlis par l'émotion, il y en eut un qui bouleversa Richard jusqu'au plus profond de son être. Il avait reconnu Edith. C'était donc là que respirait sa bien-aimée !

La jeune fille aperçut aussitôt le seul être qu'elle aimât en ce monde, et un rayon d'espoir et de bonheur illumina son noble visage.

Cependant la supérieure s'avança vers Richard, et lui demanda avec calme ce qu'il désirait. Et celui-ci,

oubliant en un instant et ce qui l'amenait, et le discours éloquent qu'il avait préparé, s'écria :

— Je vous jure sur mon âme qu'en un clin d'œil toute cette canaille va être dispersée, soyez sans crainte!

Puis, son regard rencontra encore une fois celui d'Edith. Il vit cette pauvre enfant pâle d'épouvante, il entendit les hurlements des bêtes fauves qui montaient du dehors, il n'y tint plus. Sans attendre de réponse il se précipita hors de la salle, descendit en courant l'escalier, sortit du couvent, passa au milieu des deux étudiants qui n'en pouvaient plus, sauta à cheval, et, tirant son sabre, le bon *Al-bohacen*, il s'écria :

— A l'instant même, dispersez-vous!

Un rire goguenard accueillit ces paroles.

Alors Richard fit un signe, les trompettes sonnèrent, et le capitaine s'élança au foyer même de la sédition, vers le misérable armé de sa barre de fer.

Le géant, attaqué à l'improviste, n'eut plus le temps de fuir, il brandit son arme. Richard crut entendre un cri déchirant parti des fenêtres du couvent :

— Si Edith me regarde, elle verra quel est l'homme qu'elle aime, se dit-il.

Et son sabre soutint, sans plier, le choc terrible de cette masse de fer.

Gloire au bon Al-bohacen, qui n'en fut pas même ébréché, mais gloire aussi au bras qui avait résisté à un coup pareil!

Le géant n'eut pas le temps de lever sa barre une seconde fois, il tomba percé de part en part.

Dès qu'ils virent tomber leur chef, tous ces misérables s'enfuirent au plus vite, jetant leurs armes, ne songeant qu'à se mettre en sûreté. Richard les poursuivit quelque temps, puis il revint sur la place; elle était entièrement libre. En levant les yeux vers les fenêtres du couvent, il aperçut Edith. Mais il n'eut que le temps de jeter un regard sur elle, un nouveau bruit attira son attention. C'étaient des pas mesurés comme ceux des soldats, puis une triste complainte, chantée sur l'air terriblement écorché de la *Marseillaise*.

Bientôt Richard aperçut une troupe armée de fusils.

ourtant ce ne pouvait être des soldats, chacun avait n costume différent. Mais tous avaient au bras un iban blanc, ce n'étaient donc pas non plus des in-endiaires.

— Qui êtes-vous ? leur demanda le capitaine en ga-pant au devant d'eux.

— Des gardes nationaux, fut-il répondu avec orgueil.

— Et que voulez-vous ?

Cette question dérouta complètement le commandant, rave cordonnier, qui se grattait la tête sans savoir ue répondre. Heureusement, Goldner et Mausmann rrivèrent à son secours à la tête de quelques étudiants. ls chantèrent à Richard, toujours sur l'air écorché de a *Marseillaise*, des vers qui laissaient à entendre que la iission de la garde nationale était de maintenir l'ordre, 'empêcher les excès, de résister à la réaction et de ropager la fraternité parmi le peuple.

Richard écouta ce chant jusqu'au bout, puis il dit :

— C'est très-bien, mes amis, mais je voudrais main-enant entendre, en prose, et sans récitatif, ce qui me este à faire.

— Aidez-nous dans notre entreprise, joignez-vous à ous.

— Je ne demande pas mieux, mais je suis soldat de 'armée régulière, j'ai ma consigne. Avez-vous un ordre our moi.

Le brave commandant fut encore plus embarrassé ue la première fois, mais les étudiants lui soufflèrent le nouveau sa réponse.

— Oui, j'ai l'ordre des étudiants.

— Mais je ne dépends pas de ces messieurs.

— Monsieur le capitaine ! reprit le commandant in-ligné.

— Ne vous mettez pas en colère, je dois obéir à ma onsigne ; mais, envoyez un délégué au ministère de la uerre et chez le commandant militaire, faites-leur xpliquer les dangers de la situation, et obtenez un rdre pour moi. Jusque-là, nous resterons, chacun avec os hommes, en présence l'un de l'autre.

Le commandant consentit, il envoya les deux plus

fâmeux orateurs : Mausmann, chez le commandant général, et Goldner, au ministère de la guerre.

Richard eût très bien pu abandonner la place aux gardes nationaux et se retirer avec ses hommes, il se trouvait même par là dégagé de toute responsabilité; mais la pensée qu'il était le défenseur d'Edith remplissait son âme d'une joie indicible, et il tenait à l'être le plus longtemps possible.

Au bout de deux heures, les envoyés revinrent. Tous deux remirent à Richard une grande lettre cachetée. Le capitaine lut d'abord celle du commandant général. Elle n'était pas des plus flatteuses. Richard y était vertement réprimandé pour sa mollesse. Pourquoi n'avait-il pas étouffé la révolte dès le commencement? pourquoi l'avait-il laissée prendre des proportions si grandes? Il fallait massacrer toute cette canaille sans miséricorde. A l'avenir, on lui recommandait plus de fermeté.

L'autre lettre n'était pas plus douce. On y traitait Richard de jeune écervelé et de brouille-tout. On lui reprochait d'avoir commencé l'attaque sans rime ni raison. On lui conseillait, pour une autre fois, plus de tact et de modération, et on lui recommandait formellement de s'abstenir désormais de toute démonstration à main armée.

Richard serra les deux lettres. Puis, tirant son sabre, d'une main il en prit la pointe, de l'autre main la poignée, et il fit plier la lame en disant :

— Mon bon sabre, je te briserais en ce moment, si tu n'étais mon seul, mon dernier ami!

Il s'approcha ensuite du commandant :

— L'ordre est rétabli, dit-il. A vous maintenant de le maintenir.

Et il lança son cheval au galop, en faisant signe à ses hussards de le suivre.

— C'est dommage, murmura Maître Paul, d'un coup nous aurions aussi balayé ceux-ci!

XV

CELLES QUI SAVENT AIMER.

Tout beau rêve a une fin. Réveillons-nous!

C'est la nuit, la plus noire, la plus lugubre des nuits. Une grande ville est plongée dans les ténèbres. Pas une lumière dans les rues, pas une lumière aux fenêtres. Rien qu'un éclair qui, de temps à autre, sillonne le ciel noir. Tout est désert; partout un silence de mort. — Cette ville est Vienne.

Nous sommes à la fin d'octobre, la ville est assiégée de trois côtés à la fois. Une partie de la population s'est enfuie, l'autre s'est portée aux remparts et se défend avec courage. On peut faire beaucoup de chemin dans la ville sans rencontrer âme qui vive.

Cependant voici une barricade. Des hommes armés l'entourent, mais ils restent également dans l'obscurité et le silence. Quelques-uns dorment sur la pierre, d'autres se parlent à voix basse. Nous y retrouvons nos amis, Mausmann et Goldner. Ce dernier a perdu un de ses bras. Ils sont assis l'un près de l'autre.

— Mon ami, disait Ferenez, j'ai le pressentiment que cette nuit est ma dernière nuit. Je ne regrette que mon pauvre amour. Promets-moi, si je meurs, de ne pas oublier ma prière.

— Ai-je le cœur insensible comme une pierre? répondit Mausmann, qui ne pouvait s'empêcher de rimer.

— Promets-moi de porter à Alphonsine ces lignes, et dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle.

Pour le coup, Mausmann cessa de plaisanter.

8

— Sais-tu, Ferenez, dit-il, quelle est ma conviction ?

— Est-ce à mon tour de chercher les rimes ?

— Je ne plaisante pas. Je suis persuadé que ce sont ces femmes qui nous ont trahis.

— Grand Dieu ! Qu'est-ce qui te le fait supposer ?

— Tous nos projets, même les plus secrets, sont immédiatement connus de nos ennemis.

— C'est qu'ils ont de bons espions.

— Leurs meilleurs espions sont sûrement les Plankenhorst.

— Mais c'est impossible ! Songe donc que le portier de leur hôtel nous est entièrement dévoué, qu'il sait quels sont ceux qui entrent ou qui sortent à toutes les heures du jour et de la nuit, qu'il nous a assuré que, hors nos amis, ces dames ne voyaient personne, sauf la sœur Rosalie du couvent de Sainte-Brigitte qui mène, tous les dimanches, Edith chez ses cousines. Mais ces sœurs ne s'occupent pas de politique, et d'ailleurs elles nous doivent de la reconnaissance. C'est nous qui les avons sauvées.

— J'en suis pour ce que j'ai dit : nous avons eu tort de mêler des femmes à nos affaires.

— Ingrat ! Tu oublies tout ce que nous devons au comité démocratique des dames ; comme elles ont soigné les blessés, comme elles nous ont encouragés ! Ah ! mon ami, sans la femme, il n'y a point de révolution possible. Elle est l'âme de toute grande entreprise. Et ces Plankenhorst, que tu accuses, ne nous ont-elles pas électrisés bien souvent par leur enthousiasme et leur noble amitié ?

— Eh bien, tu verras, enfant, dès que nous serons à bas, elles recevront nos ennemis avec les mêmes démonstrations d'amitié, et elles leur tresseront des couronnes avec les lauriers cueillis pour nous.

Une patrouille vint relever les deux amis, qui allèrent se jeter sur un peu de paille mouillée, afin de reprendre des forces pour le lendemain.

Pendant ce temps, une lourde voiture roulait dans les rues désertes, nôn loin de la barricade. Ses deux lanternes, s'avançant seules dans la nuit noire, faisaient ressortir encore davantage l'épaisseur des ténèbres.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel Plankenhorst. Le cocher descendit de son siège, ouvrit la porte cochère, et entra dans la cour. Deux femmes descendirent de la voiture, une religieuse et une jeune fille. Elles gravirent à la hâte l'escalier, qui n'était éclairé que par le flambeau que la maîtresse de la maison tenait elle-même sur le palier.

Mme Antoinette embrassa sœur Rosalie et le frais et gai visage d'Edith.

— Grâce à Dieu, vous voici arrivées sans accident! dit-elle.

— Vraiment nous avons eu besoin du secours de la Providence pour parvenir jusqu'ici par une nuit aussi noire et à travers les rues dépavées.

— Le ciel protège ses élus.

— C'est un miracle que nous soyons encore en vie. Mais, mon Dieu! où est de nouveau cette petite? Je dois la garder à vue sans cesse. Elle glisse entre mes doigts comme une couleuvre.

— Elle aura été retrouver Alphonsine, lui demander les nouvelles du jour. J'en ai à lui donner qui lui suffiront pour le reste de sa vie!

Tout en parlant, elle conduisit la bonne sœur dans la salle à manger. Une table dressée les attendait, chargée de viandes froides, de friandises, de vins fins, de liqueurs, etc.

— Alphonsine, dit-elle à sa fille, va toi-même chercher le thé pour que nous ne soyons pas dérangées par les domestiques.

— J'y vais, s'écria Edith.

— Restez, mon enfant, vous êtes notre hôte. La peine doit vous être épargnée.

Edith sourit à ces marques hypocrites de sollicitude.

On se mit à table. Mme Antoinette fit asseoir sœur Rosalie auprès d'elle; Edith se plaça à côté de sœur Rosalie. Alphonsine avait apporté le thé. On alla voir si toutes les portes étaient bien fermées et s'il n'y avait personne dans les pièces voisines. Alors la maîtresse de la maison demanda à voix basse :

— Eh bien, que nous fait dire le général?

— C'est demain qu'aura lieu l'attaque définitive, ré-

pondit fort bas sœur Rosalie, se défiant des murs, et même des tableaux et des statues qui décoraient la salle.

— Mais il y a une défection à craindre.

— Laquelle?

— Les insurgés comptent sur l'appui d'un des escadrons qui bloquent la ville et qui a déjà depuis longtemps fraternisé avec les étudiants; c'est un escadron de hussards qui ferme la ligne du blocus entre les cimetières de Mariahilf et de Lerchenfeld. Goldner a parlé devant moi de leur projet : si la ville est prise d'assaut, les insurgés espèrent que non seulement ces soldats faciliteront leur fuite, mais qu'ils les entoureront, les entraîneront avec eux, et les défendront contre toute attaque. Ils espèrent ainsi pouvoir atteindre la Hongrie et la Galicie. Mais on ne sait pas encore si le capitaine de l'escadron est dévoué ou non à la révolution. Ce capitaine est Richard de Baradlay.

— Celui qui nous a défendues contre les incendiaires?

— Oui, vous le devez aux beaux yeux d'Edith. Eh bien, ce capitaine est adoré de ses soldats. S'il leur dit : « Battez-vous, » ils seraient capables de se battre contre leur propre père. Mais il nous est arrivé un auxiliaire inattendu pour le décider en faveur des insurgés et pour le perdre plus sûrement.

— Lequel?

— Une femme.

— Une femme?

— Oui, une femme capable de toutes les hardiesses, la plus dangereuse des femmes, la mère des jeunes Baradlay.

— Comment a-t-elle pu franchir la ligne du blocus?

— D'une façon hardie et presque incroyable! C'est Ferenez qui nous l'a raconté. Cette grande dame si délicate s'est habillée à Schwechat en marchande de légumes, et, se joignant à une véritable marchande, elle a traversé, avec une hotte sur le dos, toutes les lignes de soldats en leur vendant des légumes et de l'eau-de-vie. Entrée dans la ville, elle s'est logée rue du Chanteur, nº 17, chez cette même marchande.

— Singulière hardiesse pour une femme du monde!

— Et que veut-elle?

— Emmener ses fils.

Les regards des deux jeunes filles se rencontrèrent à ces mots. Les yeux d'Edith brillaient de fierté, ceux d'Alphonsine étincelaient de colère.

— Pourquoi veut-elle emmener ses fils? demanda la sœur avec étonnement.

— Afin qu'ils servent le nouveau gouvernement hongrois. Vous savez que la révolution a éclaté en Hongrie. Madame de Baradlay n'a pas encore pu rejoindre ses fils, mais je sais de bonne source qu'elle parlera au capitaine. Or, c'est très important pour nous, car en supposant qu'il eût hésité à prêter main forte aux insurgés, sa mère l'y décidera. Faites-le savoir au général comme une chose certaine. Demain soir est le moment fixé pour l'évasion des insurgés; le général n'aura qu'à faire entourer par des troupes sûres l'escadron de Richard de Baradlay. Qui commandera de ce côté?

— Othon Palviez, à la tête de ses cuirassiers.

— Parfait. Les hussards seront décimés, et Richard sera fusillé.

Etait-ce une cruauté froide, le plaisir infernal de faire souffrir, qui engageait cette femme à parler ainsi devant Edith?

Qui pourrait deviner ce qui se passe dans les replis secrets du cœur humain? La fin de cette histoire nous expliquera peut-être cette énigme. Dans tous les cas, si on avait espéré se repaître de la douleur d'Edith, on s'était trompé. Edith continuait à manger de bon appétit, et pas une fibre de son visage ne trahit son émotion.

Alphonsine suffoquait de rage en la voyant si calme. A la fin, n'y tenant plus, elle dit :

— Il paraît, ma chérie, que la perspective de voir ton fiancé fusillé ne t'émeut guère?

— Indomptable! murmura Mme Antoinette.

Sœur Rosalie leva dévotement les yeux vers le ciel, comme pour prier le Saint-Esprit d'adoucir ce petit cœur de démon. Et Edith, sans paraître remarquer les regards de bête fauve que ces trois femmes jetaient sur elle, dit doucement :

— Alphonsine, verse-moi, je te prie, un peu de char-

treuse, si je reste au couvent, il faudra que je m'y habitue.

Alphonsine lui tendit la bouteille, Edith se versa de la liqueur; elle remplit aussi le verre de sœur Rosalie jusqu'au bord, et sa main ne tremblait pas!

Sœur Rosalie s'écria qu'elle avait beaucoup trop de liqueur, elle appela Edith « petit démon ; » mais, en somme, comme elle adorait la chartreuse, elle avala d'un trait tout le contenu du verre.

Mme Antoinette continuait ses révélations :

— Mme de Baradlay reviendra ensuite à Vienne pour chercher son troisième fils ; n'oubliez pas d'en prévenir le général. Mais, ne précipitez rien. Richard est très soupçonneux. Une imprudence perdrait tout, et il faut qu'il périsse, quand mille anges veilleraient sur lui !

Et Edith continuait à se verser de la liqueur et à faire boire la sœur. Elle jouait son rôle avec un si grand calme que ses cousines finirent par croire qu'elle avait pris goût à la vie du cloître, et que rien ne l'intéressait plus que le paradis dans l'autre monde et une table bien servie dans celui-ci.

Bientôt elle feignit d'être accablée de sommeil, sa tête se pencha en arrière, ses yeux se fermèrent, mais, derrière ses longs cils baissés, elle voyait distinctement tous les visages.

On ne la regarda plus alors, ni avec ironie ni avec haine, mais avec l'attention des malfaiteurs.

— Est-elle toujours ainsi? demanda Mme de Plankenhorst.

— Son penchant dominant est la paresse, répondit la sœur d'un ton doctoral; rien ne l'intéresse, ni les travaux, ni la lecture ; elle aime à ne rien faire. C'est une personne sans passions, elle n'a de goût à rien qu'à manger et à dormir.

— Il ne faut pas contrarier sa nature, nous lui payerons sa dot au couvent. Il sera plus heureux pour elle d'y rester jusqu'à la fin de ses jours. Dans notre maison, elle serait obligée de travailler de nouveau.

— Richard de Baradlay est donc irrévocablement perdu pour elle?

— Irrévocablement. Quoi qu'il fasse, c'est un homme

ıort. S'il favorise l'évasion des insurgés, il est perdu. 'il résiste à l'entraînement des hussards, il sera tué ar deux de ses propres hommes; tout est prévu. D'une ıçon ou de l'autre, demain il aura cessé de vivre.

Edith semblait toujours profondément endormie. Elle ntendit avec quelle froide cruauté, avec quelle joie, es trois femmes parlaient des massacres du lendemain, rédisant la mort ignominieuse de tous ceux qu'elles ommaient, la veille encore, leurs bons amis, leurs hé-os invincibles, leurs frères. Edith eut besoin de toute a force de son âme pour refouler son indignation et ester immobile.

Enfin l'heure du départ sonna.

Une main froide se posa sur son épaule. La jeune fille ait néanmoins quelque temps à ouvrir les yeux, puis lle descendit l'escalier en chancelant, comme un enfant éveillé dans son premier sommeil. Mme Antoinette les 'econduisit jusqu'en bas.

— Il n'y a pas un seul homme dans toute la maison, lit-elle, on les a tous appelés aux barricades, je suis lonc forcée de fermer moi-même la porte. Si mon vieux ocher n'était pas boîteux et sourd, on l'aurait emmené ıussi.

En réalité, elle n'était descendue que pour être cer-aine qu'Edith était bien montée en voiture à côté de œur Rosalie. Le soupçon ne s'endort jamais.

Cependant, quand elle la vit enfoncée dans son coin, ontinuant son sommeil interrompu, elle fut tranquille t remonta gaîment dans ses appartements.

La lourde voiture se mit en mouvement et s'avançait entement. Dès qu'elle eût fait quelques tours de roue, Edith ouvrit les yeux. Elle n'avait qu'une pensée : s'en-'uir, s'enfuir à tout prix ! Chaque minute lui paraissait ıne éternité

Pourtant elle attendit !

Bientôt sa compagne s'endormit et Edith l'entendit 'onfler : la chartreuse ne manquait pas son effet.

La jeune fille ouvrit doucement la portière et sauta ıors de la voiture. Le cocher n'entendit rien : il était ourd.

Et alors, rapide comme l'éclair, elle courut vers l'in-

térieur de la ville, emportée par la toute-puissance de la passion, tandis que la voiture de sa cousine continuait lentement sa course cahotée.

Elle était libre, mais seule, dans une ville plongée dans les ténèbres, cherchant une rue, une maison, où elle n'avait jamais été, pour parler à une femme qu'elle n'avait jamais vue.

Il n'y avait que l'amour, un amour insensé, logé dans un cœur d'enfant, qui pouvait suggérer une pareille idée.

Enfin elle aperçut la tour de Saint-Etienne. Elle savait que la rue du Chanteur devait être de l'autre côté de l'église. Il s'agissait donc d'atteindre d'abord cette église.

La pauvre enfant tremblait de tous ses membres, elle avait la fièvre ; mais au moins il lui était permis de trembler, personne ne la voyait. Toutes les rues étaient silencieuses et désertes, les braves se battaient aux remparts, les timides s'étaient cachés dans les profondeurs des caves.

Edith n'entendait même pas le bruit de ses pas, à peine touchait-elle la terre, entraînée qu'elle était par l'ardeur du dévouement et de l'amour.

Elle ne s'arrêtait que quand l'heure sonnait aux horloges des tours, et elle l'avait déjà entendue sonner deux fois depuis qu'elle errait ainsi. Une demi-heure s'était donc écoulée ! Mais en une demi-heure on peut traverser toute la ville intérieure de Vienne, surtout en courant de la sorte. Elle s'était donc perdue !

Elle rebroussa chemin et revint près de l'église Saint-Etienne. Mais comment voir le nom des rues dans une pareille obscurité ? Elle s'arrêta au carrefour et s'appuya contre une borne ; elle n'en pouvait plus. L'horloge de la tour de Saint-Etienne sonna pour la troisième fois, il était minuit. Au même moment un éclair illumina le ciel ; peut-être était-ce un obus, ou un signal, mais il permit à Edith de distinguer sur la tablette de bronze ces mots : *rue du Chanteur*. Elle faillit suffoquer de joie. L'espoir rentra dans son cœur. Elle était à la première maison de la rue, il n'y avait donc plus qu'à compter les portes cochères pour trouver le numéro 17.

Elle allait à tâtons, pour ne pas confondre les boutiques avec les portes des maisons, et elle comptait toujours : 13, — 15. — A présent ce devait être le numéro 17.

— Qui est là? s'écria-t-elle avec terreur, lorsque, en arrivant dans l'enfoncement de la porte, elle se heurta à un être vivant. Elle saisit de ses deux mains le bras d'une inconnue

— Jésus, Marie, Joseph! dit une voix de vieille, c'est une folle.

— Non, non, pardon, articula Edith, en lâchant la pauvre vieille, j'ai eu si peur!

— Moi encore bien plus. Mais, que voulez-vous!

— Je cherche la maison du numéro 17.

— Qu'y avez-vous à faire, la nuit ?

— Il faut que je parle à une femme.

— A quelle femme?

— A une marchande de légumes, qui est arrivée ici avec une compagne.

— Que lui voulez-vous? Si vous me le dites, je vous conduirai près d'elle.

— Ne m'interrogez pas. Si vous croyez en Dieu, croyez ce que je vous dis en ce moment. Il y va de la vie d'un homme, de deux hommes, — oh! grand Dieu! beaucoup, beaucoup de vies humaines dépendent de ce que je dois lui dire. Si vous savez où est cette femme, conduisez-moi vers elle.

— Eh bien, venez, j'ai la clef de la porte.

La vieille fit passer Edith, entra elle-même, et ferma la porte derrière elle. Ce n'est qu'alors que la jeune fille songea à ce qu'elle faisait. Elle était entrée seule, à minuit, dans une maison étrangère, et se trouvait à la merci d'une inconnue. Une petite lampe brûlait au pied d'un escalier, la vieille femme la prit et l'éleva pour voir le visage de la jeune fille :

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, c'est une novice du couvent des sœurs!

Mais il y avait dans toute la personne, et surtout dans l'expression d'Edith, quelque chose de si noble, de si sublime même, qu'involontairement elle commandait le respect. La vieille femme reprit :

— C'est à la marchande de légumes que vous voulez parler, mademoiselle ?

— Non pas, mais à la personne qu'elle a amenée.

— Que savez-vous de cette personne ?

— Tout.

— Ignorez-vous qu'en disant cela vous exposez votre vie?

— Je le sais.

— Eh bien, alors, venez.

La vieille femme fit passer Edith devant elle, et toutes deux montèrent un escalier très étroit, délabré, dont les murs suintaient l'humidité.

— A droite ! dit ensuite la vieille. Et, après avoir fait plusieurs détours, elles arrivèrent devant une porte faite de planches mal jointes et à moitié pourries. Elle était fermée par un cadenas. Une odeur de carottes et de céleri vint remplir de joie le cœur d'Edith.

Elles entrèrent dans une première pièce pleine de pommes de terre, de navets, de bottes d'oignons ; la vieille femme indiqua à Edith une seconde pièce qui était ouverte, et sortit en refermant la porte derrière elle. Dans cette seconde pièce, il y avait deux chaises de paille ; sur l'une, brûlait une chandelle dans un mauvais chandelier ; sur l'autre, était assise une femme en costume de paysanne.

Elle regarda tranquillement la jeune fille. Son visage ne trahissait jamais ses émotions.

Edith courut à elle avec transport, se jeta à ses genoux, saisit sa main, puis, avec des yeux agrandis par la terreur, elle s'écria :

— Madame de Baradlay ! on veut tuer votre fils !

La pauvre femme tressaillit, mais elle étouffa le cri qui allait lui échapper.

— Richard ? balbutia-t-elle.

— Oui, oui, Richard ! dit vivement la jeune fille, votre Richard ! Oh ! madame, sauvez-le ! Et elle enlaça convulsivement les genoux de l'étrangère.

Celle-ci regarda attentivement cette enfant.

— Tu es Edith ? fit-elle.

— Vous savez mon nom ?

— Je le connais par les lettres de mon fils, et je lis

lans tes yeux que tu ne peux être une autre que la iancée de Richard.

— Oh! madame, je suis la fiancée de la mort, en ce noment! Je sais tout, on a dit devant moi que Richard levait périr irrévocablement, et d'une mort affreuse, soit sur l'échafaud, soit par la main des assassins! Voilà pourquoi j'ai couru vers vous. Vous êtes sa mère. Vous l'aimez. Choisissez-lui une mort plus belle!

— Mais, comment le sais-tu? Comment as-tu appris que je suis ici et que la vie de Richard est menacée?

— Vous êtes trahie. Vos plus fidèles alliés, de jeunes étourdis, ont confié votre secret à des femmes perfides, qui se font passer pour les amies de la liberté, et qui servent le parti ennemi. Ce sont elles qui ont dit, ce soir, devant moi, comment vous et votre fils alliez être trahis demain. Si, après vous avoir vue, Richard se joint aux révolutionnaires, il sera fusillé; s'il leur résiste, il sera assassiné. Je ne sais pourquoi elles ont ainsi parlé devant moi. Pour briser mon âme, sans doute!

Un sanglot s'échappa de la poitrine de la jeune fille.

— Cependant elles se sont trompées, continua-t-elle, mon âme n'est pas brisée encore. Je me suis échappée, j'ai couru à travers la ville. Il faisait sombre, j'étais seule, mais j'ai su vous trouver, car Dieu m'a conduite et me conduira encore!

Il y avait tant de grandeur, une exaltation si sérieuse dans toute la personne de cette jeune enfant, que Mme de Baradlay, profondément émue, serra sur son cœur celle qui savait ainsi aimer son fils.

— Ainsi, nous avons encore la moitié de la nuit pour le sauver.

— Vous voulez aller trouver votre fils?

— A l'instant même.

Edith joignit les mains.

— Oh! de grâce, emmenez-moi avec vous!

Mme de Baradlay réfléchit quelques instants.

— C'est bien, dit-elle, viens.

Alors la jeune fille battit des mains comme une véritable enfant.

Mme de Baradlay appela la vieille femme.

— Mère Babi, nous sommes forcées de partir à l'instant.

— Partons, fit la revendeuse.

— Cette enfant vient avec nous.

— Ah! Il lui faut alors d'autres vêtements.

Et elle ouvrit un vieux coffre et en tira un costume presqu'à la taille d'Edith.

— Seulement, mère Babi, soyons sur nos gardes, cette retraite est connue.

— J'en ai peur.

Edith eut bientôt revêtu une jupe de laine, courte et froncée à la ceinture, elle croisa un fichu sur sa poitrine, mit un grand chapeau de paille, comme les filles du peuple en portent aux environs de Vienne, et, prenant sur son dos une hotte remplie de petits pains, elle eut l'air d'une véritable marchande.

On convint de donner à Mme de Baradlay le nom de *mère Kodl*, et à Edith celui de *Léni*.

— Et surtout, leur dit mère Babi, parlez notre langage, affectez l'assurance, la gaieté ; ayez toujours le mot pour rire. Imitez-moi de votre mieux. Chargeons nos hottes, dit-elle en se tournant vers Mme de Baradlay, et partons.

Elles partirent; mais, à mesure qu'elles avançaient, Edith tremblait de plus en plus. La vieille femme, qui la tenait par la main, s'en aperçut.

— Allons, allons, Léni, dit-elle, si tu trembles comme cela, tu vas nous trahir. Du courage, Léni! allons, un peu de grosse gaieté!

Mais, au lieu d'obéir, Léni trembla plus fort encore : elles passaient devant la maison des Plankenhorst! Deux fenêtres étaient légèrement éclairées, c'était les chambres à coucher de ces dames.

— Eh bien, eh bien, mais c'est que tu trembles comme une vraie demoiselle. Qu'est-ce qui te prend, Léni?

— Tout à l'heure je ne tremblerai plus. Donnez-moi seulement deux grosses pommes de terre de votre hotte.

— Que diable veux-tu en faire?

— Vous verrez!

Et, saisissant les pommes de terre, elle en lança une

dans la première fenêtre, l'autre dans la seconde; les vitres volèrent en éclats et les morceaux tombèrent avec fracas dans la rue. Edith s'enfuit jusqu'au bout de la rue. Les deux autres femmes durent en faire autant.

— Tu as perdu la tête ! gronda la vieille, à qui diable en as-tu? Tu te mets à briser les vitres à présent, et tu nous fais courir au galop, mère Kodl et moi !

Mais Edith prit la main de Mme de Baradlay et lui dit à l'oreille :

— C'est là que demeurent mes perfides cousines, qui dorment paisiblement, tandis qu'elles vont causer la mort de tant de victimes! Ah! comme elles ont dû à leur tour être effrayées et se demander qui leur souhaitait ainsi une bonne nuit.

Mme de Baradlay, au lieu de gronder la jeune fille, lui serra la main; elle comprenait cette singulière enfant.

- Eh bien, mère Babi, j'ai retrouvé ma grosse gaieté, voulez-vous que je chante, dit Edith; et, sans attendre la réponse, elle chanta :

Un soir, le long de la rivière,
Sous l'ombre des grands peupliers,
S'en revenait une meunière...

On aurait dit une véritable petite revendeuse. Tout à coup, une pluie fine se mit à tomber.

— Nous aurions pu nous en passer, dit avec inquiétude la véritable marchande.

— Ne craignez rien, nous ne serons point mouillées, et cette pluie ne nous protégera que mieux, dit gaiement Edith.

— Quant à toi, ferme la bouche et réponds quand on t'interroge. Je vous demande un peu pourquoi nous aurions besoin de protection.

Et elles pressèrent le pas. Mme de Baradlay avait déjà fait ce jour-là plus de vingt kilomètres, avec une lourde charge sur le dos, mais elle ne sentait pas la fatigue, il s'agissait de sauver son fils.

Il était deux heures du matin lorsque les trois femmes atteignirent la rue de l'Empereur. Elles y trou-

vèrent une barricade déserte. C'était une ruse des assiégés.

La barricade était abandonnée, mais les maisons qui l'entouraient étaient remplies d'hommes armés de fusils, qui attendaient l'entrée de l'ennemi.

Les trois femmes ne furent donc pas arrêtées par les barricades. Mais il était plus difficile de franchir la ligne du blocus et d'atteindre le cimetière.

Ceux qui ont vu Vienne dans ce temps-là savent qu'il y avait, de ce côté, un large fossé pour recevoir les eaux de pluie. Toutes sortes de plantes et de buissons croissaient sur ses bords.

En temps ordinaire, il servait de repaire aux voleurs et aux malfaiteurs. Mais la révolution les avait délogés, ils avaient fui devant la guerre.

C'est dans ce fossé que la revendeuse était descendue avec ses compagnes; le fond était sec, elles avançaient sans être vues.

— Nous voici arrivées, dit enfin mère Babi, remontons sur la route.

Mme de Baradlay et Edith laissèrent leurs hottes aux soins de la vieille femme et s'avancèrent rapidement vers le campement des hussards. On apercevait des feux de bivouac et des sentinelles groupées autour. Les sentinelles laissèrent approcher les deux femmes, puis leur crièrent :

— Qui vive?

— Amis, répondit Mme de Baradlay.

— Le mot d'ordre?

— *Selle ton cheval et retourne.*

Alors un des hussards sauta à bas de son cheval, vint s'incliner devant Mme de Baradlay et lui dit :

— Nous vous attendions, madame.

— Tu m'as reconnue, maître Paul?

— Grâce au ciel, vous voilà!

— Où est mon fils?

— Je vais vous conduire vers lui; mais est-ce que cette belle enfant vient avec vous? dit-il en montrant Edith.

— Sans doute.

Ils s'acheminèrent tous trois vers une petite maison-

nette blanche, la demeure du gardien du cimetière, dont Richard occupait une chambre.

Richard venait de rentrer après sa ronde de nuit et avait allumé une bougie. A peine eut-elle jeté un peu de clarté dans sa chambre que Richard s'approcha de la table, et, frappant violemment du poing, s'écria tout en colère :

— Les voilà encore !

Cette exclamation s'adressait à des journaux hongrois étalés avec soin sur la table; beaucoup de passages étaient soulignés au crayon rouge. Il ne voulut pas les lire, mais pouvait-il s'en empêcher ? Ces marques rouges l'attiraient invinciblement. Et, à mesure qu'il lisait, son front se rembrunissait :

— C'est faux, se disait-il à lui-même; de pareilles infamies sont impossibles ?

Des pas se firent entendre. Richard froissa les journaux.

Maître Paul entra.

— Qui a mis ces feuilles sur la table ? demanda Richard sévèrement.

— Je ne sais pas, mon capitaine, est-ce que je m'occupe de lecture?

— Tu mens, maître Paul, crois-tu que je ne me suis pas aperçu que tu apprenais à lire depuis trois mois ? Qui t'a donné des leçons?

— C'est le pauvre trompette qui est mort hier. Il était malade depuis longtemps. En le voyant dépérir, je lui ai dit : n'emporte pas ta science dans la tombe, passe-la moi. Voilà comment il m'a donné des leçons.

— Et pourquoi as-tu voulu apprendre à lire, à ton âge ?

— Pour savoir ce qui se passe chez nous.

— Qui vous donne ces journaux?

— Je vous le dirai une autre fois. J'ai une nouvelle à vous annoncer; deux femmes sont là qui veulent vous parler, capitaine.

— Des femmes ? D'où viennent-elles, que veulent-elles ?

— Elles viennent de la ville.

— Comment les sentinelles les ont-elles laissé passer ?

— Elles savaient le mot d'ordre.

— C'est impossible, je viens de le changer, personne encore ne pouvait le savoir à la ville, personne n'a pu me trahir si vite.

— Elles se sont servi d'un autre mot d'ordre, répondit maître Paul tranquillement.

— Un autre mot d'ordre? Qui donc, si ce n'est moi, a le droit ici de donner des mots d'ordre? C'est donc une conspiration! Mais je saurai la déjouer. Je ferai fusiller ces deux femmes.

Richard était réellement en colère, mais maître Paul le regardait avec des yeux aussi doux que ceux d'un père regardant son fils s'impatienter contre ses jouets.

— Une de ces femmes est madame votre mère, mon capitaine, fit-il.

Maître Paul eut la satisfaction de voir la colère de l'officier se changer en ébahissement; il resta immobile, comme cloué au sol par la surprise.

La porte s'ouvrit, et Richard crut être la proie du plus cruel des songes, lorsqu'il vit sa mère et sa fiancée dans leurs costumes de paysannes, trempées, couvertes de boue.

Ce que Richard venait de lire, quelques minutes auparavant, ce qui lui avait paru impossible était donc vrai! Des femmes fuyaient devant une horde barbare et ivre de sang! Pour échapper au sort de leurs maris et de leurs frères massacrés, ou plutôt assassinés lâchement, des femmes erraient déguisées, ne sachant où trouver un abri!

Richard s'élança vers sa mère et la serra violemment contre sa poitrine. Comme ses vêtements étaient mouillés, comme ses mains étaient froides!

A peine osait-il jeter les yeux sur Edith. Il avait peur de s'apercevoir que ce n'était pas elle. Comment aurait-elle pu être là dans un pareil moment? Il n'avait pas la force de parler, mais on entendit un sanglot étouffé qui en disait bien plus que toutes les paroles!

Richard avait le cœur déchiré de voir sa mère en cet état, il saisit les journaux et s'écria enfin :

— Tout cela est donc vrai?

— Ce n'est qu'une bien faible partie de la vérité, ré-

pondit sa mère; je te le jure sur l'amour que je t'ai toujours porté!

— Tu n'as pas besoin de me le jurer, ma mère, ta présence ici en est la preuve la plus évidente. J'hésitais, il est vrai, mais maintenant, c'en est fait, je n'obéis plus ni à Dieu ni aux hommes, je n'obéis qu'à toi! Parle, qu'ordonnes-tu?

Mme de Baradlay saisit la main d'Edith et conduisit doucement la jeune fille vers Richard.

— Voici, dit-elle, celle qui m'a dicté ce que je devais exiger de toi.

— Edith! murmura Richard en couvrant de baisers la petite main de sa fiancée, que ses vêtements mouillés avaient rendue humide. C'est vraiment Edith! mais comment est-ce possible? Ma raison s'égare.

— Les temps sont extraordinaires, mon fils, reprit Mme de Baradlay; chacun de nous doit garder toute sa raison et répondre par son héroïsme à ce que lui commandent les circonstances. La pierre même a une âme qui souffre en ce moment. Et on a voulu arracher l'âme à ceux qui manient les sabres et les fusils! Tous ces hommes ont une mère commune, qu'on nomme la patrie, mais elle est muette. C'est là-dessus qu'on comptait. On peut la déchirer, la fouler aux pieds, la mettre au tombeau, elle reste toujours muette et ne peut faire comprendre à ses fils ce qu'elle souffre. Mais on a oublié que chacun de ces soldats a encore une autre mère chez lui, et si deux cent mille mères élèvent la voix en même temps, il n'y a pas de si formidable armée qui ne l'entende. C'est ce que nous avons fait, mon fils. La paysanne, la bourgeoise, la grande dame, toutes se sont levées pour aller trouver leurs fils qui ignoraient la vérité, et toutes ont dit comme moi : Reviens! la patrie a besoin de toi, elle est en danger.

— Parle, parle encore, ma mère, je t'écoute comme mon oracle.

— Vois-tu cette enfant. Elle surprend ce qu'on trame en secret contre son fiancé. Elle entend le plan infernal: S'il obéit à son cœur, il sera fusillé! S'il lui résiste, il sera assassiné! Et cette jeune fille écoute tout sans pâlir, elle feint même la gaieté, puis elle s'enfuit, court seule dans

l'obscurité, au milieu d'une ville déserte, et vient se jeter aux pieds de la mère de son fiancé pour lui dire : On veut faire périr ton fils par une mort ignominieuse, sauve-le et choisis-lui une mort plus belle!

— Edith! Edith! murmura Richard, en appuyant la main de sa fiancée sur son front brûlant.

— Eh bien j'ai choisi, Richard, continua Mme de Baradlay. Il y a tels champs d'honneur où la mort est une faveur. Les larmes sont douces quand les mères pleurent leurs fils morts ainsi. Voilà ce que j'ai choisi pour toi. Sais-tu le mot d'ordre secret de tes soldats, celui avec lequel nous avons pénétré jusqu'ici : *Selle ton cheval et retourne*. Ce mot d'ordre indique assez quel est le devoir. Pour atteindre le but, fiez-vous en à vos sabres et à Dieu!

— Cela sera, s'écria Richard; et, se retournant vers maître Paul, il lui ordonna de prévenir à l'instant les sous-officiers que le nouveau mot d'ordre était : *Selle ton cheval et retourne*, et qu'on allait partir.

Le vieux hussard s'élança avec joie hors de la chambre.

— Le sort en est jeté, pour ce qui me concerne, fit Richard en revenant vers sa mère et sa fiancée; mais vous, qu'allez-vous devenir? Vous ne pouvez pas retourner à la ville, on va l'assiéger de tous les côtés. Partout il y aura du péril. Je pars à l'instant pendant qu'il fait encore obscur. La pluie nous aidera à franchir la ligne de blocus sans être aperçus. Ne serait-ce pas plus sûr pour vous de venir avec nous jusqu'au village voisin; là vous pourriez louer une voiture et vous enfuir vers la Hongrie? Emmène Edith, ma mère.

Les deux femmes secouèrent la tête négativement.

— Il faut absolument que je retourne à Vienne, répondit Mme de Baradlay.

— Mais songe donc, ma mère, que demain la ville sera prise et que tu es trahie!

— Je ne songe à rien. J'ai encore un fils là-bas, il me le faut. Quand je devrais traverser les flammes, j'irai le chercher, je ne le leur laisserai pas!

— O ma mère! quel pygmée je suis à côté de toi, s'écria Richard.

Puis il regarda douloureusement Edith, comme s'il

avait voulu lui demander ce qu'elle comptait devenir

La jeune fille comprit cette interrogation muette et prit la parole pour la première fois.

— Soyez sans inquiétude pour moi, Richard. Votre mère voudra bien me reconduire jusqu'au couvent. Je veux y rentrer. On me punira, mais on ne me tuera pas, et, au moins, j'y serai à l'abri. Je vous y attendrai. J'attendrai que, couvert de gloire, vous veniez me chercher, et, dans cette attente même je serai heureuse. Et si le ciel en a décidé autrement, si une mort glorieuse doit vous enlever à moi pour jamais, tous les jours, jusqu'à ma dernière heure, les dalles glacées du cloître seront usées par mes genoux et mouillées par mes larmes.

A ces mots, Mme de Baradlay poussa Edith, avec une douce violence, dans les bras de son fils, et ces deux jeunes gens sanctifièrent, par une douloureuse étreinte, leur éternel amour, pendant que leur mère, étendant au-dessus de leurs têtes ses mains tremblantes d'émotion, semblait vouloir forcer Dieu même à regarder ce couple charmant et à le bénir.

On entendait au-dehors le piétinement des chevaux; les hussards s'étaient rangés en ordre de bataille.

— Il est temps, dit Mme de Baradlay, hâtons-nous!

Richard essuya ses larmes, embrassa sa mère, jeta sur sa fiancée un long regard où il mit toute son âme, et ils sortirent tous les trois de la maison. La pluie continuait à tomber.

Richard sauta sur son cheval et se mit à la tête de l'escadron. Et, quand les deux femmes passèrent devant les hussards, ceux-ci les saluèrent d'un *éljen* (vivat!) discret, murmuré si bas, si bas, que ce soupir étouffé, sorti de cent et cent poitrines, ressemblait au bruissement du vent dans les feuilles agitées d'une forêt.

Selle ton cheval et retourne! murmurèrent tout bas les sentinelles, et tout l'escadron s'éloigna silencieusement et disparut comme un songe.

Maître Paul conduisit les deux femmes jusqu'au feu du bivouac, où la marchande les attendait. Maître Paul devait y rester avec les sentinelles, pour ne pas éveil-

ler les soupçons des soldats de ronde, et, à l'aube, il devait rejoindre les hussards au galop.

La pluie tombait à torrents.

— Il est temps de songer au retour, dit mère Babi avec mauvaise humeur. La route que nous avons suivie pour venir n'est plus praticable, le fossé est plein d'eau.

— Eh bien, nous allons reprendre notre métier d'hier, répondit Mme de Baradlay, celui qui nous a permis d'entrer à Vienne; nous irons hardiment au milieu des soldats, comme des marchandes qui viennent leur vendre à boire et à manger.

— Sans doute, ce qui était possible hier l'est encore aujourd'hui; seulement, hier nous étions seules. A votre âge, on peut plus facilement circuler au milieu des soldats ; mais, aujourd'hui, nous avons cette jeunesse avec nous .. Ce qui m'inquiète surtout, c'est que n'étant pas accoutumée aux manières de ces soldats, elle peut se trahir et laisser voir qu'elle est une demoiselle, si un jeune fou a le malheur, par exemple, de lui dérober un baiser ou de lui pincer un peu la joue.

— N'ayez aucune crainte pour moi, mère Babi, dit la jeune fille. On m'a élevée à être servante.

Et elle se rappela comment elle avait fait la connaissance de Richard.

— Eh bien, alors, de la prudence. Léni, ma fille, un peu d'aplomb et de la grosse gaieté.

Chacune d'elles reprit sa hotte, et l'on se remit en route. Elles suivirent un sentier qui, selon la marchande, devait conduire vers des jardins potagers qu'elle connaissait. Il faisait noir. Il pouvait être trois ou quatre heures du matin.

Bientôt la pluie cessa, un coup de vent chassa les nuages et les trois femmes s'aperçurent qu'elles s'étaient égarées et qu'elles se trouvaient au beau milieu du campement d'un des régiments de la ligne de blocus. Il était trop tard pour battre en retraite. Partout, des soldats avec leurs grands manteaux blancs. A vingt pas devant elles une petite habitation de campagne dont ils s'étaient emparés. On y entendait les sons d'un orgue de Barbarie, peut-être y dansait-on.

Quelques soldats se tenaient devant la porte. Dès qu'ils aperçurent les trois femmes, ils se mirent à courir audevant d'elles.

— Doucement, doucement, jeunes fous, leur cria la vieille, ne m'avalez pas! C'est votre grand'mère qui vient vous vendre des pommes de terre.

Mais les soldats étaient très en train, ils entourèrent les deux plus jeunes femmes et s'aperçurent bien vite que l'une d'elles était une très belle fille.

— Entrez chez nous, crièrent-ils, venez faire un tour de valse!

— Nous sommes perdues! dit Mme de Baradlay à l'oreille d'Edith.

— S'il n'y avait que nous, ce ne serait rien, répondit celle-ci. Mais Richard! C'est le régiment d'Othon Palviez qui a la mission de surveiller l'escadron de Richard. Le temps s'étant éclairci, dès que le jour commencera, on va s'apercevoir de la disparition des hussards hongrois. Mon Dieu! mon Dieu! il nous faut absolument trouver quelque moyen.

Tout à coup, Edith prit une résolution subite, elle se débarrassa du jeune conscrit qui l'entraînait toujours vers la maisonnette, déposa sa hotte, et, se tournant vers un maréchal-des-logis qui se trouvait là, elle lui dit avec une dignité de grande dame et dans le langage le plus choisi :

— Monsieur le maréchal-des-logis, veuillez informer le colonel de mon arrivée. Où est le colonel Othon Palviez? C'est vers lui que nous sommes envoyées. Dites-lui que Brigitte a besoin de lui parler.

— Que fais-tu? dit tout bas Mme de Baradlay.

— Reposez-vous sur moi, répondit la jeune fille, nous périrons ou je réussirai!

Le maréchal-des-logis fit aussitôt éloigner tous les soldats, et conduisit les trois femmes jusqu'à une maison voisine. Il les fit attendre pendant qu'il allait prévenir le colonel, revint promptement et introduisit Mme de Baradlay et Edith dans la chambre où les attendait l'officier supérieur. C'était un homme grand et fort, ayant des traits sévères et durs, un nez long, des yeux profonds, pleins de défiance, et une bouche iro-

nique. Il regarda attentivement les nouvelles venues, puis il leur dit :

— Qui cherchez-vous?

— Le colonel Palviez, se hâta de répondre Edith.

— Palviez n'est que lieutenant-colonel.

— C'est hier soir qu'il a été promu au grade supérieur.

Cette réponse adoucit l'officier, ses soupçons diminuaient.

— D'où venez-vous?

— De Jéricho.

— Qui vous envoie?

— Rahab.

— Vers qui?

— Vers Josué.

Le visage du colonel s'éclaircit. C'étaient les phrases que Mme de Plankenhorst avaient enseignées à sœur Rosalie pour l'accréditer auprès des chefs, pendant qu'Edith feignait de dormir.

— Que me fait-on dire?

— Gédéon est d'accord avec l'Amorrhéen.

— Je m'en doutais! Viennent-ils, ou s'éloignent-ils?

— Ils viennent.

— J'y serai.

Et Palviez sortit immédiatement pour donner ordre à son régiment de former les rangs et de se tenir prêt à partir. Il pria les dames d'attendre son retour.

— Quelle est la signification des mots que tu viens de prononcer? dit Mme de Baradlay, d'une voix à peine intelligible.

— *Jéricho* est Vienne — *Rahab* la supérieure — *Josué* le général — *Gédéon* et l'*Amorrhéen*, les hussards et les étudiants.

— Mais tu les as trahis!

— Chut! Ils étaient espionnés depuis longtemps. Seulement on ne savait pas ce que Gédéon comptait faire? Entrer dans Jéricho ou retrouver la terre de Canaan. C'est ce que je suis venue leur dire.

Mme de Baradlay ne comprenait pas encore. L'angoisse, l'inquiétude, paralysait ses facultés; mais le colonel entra, elle ne put rien savoir de plus.

— Tout est prêt pour votre départ, mesdames, fit il avec déférence.

— Que dois-je dire de votre part? demanda Edith.

— Je félicite Rahab et j'attends Gédéon aux portes de la ville.

Il donna alors une escorte aux fugitives, et les fit reconduire jusqu'à l'entrée de Vienne.

— Eh bien, que va-t-il arriver maintenant? demanda Mme de Baradlay dès qu'elles furent seules, en déposant sa hotte sur les pierres d'une barricade déserte.

— Il arrivera que les soldats de Palviez vont garder les portes de la ville pour empêcher Richard d'y entrer, et, quand ils s'apercevront enfin de leur méprise, Richard aura quatre heures d'avance et on ne pourra plus l'atteindre.

— Brave enfant! s'écria Mme de Baradlay en serrant la jeune fille sur son cœur. Aussi vrai que je crois en Dieu, je serai la plus fière des mères quand je te recevrai dans mes bras, lorsque tu descendras de voiture avec mon fils devant la porte de la maison des Baradlay. Mais que de temps encore d'ici là!

— Remettons-nous en route, madame, murmura la jeune fille.

— Pourquoi ne me dis-tu plus ma mère?

— Je suis superstitieuse, je craindrais qu'au moment où je vous dirais « ma mère, » vous ayez déjà cessé de l'être et que vous n'ayez plus de fils! Je ne veux plus avoir un instant de joie ou de bonheur tant que mon fiancé sera en danger!

Les deux femmes reconduisirent Edith jusqu'au couvent. Mère Babi mit la hotte et le costume de la jeune fille que celle-ci avait dépouillé avant d'entrer dans sa propre hotte, et continua son chemin avec Mme de Baradlay.

On reçut Edith avec les accents de l'épouvante, lorsqu'elle entra au réfectoire où toute la communauté l'attendait sur pied. Personne n'avait fermé les yeux au couvent. Lorsque sœur Rosalie était rentrée seule et qu'on lui avait demandé en vain ce qu'elle avait fait d'Edith, une terreur indicible s'était emparée de toutes

les religieuses, terreur d'autant plus grande qu'on ne pouvait ébruiter ce fait par des recherches actives.

Lorsqu'Edith parut, le jour commençait à poindre.

— Où avez-vous été? D'où venez-vous? lui cria-t-on de toutes parts en s'élançant vers elle.

— Je vous le dirai ce soir, répondit Edith.

— Quelle profonde perversité!

Lorsqu'on vit que les paroles de colère et les menaces n'arrachaient point d'aveu à la jeune fille, on apporta les verges et les cordes à nœuds. On fut glacé d'effroi en trouvant ses vêtements trempés comme ceux d'une personne qui aurait passé toute la nuit à la pluie.

Mais ni les verges, ni les cordes, ne firent parler Edith. A chaque coup, elle serrait les dents et disait en elle-même : « cher Richard ! » jusqu'à ce qu'enfin elle s'évanouit de douleur.

Lorsqu'elle revint à elle, elle était couchée dans un lit, son corps était couvert d'emplâtres. Elle avait la fièvre. Mais, malgré sa fièvre, elle s'aperçut que le soleil était à son déclin. Elle avait dormi toute la journée.

— Eh bien, je puis dire maintenant où j'ai été, dit-elle à celles qui l'entouraient. J'ai été, cette nuit, au bivouac des hussards, et je suis restée dans la chambre de mon bien-aimé, leur capitaine. Vous pouvez en informer la supérieure.

La supérieure frappa ses mains l'une contre l'autre, avec les marques du plus grand désespoir. On se garda bien d'en parler, et jamais ce secret ne sortit des murs du couvent. Si quelqu'un avait soupçonné pareille chose, la réputation de la communauté aurait été perdue!

Mais la supérieure comprit alors pourquoi le colonel Palviez lui avait fait dire à sept heures du matin cette phrase peu galante :

« Que la foudre du ciel tombe sur tout le couvent! »

Lorsque l'envoyée de sœur Rosalie eut enfin rejoint le colonel et lui eut appris que la mère de Gédéon s'était introduite au camp sous un déguisement et que son fils s'était décidé à partir :

— Que le diable emporte toute cette affaire! s'était écrié le colonel. Alors c'est moi-même qui ai fait évader

Mme de Baradlay et sa suite. Je les ai fait conduire jusqu'à la ville. Seulement je voudrais bien savoir quel est le petit démon en jupon court qui m'a si bien mené par le bout de mon long nez !

Mais on se garda bien de le lui dire.

XVI

LE COUCHER DU SOLEIL COULEUR DE SANG.

Le soleil semblait se coucher dans une mer de sang. Tout l'horizon était en feu. Un seul nuage noir, montant de la terre, faisait tache sur ce ciel rouge et résistait à l'envahissement des derniers rayons du soleil. C'était la fumée d'une église qui brûlait.

Quelques maisons étaient entièrement obscurcies par l'ombre de ce nuage, tandis que les autres maisons reflétaient l'incendie, et paraissaient en feu comme l'horizon. Un calme profond régnait dans les rues, ce calme qui suit toujours une grande bataille. Le vainqueur s'organise, prépare les plans nouveaux ; les vaincus fuient et disparaissent..... Il y a là une heure de silence absolu, un silence de mort.

Les vaincus avaient jeté leurs armes le long des rues, et s'étaient réfugiés où ils avaient pu, chez leurs parents, leurs amis, ou chez des citoyens compatissants. Ils avaient changé de vêtements, et cachaient avec soin leurs blessures pour ne pas être découverts.

Un jeune homme, qui avait déjà perdu un bras dans un engagement précédent, descendait péniblement une des rues de Vienne. Il avait reçu un coup de lance dans la poitrine, et le sang qu'il perdait marquait la trace de ses pas. A peine pouvait-il se traîner, parfois il s'arrêtait un instant et regardait avec inquiétude les gouttes de sang qui trahissaient la direction de sa fuite.

Il approchait enfin, et apercevait déjà le cher drapeau flottant sur le balcon des Plankenhorst; là des mains

bien-aimées banderaient ses plaies : les femmes s'entendent si bien à guérir toutes les blessures, celles de l'âme aussi bien que celles du corps ! Il pourrait peut-être dire à Alphonsine avant de mourir, que c'était elle qu'il aimait !

Le pauvre blessé comptait les pas qui le séparaient encore de la porte libératrice. Il l'atteint enfin : elle est fermée !

Le dernier décret des révolutionnaires enjoignait pourtant à leurs partisans de laisser leurs maisons ouvertes, afin que les blessés, les fugitifs pussent être secourus. Comment la porte des Plankenhorst pouvait-elle être fermée ?

Le jeune homme frappa avec son poing. Il appela en vain : « Alphonsine ! Alphonsine ! » personne ne répondit !

Le pauvre blessé n'eut pas la force de se soutenir, il tomba sur le seuil, murmurant encore : « C'est moi, Goldner, votre ami, le pauvre soldat manchot. »

Mais tout continuait à rester silencieux.

— Peut-être n'y sont-elles plus ? Elles ont fui peut-être ? se dit l'étudiant.

Et sa vue se troubla, il ne distingua plus rien, si ce n'est le drapeau que le vent faisait flotter doucement.

Tout à coup il voit ce drapeau soulevé par une main invisible et disparaître.

Mais alors elles ne sont donc point parties ? Elles y sont et ne lui ouvrent point ! Elles entendent ses plaintes et n'ont pas pitié de lui !

Ah ! comme les femmes savent être cruelles parfois !

Et, quelques instants après, il voit dérouler le drapeau contre lequel il s'était battu une heure auparavant, le drapeau couleur de mort ! C'était pour anéantir ce drapeau détesté qu'il avait sacrifié sa jeunesse, ses espérances, sa vie, et maintenant il flottait de nouveau à la fenêtre de celle qu'il aimait !

A cette vue, une douleur sans nom serra son cœur, et, levant les yeux vers le ciel, il retira sa main qui comprimait sa blessure et la plaqua toute sanglante, avec un cri d'horreur, sur cette porte maudite. Cet ef-

fort l'acheva, il retomba la face contre terre et expira.........

Les nuages rouges s'étaient effacés, le ciel était devenu sombre; mais, à la place de la fumée noire, une traînée de feu montait maintenant vers le ciel et éclairait toute la ville d'une lueur sinistre.

Combien étaient là, étendus sans vie, qui ne virent pas ce spectacle ! La mort avait fait tant de victimes ce jour-là.

XVII

LE TROISIÈME.

Jeno de Baradlay avait passé les dernières journées chez les Plankenhorst. Il y demeurait même tout à fait. On avait aménagé pour lui la chambre d'un des domestiques, qui s'était joint aux combattants.

Les temps extraordinaires permettent bien des infractions aux règles établies. Lorsque les bombes sifflent dans l'air, et que les incendies éclairent les habitants, on ne se demande pas trop si l'étiquette permet à un jeune homme d'aller loger chez des femmes. On trouva tout naturel qu'il fût là pour les rassurer. D'ailleurs, Jeno se regardait déjà comme le fiancé d'Alphonsine. Il avait si souvent embrassé la jeune fille devant sa mère et ne s'était caché de personne ! Il ne manquait donc plus que la demande officielle, mais il fallait attendre des temps moins agités.

Enfin le combat décisif eut lieu. Jeno se demandait avec angoisse ce qui allait arriver ? Si le pouvoir serait vainqueur ? Si les puissants de la veille rentreraient en triomphe ? S'ils pardonneraient à ces dames le rôle qu'elles avaient joué pendant la révolution, ou si elles seraient inquiétées ?

Pour lui-même tout lui était indifférent, même la mort, pourvu qu'on ne le séparât pas de sa chère Alphonsine. Il venait de lire chez les Plankenhorst l'histoire des Girondins. On y voyait périr de jeunes fiancés, qui montaient ensemble sur l'échafaud en criant : Vive la liberté ! Ils ne lui semblaient pas à plaindre. Mais si Al-

phonsine devait périr seule, il était résolu à ne pas lui survivre.

. . . .

Le combat avait cessé, l'armée victorieuse parcourait triomphalement les rues de la ville, musique en tête.

Ils étaient trois dans le salon des Plankenhorst : Mme Antoinette, Alphonsine et Jeno.

Au moment où la musique militaire passait sous les fenêtres de l'hôtel, des pas précipités se firent entendre dans l'escalier. La porte s'ouvrit. Jeno s'attendait à tout, excepté à ce qui se passa alors.

Les anciens amis, les habitués des soirées d'autrefois, entrèrent les uns après les autres d'un air triomphant. Et la maîtresse de la maison serrait la main de chaque nouvel arrivant; on riait, on plaisantait, comme de bons amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps et qui, après mille aventures, étaient enchantés de se retrouver pour se raconter réciproquement tout ce qui leur était arrivé pendant leur séparation.

Les deux dames semblaient parfaitement à leur aise au milieu de tout ce bruit, qui contrastait si singulièrement avec leurs habitudes, leur vie de la veille. On aurait dit que les huit mois qui venaient de s'écouler n'étaient pour elles qu'un rêve dont elles se réveillaient !... Personne ne s'occupait de Jeno.

Cependant un nouveau visiteur voulut bien s'apercevoir de sa présence. C'était M. de Rideghvary. Il entra avec grand fracas, tendit ses deux mains à ces dames, puis, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec Mme Antoinette, il chercha des yeux Jeno qui s'appuyait contre le mur dans un renfoncement de fenêtre, et vint à lui.

— Bonjour, mon ami, dit-il. Je suis bien aise de te trouver ici. J'ai à te parler sérieusement de choses graves qui intéressent ton avenir. Retourne, je te prie, chez toi; j'irai te retrouver à l'instant même.

Mais Jeno ne voulait pas être congédié ; il était sur ses gardes. Il répondit donc :

— Je suis à vos ordres, monsieur. Mais ne vous donnez pas la peine d'aller chez moi. Je demeure ici dans ce moment. Ma chambre est au second.

—Ah ! je ne le savais pas, dit Rideghvary avec éton-
ement ; eh bien, alors, va m'attendre, et prépare-toi à
n grave entretien.
Jeno quitta le salon. En entrant dans sa petite
hambre il se souvint des sentiments qui l'agitaient la
ernière fois qu'il s'y trouvait, il y avait quelques
eures à peine. Il était alors partagé entre les délices
e son amour et les craintes qu'il éprouvait pour sa
ancée. Maintenant tout cela avait disparu : plus de
aradis ni d'enfer, mais la vie sèche et terne de tous
s jours.
Jeno se demanda ce que son protecteur pouvait avoir
lui dire ?
Mais Rideghvary ne venait pas, le temps se passait.
eno prêta l'oreille, et, à sa grande surprise, il crut en-
endre le léger frôlement d'une étoffe de soie.... Al-
honsine entra vivement !
Jeno n'en croyait pas ses yeux.
La jeune fille paraissait éperdue, en proie à une
iolente émotion. Elle se jeta sans balancer au cou du
eune homme, et lui dit d'une voix saccadée :
— Mon ami ! on veut nous séparer !
— Qui donc ? demanda Jeno hors de lui.
— Eux ! Eux ! dit Alphonsine au milieu de ses sanglots,
t, plus elle pleurait, plus elle enlaçait convulsivement
e cou de son adorateur.
Jeno fut encore plus terrifié.
— Au nom du ciel, Alphonsine, dit-il, soyez pru-
ente. Rideghvary sera ici à l'instant. S'il vous trou-
ait là !
— Il ne viendra pas, répondit la jeune fille, il cause
vec ma mère. Ils ont résolu que vous ne pouviez plus
ester ici, qu'il vous fallait retourner chez vous. Je sais
ien quelle est la fin de tout ceci, on veut nous séparer
our toujours !
Jeno devenait de plus en plus sombre.
— Mais cela ne sera pas ! continua Alphonsine avec
xaltation. Je suis et serai toujours à toi, dans la vie et
ans la mort ! Je suis ta femme, ton amante, ton esclave,
ui t'adore, qui suis prête à mourir pour toi !
Et des baisers brûlants venaient confirmer ces paroles

de feu. Alphonsine était dans une exaltation extrême, elle pleurait et riait à la fois en tremblant de tous ses membres..

Le pauvre Jeno perdit tout à fait la tête. Il se jeta aux genoux de la jeune fille et l'étreignit avec passion. Alors Alphonsine le repoussa avec terreur et dit d'une voix entrecoupée.

— Pour l'amour de Dieu, soyez calme, vous qui n'avez pas perdu l'esprit comme moi. Qui me défendra si ce n'est vous?

Et, se cachant le visage dans ses mains, elle fondit en larmes. Jeno se traîna à genoux devant elle, lui demandant pardon un million de fois et lui baisant les mains avec humilité.

Alphonsine le releva tendrement, et, levant vers le ciel des yeux remplis de larmes, elle dit avec solennité:

— Et, maintenant, je te le jure, mon ami, mon bien-aimé, mon unique trésor, je serai à toi, ou bien à la mort! Il n'y a pas de pouvoir sur cette terre qui puisse nous séparer désormais. Pour toi je suis prête à renier mes parents, ma croyance, je renierais ma propre mère, si elle voulait mettre obstacle à mes vœux! Pour toi, avec toi, je suis prête à devenir errante et misérable, à mendier mon pain, pourvu que je partage ton sort!

Jéno fut entraîné par ses engagements solennels; à son tour, il voulut faire des promesses. Mais la jeune fille lui ferma délicatement la bouche, en appuyant sa petite main sur ses lèvres.

— Ne parle pas, ne jure pas, dit-elle; je lis dans ton cœur. Tu es un homme, tu n'as qu'à vouloir, tu n'as pas besoin de promettre.

Puis elle serra la main du jeune homme, et disparut gracieuse et légère.

Jéno resta seul, anéanti, confondu. Il se demanda si ce qui venaitde se passer était la réalité ou un songe..

Pauvre jeune homme! Ce n'était ni la réalité, ni un songe, c'était une simple et infâme comédie. Jéno était le triste jouet d'une association d'histrions.

En quittant son fiancé Alphonsine ne rentra pas au salon, où Rideghvary causait toujours avec Mme Antoinette, mais elle courut vers sa femme de chambre

etty, qui lui apprit que sœur Rosalie l'attendait dans
ı chambre à coucher. Alphonsine se lava aussitôt le
isage pour effacer la trace de ses larmes hypocrites, et
e mit à réparer avec l'aide de mademoiselle Betty le
ésordre qu'avait occasionné dans sa toilette la scène
athétique qu'elle venait de jouer. Puis elle se hâta
'aller trouver la religieuse.

— Est-ce que Palviez est à Vienne ? lui demanda-t-elle
ivement.

— Il est revenu aujourd'hui; c'est en vain qu'il a
oursuivi Richard de Baradlay, il n'a pu l'atteindre.

— A-t-il répondu à ma lettre ?

— Oui, voici la réponse.

Et Sœur Rosalie s'éloigna pour entrer au salon.

Alphonsine resta dans sa chambre, ferma avec soin
outes les portes à double tour, et, s'asseyant près de sa
able, elle ouvrit la lettre. Voici ce qu'elle lut :

« Madame,

« Si vous pouvez retrouver ce que vous avez voulu
perdre, vous retrouverez ce que vous avez perdu.

« Othon Palviez. »

Alphonsine devint pâle comme la mort, elle regardait
xement devant elle, la lettre tremblait dans sa main.

Il y avait sur sa lampe un abat-jour en porcelaine, re-
roduisant un tableau fort connu : un ange s'élevant
ans les airs et portant un petit enfant endormi. La jeune
lle resta une heure entière à regarder ce petit enfant,
omme si elle avait voulu deviner de quel côté on l'em-
ortait.

Jeno attendit que les derniers visiteurs fussent
artis pour descendre auprès de Mme Antoinette.

Elle était seule dans sa chambre.

— Baronne, dit-il, de grands changements sont sur-
enus depuis hier ; j'ose espérer cependant qu'une chose
'a point changé, c'est la situation dans laquelle nous
ommes l'un vis-à-vis de l'autre, mademoiselle votre fille
t moi. Le sentiment sacré qui unit nos cœurs est l'âme
e mon existence, j'espère que vous le voyez aujourd'hui
ussi favorablement qu'hier.

La baronne parut agréablement surprise.

— Cher Baradlay, répondit-elle, vous savez bien, et cela doit vous tranquilliser, vous savez que nous vous aimons beaucoup. En ceci, vous n'avez dû apercevoir aucun changement, et jamais vous n'en apercevrez. Ma fille vous est sincèrement attachée, et l'alliance avec une famille comme la vôtre ne peut que nous faire honneur. Cependant il y a un obstacle que le changement subit des événements vient de créer. Ne le devinez-vous pas?

— Pas le moins du monde.

— Vraiment? Eh bien, dites-moi quelle est votre position dans ce moment? Que faites-vous?

— Mais, rien.

— C'est précisément ce que je voulais dire. Regardez autour de vous. Tous les hommes sont partagés en deux camps, ils luttent les uns contre les autres; on ne peut savoir qui aura la victoire, mais, dans tous les cas, ceux qui seront restés neutres seront sacrifiés. La chancellerie impériale, que vous avez servie jusqu'à présent, a cessé d'être. A vous de choisir. Voulez-vous embrasser le parti de la Révolution, comme vos frères? Allez à Bude, vous pourrez vous faire une belle position dans le gouvernement national de Hongrie. Voulez-vous rester fidèle à vos anciens amis? Joignez-vous franchement à eux, on vous emploiera. Je n'ai pas de préférence. Nous autres, Autrichiennes, nous ne nous mêlons pas de politique. L'amour, voilà notre conviction. Nous allons là où l'on nous mène. Ma fille vous suivra volontiers partout.

Jeno se mordit les lèvres. Il ne trouvait rien à répondre. C'est son amour qui l'avait comme enchaîné et empêché d'agir, mais ce n'était pas une excuse.

— Sans doute, continua Mme de Plankenhorst, vous êtes fils d'un riche propriétaire, vous aurez un jour assez de fortune pour élever toute une famille; mais n'oubliez pas que vous n'êtes pas encore majeur, que tous vos biens sont situés en Hongrie, qu'il y règne une fermentation terrible; que, d'un moment à l'autre, vous pourrez être dépouillé de tout, et que vos parents, qui devraient alors vous venir en aide, ont pour nous une haine implacable. Cela étant, je suis forcée de vous

éclarer que je ne suis pas assez riche pour faire vivre eux familles, et que je ne suis pas encore assez fatiuée de la vie pour la quitter afin de tout laisser à mes nfants. Je vous parle ouvertement. Dès que vous aurez ne position, que vous serez sorti du rang de ces ommes qui passent inaperçus, je serai la première à ous offrir la main de ma fille. Si c'est demain, ce sera emain. Adieu.

Après cette mercuriale, Jeno s'en alla tristement chez ii. Il n'était rien, il n'avait aucun droit à rien. Voilà e trivial dénoûment de ses rêves exaltés. Il n'avait ongé qu'aux périls, à la mort en commun, et Mme e Plankenhorst l'envoyait prosaïquement gagner de argent. A ce propos, il se rappela que sa bourse était ide, sa mère n'ayant pas pu lui faire parvenir sa pension.

Jeno atteignit son logement dans les dispositions les lus sombres. A peine y était-il qu'on lui annonça M. de Rideghvary. Il entra, raide et froid.

— Je suis venu chez toi, au lieu de te faire venir chez ioi, parce que je suis encore à l'hôtel et qu'on aurait u nous entendre.

Voici d'abord une lettre de ta mère, mets-là dans ta oche, elle contient de l'argent. Tu sais que depuis uinze jours toutes les lettres sont ouvertes. J'ai reonnu par hasard l'écriture de celle-ci. Je l'ai sauvée. ersonne ne l'a lue ; du reste les arguments qu'elle conent ne doivent plus rien valoir, puisque les événeients ont changé. Ta mère pourra te le dire elle-même.

— Elle-même ? s'écria Jeno au comble de la surprise.

— Sans doute, si tu ne l'as pas encore vue, c'est que i étais chez les Plankenhorst, où elle a de bonnes raiins pour ne pas aller. Mais elle est venue te chercher hez toi plus de vingt fois, et elle reviendra encore auourd'hui.

— Que peut faire ma mère à Vienne ?

— Du mal, et le malheur c'est qu'on le sait. Elle est enue persuader à ton frère Richard de retourner en Iongrie avec son escadron.

— Et mon frère a cédé ?

— Sans doute. On le poursuit depuis trois jours. Il

s'est réfugié dans les Carpathes. Quant à ta mère, la voici enfermée dans la ville, elle est sur la liste de ceux qu'on doit arrêter.

— Grand Dieu ! s'écria Jeno, en se levant avec impétuosité.

— Sois tranquille, jusqu'à demain matin elle ne court aucun danger. La ville est occupée militairement; mais aucun service n'est encore organisé. Pendant vingt-quatre heures encore on peut se cacher. Seulement il est impossible de sortir de la ville, toutes les issues sont gardées. On s'empare de tous ceux qui ne sont pas munis de nouveaux passeports, et ils sont impitoyablement jetés en prison.

Quoiqu'il me soit impossible de penser à ta famille sans une profonde amertume, je ne peux pourtant pas permettre que la veuve de ton père succombe misérablement. Je lui ai procuré un passeport : quand elle viendra, donne-le-lui. Il est au nom de Lady Tankerwill; ta mère parle couramment l'anglais. Elle sortira sans difficulté.

Les traits de Jeno exprimèrent une profonde reconnaissance et la plus grande admiration.

— Mon ami, continua Rideghvary, tu sais avec quelle rudesse ta mère et tes frères m'ont repoussé. Mais je ne les hais pas pour cela. Nos principes sont autres, mais je respecte toutes les convictions. On peut mourir pour ses croyances, on peut s'entretuer pour elles, mais on ne doit pas se haïr. Je n'ai pas oublié la promesse que j'ai faite à ton noble père de protéger sa famille. Je te laisse ce passeport. A toi d'en faire l'usage que tu croiras le plus propre à détourner les malheurs qui menacent ta famille.

Jeno prit la feuille en tremblant; il était atterré à l'idée de tenir entre ses mains le sort de sa mère.

— Parlons de toi, maintenant fit le haut fonctionnaire; tu es le seul de ta famille qui ne m'ait pas privé du droit de lui venir en aide. Comprends bien mes paroles. Je ne me mêle point des choses de sentiment, je ne parle que des moyens pratiques de l'existence. J'ai une excellente place à t'offrir, et j'ai le pouvoir de t'y

faire nommer, si tu l'acceptes. C'est celle de premier secrétaire à l'ambassade de Russie.

Le cœur de Jeno bondit de joie, il avait souvent entendu dire à son père que c'était un des postes les plus brillants ; on l'avait destiné à Odon.

— Comme position, continua Rideghvary, ce n'est pas à dédaigner. Puis tu seras loin de toutes ces agitations politiques. Tu n'auras pas à prendre parti pour les uns ou pour les autres. Là-bas, tu seras au-dessus de toutes ces misères. Tu auras douze mille florins d'appointements et de plus les frais de représentation.

Jamais Jeno n'avait rêvé une pareille fortune ! Rideghvary feignit ne pas s'apercevoir de l'impression produite par ses paroles, il tira sa montre.

— Je me suis oublié chez toi, s'écria-t-il ; on m'attend à un rendez-vous ! Tu as jusqu'à demain matin pour réfléchir à la proposition que je t'ai faite. Une pareille détermination a des conséquences sur la vie entière, penses-y donc mûrement. Si tu vois ta mère, soumets-lui ce projet ; elle aura de fortes objections à te faire, écoute-les, puis pèse aussi mes paroles, et ensuite décide. Bonsoir.

Rideghvary sortit. Ah ! comme il savait bien comment il fallait s'y prendre pour entraîner le jeune Baradlay.

Jeno, dès qu'il fut seul, ouvrit précipitamment la lettre de sa mère ; il avait hâte de la lire. Voici ce qu'il lut :

« Mon cher fils,

« J'ai reçu la lettre dans laquelle tu me pries de « prendre part à ton bonheur, et d'aimer la personne « que tu appelles ta fiancée. Tu sais que mon unique « souhait est de te voir heureux. Ni le rang, ni la for« tune, ni la naissance ne sont à mes yeux des garan« ties de bonheur. Si tu choisissais parmi les plus sim« ples filles du peuple une jeune fille bonne et honnête, « je t'enverrais ma bénédiction, et je serais fière de ton « choix. Et si tu choisissais même une aventurière, une « femme légère et coquette, qui eût fait parler d'elle, je « prierais Dieu de changer son cœur, d'écarter le mal-

« heur de ton chemin, et je ne la renierais pas. Mais si « tu épouses Alphonsine de Plankenhorst, cette union « ne sera bénie ni par Dieu, ni par ta mère. Ce jour-là « tu ne seras plus mon fils. »

Ce fut un coup de poignard pour le jeune amoureux ! Ainsi sa mère préférait tout à Alphonsine, même une aventurière ! Quel était donc son crime ?

— La passion rend les femmes injustes quand elles s'occupent de politique, se dit-il. Tout au plus est-ce Mme Antoinette qu'on pourrait condamner, mais Alphonsine est innocente de toute intrigue.

Il se rappela les paroles de la jeune fille : je renierais pour toi ma croyance, mes parents, ma propre mère ! Et lui, aurait-il moins de courage ?

Quel triomphe d'aller retrouver cette femme hautaine, qui lui avait dit la veille qu'il n'était rien, et de lui faire comprendre que ce lendemain tant désiré était arrivé, que désormais il ne passerait plus inaperçu parmi les hommes. Puis de partir, d'emmener sa fiancée, sa femme adorée, loin, bien loin, de laisser derrière lui toutes ces agitations et ces luttes passionnées !

Sa réponse à Rideghvary était prête. Il était résolu à résister aux paroles les plus persuasives de sa mère. « Tu es un homme, tu n'as qu'à vouloir, » lui avait dit sa fiancée. Il voulait prouver qu'il savait vouloir.

Mais il s'était cuirassé en vain, sa mère ne vint pas. Il l'attendit inutilement toute la nuit. Dès qu'il fit jour, il courut chez Rideghvary.

— Ne savez-vous rien de ma mère ? demanda-t-il, je ne l'ai point vue.

— Je sais qu'elle est parvenue à s'échapper. On a arrêté cette nuit la marchande chez laquelle elle s'était cachée. Celle-ci a avoué l'avoir conduite hors de la ville par des chemins détournés. Elle doit être à Presbourg à l'heure qu'il est.

Jeno fut soulagé d'un poids énorme. Sa mère était libre, et son parti était pris.

— Je me suis décidé, fit-il, j'accepte le poste que vous m'avez offert.

Rideghvary lui serra la main.

— J'en étais sûr, répondit-il, et, vois, j'avais tant de

confiance en toi que j'ai déjà en main l'acte officiel de ta nomination. Il tira d'un tiroir un parchemin et le tendit au jeune homme.

Jeno était accablé de tant de générosité. Ce n'est que dans les contes de fées qu'on trouve de pareils protecteurs !

— Demain tu prêteras serment, puis tu pourras mettre ordre à tes affaires, comme un homme qui part pour longtemps. Termine ce que tu as à terminer.

Jeno comprit l'allusion.

— Cela ne se fera pas en dehors de vous, dit-il.

— Eh bien, alors, va où ton cœur t'entraîne.

Jeno ne se le fit pas répéter et vola chez les Plankenhorst. Il trouva Mme Antoinette en grande toilette dans le salon.

— Madame, lui dit-il, vous m'avez dit hier : « Si c'est demain, ce sera demain. » Ce demain est arrivé, me voilà, je suis quelque chose. Et il lui tendit sa nomination.

Mme Antoinette la parcourut en souriant :

— J'en suis enchantée, dit-elle.

— M'est-il donc permis de renouveler ma demande ? continua le jeune Baradlay.

— Vous savez d'avance la réponse, fit Mme Antoinette avec un sourire plein de grâce. Dois-je faire prévenir ma fille ?

— Je vous en prie.

Alphonsine entra, tout émue et comme ne sachant ce qu'on lui voulait. Puis, ayant appris la nomination de Jeno et sa demande en mariage, elle resta les yeux baissés, comme une enfant timide et tremblante.

— Quand voulez-vous que le mariage soit déclaré publiquement : demain à midi ? Ne suis-je pas adorable de faire les choses si vite ? dit Mme Antoinette.

Jeno ne trouva pas de mots pour exprimer sa reconnaissance.

— Eh bien, c'est dit, demain à midi. Mais le fiancé peut venir plus tôt, n'est-ce pas, Alphonsine ? Allons, réponds donc, cela te regarde.

— Oui, murmura celle-ci d'une voix inintelligible.

Le trouble de sa fiancée charmait Jeno. Il la quitta plein de joie et d'amour.

Il se sentait vivre pour la première fois. En un instant il était devenu homme important et chef de famille, tous ses vœux étaient réalisés. Cependant il y avait un point noir à son ciel d'azur. Sa conscience lui reprochait tout bas de goûter un bonheur que sa mère désapprouvait. Il se disait qu'il aurait dû s'efforcer de vaincre ses préventions, de la désarmer par sa tendresse. Une voix implacable murmurait à son oreille : « Lâche ! lâche ! »

Il avait beau se dire qu'il s'était réjoui de savoir sa mère libre, sa conscience lui répondait qu'il s'était surtout réjoui de n'avoir pas à combattre.

Vers le soir, ses remords devinrent si intolérables que, pour s'y soustraire, il voulut sortir, bien qu'alors la ville de Vienne n'offrît guère de distractions. Il s'habilla fièvreusement et nouait sa cravate devant la glace, lorsqu'il fut pris d'un éblouissement subit. Il avait cru voir un fantôme vengeur ! Il se retourna vivement ; sa mère était là, dans sa chambre.

— Ma mère ! s'écria-t-il avec angoisse, et il vit devant lui, non pas la personne sévère et inexorable qu'il redoutait, mais une femme brisée par la douleur et les fatigues.

Il l'enlaça de ses bras, et cette fois il put être content de son cœur, car il ne pensa pas un instant à lui-même : il ne songea qu'aux dangers que sa mère courait.

— Comment es-tu là, chère mère adorée ?

— Je viens de loin, mon fils.

— On m'avait dit que tu étais réfugiée à Presbourg.

— C'est vrai. Pendant trois jours entiers je t'ai cherché en vain. Alors, désespérant de te rencontrer, j'ai quitté Vienne. Mais à Presbourg, j'ai su qu'il fallait revenir.

— Et tu es revenue !

— Pour te parler.

— Oh ! mère, pourquoi as-tu fait cela ? Si tu me l'avais ordonné, je serais venu te trouver.

— Je n'ai point d'ordres à te donner, mon enfant, je suis venue t'implorer. Ne crois pas que je sois ici pour

me placer entre toi et tes désirs, ce n'est qu'en suppliante que tu me vois aujourd'hui.

— Mère, ne me parle pas ainsi.

— Il y a quelque jours je t'ai écrit une lettre sévère. Déchire-la. Je ne suis plus cette femme implacable, de grands malheurs m'ont brisée. Je ne suis plus qu'une pauvre mère implorant à genoux devant les fosses creusées pour ses fils, implorant qui? elle ne le sait pas elle-même, peut-être est-ce la mort qu'elle supplie de ne pas les remplir.

— Mais, ma mère, tes fils vivent!

Les yeux de la pauvre femme lancèrent des éclairs au milieu de ses larmes; elle saisit la main de son fils.

— Sais-tu comment ils vivent? L'un cherche à se frayer un passage à travers les Carpathes pour rentrer dans sa patrie. Devant lui, derrière lui, autour de lui, partout des ennemis qui le poursuivent; au-dessous de lui des précipices effrayants et des torrents débordés, au dessus de lui les orages et les oiseaux de proie. Si on ne le fait pas prisonnier, s'il ne meurt pas de faim, s'il ne tombe pas dans un précipice ou s'il n'est pas englouti dans les flots, il atteindra peut-être le champ de bataille. C'est là que l'attend mon autre fils, Odon, à la tête d'une petite armée. Et sais-tu qui compose cette armée? Des enfants qui se sont échappés des bras de leurs mères, des pères de famille qui ont abandonné leurs femmes et leurs enfants. La fièvre de l'héroïsme s'est emparée de tous, et tous ils périront!

— Mais, s'ils sont vainqueurs, ma mère?

— Ils vaincront, je le dis sur mon âme! Mais inutilement. Le danger alors ne fera qu'augmenter pour eux. Ils réaliseront l'impossible, ils forceront le monde entier à les admirer; riches de gloire, ils périront en martyrs, mais ils périront. Leur condamnation est prononcée. Si un ennemi ne suffit pas, on leur en suscitera deux, troix, dix s'il le faut, jusqu'à ce qu'ils succombent. C'est à Presbourg que je l'ai su par les lettres de nos adversaires qu'on a interceptées. Voilà pourquoi je suis venue, afin de te voir encore une fois avant de mourir.

— Oh! ne dis pas cela!

— Tu pars pour un long voyage; quand tu reviendras,

on se sera peut-être déjà vengé de moi, de tes frères.

— Qui cela?

— Tes amis, tes protecteurs. Je ne les accuse pas, ne crains rien; ils t'aiment mieux que moi, j'en conviens! Je te perdrais, et eux ils te sauveront. Je te ferais une vie sévère, pleine de privations et de combats, eux te donnent une position brillante et les joies de l'amour. Je ne peux pas rivaliser avec eux. Ils ont raison, et toi aussi. Nous, nous sommes des rêveurs qui sacrifions tout à une idée; nous sommes prêts à souffrir, à mourir pour cette idée... Ah! puisses-tu ne jamais nous comprendre! Sois un homme heureux. Va, pars pour cet immense empire, la sainte Russie, cherches-y des alliés pour les ennemis de ta malheureuse patrie, puis reviens avec eux assister à la défaite de tes frères.

Jeno devint pâle comme la mort; on lui avait soigneusement caché le but de sa mission en Russie. Peut-être aurait-il pu le deviner.....

— L'avenir n'est pas douteux, continua M[me] de Baradlay, nous périrons tous, mais, toi, tu survivras. Comment pourrions-nous résister à deux grands empires? Fussions-nous tous de fer, nous serions brisés par cette innombrable multitude. Tes frères sauront trouver une mort glorieuse. Tu deviendras chef de famille, tu seras récompensé pour tes brillants services. Bien des malheureux viendront alors t'implorer, et tu leur feras du bien, car ton cœur est bon. Mais, au milieu de toutes ces supplications qui viendront t'assaillir de tous côtés, n'oublie pas la prière que je t'adresse, car c'est moi qui suis venue vers toi la première.

Oh! comme Jeno se sentait méprisable en entendant sa mère parler ainsi. Si, au moins, c'eût été de l'ironie; mais non, c'était l'exacte vérité.

— Je t'implore pour de pauvres êtres innocents, continua M[me] de Baradlay. Ton frère Richard n'est pas marié, mais Odon a deux fils; le plus petit est né le mois dernier. Eh bien, quand un jour, pour prix de tes services, on te donnera les biens qu'on aura confisqués à tes frères, lorsque tu posséderas seul ce qui appartenait à toute ta famille, quand tu seras riche et puissant, mon fils, souviens-toi de cette heure où ta mère est venue

;'implorer, ne laisse pas mendier les enfants de ton rère!

— Ma mère! s'écria, hors de lui, le plus jeune des 3aradlay, en s'élançant vers son bureau et en déchirant ;a nomination, je ne choisirai point cette route! Et il se eta en pleurant dans les bras de sa mère.

Quelle joie indescriptible inonda le cœur de la pauvre 'emme! Comme elle serra contre son cœur cet enfant :héri, le dernier, qu'elle venait de reconquérir et qui :tait son préféré.

— N'est-ce pas, tu viendras avec moi? dit-elle

— Je ne te quitterai pas.

Jeno soupira, il se rappela son bonheur évanoui, mais, ı ce prix-là il n'en voulait plus.

— Hâtons-nous de partir, lui dit sa mère.

Jeno se souvint du passeport.

— J'ai ici un passeport pour toi, dit-il.

— Qui te l'a procuré?

— Un ancien ami de la famille, M. de Rideghvary.

— Et j'accepterais quelque chose de lui!

Mme de Baradlay jeta le passeport à côté de l'acte léchiré, et ajouta fièrement:

— Je suis plus habile qu'eux tous, ne crains rien! Enveoppe-toi de ton manteau, mon fils, et nous passerons à ravers la ville, cernée de toutes parts, sans être vus l'âme qui vive.

. . . .

Le lendemain, M. de Rideghvary attendit en vain le eune secrétaire d'ambassade. C'est en vain aussi que ous les invités l'attendirent, réunis dans le salon des 'lankenhorst pour la fête des fiançailles. Il ne vint pas.

Cette terrible femme avait entraîné jusqu'à son roisième fils!

Mais, comment avait-elle disparu? comment avait-lle pu passer invisible au milieu d'une haie de soldats? 'est ce qu'on ne sut jamais.

Il ne vint à l'esprit de personne que le Danube était, n pareil cas, une superbe route pour ceux qui ont le ourage, la nuit, à la faveur d'une brume épaisse, de onfier leur vie à une barque légère.

XVIII

L'EAU DEVANT, LE FEU DERRIÈRE.

De quel côté se diriger ?

Telle était la question de vie ou de mort que l'escadron de Richard avait à résoudre dès qu'il eut quitté la ligne de blocus.

Ils avaient derrière eux toute l'armée, devant eux deux fleuves, le Danube et la Marche, puis une chaîne de montagnes, les Carpathes. Partout où la route était praticable, on avait établi des postes militaires; ces postes étaient prévenus et chargés de les poursuivre; ailleurs on ne trouvait ni gîte ni provisions.

Ils galopèrent pendant une heure et demie, se hâtant d'atteindre le Danube. Enfin le vent chassa les nuages, et ils l'aperçurent se déroulant à leurs pieds. Sur la rive droite, on voyait encore debout les ruines d'une maison incendiée. La cour était déserte. C'est là que Richard fit entrer ses hussards.

— Mes amis, leur dit-il, nous voilà sur la route qui nous conduira ou dans notre patrie, ou à la mort. Vous pouvez compter que d'ici là nous aurons à supporter les maux les plus cruels. Nous devrons marcher nuit et jour, traverser des fleuves et des torrents glacés, gravir des montagnes inaccessibles, souffrir la faim, la soif, rester des nuits entières sans dormir, et nous battre sans cesse. Ceux qui seront pris seront fusillés, ceux qui tomberont seront perdus. Je ne vous dis donc point de venir avec moi. Je vais en avant, sans compter ceux qui me suivront. Je ne fais prêter serment à per-

onne. Il fait sombre encore, que ceux qui hésitent re-ournent en arrière. Des deux cent dix-neuf hommes ont se compose l'escadron, pas un, en ce moment, 'est forcé de venir avec moi. Mais, comprenez-moi ien : dès que le soleil sera levé, ceux qui auront choisi e rester devront alors obéir à une inexorable disci-line militaire. Ils seront obligés de faire ce que j'or-onnerai sans murmurer. Et maintenant en avant! 'oici la première épreuve !

Il s'agissait de trouver un gué pour traverser le Da-ube.

Richard connaissait à merveille tous les environs, insi que le cours du fleuve avec ses bancs de sable, ses ournants, et ses endroits guéables. Il n'hésita donc as et entra dans le fleuve. Pour lui et pour les vieux ussards ce n'était qu'un jeu de traverser cette large appe d'eau; mais les jeunes conscrits étaient étrangers cet exercice. Ils avaient peine à se tenir sur leurs elles avec armes et bagages, tandis que leurs chevaux ntraient dans l'eau jusqu'au poitrail; parfois ils per-aient l'équilibre et étaient forcés de nager pendant uelques minutes. L'escadron semblait un long ruban erpentant dans le Danube. Les hussards avançaient eux par deux, les têtes des chevaux sortaient seules de eau, et les hommes y étaient jusqu'à la ceinture.

Arrivés sur l'autre bord, Richard ordonna aux sous-fficiers de compter leurs hommes. Ils étaient deux ent vingt deux.

— C'est impossible! s'écria Richard, nous en avions issé trois au bivouac !

— Ils vous ont rattrapés, fit la voix bien connue de aître Paul.

— Comment, maître Paul, vous avez su nous re-rouver ?

— Je connais vos habitudes.

— Très bien ! Quelles nouvelles du camp ?

— Lorsque je suis parti, les cuirassiers s'étaient ras-emblés et se dirigaient vers la ville, comme s'ils avaient oulu nous éviter. Alors j'ai vu que nous n'avions plus ien à faire et j'ai dit aux autres de me suivre.

— Que sont devenus le lieutenant et le porte-drapeau ?

— Ils n'ont pas voulu être des nôtres ; nous les avons enfermés dans un des caveaux du cimetière.

— En vie ?

— Oui,et nous avons eu l'attention d'écrire sur la porte qu'ils étaient là et qu'on ait à les délivrer.

— Vous m'y auriez enfermé de même, si je n'étais pas venu avec vous ?

— Oui, mais mort.

— Pourquoi.

—Vous méritiez plus d'honneur.

— Merci. Eh bien, à présent confiez-moi votre vie, comme je vous confie la mienne. Prends le drapeau, maître Paul, c'est toi qui le porteras.

Et, à la lueur blanchâtre du jour qui commençait à poindre, deux cent vingt-deux hommes, rangés en cercle autour de leur chef, lui jurèrent obéissance absolue, dévouement sans borne, courage à toute épreuve.

Et, quand le soleil monta sur l'horizon comme un globe de feu, Richard vit que le drapeau était un drapeau tricolore !

—En avant ! dit Richard, nous avons une demi journée devant nous. Celui qui s'apercevra le premier de notre disparation, c'est Othon Palviez. Il nous poursuivra avec ses cuirassiers sur la route que nous avons suivie; mais le poids de leur cuirasse les empêchera de passer le fleuve aussi facilement que nous; ils seront forcés de remonter jusqu'au pont de bateaux, Si nous restons en selle jusqu'au soir, l'ennemi ne pourra plus nous barrer la route ; voilà notre tâche d'aujourd'hui. Quant aux autres jours, nous verrons.

Richard distribua tout son argent à ses hommes, leur recommandant de toujours payer aux pauvres habitants ce qui leur serait nécessaire.

Ils se mirent en route. Vers midi, ils arrivèrent en vue d'un château appartenant à un riche seigneur de Bohème, qui était du parti de l'opposition. Le maître de la maison était absent, sa femme se trouvait seule au château. Richard se fit conduire vers elle et lui dit quel était le but de leur expédition.

Il fut traité avec la plus généreuse hospitalité, et ›çut pour ses hommes de la viande fumée, du pain et › l'eau de vie, puis du foin et de l'avoine pour les ıevaux. La châtelaine lui donna, en outre, une carte ›taillée sur laquelle chaque petit sentier était indiqué ısqu'à la frontière hongroise. C'est ce dont il avait plus besoin.

On se reposa là deux heures entières, et un des ser- teurs du château conduisit ensuite les fugitifs jusqu'à forêt voisine. Ils la traversèrent au moment où le ur baissait, et se trouvèrent devant une montagne ı'ils se mirent à gravir. Tout en avançant, maître Paul ontra à Richard de grands feux allumés sur plusieurs ›mmets.

— Cela nous regarde, s'écria le capitaine, ce sont des gnaux pour indiquer notre fuite.

Bientôt les feux se multiplièrent.

L'un de ces feux était plus brillant que les autres, et ›lairait toute la contrée...

Richard braqua sa longue vue dans cette direction et ıt distinctement des cavaliers...

— Ils sont sur nos traces beaucoup plus vite que je e l'aurais pensé. Il n'y a pas de temps à perdre, s'é- ›ia-t-il.

Pour gagner du terrain ils durent couper par une allée. Richard y avait chassé autrefois; elle faisait artie du domaine d'un grand propriétaire autrichien. ur le flanc de la vallée se trouvait une petite rivière rtificielle, qui alimentait un grand étang et faisait ›urner un moulin. Richard se dit que, une fois que ses ommes auraient dépassé le moulin, il ferait rompre ›s digues et inonderait toute la vallée. Pas un cavalier e pourrait alors la traverser, les cuirassiers d'Othon 'alviez encore moins que d'aûtres.

Seulement, il ne songea pas que ce qu'il voulait faire ıi-même pour arrêter l'ennemi, l'ennemi, de son côté, › ferait peut-être contre lui.

En effet, à peine s'étaient-ils avancés que maître 'aul revint au galop avec les éclaireurs, annonçant à ›ichard qu'une partie des digues avaient été rompues

par ordre du maître du château et que la vallée était inondée.

Richard galopa jusqu'au moulin. L'eau montait en effet, mais on aurait pu encore atteindre la rivière et la traverser sur le pont fort étroit formé par l'écluse. Malheureusement ce pont avait été détruit, il n'en restait plus que les pieux. Richard ne perdit point courage. Il donna l'ordre d'arracher les portes du moulin et de les coucher sur les pieux. Mais il fut impossible de forcer les chevaux à passer sur ce pont improvisé.

— Ils en ont peur, dit maître Paul, parce que les planches sont en bois blanc.

— Qu'on les enduise de boue ! cria Richard.

— Ce n'est pas un bon moyen, nous ne pourrions plus y mettre le feu.

— Tu as raison, maître Paul. Il faudra brûler ce pont, pour que d'autres ne s'en servent pas après nous. N'y a-t-il pas du goudron dans ce moulin ?

Il y en avait un tonneau tout entier, on le versa sur les planches, mais les chevaux ne voulurent pas y passer davantage. Le goudron les faisait glisser, et le bruit sonore de leurs fers les épouvantait.

— C'est fait de nous, on va nous atteindre, dit maître Paul.

— Pas le moins du monde, répondit Richard ; nous allons descendre de cheval, toi, maître Paul, et moi. L'un tirera les chevaux par la bride, l'autre les poussera par derrière. Que personne ne bouge ! Restez tous en selle !

Ce fut un rude travail de faire traverser ce pont un à un à tous ces chevaux, soufflant, renâclant, ruant, se cabrant. Les hommes qui les montaient juraient de toutes leurs forces, maître Paul les frappait par derrière. C'était un bruit infernal. Aussi fut-il entendu ! Bientôt un nouveau feu s'alluma sur la montagne même qu'ils venaient de traverser.

Tout l'escadron avait passé, maître Paul et Richard étaient en nage, il ne restait plus sur l'autre bord que trente chevaux de rechange.

— J'entends un bruit de trompette ! dit un hussard, il serait peut-être prudent d'abandonner les chevaux de

échange pour continer notre route au plus vite. Une partie d'entre nous devrait toujours partir.

— Pas un cheval ne sera abandonné, répondit Richard, et aucun de nous ne doit partir sans que nous partions tous !

Les trente chevaux passèrent le pont à leur tour. Il n'était que temps. Le son des trompettes se rapprochait, et l'on pouvait distinguer au loin les manteaux blancs des Autrichiens.

Richard parla bas à l'oreille de maître Paul, qui s'éloigna avec deux hommes.

On jeta des branches sèches sur le pont, on y versa le reste du goudron, et on y mit le feu.

Quand les flammes jaillirent, les deux armées purent se voir face à face.

Richard sauta sur son cheval et ordonna à ses soldats de se mettre en route et de marcher avec précaution, car ils avaient à suivre une digue étroite. Il resta le dernier.

Ceux qui étaient lancés à sa poursuite avaient rompu les rangs. Une partie du régiment, lassée, était restée en arrière, l'autre se trouvait espacée sur toute la route. Parmi ceux qui poursuivaient de plus près les fugitifs, était Othon Palviez. Son beau cheval pur sang supportait bien la fatigue. Othon Palviez n'avait guère plus de vingt hommes avec lui ; malgré cela, il lança son cheval vers le pont enflammé et voulut le traverser à la tête de ses vingt hommes. Mais la noble bête refusa d'obéir. Palvicz cria alors à Richard :

— Capitaine Richard de Baradlay !

— Me voici, colonel.

— Rends-toi, sans merci ni grâce !

— Viens me prendre.

— C'est ce que je ferai, tu peux en être certain.

— Pas aujourd'hui, en tous cas !

— Aujourd'hui même ! D'ici là je ne me reposerai pas.

— L'inondation va te forcer au repos.

— Pendant une heure. En une heure je ferai réparer la digue, et je serai de nouveau sur tes talons ; tu ne m'échapperas pas !

— Nous verrons.

Pendant ce dialogue, on entendait un bruit singulier : on aurait dit une masse d'eau se précipitant avec furie. Palviez s'aperçut que l'inondation montait avec une rapidité effrayante.

— J'ai fait rompre toutes les digues, lui cria Richard, tu ne pourras les réparer en une heure.

Palviez vit bien que son ennemi avait raison.

— Je crois maintenant, en effet, que je ne pourrai pas t'atteindre aujourd'hui ; mais si tu es un homme d'honneur, reste à ta place, et battons-nous à travers les eaux et les flammes, comme il convient à de braves militaires. Acceptes-tu le pistolet ?

— Je l'accepte.

— Nous tirerons l'un sur l'autre jusqu'à ce que l'un de nous tombe mort de son cheval.

— Je le veux bien, mais mettons nos soldats hors de l'atteinte des balles.

— Tu as raison. Par file à gauche !

— Par file à droite. En avant, marche !

Les deux chefs restèrent face à face, séparés par le torrent, au-dessus duquel le pont brûlait avec mille craquements, éclairant de ses flammes rougeâtres ce duel à mort.

Tous deux avaient des manteaux blancs, excellents points de mire. Ils tirèrent deux fois, mais la balle de Palviez ne fit que trouer le shako de Richard, et celle du capitaine rebondit sur la cuirasse de Palvicz.

— Rechargeons nos armes ! cria le colonel. Mais ils n'en eurent pas le temps. Toute la digue venait de s'écrouler sous les efforts réitérés de maître Paul, et les eaux s'élançaient avec furie dans la plaine. Les deux ennemis durent fuir, chacun de leur côté. Le pont de feu avait été submergé et emporté par les flots.

— Nous continuerons demain ! cria l'Autrichien.

— J'y serai ! répondit Richard.

Ces digues brisées devaient occasionner à l'ennemi au moins une demi-journée de retard, les fugitifs pouvaient mettre ce temps à profit. Mais toute la contrée était maintenant soulevée contre eux. Au premier village où ils passèrent, les paysans leur refusèrent la nourriture :« Vous n'êtes pas dans la bonne voie, leur

irent-ils, nous ne vous aiderons pas. » Et, ne voulant as piller, les hussards dûrent s'éloigner à jeun.

Plus loin, à l'entrée d'un pont, ils trouvèrent les vil-ıgeois armés de faux, décidés à leur barrer le passage.

— Mon capitaine, faisons comme à Vienne devant le ouvent, dirent quelques-uns.

— Non, répondit Richard, nous ne ferons pas couler sang du peuple.

Un seul coup de pistolet les aurait dispersés, mais ichard préféra faire un détour.

Les hussards ne trouvèrent à manger nulle part. Le ndemain, vers midi, ils arrivèrent pourtant à une mi-érable petite auberge, mais elle ne put leur fournir u'un pain et de l'eau-de-vie. Richard coupa le pain en utant de parts qu'il y avait d'hommes. Chacun reçut ne bouchée de pain et une gorgée d'eau-de-vie. Puis n continua la route. Enfin, par bonheur, quelques eures plus tard, ils passèrent près d'un moulin où on isait moudre du blé sarrasin. Quel régal! Ils s'en fe-ıient une *polenta*, il y en aurait suffisamment pour ous! On n'avait, il est vrai, ni lard, ni graisse, mais importe : même cuite à l'eau, cette farine paraîtrait xcellente à des gens affamés.

Les hussards débridèrent leurs chevaux. Les uns se irent à faire cuire cette *polenta* en mélangeant la fa-ne noirâtre avec de l'eau, tandis que les autres fer-ıient les chevaux. Richard plaça quelques hommes ıx avant-postes, afin de ne pas être surpris.

Lorsque la polenta fut cuite à point, on étendit sur herbe douze manteaux, qui reçurent chacun une part polenta fumante ; dans le chaudron, elle ne se serait as refroidie avant le soir. Les soldats s'établirent au-our des manteaux, qui servaient en cette occasion de appe et de plat, et ils allaient commencer leur repas, rsque les sentinelles accoururent en toute hâte :

— Les cuirassiers sont à nos trousses! crièrent-ils. n n'eut que le temps de sauter à cheval, le dîner in-ıct fut roulé dans les manteaux et attaché aux selles. es soldats juraient tous à qui mieux mieux! Il fallait ourir de nouveau de toute la vitesse de leurs montures.

Richard ne se demanda pas où était la route, il suivit

la ligne droite, passant par les prairies, les terres labourées, les champs ensemencés. Les chevaux n'en pouvaient plus, ils étaient couverts d'écume.

— Toutes nos bêtes vont périr ici, murmura maître Paul, en jetant un regard de pitié sur ces pauvres animaux.

Parfois un cheval s'abattait. Son cavalier sautait sur un cheval de rechange et continuait sa course furibonde ; on avait eu raison de ne pas les abandonner ! Mais la troupe qui les poursuivait n'était guère dans un meilleur état.

Richard s'était mis à l'arrière de son escadron, pour surveiller ses hommes et leur venir en aide au besoin ; il ne voulait pas en laisser un seul derrière lui. C'est ainsi qu'il fut atteint pour la seconde fois par Othon Palviez. Celui-ci, toujours en tête, s'était même tellement porté en avant qu'il se trouvait seul, loin de ses hommes. Bientôt il fut assez près de Richard pour que celui-ci pût entendre sa voix.

— Arrête ! j'ai un mot à te dire, cria Palviez.

— Dis toujours, je l'entendrai !

— Si tu as du cœur, ne fuis pas ainsi devant moi.

— J'en ai, et je m'enfuirai même tout à fait.

— Tu es un lâche de me tourner le dos !

— Tu me verras un jour face à face.

— Tu n'oses pas recommencer la lutte avec moi !

— Je ne le veux pas. Pendant ce temps, ta troupe atteindrait la mienne.

— De toute façon, elle l'atteindra !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Fous que vous êtes ! Vois-tu cette ligne là-bas, cette oseraie, c'est le bord de la Marche, cette rivière vous arrêtera.

— Le Danube ne nous a pas arrêtés.

— Le Danube est facile, mais la Marche est infranchissable. Tu ne la connais pas !

— Nous ferons connaissance !

— Retourne-toi plutôt, et battons-nous ; si je te fais prisonnier, il n'y aura pas de grâce.

— Je n'en demande pas.

Pendant ce colloque des deux chefs, galopant avec

rénésie et éloignés l'un de l'autre d'une cinquantaine e pas seulement, les hussards étaient arrivés au bord e la rivière ; là, ils s'arrêtèrent.

— Tu le vois ! s'écria Palviez. Tes hommes n'osent as sauter dans les flots.

— Ils oseront tout à l'heure.

— Tu es insensé. Tes hommes, tes chevaux, tous périront si tu les fais entrer ainsi, couverts de sueur, dans ette eau glaciale.

— Eh bien, nous périrons ensemble au moins !

Et, ayant atteint une pelouse unie, Richard partit omme un trait et rejoignit ses soldats. Il avait trois ninutes d'avance sur son ennemi. D'un coup d'œil il nesura le danger. La Marche avait débordé et ses flots aunâtres roulaient avec furie, le courant était presque rrésistible. « Suivez-moi ! » cria Richard à ses hussards, et il s'élança de cette rive escarpée au milieu de a rivière ; deux secondes plus tard, cheval et cavalier eparurent sur l'eau.

— Eh bien, veux-tu me suivre ? cria Richard à Palviez qui atteignait à son tour la rive.

A ces mots un immense « *Eljen* » (*vivat*) retentit, oussé par l'escadron tout entier, et les hussards, imiant l'exemple de leur chef, s'élancèrent dans les flots.

Palviez resta immobile, anéanti de tant d'audace. Il egardait ces hommes courageux, luttant contre la raidité du courant, et, malgré lui, il tremblait pour leur ie.

Mais tous atteignirent le bord opposé. Ce bain glacial arut même leur avoir donné des forces nouvelles.

Néanmoins les cuirassiers ne tentèrent point cette preuve. Richard était donc de nouveau sauvé pour uelque temps.

Les hussards continuèrent leur route, trempés jusu'aux os. S'ils avaient ralenti leur course, cette soirée l'automne leur eût été fatale. Mais les efforts continuels u'ils durent faire les empêchèrent d'être saisis par le roid. Ils trouvèrent un terrain marécageux où les cheaux enfonçaient parfois jusqu'à mi-jambes ; malgré cela l fallait avancer, il y allait de la vie.

Pourtant Richard et ses soldats commençaient à

croire que, s'ils ne découvraient pas un toit hospitalier pour y passer la nuit, ils périraient inévitablement; hommes et chevaux ne résisteraient pas longtemps à la fatigue, à la faim, au sommeil.

« Ah ! pourvu que nous rencontrions un village ! » se disaient en eux-mêmes les jeunes conscrits. Leur vœu fut exaucé, trop bien exaucé même, car en arrivant au haut d'une montée ils aperçurent, non un village, mais une belle ville avec des clochers et des coupoles. C'était trop ! ils n'en avaient pas tant demandé...

La ville était entourée, selon l'ancienne coutume allemande, d'un grand mur de pierre. Il n'aurait pas été prudent pour les hussards d'y entrer. Ils pouvaient la tourner, il est vrai, mais il fallait alors passer forcément devant un grand édifice environné de fossés, que l'œil exercé des fugitifs reconnut pour une caserne de cavalerie. Etait-elle déserte, par ces temps de trouble ? ou bien y avait-on précisément renforcé la garnison ? Comment le savoir ? Qui pouvait-on interroger ?

Si on apercevait les fugitifs, ils étaient perdus.

Il leur fallut donc rentrer dans la forêt qu'ils venaient de traverser, et y attendre la nuit.

L'obscurité leur apporta bientôt la réponse demandée. Les trompettes sonnèrent la retraite dans la cour du grand édifice. A ces sons bien connus, les pauvres chevaux des hussards dressèrent l'oreille. Cela signifiait pour eux, peu de jours avant, qu'ils allaient avoir leur ration d'avoine, et de la paille fraîche pour se reposer !

Bientôt les tambours battirent la retraite dans la ville, il y avait donc même de l'infanterie !

Que faire maintenant ?

On ne pouvait penser à éviter et la ville et la caserne, puisque la seule route libre était impraticable ; on se serait enfoncé dans des marécages, où hommes et bêtes auraient inévitablement péri. D'un autre côté, il était imprudent de rester dans la forêt. Outre qu'il y soufflait un vent glacial, Palviez avait pu faire traverser la rivière en bateau par une estafette, et prévenir la garnison de cette ville. Quant à se frayer un passage les armes à la main, il n'y fallait pas songer. Des soldats affamés depuis deux jours, exténués de fatigue, glacés

par le froid, ne pouvaient affronter une troupe fraîche et reposée, quelque braves qu'ils fussent.

Mais la nuit vint à leur secours ; ce vent, qu'on avait maudit, amena tout à coup un brouillard si épais qu'on n'y voyait pas à vingt pas. Il semblait dire : Venez, je vous envelopperai.

— Mes amis, dit Richard gaîment, nous allons leur jouer un bon tour. Que chaque homme coupe en quatre la couverture de son cheval et en enveloppe bien solidement les quatre pieds de sa bête. Puis, nous partirons.

Les hussards comprirent l'intention de leur chef ; en une demi-heure la besogne était terminée, les chevaux pouvaient avancer sans bruit.

Tout l'escadron se mit en route, en suivant le chemin qui longeait la caserne. Ils ne rencontrèrent personne, les bons bourgeois dorment de bonne heure dans les petites villes. Bientôt ils entendirent le veilleur de nuit crier qu'il était onze heures, et la lumière de sa lanterne, obscurcie par le brouillard, se rapprocha. Elle s'arrêta à une cinquantaine de pas, et le veilleur de nuit répéta l'heure de nouveau. Puis tout rentra dans le silence. Quelques maisons blanches apparaissaient au bord de la route, les chiens aboyèrent d'une façon inaccoutumée, et Richard eut peur un instant que les habitants ne se réveillassent. Mais un danger plus certain les menaçait. Là où la grande route quittait la ville, se trouvait une barrière. Dans les villes de garnison, il y a toujours un poste militaire derrière ces barrières.

Les fugitifs furent bientôt informés de l'existence de ce nouveau danger, car, à moins de cent pas devant eux, ils entendirent le cri : « Relève les sentinelles ! »

— Allons, bon ! nous allons rencontrer la patrouille, se dit Richard.

En effet, un bruit de chevaux se rapprochait.

— Ils viennent droit sur nous. L'arme au poing ! ordonna Richard tout bas à ses hussards, qui se transmirent ce commandement les uns aux autres.

Cette fois, il n'y avait véritablement pas d'autre salut ; mais, au moment où la petite troupe s'attendait à croiser les cavaliers ennemis, ceux-ci se détournèrent

vers la droite et le bruit de leurs pas s'éteignit peu à peu. Ils allaient sans doute relever d'autres sentinelles sur un chemin de traverse.

Richard continua alors tranquillement sa route à la tête de l'escadron. Ils passèrent devant le poste militaire; la sentinelle crut que c'étaient les leurs qui repassaient, tout en s'étonnant bien un peu de les voir si nombreux. Mais quand, deux heures plus tard, la sentinelle fit part de ses réflexions au maréchal-des-logis et que le commandant fut enfin averti, Richard était déjà loin.

— Allons, mes amis, vous pouvez allumer vos pipes! dit au bout d'un quart d'heure Richard à ses soldats, et débarrasser vos chevaux de leurs chaussures.

Cette plaisanterie mit les hussards en belle humeur, leur gaîté se communiqua même aux chevaux qui, se sentant plus légers, commencèrent à trotter comme s'ils s'étaient reposés. Un jeune conscrit éleva la voix et se mit à chanter un air du pays :

La Hongrie est ma patrie,
C'est là que m'a élevé ma mère;
La plaine en est unie, unie comme l'Océan:
C'est là que naissent les braves!

Maître Paul se mit à l'accompagner en chantant la seconde partie, et tous les hussards firent chorus. On chanta ainsi toute la nuit.

Il leur paraissait si facile d'avancer sur la grande route, après la course de la veille à travers les champs et les terres labourées, que c'était pour eux du repos.

Quand le soleil se leva, le brouillard s'évanouit. Ils aperçurent devant eux les Carpathes. Au delà de ces montagnes était leur patrie!

Quel beau point de vue! En bas, la forêt de hêtres, dont les feuilles rouges et jaunes de l'automne offraient les plus brillantes couleurs; puis, au loin, les pins aux couleurs sombres; enfin, au dessus, les glaciers avec leur blancheur éternelle. Derrière eux un horizon infini, perdu dans la brume au milieu de laquelle s'élevait quelques collines, comme des îles au milieu de l'Océan.

C'est tout cet espace qu'ils avaient parcouru en trois

jours et trois nuits ! Mais, dans ce moment, ils oublièrent leurs souffrances : tous les cœurs étaient légers, l'espoir était revenu.

Pour comble de bonheur, ils trouvèrent un village hospitalier, qui témoigna le plus grand intérêt aux fugitifs. Petits et grands, hommes et femmes, les reçurent avec empressement. On ouvrit devant eux les granges ; les chevaux entrèrent dans le foin jusqu'aux genoux, les paysans aidaient à les ferrer, à réparer les harnais. On songea ensuite à faire manger les hommes. Ces pauvres gens n'étaient pàs riches, mais ils donnèrent tout ce qu'ils avaient : du pain d'orge, des chevreaux, du fromage de brebis. Ils ne s'inquiétaient pas de savoir si on les payerait : ah ! c'est que ce village était déjà près de la Hongrie !

Les soldats commencèrent leur cuisine, et ils se disaient gaîment : « Voici un repas qui ne sera pas interrompu comme celui d'hier ! »

Et pourtant il le fut, et de la même façon. Quand tout était déjà à moitié cuit, les sentinelles arrivèrent tout à coup au galop en criant : « En route, en route ! on nous poursuit de nouveau ! » C'étaient les soldats de la petite ville de garnison, qui, honteux de s'être laissé surprendre ainsi la veille, voulaient réparer leur maladresse. L'infanterie avait été amenée dans des voitures, et elle arrivait en même temps que la cavalerie.

Il n'y avait pas à dire, il fallait fuir encore. Mais, cette fois, la colère prit le dessus dans toutes les âmes.

— Battons-nous ! s'écrièrent les soldats, et qu'une fois pour toutes nous sachions à quoi nous en tenir ! Nous périrons, ou bien nous les mettrons hors d'état de nous poursuivre !

Il n'y avait, à la vérité, pas d'autre parti à prendre. Toutes les routes étaient coupées par l'infanterie et la cavalerie de l'ennemi ; les hussards se virent entièrement cernés. Admettant même qu'ils eussent pu se frayer un passage à travers l'ennemi, on les eût poursuivis ; pas un ne pouvait échapper.

Une seule route était libre : celle qui montait à pic vers le sommet du glacier.

— Pourrait-on trouver un guide ? demanda Richard

au paysan qui l'avait reçu, en lui montrant le glacier.

— Il existe bien un chemin, et moi-même je saurai t'y conduire, répondit celui-ci, mais on ne peut pas y passer à cheval, et on est exposé à y mourir de faim.

— N'importe, nous essayerons, mais avec nos chevaux : nous ne les abandonnerons pas.

Les hussards étaient déjà rangés en ligne ; quelques-uns avaient embroché, avec leurs sabres, les quartiers de chevreaux à moitié cuits.

— Au fourreau les sabres ! commanda Richard. A droite, en avant !

— Où donc, sur le mur ? crièrent quelques hommes avec colère. Allons plutôt droit au diable, et voyons s'il est en chair et en os !

Richard saisit un pistolet chargé.

— Que celui qui a oublié son serment, dit-il d'une voix forte, recommande son âme à Dieu.

Les murmures cessèrent.

— Ayez confiance en moi, et suivez-moi, j'irai en avant ! dit Richard.

Tous les sabres rentrèrent au fourreau : « Eh bien, partons ! » s'écrièrent les hussards ; mais, en passant devant le festin qu'ils devaient abandonner, ils ne purent s'empêcher de lancer quelques jurons.

Le guide marchait le premier à pied, avec son bâton ferré, ensuite venait Richard, à cheval, puis tous les hussards, à cheval aussi, l'un après l'autre. En dernier lieu maître Paul, qui fermait la marche.

L'armée ennemie, qui se demandait de quel côté l'escadron hongrois allait commencer l'attaque, fut saisie d'étonnement et de terreur en voyant tout à coup les hussards, montant sur ce mur de rochers, en longue file interminable. Le chemin, ou plutôt le sentier qu'ils suivaient, était si étroit que deux hommes à pied n'auraient pu y marcher de front. D'un côté les rochers à pic, de l'autre le précipice. Jamais aucun cheval n'avait passé par là. Un faux pas, et homme et cheval auraient roulé dans un abîme sans fond.

Après le saisissement et la frayeur, ce fut la rage qui s'empara de la troupe ennemie quand elle vit sa proie

lui échapper. Les soldats tirèrent sur les fugitifs avec leurs excellents fusils qui portaient à plus de mille pas. Les hussards se détachaient admirablement bien sur la roche de pierre calcaire. Les balles rebondissaient au loin, renvoyées par cette muraille, et passaient ainsi deux fois en sifflant à l'oreille des hussards qui escaladaient ce chemin vertigineux.

Le soleil dardait ses rayons ardents que le rocher renvoyait avec force, et les hussards, vaincus par la fatigue et le sommeil, fermaient parfois les yeux. Et cela, au milieu de ces dangers sans nom.

Enfin, une sinuosité de la montagne les déroba à la vue des ennemis ; ils n'avaient plus rien à craindre des hommes !

Ils trouvèrent là une magnifique forêt de pins, dont le doux ombrage invitait au repos. Les soldats voulaient s y arrêter pour quelques heures, mais le guide s'y opposa. Il fallait mettre le beau temps à profit, car, près des glaciers, les brouillards sont fréquents, et ils sont si épais qu'ils obligent alors à un repos absolu. Il fallait donc marcher, et marcher encore, jusqu'à l'épuisement des forces. Dans l'après-midi, ils atteignirent une petite cabane de berger. Leur guide prit congé d'eux et les confia au pâtre qui s'engagea à les conduire. L'escadron fit halte. Une meule de foin séchait dans le voisinage, on la distribua aux chevaux. Les hommes trouvèrent pour eux-mêmes du lait de brebis qu'on verse jour par jour dans un immense vase, et qu'on remue sans cesse pour l'empêcher de cailler. Il est fort mauvais, mais très nourrissant. Chaque homme en but un demi-verre. Ils découvrirent encore une provision de betteraves, destinée à la nourriture des moutons pendant l'hiver, et en mangèrent avec avidité.

— Que griffonnes-tu là? demanda brusquement maître Paul à un jeune conscrit, qui écrivait sur un petit calepin rouge qu'il venait de tirer de sa poche.

— Je note tout ce qui nous est arrivé, répondit celui-ci, car si jamais nous parvenons dans notre pays, ceux qui raconteront de pareilles choses seront regardés comme des fous, des poètes, ou des menteurs. Ces lignes serviront de témoignage.

Il restait encore bien des choses à écrire dans le petit calepin rouge!

Vers le soir, la lune se montra. Richard pensa qu'il fallait en profiter pour continuer leur pénible ascension. Ils partirent, le guide en tête.

Le chemin devenait de plus en plus escarpé, les pins s'espaçaient, les genévriers mêmes devenaient rares. Vers le matin, on ne voyait plus que des airelles ; les hussards déjeunèrent de ces petites baies noires, qui étaient mûres à point.

Le jour ne s'était pas levé aussi pur que la veille, les cimes des monts se perdaient dans le brouillard, le guide annonça de la neige.

Bientôt on atteignit une région entièrement aride, rien, aucune vie, aucune plante, pas même un oiseau ; c'était la région de la mort. Aussi loin que la vûe pouvait s'étendre, on n'apercevait aucun vestige humain. Plus on montait, plus les glaciers semblaient effrayants!

Vers midi, les fugitifs avaient atteint l'un des sommets et commençaient à descendre dans la vallée qui les séparait du glacier, lorsqu'une légère brume blanche monta vers le ciel comme un spectre.

— Hâtons-nous! dit le guide, les nuages sont, sur ces hauteurs, des ennemis formidables ; si celui-ci nous atteint, nous ne pourrons plus avancer. Tâchons d'arriver là où un peu de végétation nous donnera les moyens de faire du feu.

Mais la brume s'étendait avec rapidité ; bientôt toute la troupe en fut enveloppée. Il fallut s'arrêter. Le guide proposa d'aller seul en avant, afin de voir s'il était possible d'avancer.

Les hussards l'attendirent un quart d'heure, le froid était intense, la brume couvrait de givre les cheveux, les moustaches et la barbe des hommes. Le guide ne revenait pas ; Richard l'appela, alla à sa recherche, mais en vain. Il s'était enfui, sans doute, pour ne pas périr dans ces régions désertes avec les fugitifs.

Ce fut un instant de stupeur, mais personne ne murmura.

— Suivez-moi, mes amis! leur dit Richard. C'est moi

qui vais être votre guide maintenant. Et il partit en avant, au hasard.

Les hussards descendirent de leurs chevaux et les conduisirent par la bride. Vers le soir, ils atteignirent un endroit couvert de broussailles.

— Nous resterons ici pour la nuit, dit Richard, allumons du feu ! Nous ne gèlerons pas, au moins !

On attacha les chevaux. On n'avait rien à leur donner à manger, mais leurs maîtres souffraient comme eux de la faim !

Peut-être était-ce à ce moment même que Mme de Baradlay disait à son plus jeune fils : « Ton frère se fraye un chemin à travers les Carpathes. . . . .

. . . .

. . . .

Les hussards allumèrent de grands feux et se couchèrent tout autour. Ils étaient fatigués à en mourir ; il fallait dormir, dormir à tout prix.

Richard donna l'ordre à ses hommes de se relayer, afin qu'il en restât toujours un debout pour entretenir le feu et l'empêcher de s'étendre au loin.

Lui-même s'enveloppa dans son manteau, et s'assit avec la ferme intention de veiller.

Mais c'était au-dessus des forces humaines ! Le jeune hussard au calepin rouge écrivit quelques lignes, puis il soupira et se dit : « Mon Dieu ! qu'arrivera-t-il encore ! » et il s'endormit comme les autres. La fatigue les vainquit tous, — *tous*, sans exception.

A peine sommeillaient-ils, à peine un rêve les avait-il transportés doucement chez eux, qu'ils furent réveillés en sursaut. Les chevaux hennissaient avec terreur, un immense incendie entourait les dormeurs. Toutes les herbes d'alentour avaient pris feu et les flammes, chassées par le vent, couraient dans toutes les directions.

— En avant ! montons aux glaciers ! cria Richard, et, saisissant la bride de son cheval, il prit un sentier à pic, qui montait presque perpendiculairement.

L'incendie ne les éclairait que par instants, une pluie de feu et de fumée, apportée par le vent, aveuglait les fugitifs , mais le danger leur donnait à tous, hommes et bêtes, une force surnaturelle.

Lorsque, après deux heures d'une pareille ascension, ils regardèrent en arrière, le chemin qu'ils avaient parcouru n'existait plus : tout le versant de la montagne était un brasier ardent.

Et maintenant, ruisselants de sueur, ils étaient arrivés au sommet du glacier, exposés au vent glacial de la nuit. Sous peine de tomber morts, il fallait encore marcher, marcher toujours. Le soleil se leva, on ne voyait qu'une mer de glace. Pas un chemin, pas une trace de pas humains !

La faim et la soif les faisait souffrir cruellement ; pour apaiser leur soif, ils mettaient dans leur bouche des petits morceaux de neige durcie, mais cette neige ne faisait que l'augmenter encore.

Parfois un cheval tombait d'épuisement. Son maître le regardait les larmes aux yeux, il aurait bien voulu se coucher près de lui, sur cette terre glacée, et rester là. Mais maître Paul ne permettait à personne de s'arrêter ; il marchait le dernier, encourageant, consolant, grondant, selon l'occasion. Il aidait à relever les chevaux qui tombaient ; donnait des chevaux de rechange à ceux qui n'en avaient plus ; il prodiguait surtout ses soins aux jeunes conscrits : « Pas un de vous ne doit manquer à l'appel, disait-il, nous voici bientôt chez nous. »

— Oui, chez nous, au ciel ! murmuraient les pauvres hussards.

C'était vraiment presque un miracle qu'ils eussent encore la force de se traîner en avant. Leurs vêtements étaient gelés sur eux. Quant aux chevaux, leurs sabots se fendillaient, leurs fers étaient tombés, leur pauvre estomac était tellement vide que l'on ne pouvait plus fixer la selle, toutes les courroies étant devenues trop lâches.

Dans l'après-midi, la neige commença à tomber, des nuages d'un gris foncé s'amoncelèrent autour des cimes, le vent rugit avec rage, la troupe se débanda : Richard était en avant avec quelques éclaireurs, maître Paul fermait la marche avec les traînards. Ceux qui ne suivaient pas leurs camarades pas à pas perdaient leurs traces, et étaient obligés de les appeler pour s'orienter.

Parfois des avalanches roulaient avec fracas ; mais Richard ne désespérait pas !

Nos fugitifs descendaient toujours, le soir approhait... Ils atteignirent enfin une épaisse forêt, dont les rands arbres les protégèrent contre la tempête. La ureur du vent s'apaisa, et, au milieu de ses derniers augissements, un bruit sec frappa tout à coup les reilles de Richard et remplit son cœur d'espérance. C'était un coup de hache !

Quelle joie ineffable de revoir un visage humain et d'être enfin sorti de l'empire de la mort ! Richard et ses ompagnons se précipitèrent du côté où les coups de ache résonnaient, et ils virent un homme chaussé de andales comme les pauvres habitants des montagnes n portent en Hongrie. Richard lui adressa la parole en morave, mais celui-ci lui répondit en hongrois :

« Soyez les bienvenus ! »

En entendant parler leur langue, les hussards se jeèrent sur le pauvre homme et l'embrassèrent à l'étouffer.

— Tu es donc Hongrois ! Cette terre est donc la terre le la patrie !

Et ils se prosternèrent pour embrasser cette terre glacée.

Le pauvre bûcheron leur apprit alors que leur guide, oin de les abandonner, avait couru jusqu'à la ville voiine pour donner l'alarme et demander du secours. La ville tout entière accourait au-devant des hussards.

La petite troupe, ivre de bonheur, se remit en marche et traversa rapidement la forêt. Tout à coup les nuages e dispersèrent et le soleil, se frayant un passage, monra aux fugitifs la belle patrie hongroise, pour laquelle ls revenaient de si loin. Ils ne la virent d'abord qu'à ravers leurs larmes !

Un large et beau chemin conduisait à une petite ville située dans la vallée ; sur ce chemin défilait rapidement toute une population, drapeau et musique en tête. Richard et ses compagnons aperçurent le drapeau et entendirent la musique. Ils tirèrent des coups de fusil pour rassurer ceux d'entre eux qui étaient restés en arrière ; c'était un signal convenu.

Tous les rejoignirent, pas un n'avait péri. Ils se ran-

gèrent en ordre de bataille et reçurent ainsi les frères qui venaient les acclamer. — La plume est impuissante à décrire ce qui se passa alors ! . . . .

. . . .

En bas, dans la ville, un grand festin de joie fut préparé en l'honneur des fugitifs, et les hussards, qui n'avaient pas dormi pendant quatre jours et quatre nuits, dansèrent pendant la cinquième nuit jusqu'au matin.

Et tout ceci n'est point un conte. Le jeune conscrit qui prenait des notes le long du chemin est aujourd'hui un homme à cheveux blancs ; il peut rendre témoignage de la vérité de notre récit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

UNE ARMÉE NATIONALE.

Fait inouï! Incroyable! Un petit peuple, sans alliés, sans soutiens, isolé au milieu de populations ennemies, attaqué de neuf côtés à la fois, et résistant avec gloire, combattant victorieusement partout! Puis, se mesurant même à un grand empire qui tombe sur lui pour l'écraser! A la fin le géant est obligé d'appeler un autre colosse à son secours.

D'où venait tant d'héroïsme, tant d'énergie chez ce petit peuple? Je vais vous le dire : du moins, je vous dirai ce que je sais.

Un immense cri de douleur s'était élevé dans le pays, renvoyé d'une frontière à l'autre. Bientôt ce cri de douleur se changea en un cri de guerre!

Tous accoururent sous les drapeaux. Le laboureur avait quitté sa charrue, l'étudiant s'était échappé des écoles, le père de famille abandonnait son foyer. Des enfants de treize à quatorze ans portaient des fusils dont le poids les faisait plier, et des vieillards de soixante-dix ans, aux cheveux blancs comme la neige, se mettaient en ligne à côté de ces enfants.

Les fils de famille, des jeunes gens délicats, habitués au luxe, venaient se ranger à côté des paysans pour souffrir avec eux et partager leur gloire.

Un notaire que j'ai connu avait laissé là son étude,

et, à la bataille de Schwechat (n'ayant jamais été au feu), il saisit le drapeau tricolore, l'éleva aussi haut qu'il put, et le porta ainsi le premier devant tous, au milieu d'une grêle de balles. Plus tard il devint colonel.

Un jeune fermier, entraîné par son patriotisme, avait quitté sa jeune femme le jour même de leur mariage. Il monta le premier à l'assaut sur les remparts d'une ville assiégée, et fut tué : les larmes de sa fiancée n'avaient pas eu le temps de sécher sur sa joue!

Dans un cloître de l'ordre de Cîteaux, tous les séminaristes s'étaient faits soldats ; le prieur lui-même leur avait distribué au départ de l'argent et des vivres. Tous étaient partis, tous, excepté trois. Lorsqu'en rentrant au réfectoire le prieur les aperçut : « Lâches ! leur cria-t-il, comment êtes-vous restés ici ! »

Les avocats, les juges s'enrôlèrent ; personne ne plaidait plus, il n'y avait plus rien à juger.

Les ingénieurs devinrent des artilleurs et des pionniers. Les débauchés furent des héros ; les hommes faibles des lions ; les malfaiteurs même se transformèrent. Un célèbre chef de bandit obtint l'amnistie pour lui et les siens, et forma une petite troupe de cent soixante hommes, qui périt presque tout entière au service de la patrie. Des grands seigneurs équipèrent en quinze jours des régiments entiers de hussards.

Il n'y avait point d'armes. On en prit à l'ennemi. Mais, pour les leur arracher il fallait d'abord se servir de faux et de bâtons.

Un simple cultivateur trouva le moyen de fondre des canons : toutes les forges devinrent des fonderies. Les églises offrirent leurs cloches.

Un seul général s'empara de cent dix canons ennemis.

Les paysans de la ville de Szabadka, sans armes, prirent aux Autrichiens une grosse pièce qui portait à 49 kilomètres.

Les nouveaux bataillons qui se formaient s'exerçaient pendant huit jours, puis allaient au feu.

Tous étaient frères sous le drapeau tricolore : l'officier mangeait, dormait, au milieu de ses soldats ;ils s'encourageaient réciproquement à supporter les souffrances de toutes sortes. Il n'y avait point de déserteurs. Le lâche

[ui se serait enfui aurait été chassé de toutes parts.)uand une armée était battue elle ne se débandait pas, nais tâchait de se reformer et de recommencer à se)attre. Ceux qui étaient armés n'étaient pas les seuls à :ombattre, tous étaient soldats, armés ou non, même es femmes. Les femmes travaillaient aux remparts, elles)rouettaient la terre, elles se chargeaient des missions es plus périlleuses. Ce sont elles qui furent les meilleurs ›spions. Elles soignaient les blessés; tous les châteaux ›e transformèrent en hôpitaux.

Les prêtres ne prêchaient plus que l'héroïsme. Il ı'était plus question de dogme, de syllabus, d'hérésie. ıa guerre était sainte pour tous les cultes.

Et le poète immortel (1), qui brillait dans notre ciel :omme un météore, ne chantait que l'amour de la)atrie et l'héroïsme dans la lutte.

C'est ainsi que fut formée l'armée nationale. Voilà)our les combattants. Mais il fallait aussi de l'argent, :ar l'argent est le nerf de la guerre! On sut s'en pro- :urer.

Tous ceux qui possédaient le moindre objet en or ou ›n argent, depuis les grandes dames qui sacrifièrent les)ijoux et l'argenterie de leurs ancêtres, jusqu'au pauvre liable qui n'avait à lui qu'une paire d'éperons en argent, ous s'empressèrent de porter leurs trésors à la caisse le la guerre. De petits capitaux amassés sou à sou, des ›pargnes gardées pour les vieux jours, prirent le même :hemin. Qu'avait-on besoin d'argent alors qu'on était nenacé de perdre la patrie?

Et, pendant ce temps-là, le ministre des finances et e ministre de la guerre portaient des habits troués et nangeaient du pain sec pour ne pas toucher au trésor le la patrie. On était au moins sûr que ces pauvres :ommes d'argent trempées de larmes, qu'on retranchait :ur le nécessaire même de l'existence, étaient employées :elon l'intention des donateurs. Ce qui était envoyé pour lu pain se changeait en pain; ce qu'on donnait pour les armes procurait des armes.

Voilà comment on sut soutenir cette armée nationale.

(1) Petöfi, mort en 1849, en combattant pour l'indépendance.

Et, six mois après, l'histoire enregistrait ses triomphes !

De jeunes conscrits étaient devenus des généraux. Le drapeau tricolore, déchiré en lambeaux, avait conquis le respect du monde entier.

A la ville de Szolnok, des conscrits armés de faux attaquèrent, et s'emparèrent, de toute une batterie de canons. — A Pakozd, quelques gardes nationaux, également armés de faux, firent mettre bas les armes à dix mille chasseurs à pied. — A Gyor, le onzième bataillon d'infanterie attaqua à la baïonnette la cavalerie ennemie, et la mit en fuite. — A Bude, ce furent des hussards qui descendirent de cheval pour monter à l'assaut. — A Piski, un bataillon défendit un pont, pendant toute une journée, contre des forces vingt fois supérieures.

Les opérations de l'armée hongroise semblèrent quelquefois tenir du miracle.

A Szélakna, les Hongrois sortent tout à coup de terre au milieu de l'ennemi. — A Baranyiszko, ils franchissent une montagne inaccessible et attaquent leurs adversaires par derrière. — A Szolnok, ils nagent à travers la Tisza et tombent, comme la foudre, sur l'ennemi non préparé. — A Segesvar, ils traversent, avec leurs fourgons remplis de poudre et de munitions, une ville en flammes. — A Tiszafüred, ils engagent la bataille sur le fleuve couvert de glace, et forcent les Autrichiens à reculer au milieu des craquements de ce sol perfide.

Mais, ce qu'on ne doit pas oublier en parlant de cette glorieuse révolution de 1848, c'est l'admirable conduite du peuple ; de ce peuple qui, avec son esprit, son génie, son héroïsme, ses mille et mille inventions, sut défendre, encourager, aider, protéger, son armée adorée.

Parfois des villages entiers se mettaient derrière les soldats pour faire nombre et épouvanter l'ennemi. Partout ils trompaient l'adversaire par de faux bruits, et devinaient ses moindres secrets tout en gardant fidèlement ceux des leurs. Lorsqu'il s'agissait de transporter les soldats hongrois, cent et cent charrettes et voitures étaient mises à leur disposition ; puis, quand l'armée ennemie arrivait, il n'y avait jamais ni un cheval, ni le moindre véhicule. Quand l'armée nationale

avait besoin de provisions, on les lui livrait sur un simple reçu ; l'ennemi n'obtenait rien pour son argent comptant.

A son entrée en campagne, une chose manquait cependant à cette armée nationale : la conscience de sa force. Elle dut l'acquérir par des leçons qu'elle paya chèrement.

II

LE COMMISSAIRE DES PAILLES.

Notre ami Zébulon Tallérossy était devenu un grand personnage. Parti de son village comme député, il y revint comme commissaire du gouvernement.

Monsieur Tallérossy trouvait que l'art de la guerre était bien plus facile qu'on ne se l'imaginait.

Il n'avait qu'à donner des ordres, et il était obéi.

Les conscrits ne manquaient pas, ils étaient tous braves ; ils chantaient gaiement lorsqu'on les menait au feu.

Le pain abondait, l'argent aussi. Zébulon ne se donnait pas même la peine d'enregistrer ses dépenses, il savait qu'il ne prenait pas un centime de l'argent du pays, il trouvait donc tous ces gribouillages inutiles. Aussi était-il fort content de lui-même et trouvait-il que la stratégie était la science la plus commode du monde.

Son habitation, située dans un village du nord de la Hongrie, était le rendez-vous général des estafettes, des expéditeurs, des chefs de francs-tireurs, etc. Il était dont fort occupé et pouvait à peine consacrer à sa famille quelques heures dans la soirée.

Cette famille était encore au grand complet. Aucune des cinq *temoiselles* n'était mariée ; quant à leur respectable mère, elle avait toujours la migraine, ce qui la forçait à manger toute la journée ; cela l'engraissait à vue d'œil et lui faisait mener une vie sédentaire, laquelle ramenait les migraines. Son temps se passait donc à tourner dans ce cercle vicieux. Zébulon prétendait que sa femme lisait beaucoup. La vérité est qu'elle ne savait peut-être pas

ıême lire, ayant été simple paysanne avant de devenir ıadame Tallérossy; mais, comme elle recevait beaucoup e monde, elle avait retenu par-ci par-là quelque chose e toutes les conversations, et parlait sans sourciller e Bolingbroke et des cruautés de Philippe V, roi d'Esagne, qu'elle connaissait aussi par les pièces de théâtre.

Elle se disait nerveuse pour avoir l'air comme il faut t, les migraines aidant, elle se faisait passer pour la rande dame la plus accomplie. Aussi gouvernait-elle bsolument son mari. Le tremblant Zébulon la consulait pour toutes choses comme un oracle. Les moments es plus terribles pour lui étaient ceux où il devait nnoncer à sa chère moitié l'arrivée de quelque convive. ame Anna était une femme économe. De plus, elle n'aiıait pas à être dérangée de sa sieste de l'après-midi, ni veiller tard ; elle détestait donc cordialement les visieurs.

Aussi quelle éloquence, quels prodiges de diplomatie uand Zébulon était forcé de lui annoncer des hôtes! l commençait toujours par lui apprendre d'abord une onne nouvelle.

C'est ainsi qu'il se précipita un matin chez sa femme, enant une lettre ouverte à la main.

— Ah! chère amie, *che* suis né *goiffé*, s'écria-t-il. *h'ai* une *jance* inouïe! A *beine* suis-je nommé *gommisaire* par le *coufernement hongrois*, avec *blein boufoir* et eux mille cinq cents florins d'honoraires *que che* reçois ne lettre de son excellence Monsieur *te* Rideghvary, *gui* ı'offre d'être *gommissaire tu coufernement* de *Fienne* avec ix mille florins d'honoraires. Que faire, que choisir?

— Rien du tout, répliqua aigrement madame Tallérossy. Plût à Dieu que tu ne te fusses jamais mêlé de rien! qu'est-ce que me font les honneurs et les dignités, si endant ce temps l'on nous mange tout ce que nous vons. Tu n'y fais pas attention, car tu es toujours abent. Il ne se passe pas de jour que nous n'ayons cinq u six convives à notre table. On a aboli les corvées, il aut tout faire par nous-mêmes. On prend jusqu'à nos ournaliers pour en faire des soldats ; à la fin on t'emıènera toi-même à la guerre. tu seras tué, et que deiendrai-je avec toutes nos filles?

Zébulon vit que son tyran s'était mis en garde contre toute attaque.

— Femme, dit-il, tu ne *beux combrendre* tout ceci, ne parle pas des choses que tu ne *gombrends bas.* C'est de la haute *bolitique*.

— Comment ! je ne comprends pas, moi ? exclama la bouillante matrone. Si tu sais ce qu'est la haute politique je le sais aussi, apparemment.

— Eh *pien*, alors, explique-la, répondit Zébulon avec malice.

— Explique-la d'abord toi-même, fit dame Anna, rouge de colère.

— Je m'en *fais* donc te le *tire*. *Bour* nous, la haute *bolitique* est de *safoir gomment* nous marierons nos cinq filles. Crois-tu que c'est *bar bassion gue che* me mets à former des *pataillons* et à leur fournir *tu bain ?* Mais que faire ? Tous ceux *gui* faisaient la *gour* à nos filles sont *bardis*, ils sont au *gamp*, et moi, seul *étrancher* dans ce *bays*, il faut que *che* serve le *coufernement*, et même *che tois serfir*, non celui qui offre six mille florins, mais celui *gui tonne teux mille* cinq cents. *Che tois* être *batriote*, il le faut *apsolument*. Et puis *foilà* notre fille aînée Crescence, que nous *afons* toujours *abbelée* la *brincesse*, et *bour* laquelle nous *rêfions* un *prillant bardi :* il se *présente* ce *bardi*. *Ch'ai* toujours pensé que *ch'aurai bour chendre* un Baradlay. Le *blus cheune* est revenu de *Fienne*. La maman l'a été *jerjé*, il *foulait ébouser* une fille d'un *maufais* caractère. Mais Crescence a *blu* à *matame* de Baradlay, lorsqu'elle l'a vue aux fiançailles de son fils aîné. Eh ! *pien*, mon ami Odon, le *gommissaire brincipal*, *fient auchourd'hui* chez moi. *Bréviens* Crescence. *Envin du combrends* le reste, n'est-ce pas, ma mie, ma tourterelle chérie ?

Dame Anna, pour toute réponse, saisit les clefs de l'office, appela ses filles pour leur distribuer ses ordres, et dit à Crescence d'aller s'habiller : elle était éblouie.

Les menées diplomatiques de Zébulon avaient, cette fois, complètement réussi. Zébulon entendit avec une vive satisfaction le remue-ménage qu'il avait occasionné. Une servante frottait la chambre d'ami et mettait des draps blancs au lit, l'autre rangeait la maison, en-

evait les toiles d'araignées, essuyait partout la poussière et fourrait sous les matelas les objets qui traînaient sur les meubles. On poursuivait dans la basse-cour les oies et les chapons. Les tourtes et les friandises étaient commandées ; on courait à tout bout de champ à l'office, on faisait battre les portes. Et Zébulon continuait à sourire d'orgueil. Il était sûr que le jeune Baradlay serait bien reçu. Son habitation, ou son château, comme il l'appelait, n'était certes pas à dédaigner. C'était une grande maison à un étage, pourvue de tout le confort désirable. Il y avait une véranda garnie de fleurs, une chambre à cheminée pour les fumeurs, une bibliothèque (quoiqu'elle ne servît guère, etc. Odon pourrait bien passer chez lui huit jours au moins sans ennui.

Mais le pauvre Zébulon fut bien désappointé. Odon de Baradlay arriva à onze heures sonnant, comme il l'avait annoncé, mais il arrivait sur une charrette de paysan, vêtu avec la plus grande simplicité et muni d'une pelisse de berger.

Néanmoins Zébulon accourut au devant de son hôte avec le plus joyeux empressement, et donnait déjà l'ordre de conduire les chevaux à l'écurie et de monter les bagages dans la chambre d'ami, lorsque le jeune Baradlay l'interrompit en lui faisant comprendre qu'il était venu le chercher et qu'il devait immédiatement repartir avec lui.

— Immédiatement, répéta Zébulon d'un air hébété, mais pour où.

— Entrons chez toi, je te l'expliquerai, répondit Odon.

(Il est d'usage en Hongrie que tous les députés se tutoient, voilà pourquoi Odon tutoyait le bon Allemand).

— Nous devons partir à l'instant même tous les deux, continua le jeune homme dès qu'ils furent entrés dans la chambre des fumeurs. J'ai reçu cette nuit une lettre du commandant en chef des armées. Il nous donne l'ordre de concentrer tous les nouveaux bataillons à Kassa ; les vivres doivent prendre la même direction. J'ai expédié mes instructions à tous les autres commissaires, et, comme tu te trouvais sur mon chemin, je suis venu te prendre moi-même.

12

— Tu n'es venu que *bour* cela ?

— Que pour cela? Mais, mon ami, rien n'est plus important ! Toutes les troupes seront concentrées ; à nous de songer à leur procurer des vivres, sans cela elles seront affaiblies, non pas par l'ennemi, mais par les privations. La brigade qui est confiée à tes soins arrive au camp ce soir, il faut que nous y soyons aussi.

— Mais c'est à *guarante*-deux kilomètres !

— Raison de plus pour nous presser.

— Au moins reste à *tîner*.

— Impossible.

— Ma femme et mes filles ont tout *brébaré bour* te *recefoir*.

— Dans des temps moins graves que le nôtre, j'accepterais avec plaisir; mais le devoir avant tout.

— Que tu es sévère, mon ami !

— Ne perdons plus de temps, prends avec toi tes comptes, toute la caisse, un sabre, des pistolets, le linge indispensable, une bonne pelisse, et partons.

— Au moins laisse-moi *tire* qu'on nous *brébare* des *brovisions*.

— Comment! tu es commissaire des vivres, et tu as approvisionné quatre mille hommes si tu as fait ton devoir : nous trouverons bien à manger !

— Oui, du *bain* de *munision!*

— Eh bien, nous ne pouvons pas manger dn pain blanc et de la volaille lorsque nos hommes n'auront que du pain noir !

— Et ma famille !! *che* suis très *emparrassé che* ne sais qu'en faire !

— Prends congé des tiens, et vivement, ou bien fuyons sans rien dire, mais dépêchons!

Zébulon trouva plus prudent de prendre ce dernier parti et se prépara à la hâte. Au moment où il allait s'asseoir dans la charrette il aperçut une servante, l'appela et lui dit :

— *Gue* font les *temoiselles?*

— L'une d'elles est à la cuisine et s'occupe des plats sucrés ; la seconde habille la troisième ; la quatrième crêpe les cheveux de la cinquième.

— Et *matame ?*

— Elle est en train de se faire lacer par la grosse Marthon.

— C'est *pon*, dites-leur qu'on ne nous attende ni pour *dîner* ni *bour souber*. *Che* ne sais *quand che refiendrai*.

Et la carriole s'ébranla. Zébulon n'osa pas regarder en arrière.

Le terrible Odon conduisit sa victime par monts et par vaux, sans vouloir s'arrêter nulle part. Zébulon se repentit mille fois de ne pas avoir emporté de provisions. Chaque fois qu'ils traversaient un village Zébulon suppliait son camarade de s'arrêter au presbytère, sachant que les prêtres sont hospitaliers et qu'ils ont toujours quelque chose de bon à offrir aux pauvres voyageurs. Mais Odon restait inébranlable. Ils rejoignirent enfin les fourgons de munitions.

— Nous allons avoir à manger, observa le jeune Baradlay. Il se fit donner un pain tout entier.

— Est-il bon ? demanda Odon, lorsque Zébulon se mit à l'entamer tout en poussant de grands soupirs.

— Très *pon*, répondit celui-ci en avalant péniblement une bouchée. Il n'osait pas dire ce qu'il en pensait, puisque c'était lui qui l'avait fait faire. Odon réprima un sourire.

Vers le soir, ils dépassèrent le rôti des soldats ; seulement il était encore en vie et cheminait lentement. Un homme à cheval chassait devant lui un grand troupeau de bœufs. Odon crut avoir déjà vu ce bouvier quelque part. Plus ils approchaient du camp, plus la foule augmentait, on ne pouvait avancer qu'au pas. Odon, d'ailleurs, s'arrêtait à chaque instant, ayant des instructions, des ordres à transmettre à tous les chefs, ce qui faisait enrager le pauvre Zébulon, qui aurait voulu être arrivé.

Enfin ils entrèrent fort tard dans la ville. Le principal magistrat les reçut avec cordialité.

— Nous *bourrons* nous *reboser* et *souber !* se dit tout bas Zébulon avec satisfaction.

Mais il se trompait.

A peine étaient-ils arrivés, qu'il furent littéralement assiégés par les commissaires des vivres des différents corps, Tous avaient affaire à Zébulon. Les uns

parlaient doucement, les autres s'emportaient. L'un exigeait de la farine, le second demandait compte du foin, le troisième s'informait des bottes, le quatrième des habits. Zébulon ne faisait que répéter continuellement :

— Cela arrivera, cela arrivera.

Mais où? mais quand? Il n'en savait rien.

A la fin, Odon eut pitié du malheureux commissaire en chef.

— Ami, dit-il, peut-être que tout est déjà ici, seulement on n'en sait rien. Monte à cheval et va t'en informer au dépôt. Tu me renseigneras sur tout ce qui s'y trouve.

Il ne manquait plus que cela! Monter à cheval dans cet état, se faire rendre compte du foin, de la paille, du pain de munition, etc. Se quereller avec des gens grossiers! Lui qui avait cru pouvoir tout organiser de loin, dans son château!

Il revint au bout de deux heures et voulut raconter ses mésaventures à son compagnon.

— Cher ami, *che* suis *prisé* en mille morceaux, *che* m'étonne d'être *engore* en *fie*.

— C'est bon, c'est bon, interrompit Odon, allons vite souper, puis tu écriras ton rapport.

— Un rapport! — Ce mot empoisonna jusqu'au souper du pauvre Zébulon.

Il n'avait jamais aimé à écrire, et évitait toujours soigneusement de le faire. Cependant, cette fois-ci, il n'y avait pas moyen de reculer. Dès qu'ils eurent fini, Odon fit emporter la nappe, les assiettes, les verres, demanda du papier, un encrier et des plumes, et invita Zébulon à faire un compte rendu détaillé.

Le malheureux ne savait comment s'y prendre. Il se demandait surtout à quoi pouvait servir la règle qu'on avait placée sur son papier. Odon dut lui préparer son travail. Zébulon n'avait plus qu'à remplir les colonnes.

Il se mit péniblement à la besogne, tâchant de se rappeler l'ordre qu'il fallait suivre. Pendant ce temps il se faisait un bruit continuel. On allait et venait autour de lui. Odon écoutait les réclamations des uns, les plaintes des autres, il parlait à tous avec tact et noblesse, ce qui excitait l'admiration du bon Allemand et l'empêchait de travailler. Le compte rendu n'avançait guère.

Tout à coup un visage bien connu se présenta; pour cette fois, Zébulon déposa tout à fait la plume. Il avait reconnu l'ancien capitaine des gardes de l'illustrissime Rideghvary, Grégoire Boksa.

— Où est le commissaire des pailles? vociféra ce personnage qui avait deux pistolets dans sa ceinture et un immense fouet hongrois sur les épaules.

—Que vous faut-il? demanda Zébulon, qui prit l'interpellation pour lui.

— Ce qu'il me faut? C'est que je ne veux pas que les Allemands viennent se coucher sur ma paille.

Zébulon écarquilla les yeux, il crut que l'ancien capitaine des gardes avait perdu l'esprit.

— Commençons par le commencement, dit Odon avec calme. Qui êtes-vous? chef d'une troupe de francs tireurs?

— Je suis chef d'un bataillon à cornes.

— Alors vous êtes pique bœuf à l'armée?

— Oui, c'est cela même.

— Et quel démêlé avez-vous avec les Allemands?

— Voilà! Il y a ici un bataillon d'étudiants de Vienne. On les appelle la légion des *Têtes de Morts* parce qu'ils en ont une pour cocarde.

— Quel mal peuvent-ils vous faire?

—Ce qu'ils me font? Le soir ils viennent s'établir là où je campe avec mon troupeau, car ils savent qu'ils y trouveront de la paille. Ils se couchent sur cette paille.

— En quoi cela vous gêne-t-il?

— D'abord ils chantent toute la nuit. Qu'ils aient faim ou soif, ils chantent toujours. Et puis, surtout, ils foulent la paille que mes bœufs doivent manger le lendemain.

Odon voulut raisonner avec cet homme comme avec un être intelligent.

— Mais, mon ami, dit-il, pouvons-nous refuser un peu de paille à de braves jeunes gens qui sont accourus de si loin pour offrir leur vie et leur sang à notre malheureuse patrie?

— Nous n'avons nul besoin du secours des étrangers, répliqua l'ex-capitaine des gardes transformé en bouvier. Nous saurons faire nos affaires tout seuls. J'ai été, moi qui vous parle, dans bien d'autres bagarres. A une

élection j'ai mis en fuite, à moi seul, mille plumes blanches ! J'ai neuf blessures à la tête ! Je saurai bien montrer aux autres comment on doit faire fuir l'ennemi ! A quoi bon des Allemands parmi nous ? Ils ne servent qu'à ternir l'éclat de notre armée !

Mais Zébulon ne voulut plus en entendre davantage : il était hors de lui.

— T'en iras-tu d'ici, *chibier* de *bodence!* cria-t-il avec rage, ou *che* vais te *cheter* cet *engrier* à la tête. Si tu es un *pœuf*, va dehors, et si tu *feux* me *barler*, ne sois pas un *pœuf!*

Après cette sortie énergique, Zébulon fut encore plus incapable de travailler. Il regretta vivement de n'avoir pas jeté son encrier à la tête du bouvier, ce qui aurait simplifié sa besogne.

Odon était implacable, il fallait continuer le compte rendu. Mais, chaque fois qu'il sortait de la chambre pour quelques instants, Zébulon fermait l'unique œil qu'il était parvenu à tenir ouvert, et il entendait aussitôt la voix grondeuse de dame Anna qui lui demandait quand leur hôte allait arriver.

Enfin le jeune Baradlay eut pitié du pauvre Allemand.

— Ecoute, mon ami, dit-il, tu dors debout, va te coucher. Demain je te réveillerai à quatre heures du matin et tu finiras ton travail.

Zébulon se leva avec enthousiasme, cependant il s'aperçut bien vite que se coucher et dormir ne sont pas toujours synonymes. A peine commençait-il à sommeiller, qu'il fut réveillé en sursaut et crut que le monde s'engloutissait. Mais ce n'étaient que les étudiants allemands qui passaient devant ses fenêtres en chantant. Puis vint une seconde troupe, qui marchait tambours battants, puis une troisième, une quatrième.

Le coucou, qui chantait régulièrement à tous les quarts d'heure, engageait Zébulon à se hâter de dormir, mais comment dormir au milieu d'un vacarme pareil. Bientôt ce fut le tour des lourdes voitures de munitions qui ébranlèrent toute la maison. Zébulon n'eut qu'un seul espoir, il se dit qu'Odon ne se réveillerait peut-être pas à temps et le laisserait dormir.

Mais le coucou n'avait pas encore chanté quatre

heures qu'Odon frappa à la porte de Zébulon, et lui dit de se lever aussitôt, car il fallait repartir à l'instant. L'ennemi s'était avancé plus loin qu'on ne l'avait cru, il n'y avait pas de temps à perdre.

Zébulon s'habilla en claquant des dents, il regretta amèrement de s'être jeté dans cette révolution. Il venait d'apprendre à ses dépens que pour nager il fallait se mettre dans l'eau. Comment éviter maintenant la guerre qui l'environnait de toutes parts et qui était essentiellement contraire à son tempérament !

Ils voyagèrent toute la journée, rencontrant à tout moment les convois de munitions qui étaient sous la dépendance de Zébulon et qui attendaient ses ordres. Celui-ci ne cessa donc pas de crier et de s'époumonner jusqu'au soir.

Il soupa avec l'état-major et les officiers, il écouta les plans de bataille, entendit l'énumération des forces de l'ennemi, le nombre de ses canons, et apprit que les Autrichiens avaient même une batterie de fusées à leur disposition. Cette nouvelle fit trembler le bon Zébulon. Il avait lu, dans un vieux dictionnaire de sciences, que ces fusées étaient des projectiles fort dangereux, et que s'il en tombait une seule au milieu de cent hommes, tous les cent périssaient à l'instant.

Zébulon ne pensait donc plus qu'aux moyens de se retirer le plus honnêtement possible. Enfin il s'en ouvrit à Odon.

— Mon cher ami, dit-il, *che* suis presque un *fieillard*, *che* ne suis *bas* soldat, *che* ne me suis jamais *pattu*. J'ai cinq filles, ma *fie* ne m'*abbardient* pas, laissez-moi donc quelque part, à l'arrière *carde*, où je puisse être en sécurité.

— C'est bien, répondit Odon, choisis l'endroit qui te paraîtra le plus sûr. Une partie des munitions va rester ici, si tu le désires tu peux t'y fixer. Seulement, je te ferai remarquer qu'en temps de guerre on ne peut jamais prévoir par où passera l'ennemi.

Zébulon remercia son jeune ami les larmes aux yeux ; il promit de veiller à tout avec soin, il ne tenait qu'à être hors de la fournaise.

Odon voulait que l'ex-capitaine des gardes restât dans

le village avec tout son bataillon à cornes, mais celui-ci se récria, trouvant qu'il était impossible que la bataille eût lieu sans lui. Il voulait prendre six chevaux à l'ennemi !

Odon se laissa convaincre, il permit à Boksa de suivre l'armée avec cinquante bœufs, et laissa le reste du troupeau dans le village dont les habitants étaient tous Hongrois, et qui avaient promis de défendre au besoin les munitions les armes à la main.

L'armée s'éloigna et Zébulon se crut au septième ciel, n'entendant plus battre le tambour et marcher les troupes. Aussi répara-t-il le temps perdu. Il dormit le lendemain jusqu'à midi. Le soir, il se trouvait entièrement reposé, il mit ses pantoufles, qu'il emportait toujours avec lui, et s'assit commodément à sa table pour achever son compte rendu.

A minuit son travail était terminé et il allait poser sa plume, lorsqu'il entendit une vive fusillade. L'ennemi était-là. Odon l'avait un peu prédit. Zébulon ne fit pas de longues réflexions : il saisit d'une main son portefeuille, de l'autre ses bottes, sauta par la fenêtre et courut de toutes ses forces vers la forêt ; il ne cessa de courir que lorsqu'il n'entendit plus les coups de fusils. Alors il modéra un peu sa course et arriva enfin sain et sauf au village voisin, en pantoufles, tenant toujours ses bottes à la main. Là, il loua une voiture et promit une fortune à celui qui le ramènerait chez lui.

Zébulon ne revit plus l'armée. Il avait remis la caisse au maire du village, son compte rendu fut perdu. Quant aux munitions qui lui avaient été confiées, il ne s'en occupa point. Ce n'est que bien plus tard qu'il lut dans un journal un bulletin officiel qui constatait que Zébulon Tallérossy avait eu le courage de résister à tout un bataillon ennemi, à la tête des villageois en armes, et que, grâce à son énergique défense, on avait pu sauver la caisse et toutes les munitions.

III

CE QUE COUTA LA PREMIÈRE LEÇON.

Qu'arriva-t-il?

Je vous dirai toute la vérité. L'armée hongroise fut entièrement battue à Kassa. Elle fut mise en déroute, comme les républicains d'Amérique à la première bataille de Bulls-run.

Les chefs furent imprudents, les officiers inexpérimentés. Les artilleurs tiraient mal, les soldats ne surent pas résister au feu : l'ennemi les battit sans le moindre effort. Le commandant en chef, vieillard plein d'honneur, supplia ses soldats de ne pas s'effrayer de la fusillade, mais ils prirent la fuite. Ce fut un triste combat. On avait fui devant l'ennemi! Lorsque, quelques jours plus tard, le ministre de la guerre vint rendre compte à Debreczen du résultat de cette journée, il dit :

« Je voudrais me cacher et parler dans une cave, pour qu'on ne puisse pas voir la rougeur de mon front! »

Que de sang, que de gloire ont effacé, depuis, cette première honte! Mais alors elle fut complète.

Et, lorsque le général ennemi fit lancer derrière les fugitifs ses fusées à la congrève, lorsque ces étranges serpents de feu volèrent derrière les soldats débandés, sifflant avec furie, éclatant avec force, et semant de tous côtés une pluie de feu, le désordre fut à son comble. Les artilleurs, les cavaliers, les chasseurs à pied, les gardes nationaux, les conscrits, formèrent pêle-mêle une masse compacte, qui n'écoutait plus aucun commandement. Tous se gênaient réciproquement dans

leur fuite. L'ennemi n'avait qu'à les poursuivre pou faire d'innombrables prisonniers.

C'est dans de tels moments qu'une âme élevée est u trésor inappréciable!

Odon de Baradlay n'était point soldat, il n'avait aucun talent militaire, mais il était doué d'une qualit sans laquelle on ne peut être un héros, il avait du sang froid.

Lorsqu'il vit l'issue malheureuse du combat, il s'élança sur son cheval et chercha le moyen de sauver au moins quelque chose de ce désastre.

Il n'avait à la main qu'une simple cravache, mai n'importe, sans armes, il se précipita au milieu de conscrits qui fuyaient, poursuivis par une troupe d cavaliers ennemis.

— Enfants! — s'écria-t-il d'une voix tonnante, e s'adressant aux plus jeunes, — laisserons-nous ains prendre nos canons?

Les plus hardis s'arrêtèrent.

— Faut-il nous sacrifier pour les autres? Soit! s'écrièrent-ils, et ils se retournèrent contre l'ennemi.

Au même moment un secours inattendu vint à leu aide. Une fusillade formidable accueillit tout à coup le cavaliers autrichiens, en les prenant de flanc; elle partait d'un fossé bordé d'acacias. Plusieurs hommes furent tués, les autres prirent la fuite. Alors on vit sortir de son embuscade la légion des *Têtes de Mort*, avec son chef Mausmann, qui, jetant son chapeau en l'air, cria à Odon :

— Hurrah! mon maître! Voilà ce qu'on appelle de la tactique de barricades!

Odon serra avec force la main du brave étudiant, et les deux petites troupes fraternisèrent. Ils étaient peut-être deux cents en tout, c'était peu, mais on pouvait compter sur eux.

Lorsque l'ennemi les vit arrêtés au milieu de la grande route, il fit jouer contre eux sa batterie de fusées. Mausmann en plaisanta en vers, selon son habitude, et les conscrits se mirent à rire.

Ce rire en fit des héros. La mort ne les effrayait plus.

Les Autrichiens s'aperçurent que leurs fusées ne les faisaient pas reculer. Alors ils envoyèrent un escadron de grosse cavalerie contre cette poignée d'hommes. La petite troupe se forma en trois rangs et occupa toute la largeur de la route.

Ils attendirent les cavaliers de pied ferme, en entonnant un chant national.

Et ils déchargèrent leurs fusils tous ensemble, avec des cris d'enthousiasme, au moment où les cavaliers n'étaient plus qu'à vingt pas. L'ennemi tourna bride, laissant des morts et des blessés derrière lui. Les patriotes rechargèrent leurs armes, et voyant que les cavaliers avaient fait un détour pour les prendre entre deux feux et les attaquer de deux côtés à la fois, ils formèrent autour d'Odon un cercle serré, hérissé de baïonnettes, et continuèrent à chanter.

Le chant national avait beaucoup de strophes, et, tant qu'il dura, la petite troupe repoussa plusieurs attaques. Celui qui était blessé bandait sa blessure à la hâte, ceux qui tombaient morts étaient emportés par leurs camarades, et la troupe reculait lentement.

Enfin, après la dernière attaque, encore plus furieuse que les autres, Mausmann dit à Odon :

— Eh bien, notre maître, voici nos dernières cartouches ! Ne tirons plus. Gagnons le pont qui est derrière nous, et restons-y. La cavalerie ne pourra pas nous tourner, les marais l'en empêcheront. Mes amis, jurons donc de ne pas envoyer cette dernière charge contre l'ennemi, mais de nous battre désormais à la baïonnette !

Et le jeune exalté s'agenouilla au milieu de la grande route et entonna le serment de l'opéra de *Béatrice*, imité par tous ses camarades qui étaient résolus à jouer le drame sérieusement jusqu'au bout.

Ce pont était un peu élevé et dominait toute la plaine. A partir des marais, tout était blanchi par la neige ; le vent y avait formé, les jours précédents, de petits monticules qui gênaient considérablement la retraite de l'armée. On ne voyait que des fourgons embourbés, d'autres entièrement renversés, puis des fugi-

tifs, tâchant de se frayer un passage à travers ces obstacles.

— L'ennemi ne doit pas voir tout cela ! s'écria le chef.

— Non, non, tant que nous vivrons ! répondirent les soldats.

La troupe prit position sur le pont et recommença le grand air du serment, qui retentit solennellement au milieu de cette plaine infinie.

Le soleil couchant dorait de ses derniers rayons cette petite troupe martyre, qui venait de faire le sacrifice de sa vie. Pendant ce temps, l'ennemi se préparait à une nouvelle attaque, et fit jouer de nouveau sa terrible batterie de fusées. Mais ni le feu, ni les balles, n'émurent les patriotes. Odon de Baradlay pensa un instant à sa jeune femme, à ses enfants, à sa mère, puis il dit aux conscrits d'une voix rassurée :

— Ne craignez rien, mes amis, sur cent balles il n'y en a guère qu'une qui tue!

Au même moment un éclat d'obus renversa mort un jeune soldat près de lui.

— Et si elle tue, elle donne la mort la plus belle! continua Odon sans perdre sa présence d'esprit.

— Vive la patrie! répondit la petite troupe.

Les cavaliers ennemis, ralentirent subitement leur course furieuse. Mais ce n'était pas le cri d'enthousiasme de la petite armée qui les arrêtaient. Du milieu des marécages gelés, une division de hussards s'était levée tout à coup, s'élançant vers la grande route.

Son apparition était si inattendue qu'elle arracha à l'ennemi un cri de stupeur. Les cavaliers autrichiens furent immédiatement attaqués, et, tournant bride, ils s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux. Les hussards ne cherchèrent pas à les en empêcher, ils se ruèrent immédiatement sur la batterie de fusées.

L'ennemi s'aperçut alors de la faute qu'il avait commise : il s'était trop avancé, ne se doutant pas que les patriotes pourraient encore se retourner contre lui.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Les Autrichiens jetèrent tous leurs engins de guerre dans les fourgons, et fuyèrent en abandonnant les échafaudages que les hussards mirent en pièces.

La besogne était terminée pour ce jour-là. L'ennemi sonnait de tous côtés la retraite, et ne songeait plus à poursuivre les vaincus.

Les hussards atteignirent le pont. Ils avaient à leur tête un beau jeune homme, aux yeux de feu, au port hardi et fier.

Odon et Mausmann crurent l'avoir déjà vu. Ce dernier le reconnut en effet. Il l'avait vu quelques mois auparavant, tandis qu'Odon était séparé de lui depuis six ans.

— Qui vient là? se mit à chanter l'étudiant allemand. Mais il ne put continuer, sa voix se perdit dans un sanglot, il se jeta alors au cou de leur libérateur et le serra à l'étouffer.

— Vivat Baradlay! vivat Richard de Baradlay! cria-t-il enfin.

Alors, seulement, Odon sut que c'était son frère.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; Odon pleurait, Richard riait. Tous les soldats riaient et pleuraient à la fois. Les hussards, les conscrits, les compagnons de Mausmann s'embrassaient et se félicitaient réciproquement, chacun dans sa langue maternelle.

— C'est le ciel qui t'a envoyé! dit Odon à son frère. Si tu n'étais pas arrivé, dans une heure tu devenais l'aîné de la famille.

— Dieu nous en préserve tous les deux! Mais toi, Odon, que fais-tu là? Ce n'est pas ta place ici. Tu es commissaire du gouvernement nommé par la Diète, tu n'es pas soldat! Que dirait notre mère!

Richard serra, à ce nom, la main de son frère. Il ajouta à mi-voix :

— Pauvre chère mère, est-ce un pressentiment qui la faisait agir, lorsqu'elle est venue me dire : Va là-bas!

Et ils pensèrent tous deux avec recueillement à cette noble femme, qui avait été la Providence de leur enfance et qui était encore la Providence de leur jeunesse.

IV

LE BETYAR (1).

Il s'agissait de refaire une armée de toute cette multitude exténuée, découragée, anéantie; une armée prête à marcher contre l'ennemi, et qui devait, en moins de quinze jours, apprendre à lui résister, — bien plus, elle devait l'attaquer et le vaincre! La magie seule pouvait accomplir de pareils prodiges!

. . . .

Odon et Richard passèrent, dans le village voisin, la nuit qui suivit cette première bataille. Il s'agissait de recueillir au passage les débris de l'armée en déroute, et de mettre un peu d'ordre dans cette cohue.

— Si seulement nous pouvions leur procurer des vivres, dit Richard, ils accourraient bien plus vite.

Mais c'était là le point difficile.

L'ennemi avait passé deux fois par ce village et tout enlevé. Les fourgons de pain avaient pu rejoindre l'armée en déroute, il est vrai, mais la viande manquait.

— Il serait temps que notre bouvier Boksa arrivât avec ses cinquante bêtes à cornes! dit Odon, et il pria Richard de faire faire des rondes dans les environs pour savoir si leur homme ne s'y serait pas réfugié.

On le chercha en vain jusqu'au soir. A la fin, il

(1) On appelle *betyar*, dans les puszta de la Hongrie, les jeunes gens ayant eu quelques démêlés avec la loi. Ce sont, le plus souvent, ceux qui veulent éviter la conscription; ils sont plutôt sympathiques au peuple. Ce qui ne les empêche pas d'être assez enclins à voler lorsque le besoin les pousse.

se présenta de lui-même, mais il était seul. On ne voyait pas la moindre corne à l'horizon. Il tenait son cheval par la bride et marchait, pour bien faire voir qu'il boitait, se servant de son *fokos* (espèce de hachette, arme hongroise) en guise de béquille, et poussant des *hélas!* à fendre l'âme.

— Eh! bien, Boksa! qu'est-il arrivé? demanda Odon.

— Ce qui est arrivé? oui, oui, ce qui est arrivé? gémit le bouvier. Je suis mort! J'ai les reins brisés. Un boulet de vingt-quatre!

Mausmann et ses compagnons se mirent à rire, Boksa s'aperçut qu'on ne le croyait pas.

— Mais où sont les bœufs? demanda-t-on de toutes parts.

— Les bœufs? qui sait!

— Mais, au nom du ciel, mon ami, s'écria Odon, vous étiez dans une très bonne position, à l'abri de tout danger, comment avez-vous pu abandonner le troupeau?

— Je vais tout vous dire. Au moment où la bataille allait commencer, je retirai de la tige de ma botte (poche des betyars) mon grand couteau, je pris dans mon sac mon pain et mon lard, et je me mettais à manger, lorsque, tout à coup, j'entends un bruit terrible, fusillade, canonnade, un tel tremblement que tout en est tombé de mes mains. Ce devait être au moins un boulet de vingt-huit qui m'avait effleuré. Vrai Dieu! Je l'ai vu, il y en avait deux attachés ensemble par une chaîne.

— Vous vous êtes enfui, je le vois, mais le troupeau, qu'est-il devenu? pourquoi ne l'avez-vous pas conduit ailleurs?

— Je n'en sais rien. Je me suis mis à courir, et l'ennemi canonnait si fort derrière moi que si j'avais regardé en arrière, j'en serais mort, c'est sûr!

— C'est un autre langage qu'il faut lui tenir, à celui-là, dit Richard en s'avançant. Poltron que tu es! tu t'es enfui avec tes rodomontades, laissant tout le troupeau aux mains de l'ennemi. Caporal! cinquante coups de lanière à ce misérable!

A ces mots, Boksa oublia qu'il était boiteux et, se

redressant de toute sa hauteur, il jeta sa tête en arrière et dit fièrement :

— Mille grâces ! j'ai pour nom Grégoire de Boksa, je suis noble !

— Tant mieux pour toi ! répondit Richard avec ironie ; tes parchemins t'empêcheront de sentir les coups.

— En outre, j'ai l'honneur de vous rappeler que la Diète a aboli chez nous toutes les peines corporelles.

— Tu m'intenteras un procès quand la paix sera faite. En temps de révolution, il faut prendre les chemins les plus courts. Allons, qu'on m'obéisse !

En effet, le pauvre Boksa reçut, — ce que jamais, au grand jamais, il n'eût imaginé, — cinquante coups de lanière ! Après lui avoir ôté son sabre, sa hachette, on lui suspendit son fouet autour du cou, et, le replaçant sur son cheval, on lui dit d'aller où bon lui semblerait.

Un étudiant allemand, qui montait la garde, lui cria encore ironiquement :

— *Pon* courage, papa Grégoire !

— Attends, attends ! murmura Grégoire, en montrant son poing. Cela n'en restera pas là !

Puis il piqua des deux, et partit comme un trait.

Jamais personne ne l'avait encore touché qu'avec des armes, ce qui n'est pas un déshonneur. Il avait reçu des blessures, on l'avait laissé pour mort, gisant dans son sang : rien de cela ne réveillait en lui aucun souvenir amer. Mais avoir été frappé, à la vue des soldats et des étudiants allemands qui se moquaient de lui ! Cela ne pouvait se passer ainsi sans vengeance.

Boksa avait un projet.

Il s'arrêta, ôta son chapeau, enleva de sa ceinture sa pipe et sa belle blague hongroise brodée de soie et d'or ; il regarda attentivement ces trois objets, et murmura un : « C'est bon ! » peu rassurant. Puis il remit son chapeau sur sa tête, sa pipe et sa blague à leur place, et repartit au trot. Il se dirigea tout droit vers le camp ennemi.

Tout était couvert de neige, la plaine était entièrement déserte. Quand Boksa arriva aux marécages où Richard était venu au secours de son frère, il monta sur une petite éminence et regarda autour de lui. Il vit au

loin des feux de bivouac. C'était le camp ennemi. Il écouta, et entendit le son d'une clochette et quelques longs mugissements. Il était fixé sur le lieu où se trouvait son troupeau.

Alors il descendit de son cheval, et, le menant par la bride, il continua son chemin. Bientôt on lui cria du milieu de l'obscurité : « Arrêtez ! qui vive !

Boksa feignit d'être effrayé.

— Eh ! là, ne me faites pas de mal ! Je suis déserteur !

Le factionnaire comprit ce mot-là, et fit attendre Boksa jusqu'à l'arrivée de la patrouille. Il expliqua alors qu'il était déserteur et espion, et qu'il voulait parler au colonel.

Le colonel jouait aux cartes avec d'autres officiers lorsqu'on lui annonça l'arrivée de l'espion. Il le fit entrer.

Boksa plut infiniment à MM. les officiers par sa démarche fière et hardie.

— Pourquoi as-tu quitté ton camp ? demanda le colonel.

— Parce qu'il y est arrivé un nouveau commandant qui m'a fait donner des coups de lanière, à moi, dont le soixante-dix-septième aïeul était déjà noble ! On m'a battu comme un chien, et on m'a pris jusqu'à mes armes, dont on ne dépouille pas même un débiteur quand on saisit tous ses biens par autorité de justice ! Ils m'ont chassé du camp, comme un voleur ! Mais, patience ! On peut encore servir ailleurs, heureusement !

— Et qu'étais-tu dans l'armée ?

— J'étais bouvier.

— Non combattant, par conséquent ! Je comprends un peu mieux ton audacieuse résolution. Au reste, c'est bon, il nous faut précisément un homme pour garder notre troupeau, celui que nous venons de prendre à l'ennemi. Tu peux entrer immédiatement en fonctions.

— Que tous les saints du Paradis vous bénissent, mon colonel, pour votre gracieuse générosité ! Vous verrez quel serviteur zélé vous aurez en moi. Je serais capable d'aller au feu pour vous ! Quant aux autres, je ne leur pardonnerai jamais. Ils me payeront ces cinquante coups-là, aussi vrai que je m'appelle Grégoire de Boksa !

— Comment se nomme le commandant qui t'a gratifié de cette punition ? demanda le colonel.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, mais comme il disait : *Mon frère*, au commissaire du gouvernement, ce doit être un Baradlay.

— C'est le déserteur ! s'écrièrent les officiers, électrisés par cette découverte.

Et ils se mirent à interroger le bouvier avec beaucoup d'intérêt. On lui apporta du vin pour le rendre plus causeur.

Boksa leur dit tout ce qu'il put contre les patriotes : l'armée n'avait pas une bouchée de pain ; l'infanterie n'avait plus d'armes, attendu que la grande route était jonchée de fusils, de cartouchières. Les soldats étaient découragés, ils murmuraient contre leurs chefs, ils avaient peur de l'ennemi, et, cette nuit même, on serait probablement forcé de battre en retraite. Il raconta encore que la Légion Italienne n'attendait qu'une occasion pour passer à l'ennemi ; et que la Légion de Vienne avait été chassée, car on l'accusait de trahison.

MM. les officiers furent de plus en plus satisfaits de leur bouvier. Le colonel envoya son aide de camp, accompagné d'une ordonnance, pour installer Boksa dans ses hautes fonctions. Celui-ci baisa respectueusement la main du colonel, but le reste de son vin et se retira.

Le troupeau était enfermé dans un grand enclos. On n'avait pas encore eu le temps de lui donner un gardien, mais la haie, de sept pieds de hauteur, le protégeait suffisamment. En outre, quatre cavaliers, l'arme au poing, en faisaient constamment le tour, et les soldats éparpillés çà et là autour de leurs marmites étaient assez nombreux pour maintenir l'ordre parmi cette armée cornue.

D'ailleurs, ce sont de si bonnes bêtes ! Elles se couchent sans se plaindre sur la terre dure et froide. Hier elles appartenaient à l'armée nationale, aujourd'hui elles sont aux mains des Impérialistes, mais elles n'en marquent aucun mécontentement.

Le bœuf qui doit marcher en tête du troupeau a une

clochette au cou. Il a été choisi pour chef, non comme ayant plus d'esprit que les autres, mais tout bonnement parce que ses cornes sont plus longues, et ses sujets reconnaissent tous sa suprématie, sans conteste.

Quand il faut se mettre en route, un enfant les conduit avec une baguette. Un simple coup de fouet leur fait comprendre qu'il faut marcher plus vite. Lorsqu'on en choisit un pour le sacrifier aux hommes, qu'il doit nourrir de sa chair et chausser de sa peau, ses compagnons le laissent partir sans récriminations. Et si, parfois, l'un d'eux rompt le silence et fait entendre un formidable mugissement. ce n'est ni par impatience de subir l'esclavage, ni par désir de liberté, c'est tout simplement parce qu'il a soif. Un pareil troupeau n'est pas difficile à conduire.

L'aide de camp fit appeler le caporal de service et lui recommanda le bouvier. Celui-ci demanda la permission de coucher dehors, il avait sa bonne pelisse de berger et trouvait qu'il pouvait mieux surveiller ses bêtes en restant au milieu d'elles. Et il pourrait fumer, ce qui est défendu à l'écurie.

On acquiesça au désir de ce serviteur plein de zèle. Boksa examina alors avec attention de quel côté soufflait le vent, et choisit la position d'où le vent arrivait directement sur le troupeau. Il dit bonsoir à ses supérieurs, leur raconta en pleurant la manière dont il avait été traité, et s'étendit tout de son long. On suivit du coin de l'œil chacun de ses mouvements, mais il ne faisait rien d'extraordinaire. On le vit prendre sa pipe, sa blague, et ôter son chapeau ; il faisait sans doute sa prière. Puis il bourra sa pipe, l'alluma, se coucha à plat ventre, et se mit tranquillement à fumer. Bientôt, par manière de distraction, il prit son chapeau, qui n'était ni neuf ni frais, et qui semblait en avoir vu de dures, et se mit à en gratter la graisse avec son couteau. Il garda cette graisse dans le creux de sa main, et, quand il en eut réuni une petite quantité, il la versa soigneusement dans sa pipe sur le tabac brûlant.

Au même moment une odeur abominable se répandit dans l'air.

Quel rapport peut-il bien y avoir entre cette odeur et

l'organisme des bœufs? Aucun naturaliste ne l'a peut-être expliqué. Mais tous les bergers de la Puszta savent qu'en la respirant le bœuf le plus débonnaire devient immédiatement le plus terrible des animaux. Il est enragé, il se précipite avec fureur, tuant et brisant tout sur son passage. Il ne connaît plus personne.

Dès que les bœufs sentirent la fumée, ils se relevèrent, allongèrent le cou, et reniflèrent avec force. Puis, toujours obsédés par cette odeur, ils se mirent à bondir, à secouer la tête et à reculer vivement, tout en tendant les cornes vers l'endroit d'où venait la fumée, comme s'ils avaient aperçu un ennemi. Ils reculèrent si bien qu'ils renversèrent la haie, — ils l'eussent renversée quand même elle eût été de fer, — et ils prirent leur course à travers la plaine.

Les sous-officiers, les soldats, accoururent au bruit et demandèrent à Boksa ce qui était arrivé.

Ils voyaient bien les bœufs, dans leur course folle, renversant ceux qui voulaient les arrêter, sautant par dessus les feux du bivouac et mugissant avec rage, mais ils ne comprenaient pas ce qui les rendait furieux.

Boksa était tranquillement étendu sur sa pelisse et fumait.

— Qu'y a-t-il? cria tout à coup le colonel, attiré à son tour par ce bruit infernal.

Le bouvier ôta la pipe de sa bouche, comme il convient de faire quand on parle à son supérieur, et la cacha immédiatement dans sa poche.

— Les bœufs ont vu un miracle, répondit-il.

— Quel miracle ?

— Ah! mon colonel, cela leur arrive souvent. Les gardiens, les bouchers, et surtout nous autres, nous le savons bien, Les bœufs rêvent comme les hommes. Alors ils courent comme des enragés, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés. Bien habile est celui qui les ramène. Mais que cela ne vous préoccupe point, c'est mon affaire. Quand j'aurai déroulé mon grand fouet et que je les aurai rejoints sur mon bon cheval, je les ramènerai tous, il n'en manquera pas un seul.

— Eh bien, dépêche-toi, ne les laisse pas s'éloigner.

— N'ayez pas peur; mais donnez des ordres à mes-

sieurs les militaires pour que quelques-uns viennent m'aider, car le bétail est parti dans vingt directions différentes.

— Prends avec toi les quatre sentinelles à cheval.

— Attendez-moi seulement, monsieur le colonel, je serai ici dans un instant, fit Boksa d'un ton narquois auquel l'officier ne fit pas attention, et qui contrastait avec sa première humilité.

Puis, montant à cheval, il déroula son long fouet et le fit claquer avec force, en partant comme un trait.

Le troupeau s'était dispersé, chaque bœuf avait pris une route différente. Grégoire laissa les soldats s'évertuer à les rattraper. Il savait bien que, pour cette besogne, un bon fouet valait mieux que cinquante sabres. Trois cavaliers ne sont pas capables de se rendre maîtres d'un bœuf en fureur, mais le son du fouet peut opérer des prodiges. Boksa parvint à rassembler une partie de ses bêtes. Il avait cinglé à droite et à gauche, si bien que les bœufs avaient fini par se masser autour de leur chef. Une des sentinelles, voulant prouver son zèle, ne quittait pas le bouvier d'une semelle.

Lorsque le troupeau se trouva bien rassemblé, Boksa asséna deux violents coups de fouet sur le dos du bœuf conducteur, et toute la bande, le suivant, se précipita en avant avec un redoublement de vitesse.

La sentinelle commença alors à soupçonner la bonne foi du bouvier, et lui ordonna avec colère de faire rebrousser chemin à son troupeau.

Boksa fit le sourd.

— Mille millions de tonnerres ! s'écria le soldat, veux-tu bien ramener le troupeau ?

Boksa ne répondit rien.

— Gare à toi, betyar ! tu t'en repentiras !

Boksa pressait ses bêtes de plus en plus.

Alors le cavalier prit son pistolet et fit feu ; la balle siffla à l'oreille du bouvier. Celui-ci se retourna un instant, et dit en haussant les épaules :

— Voyez-vous, l'imbécile ! il est capable de me tuer ! décharge donc encore l'autre !

Le soldat visa une seconde fois, mais sans plus de succès.

— C'est au tour du sabre! dit encore Boksa, d'un ton goguenard. Pourtant il n'avait, lui, ni sabre, ni hachette, ni pistolet pour se défendre. Mais son cœur était plein d'une noble tristesse.

Le cavalier n'entendait pas raillerie, il tira son sabre et se rua sur le bouvier. Celui-ci lui administra un coup de fouet sur la joue gauche; le soldat para le coup à gauche, et le reçut sur la joue droite. Alors Boksa visa à droite, le cavalier para, et le fil métalliqne vint lui cingler le visage du côté gauche. Arme terrible que les Allemands ont bien souvent maudite! Le soldat jurait en hongrois et en allemand. Le troisième coup de fouet atteignit le nez du cheval ennemi, celui-ci se cabra et jeta bas son cavalier. Grégoire ne s'en inquiéta plus et rejoignit son troupeau de toute la vitesse de son cheval. Il faisait noir, il y avait du brouillard; Boksa était libre maintenant de donner à ses bœufs la direction qu'il voudrait.

Le colonel l'attendit quelque temps; à la fin, il se lassa et alla se coucher.

. . . .

Les deux frères Baradlay étaient restés sur pied toute la nuit, s'efforçant de mettre de l'ordre parmi les troupes débandées.

Les soldats ne parvenaient même pas à s'entendre entre eux. Le hussard ne voulait pas être cantonné avec le fantassin : « Pendant que je serai à panser mon cheval, disait-il, le camarade s'emparera du lit et se moquera de moi lorsque je reviendrai harassé. » Puis ils s'accusaient les uns les autres de la perte de la bataille. Ces querelles durèrent toute la nuit, il fallait intervenir à tout propos.

En outre, il n'y avait pas une bouchée de viande pour toute cette troupe exténuée. On ne pouvait leur distribuer que du pain et de l'eau-de-vie.

Vers le matin, Odon se jeta sur un peu de paille pour prendre quelque repos. Richard se contenta de fermer les yeux en s'accoudant à une table et appuyant sa tête dans ses mains : il voulait être prêt à tout événement.

Ils furent brusquement réveillés par de longs mugissements, des claquements de fouet. Richard courut à

la fenêtre, il vit Grégoire descendant de son cheval au milieu d'un troupeau de bœufs soufflant, écumant. Ces animaux n'étaient plus furieux ; ils étaient redevenus dociles et soumis.

Richard et Odon s'élancèrent au dehors.

Boksa leur fit un salut militaire et dit :

— Voici les bœufs, mon capitaine, j'ai l'honneur de vous en informer.

Richard lui frappa sur l'épaule.

— Vous êtes un brave, Boksa, comment le troupeau est-il donc retrouvé ?

— Pas un bœuf ne manque. Il y en a cinquante.

— Je vous rends mon estime. Maître Paul, donnez-lui donc votre gourde, pour qu'il boive un coup à ma santé.

— Mille pardons, répondit Boksa avec solennité, repoussant la gourde par un mouvement plein de dignité. J'ai autre chose à faire auparavant.

Puis il se tourna vers le capitaine.

— Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je vous payerais les cinquante coups de lanière ? Les voici comptant. Cinquante, juste ! Maintenant, donnez-moi un écrit constatant que les cinquante coups d'hier sont nuls !

— Que je vous donne un écrit ? je ne comprends pas, Boksa.

— Il me faut une attestation en règle, signée et paraphée, prouvant clairement que les cinquante coups que vous m'avez fait administrer n'étaient pas valables, afin que, si quelqu'un s'avise un jour de me les reprocher, je puisse lui mettre sous le nez votre attestation.

— C'est bien, je vais vous l'écrire à l'instant même.

Richard rentra dans la maison et écrivit ce que le bouvier lui demandait.

Le mot : « *Je déclare*, » rendit la tranquillité à Boksa, qui fut encore plus satisfait lorsqu'il vit Odon signer, à son tour, l'attestation.

Il serra avec soin son écrit. Richard lui fit rendre immédiatement son sabre, sa hachette et ses pistolets.

— Maintenant, je veux bien me servir de la gourde, s'écria-t-il.

Il but ce qu'elle contenait jusqu'à la dernière goutte.

Ensuite il regarda tout autour de lui avec attention, et aperçut celui qu'il cherchait.

— Allons! viens ça, toi, l'Allemand, qui m'as crié hier : « *Pon* courage, papa Grégoire! » Viens te mesurer avec moi. J'ai reçu cinquante coups de lanière, j'ai été à cheval toute la nuit, j'ai chassé un troupeau à grands coups de fouet ; toi, tu t'es reposé. Malgré cela, je vais te jeter à terre en un clin d'œil !

L'étudiant ainsi interpellé était un tout jeune homme, mince et grêle ; il n'avait pas encore de moustaches. Il s'approcha en riant et dit : « Tu ne me *chettêras* pas à *derre*, papa Grégoire ! » Et, au moment où Boksa le saisissait de ses bras vigoureux, il lui donna deux gros baisers sur les deux joues. Grégoire le lâcha.

— En effet, je vois que tu es un grand farceur, il m'est impossible de te jeter à terre. Eh bien, embrassons-nous !

— Racontez-nous, à présent, comment vous avez rattrapé le troupeau, dit Richard.

Boksa se gratta la tête et répondit avec malice :

— J'ai été trouver les Allemands et je les ai priés de me rendre les bœufs. Ce sont de bonnes gens, ils me les ont immédiatement rendus, en m'en donnant même deux de plus. Ils vous font leurs compliments, mon capitaine.

Jamais on ne put lui en faire dire davantage.

Ce rodomont, qui s'était toujours vanté d'actes héroïques qu'il n'avait pas accomplis, se taisait cette fois qu'il avait véritablement déployé du courage. Jamais personne ne sut ce qu'il avait fait cette nuit-là.

V

DANS LA FORÊT DU ROI.

Que de temps s'est écoulé depuis lors ! Vingt fois déjà l'automne est revenu joncher la terre de feuilles sèches, sans pouvoir effacer la trace de ce qui s'est passé. Chaque arbre en a gardé le souvenir. Cette forêt est pleine de murmures solennels, chaque brin d'herbe a une âme, car sa racine a été arrosée par le sang des héros. C'est là qu'eut lieu la glorieuse bataille d'Isaszegh, qui dura douze heures entières, de midi à minuit.

Ce chêne centenaire porte encore la marque de sa blessure : il a été frappé par un boulet de canon.

Voici une clairière. L'herbe ne peut plus y repousser, depuis que deux brigades de hussards y ont combattu des heures entières, et en ont foulé la terre pour toujours !

Ce tronc à moitié mutilé, là-bas, servit de table au général hongrois qui y écrivit l'ordre du jour suivant : « *Aujourd'hui il nous faut vaincre ou nous retirer derrière la Tisza !* »

Ce ne fut pas une bataille, un combat ordinaire, mais un véritable *duel* entre vingt mille combattants. Un duel à pied et à cheval, avec armes à feu et armes blanches, à coups de sabre et à coups de crosse, un duel à coups de pierres et à coups de poings : quelque chose de fantastique, d'épouvantable, où chaque homme combattait seul à seul. Les boulets de canon venaient balayer amis et ennemis, personne n'y faisait attention. Chacun se disait : « Il faut vaincre ou mourir ! »

La forêt du Roi se trouve à trois mille pas du parc de Gödöllö, la résidence royale. La rivière du Rakos coule à gauche ; à Isaszeg,les premiers arbres de la forêt sont baignés par cette rivière. Trois routes coupent la forêt, et toutes trois se rencontrent à Isaszegh pour n'en plus faire qu'une seule.C'est pour ainsi dire la porte de Pesth, et chacune des armées cherchait à s'emparer de la forêt. La Rakos n'a, dans ces environs-là, que deux endroits guéables : à Isaszeg d'abord, puis plus loin, en face d'un moulin. Tous les deux sont occupés par l'armée ennemie qui compte quarante-deux mille hommes, deux cents trente-deux canons, trois batteries de fusées et cinquante-six escadrons de cavalerie. C'est aussi l'armée ennemie qui occupe toutes les hauteurs.

En outre, le feu a été mis à la ville d'Isaszegh, les rues sont en flammes d'un bout à l'autre. Impossible de les traverser avec les canons.

De midi jusqu'au soir, la victoire appartient alternativement, tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux armées. Les Hongrois chassent d'abord les Autrichiens du sud de la forêt, à laquelle ils mettent le feu. Mais ensuite ceux-ci reviennent à la charge avec des forces nouvelles, et les flammes deviennent alors un obstacle pour les Hongrois. Les deux armées se mêlent, on se dispute le terrain pied à pied, d'un arbre à l'autre.

Personne ne s'enfuit comme à la première rencontre, le soldat qui est forcé de reculer revient vite à la charge. Le sifflement des balles ne l'effraye plus, il est fait à cette musique. Il ne sent même plus ses blessures.

Le combat avait duré six heures, et pas une des deux armées n'avait pris à l'autre un pouce de terrain.

Elles tentent alors un dernier effort et tombent l'une sur l'autre avec une furie nouvelle.

La forêt retentit de cris d'enthousiasme : les chefs tiennent à honneur de porter eux-mêmes les drapeaux en avant. L'armée autrichienne veut frapper un coup décisif. Six escadrons de cavalerie, huit batteries de canons, deux régiments de dragons et seize escadrons de chasseurs à cheval, se ruent sur les Hongrois comme une immense avalanche. Les hussards hongrois les attendaient de pied ferme, au milieu de cette clairière

où l'herbe, depuis, a cessé de pousser. Ils étaient trois mille en tout.

La cavalerie ennemie avait dressé sa batterie de canons juste en face de l'armée hongroise, qu'elle pouvait balayer sans obstacle et qui n'avait qu'un moyen de salut : se ruer avec impétuosité sur l'ennemi, de façon à ne plus former avec lui qu'une masse compacte, sur laquelle son artillerie n'oserait plus tirer.

C'est ce qu'elle fit.

Les trompettes sonnèrent l'attaque, la terre trembla, et un nuage de poussière enveloppa bientôt ce combat homérique.

Ce peloton mouvant avançait, reculait, sans qu'on pût distinguer autre chose qu'une masse en furie, rugissante et trépignante !

Le soleil couchant lança à travers le feuillage ses derniers rayons sur tous ces braves, qui semblaient combattre au milieu d'un nuage d'or.

Ils se battaient avec désespoir, comme s'ils avaient voulu vaincre ou mourir avant la disparition de ce soleil qu'ils voulaient prendre à témoin de leur victoire.

Chaque coup était porté avec une vigueur désespérée, comme lorsque le salut de la patrie ou le triomphe d'un principe, d'une idée, en dépend.

Tout à coup, au milieu de ce carnage épouvantable, les deux chefs s'aperçoivent. Tous deux dominent la bataille de toute la tête : l'un est Richard de Baradlay, l'autre est Othon Palviez.

Une même pensée traverse en même temps leur esprit, comme un éclair.

Ils veulent se rejoindre, les soldats leur livrent passage, comme subjugués par cette volonté plus qu'humaine.

En effet, la haine réciproque, l'amour de la patrie, la passion de la victoire, tous ces sentiments, exaltés encore par les cris des combattants et l'ivresse de la bataille, les douaient, subitement d'une force surhumaine.

Ils se rejoignirent.

Ni l'un ni l'autre ne songeait à se défendre : ils s'attaquèrent à la fois. Les deux coups résonnèrent en

même temps, et les deux héros furent jetés en même temps à bas de leurs selles.

Le sabre d'Othon Palviez avait fendu en deux le casque de bronze de Richard de Baradlay; mais, au moment d'atteindre la tête, la lame dévia, et, au lieu de le tuer, ce coup terrible fit seulement perdre connaissance au jeune capitaine. On aurait dit un de ces héros du temps d'Homère qui, trempés dans des eaux magiques, ont été rendus invulnérables.

Mais il n'en fut pas ainsi de Palviez. Le sabre de Richard lui avait fendu non seulement le casque, mais encore la tête jusqu'aux tempes.

. . . .

Lorsque les deux héros tombèrent à terre, un combat terrible s'engagea autour d'eux. Chacun des deux partis voulait sauver son chef.

Le vieux maître Paul, qui était derrière Richard, se jeta à bas de son cheval, et le couvrit de son corps. Il fut piétiné par les chevaux, mais il sauva son jeune maître!..

En ce moment, des coups de canon ébranlèrent la forêt, on entendit des cris enthousiastes de *Eljen a Haza*! (Vive la patrie!)

L'arrière-garde des Hongrois était arrivée, le sort de la bataille était décidé. Les Autrichiens furent jetés hors de la forêt et sonnèrent la retraite. Les morts et les blessés tombèrent alors aux mains des Hongrois. Parmi eux était Othon Palviez; il vivait encore. Les Autrichiens s'étaient retirés de l'autre côté de la Rakos. Le soleil avait disparu, mais l'œuvre de la journée n'était pas encore terminée.

Pour assurer la victoire, il fallait s'emparer du village qui brûlait au milieu de la nuit.

On recommença donc une charge à la baïonnette.

Enfin, les Hongrois atteignirent les hauteurs d'Isaszeg, ils en chassèrent également l'ennemi, et la lune, qui se levait à l'horizon, vit flotter partout le drapeau tricolore.

. . . .

Il était minuit. Sur les collines lointaines, on entendait les ennemis sonner tristement la retraite; on en-

tendait, dans la forêt, la plainte des blessés et des mourants, et plus loin le chant des vainqueurs. L'eau du Rakos continuait à couler en murmurant paisiblement, seulement le sang répandu en avait changé la couleur.

Voilà ce qui s'était passé dans la Forêt du Roi.

VI

L'HÉRITAGE DE L'ENNEMI MOURANT.

Il faisait nuit noire lorsque Richard reprit connaissance. Il lui semblait que les ténèbres pesaient sur lui comme du plomb, et qu'il ne pouvait faire un mouvement.

— Où suis-je ? s'écria-t-il, en s'apercevant qu'il avait cependant l'usage de la parole.

Une porte s'ouvrit aussitôt, et la chambre fut éclairée. Richard aperçut, comme à travers un voile, une longue main sèche tenant une lampe de hussard : cette main appartenait à Mausmann.

— Eh bien, te voilà enfin réveillé, dit celui-ci avec gaieté.

— Je suis donc en vie.

— Il ne te manque pas un cheveu, seulement tu as été faire un petit tour dans l'autre monde.

— Où suis-je?

— Dans le moulin de la Rakos.

— Nous avons donc remporté la victoire! s'écria Richard, en revenant tout à fait à lui.

— Entièrement. Isaszegh nous appartient, le triomphe est complet.

Richard essaya de se soulever.

— C'est cela, tâche de te lever! lui dit Mausmann; tu n'as plus rien, une bosse, grosse comme le poing sur la tête, et une écorchure par là dessus, c'est tout.

— Tu es donc médecin?

— Je le crois bien! répondit fièrement Mausmann.

C'est à moi que tu es confié. Je t'ai soigné avec zèle, pour que ma cure fasse grand bruit. Mais je n'ai pas eu grand'chose à faire; tu n'as reçu qu'un coup de plat de sabre.

Richard se tâta alors la tête, et dit aussitôt :

— Ce n'est pas la peine que tu perdes ton temps auprès de moi. Occupe-toi des autres blessés. Maître Paul me suffira pour me mettre des compresses froides.

— Maître Paul? fit Mausmann avec tristesse.

— Il n'est peut-être pas ici?

— Mais si, il est étendu dans une chambre d'en bas, il dort et ne se réveillera jamais.

— Il est mort?

— Quand tu es tombé de cheval, il s'est jeté sur toi pour te protéger de son corps, il a été foulé aux pieds des chevaux.

— Impossible de le sauver?

— Les blessures qu'il a reçues auraient pu faire périr trois hommes comme lui.

— Conduis-moi vers lui.

— Attends que je te bande premièrement la tête. Maintenant, appuie-toi sur moi; tu vas avoir un peu de vertige, car tu as perdu beaucoup de sang. J'ai dû te saigner.

Mausmann prit la lampe et conduisit son ami dans la salle du rez-de-chaussée. Les victimes du combat, tombées près du moulin, étaient là étendues côte à côte.

Richard reconnut aussitôt maître Paul.

Le bon vieillard avait sa bonne figure, honnête et sereine, qui semblait dire : « Ce qui m'est arrivé est tout naturel. » On ne voyait sur lui la trace d'aucune blessure.

Richard s'agenouilla près de lui, et prit entre ses mains la main froide du vieux hussard.

— Maître Paul, mon brave, mon bien-aimé serviteur! dit-il, réveille-toi, c'est ton capitaine qui t'appelle, n'entends-tu pas ma voix?

— Il ne te répondra plus! fit Mausmann avec émotion, son crâne est brisé par derrière.

Richard pleura comme un enfant, et prit congé du plus fidèle des serviteurs.

— Fais-le mettre dans une tombe à part, dit-il à son ami, afin que je puisse le retrouver quand je viendrai le chercher.

— Demain nous commencerons par ensevelir les morts de l'ennemi.

— Qu'est devenu Othon Palviez?

— Tu l'as cruellement traité celui-là. Il est également au moulin, le chirurgien en chef le soigne, mais sa blessure est mortelle.

Le chirurgien traversait la salle au moment même.

— N'y a-t-il aucun moyen de le sauver? lui demanda Richard.

— Aucun. Il est préparé à mourir. Dès qu'il a pu parler, il s'est informé de vous, et lorsqu'il a su que vous étiez hors de danger, il m'a prié de vous dire qu'il avait une communication importante à vous faire.

— Il eût été de mon devoir de visiter mon adversaire blessé; mais, puisqu'il me demande, c'est mieux encore; hâtons-nous, dit Richard.

Othon Palviez était couché dans la chambre du meunier. Lorsqu'il vit entrer Richard, il se souleva sur son coude et demanda des oreillers, afin de pouvoir se tenir assis.

— Bonsoir, camarade! Comment vas-tu? demanda le mourant. Pour moi, c'est fini! Ne te fais pas de chagrin, ce n'est pas ton coup de sabre qui m'a tué. Oh! j'ai la tête dure. Mais ce sont ces stupides chevaux qui ont piétiné sur moi; voilà pourquoi il me faut mourir. Tu m'as donné un coup de sabre, je t'en ai donné aussi un terrible, nous sommes quittes. Sous ce rapport, je suis tranquille; mais j'ai encore une grande dette ici-bas.

Il se tut et soupira profondément, comme voulant reprendre courage.

— Prie ces messieurs de nous laisser seuls, continua-t-il. Je n'ai plus besoin de rien.

Le chirurgien lui recommanda encore une fois de ne pas s'agiter et sortit avec les autres assistants.

Palviez saisit alors avec violence la main de Richard, et s'écria :

— Ami, j'ai un enfant, qui demain n'aura plus de père.

Et les joues du mourant se colorèrent d'une faible rougeur.

— Il faut que je te dise tout, continua-t-il. Le temps est court, je me sens mourir. Je ne puis confier mon secret qu'à un homme d'honneur qui me comprendra et saura le garder. J'ai été ton ennemi. La mort rapproche même les ennemis. Tu vis, tu as été vainqueur, il est de ton devoir d'accepter la charge que je te donne, c'est le legs de ton adversaire.

— Je l'accepte, répondit Richard.

— Je le savais, voilà pourquoi je t'ai fait appeler. Eh bien, écoute ce que je vais te dire. J'ai un fils que je n'ai jamais vu, et que je ne verrai jamais maintenant. Sa mère est une femme du monde.

Tu sauras son nom par les papiers que tu trouveras dans mon portefeuille. C'est une femme belle, mais sans cœur. J'étais un jeune lieutenant lorsque je l'ai connue. Nous étions étourdis et légers tous les deux. Mon père vivait encore et me défendait sévèrement le mariage qui aurait pu, cependant, réparer la faute dont cette jeune fille allait être victime. N'importe, elle n'aurait pas dû arracher ce lambeau de son cœur et le jeter loin d'elle. Cette jeune fille, qui était ma femme devant Dieu, se mit à voyager avec sa mère, et, lorsqu'elle revint, elle était redevenue jeune fille. Tout ce que je sus c'est que le malheureux petit être auquel elle avait donné le jour était un garçon. Mais je ne pus découvrir où on l'avait caché. Bientôt mon père mourut, je devins indépendant. J'aurais immédiatement épousé cette femme, si elle avait pu me dire où était mon fils. Elle m'accabla de lettres, me demanda des entrevues, je restai inflexible, et répétais toujours : « Retrouvez votre enfant ! » Elle parlait de se marier à d'autres ; je le lui défendis. Je fus cruel à cause de mon fils, mais son cœur ne s'ouvrit pas ; elle aurait voulu effacer jusqu'au souvenir du pauvre petit.

Malgré cela, je l'ai retrouvé, moi. J'ai employé des années entières à cette recherche. D'indices en indices, j'en suis arrivé à une trace certaine... Et il me faut mourir avant d'avoir embrassé mon enfant !

Une douleur profonde était peinte sur les traits mâles de cet homme rude, dont le cœur était bon. Richard recueillait pieusement ces paroles d'un mourant.

— Camarade, continua Palviez, donne-moi ta parole d'honneur d'achever ce que je n'ai pu faire.

Richard mit sa main dans celle du mourant, qui la serra et ne la quitta plus.

— Tu trouveras dans mon portefeuille les papiers qui te fourniront les renseignements nécessaires. L'enfant était, en dernier lieu, à Pesth, chez une loueuse de chambres meublées; cette femme est à Debreczen dans ce moment, chargée de quelque mission par votre gouvernemeut. Je n'ai pu la suivre jusque là. Mais j'ai appris qu'elle avait mis l'enfant en pension avant son départ. Où? je n'en sais rien, Tout ce que je sais, c'est que l'on vient souvent se plaindre à la servante de cette femme pendant son absence. On se plaint de l'insuffisance de la somme qu'elle donne pour l'entretien du pauvre petit. Il souffre de la faim et ses vêtements sont en lambeaux.

A ces mots, le mourant serra convulsivement la main de Richard.

— Il paraît que c'est un bel enfant, malgré tout, continua-t-il les larmes aux yeux. Il a un signe sur la poitrine, un trèfle; et au cou la moitié d'une pièce d'argent passée à un cordon. L'autre moitié est chez sa mère, à moins qu'elle ne l'ait jetée.

— L'enfant a trois ans, reprit le blessé après quelques minutes de silence. Mais il souffre, il est en haillons. C'est par charité que la loueuse le fait élever, car sa mère l'a oublié depuis longtemps. Ah! j'entendrai les plaintes de mon enfant jusqu'au fond de mon tombeau!

— Il ne pleurera plus, sois tranquille.

— Tu iras à sa recherche, n'est-ce pas? Voici toute ma petite fortune, qu'il ne soit privé de rien jusqu'à ce qu'il puisse se suffire à lui-même.

— Je le retrouverai, et j'aurai soin de lui.

— Voici aussi l'autorisation de porter mon nom; mais qu'il ne sache jamais qui j'étais! Qu'il me croie un pauvre soldat. Fais-lui apprendre un métier honorable.

— Sois en repos. Je l'élèverai comme mon propre fils.

— Tu me le promets, et tu tiendras ta promesse, je e sais. Je n'ai donc plus rien à faire ici-bas. Ma tête rûle!... la douleur a sa volupté !

Et le malade se mit à chanter. La fièvre venait de se éclarer d'une manière effroyable.

Parfois, entre deux crises violentes, il reprenait : « Le auvre petit, il est en haillons ! »

Puis il se remettait à chanter.

Cette lutte entre la vie et la mort était horrible à oir, Richard eût bien voulu dégager sa main et s'éloiner, mais le mourant le retenait avec force.

Enfin, il parut se calmer ; il tourna ses yeux vers Richard et lui dit très bas de sa voix la plus profonde :

— Encore un mot, ce que je t'ai dit est un secret, le ecret d'une femme, promets-moi de ne jamais le trair ? Ne dis pas même à mon fils le nom de sa mère. Elle a été mauvaise, mais son secret lui appartient, et je lois l'emporter avec moi dans la tombe.

— Je te le promets, dit Richard.

Et Othon Palviez étreignit plus fortement encore la main de Richard.

Ils restèrent muets, l'un et l'autre. Palviez regardait son interlocuteur avec des yeux de plus en plus fixes, et celui-ci s'aperçut enfin qu'il tenait la main d'un cadavre. Mais les doigts du mourant s'étaient crispés avec une telle force autour de la main de Richard, que le chirurgien seul put la dégager.

VII

UNE IDYLLE AU MILIEU DES BATAILLES. LA SCÈNE CHANGE.

Il est bien heureux que la terre ne soit pas toute plate comme se l'était imaginé Hérodote. Etant ronde, il peut s'y trouver quelques points où l'on n'aperçoive pas la fumée des villages incendiés, et où l'on puisse encore être tranquille, même en temps de guerre.

Pendant que les villes et les villages sont la proie des flammes, pendant que l'ennemi assiège les villes de Hongrie : Arad, Temesvár, Petervarad, Komarom, Bude, Titel, le plus profond silence règne dans l'île de Körös.

C'est une belle journée du mois de mai, les arbres sont en fleurs, l'herbe pousse, l'air est parfumé. L'île est comme un petit paradis. Les arbres centenaires abritent des milliers d'oiseaux. Cet épais rideau de verdure sépare l'île du reste du monde et empêche l'œil de pénétrer à l'intérieur. Cependant, en face du pont qui y conduit, les branches s'écartent et laissent apercevoir une habitation construite dans le style des maisons de campagne de l'Ecosse.

Du côté du nord, le mur est couvert de plantes grimpantes, tandis qu'à l'est il est littéralement rougi par des milliers de roses qui s'épanouissent jusque sur le toit. Au midi, un immense tilleul s'élève majestueusement. Devant ce château rustique, un large bassin reflète ce gai paysage, et des cygnes blancs glissent doucement en étendant leurs ailes sur ce miroir argenté.

Au-dessus du perron du château se trouve une véranda, avec des fenêtres gothiques. D'un côté de la véranda, un rideau de soie verte intercepte les rayons du soleil. A l'ombre de ce rideau est placé un berceau, dans lequel repose un beau petit enfant. Sa mère est assise auprès de lui. Elle porte une longue robe blanche garnie de dentelles; un ruban bleu lui serre la taille; des boucles tombent négligemment sur son cou et lui font comme une auréole autour de la tête. Son regard rêveur se porte au loin.

Un jeune homme est assis en face d'elle, devant un chevalet de peintre ; il cherche à reproduire les traits de la jeune femme.

De l'autre côté de la véranda, un bel enfant de trois ans joue avec un grand chien de Terre-Neuve, s'efforçant d'en faire son cheval.

Cette jeune femme, ces deux enfants, composent la famille d'Odon de Baradlay. Le peintre est son jeune frère Jeno.

Sans lui, Aranka serait devenue folle d'inquiétude, sachant son mari exposé aux plus horribles dangers et ne recevant aucune nouvelle. Mais Jeno est ingénieux à la rassurer. Il va parfois jusqu'à la ville voisine et en rapporte des détails sur les événements qu'il sait façonner pour elle.

Dans ce moment, il n'est pas satisfait de son travail, pourtant il y a mis une ardeur, une application incroyables. Les détails ne sont pas mal séparément, mais il pèche par l'ensemble.

— Adalbert, mon petit neveu, viens ici, dit-il tout à coup.

L'enfant quitta le chien et courut vers son oncle.

— Regarde ce portrait et dis-moi qui c'est ?

— C'est une belle femme.

— Tu ne reconnais pas ta mère?

— Ce n'est pas ma mère.

Et le petit garçon retourna à son chien.

Aranka voulut atténuer le jugement de l'enfant.

— Je sais moi-même que le portrait n'est pas bon, interrompit Jeno. Mais aussi c'est ta faute. Lorsque tu poses devant moi, tu penses toujours aux périls que

peut courir Odon. Ce portrait est une surprise pour mon frère, tu ne dois pas y paraître aussi triste.

— Mais je ne puis être autrement !

— Tu sais pourtant bien que les patriotes ont remporté la victoire, et qu'Odon est beaucoup moins exposé.

— C'est toi qui prétends cela.

— Tu ne me crois pas ?

— D'où le sais-tu ?

— De notre mère.

— Et d'où notre mère le sait-elle ?

— Odon le lui a fait savoir.

— Pourquoi ne m'écrit-il pas, à moi ?

— Tu ne vas pas être jalouse de notre mère ?

— Quelle idée ! Mais au moins montre-moi une fois son écriture.

— Tu ne serais pas plus avancée ; il écrit en chiffres.

— Je verrais au moins des traits de sa main, quand même je ne les comprendrais pas.

— Allons ! tu te figures qu'on peut reconnaître la main qui trace ces chiffres. Eh bien ! je vais te les apprendre : ce ne sont que quelques barres horizontales ou verticales.

Et Jeno se mit à en tracer tout l'*a b c* à sa belle-sœur.

Elle eut une joie infinie à l'idée d'apprendre cet *a b c* et de pouvoir écrire directement à son mari. Elle essaya immédiatement une phrase et la donna à déchiffrer à son beau-frère.

Celui-ci lut : « Cher Odon, je t'aime. »

Le visage d'Aranka devint rayonnant lorsque Jeno lut ces mots. Il avait au moins distrait la jeune femme pour quelques instants.

Mais tout à coup la joie disparut de ses traits et fit place de nouveau à sa mélancolie accoutumée.

Jeno jeta ses pinceaux et s'écria :

— Non ! je ne veux pas éterniser cette expression-là !

. . . .

Aranka l'assiégeait sans cesse de questions :

— Quelles nouvelles d'Odon ?

— Pourquoi ne voyons-nous pas notre mère ?

— Pourquoi ne pouvons-nous pas nous rapprocher de mon mari ?

— Pourquoi n'ai-je pas vu mon père depuis des mois ?

Jeno trouvait une réponse à tout, il cachait les nouvelles inquiétantes, interceptait le courrier, afin que les bruits alarmants ne parvinssent pas jusqu'à sa belle-sœur, et, lorsque le doute et le désespoir torturaient son propre cœur, il savait trouver des paroles qui consolaient et rassuraient la jeune femme.

Cependant il avait un aide tout-puissant. Quant il était à bout de raisonnements et qu'il ne savait comment calmer les inquiétudes d'Aranka, deux petites mains s'étendaient hors du berceau, l'enfant s'éveillait, il ouvrait les yeux, puis les refermait aussitôt, ébloui par la lumière. Alors c'était la petite bouche qui s'ouvrait, et laissait échapper des cris. La mère accourait vers son enfant, le prenait dans ses bras, et les pleurs se changeaient immédiatement en rires. Tous deux riaient, la mère et l'enfant ; puis elle entr'ouvrait son peignoir blanc et présentait son sein à cet être adoré. Dans ces moments-là, tout était oublié !

Jeno se dit un jour que c'était là la véritable expression qu'il devait saisir, la véritable expression de la femme. Il prit ses pinceaux et fixa sur sa toile ce rayonnement maternel.

Bientôt il fallut cacher de terribles nouvelles. Odon courait les plus grands dangers et Richard avait été blessé. Pas un de leurs messages ne parvenait plus. L'écriture en chiffres était une fable. — Madame Odon de Baradlay était prisonnière dans l'île de Körös. Jeno était son gardien. On voulait la préserver et préserver ses enfants d'un nouveau danger, le choléra, qui ravageait tout au dehors !

. . . .

VIII

CLAIR DE LUNE.

Il fait nuit. La lune jette une clarté blanchâtre dans la grande salle du château de Nemesdomb. Les portraits des ancêtres de la famille des Baradlay ressemblent aux fantômes de Macbeth. Le plus effrayant est celui de « l'homme au cœur de pierre »..... Tous ces regards mornes sont fixés sur une femme vêtue de blanc qui parcourt cette salle, seul être vivant au milieu de tous ces fantômes. Parfois le silence de la nuit est interrompu par une plainte douloureuse, un soupir profond et lugubre, qui emplit tout le château.

Le château des Baradlay est converti en hôpital. La maîtresse de la maison l'a ouvert aux blessés de la guerre nationale. Les pièces du rez-de-chaussée suffirent d'abord, mais bientôt il fallut y joindre les chambres du premier, enfin tout fut occupé, mêmes les salles d'honneur; Mme de Baradlay ne se réserva qu'une petite chambre à coucher.

Ce sont les plaintes des malades qui rompent le silence de la nuit. Mme de Baradlay s'est adjoint deux médecins; la bibliothèque a été convertie en pharmacie. Tous les serviteurs sont gardes-malades. Elle-même est sur pied jour et nuit, auprès des mourants, des blessés, veillant sur chacun d'eux et cherchant à alléger leurs souffrances par sa présence. Elle passe au milieu d'eux comme un ange consolateur

Rien n'abat son courage; et pourtant sa tâche est devenue plus lourde : le choléra s'est subitement déclaré

dans son hôpital improvisé, et, chaque jour, il fait de nouvelles victimes.....

C'était la seconde fois depuis 1831 que la Hongrie était visitée par le terrible fléau. La terreur fut grande. Des cordons sanitaires furent établis de tous côtés ; les lettres elles-mêmes étaient purifiées.

M[me] de Baradlay ne pouvait pas quitter le château ; elle n'allait plus voir les habitants de l'île de Körös. Elle poussa la prudence maternelle jusqu'à se priver de leur écrire. . . . .
. . . .

Et la nuit, tandis que la lune envoyait à travers les vitres ses rayons pâles, elle marchait seule au milieu des mourants, et s'arrêtait parfois devant le portrait menaçant de « l'homme au cœur de pierre. »

— Non, lui disait-elle, tu ne me fais pas peur! J'entends tes reproches... Tu dis que c'est moi qui ai attiré tout le mal, que c'est moi qui les ai rassemblés ici et qu'ils troublent ton repos et le mien. Que m'importe ?... J'ai fait mon devoir..... Tu crois que j'ai peur, seule en face de toi ?..... La mort m'entoure de toutes parts ; mais je sens Dieu au-dessus de moi..... Tu me demandes peut-être ce que j'ai fait de mes enfants ?...... Tu m'avais ordonné tout le contraire..... Mes deux fils aînés sont sur le champ de bataille..... l'un est blessé ; d'une minute à l'autre, ils peuvent mourir. Mon troisième fils est un cadavre vivant..... C'est moi qui en suis la cause, mais je ne le regrette pas. Ils périront peut-être, mais il vaut mieux périr en faisant le bien, que vivre et triompher avec le mal. Je leur ai donné la vie, je les ai nourris de mon lait, leurs âmes ne pouvaient prendre une autre direction que la mienne..... Si tu voyais ces deux beaux enfants. Ceux-là je les garde, je les protège comme l'avenir, comme l'arche sainte de notre famille. Si tu les voyais, tu ne me regarderais pas avec des yeux si courroucés. Ce seront les héritiers d'une époque plus heureuse. Nous souffrons pour leur procurer un jour le bonheur. Tu ne voulais pas que le soleil luise sur ces deux têtes souriantes..... Je l'ai voulu, moi. Tu vois bien que je ne répands pas uniquement la souffrance autour de moi..... Je les ai envoyés loin de ton

regard courroucé, dans un asile sûr. Ils vivront et continueront l'œuvre que nous n'aurons pu achever.....

Et les yeux de la pauvre femme semblèrent lire dans l'avenir. Son cœur se raffermit, elle releva la tête, et, s'adressant de nouveau à l'image redoutée, elle reprit :

— Ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que c'était mon devoir..... Et, maintenant, je veux que tu me laisses en repos. J'ai besoin de quelques heures de sommeil pour reprendre des forces.

Et, s'éloignant à pas lents, elle se jeta sur son lit, et, par la seule force de sa volonté, parvint en effet à s'endormir.

Ceux qui ont essayé de se forcer ainsi au sommeil savent pourtant que c'est peut-être une des plus grandes difficultés à vaincre !

IX

TÉNÈBRES.

On était au lendemain de la bataille d'Isaszegh. Il y avait ce soir-là dans le salon des Plankenhorst une de ces petites réunions intimes auxquelles Edith prenait part, accompagnée de deux religieuses. Depuis son évasion, deux gardiennes veillaient constamment sur sa personne.

On y donnait devant elle des détails faits pour lui briser le cœur. On prétendait que l'armée hongroise était en déroute, qu'il n'y avait plus rien à espérer pour les patriotes ; que Richard courait les plus grands dangers : Othon Palviez avait juré de le ramener mort ou vif. Il ne pouvait donc que périr dans la bataille, ou mourir sur l'échafaud.

Les Plankenhorst savaient déjà qu'un combat décisif avait eu lieu devant Isaszegh. Le général Windischgraecz, envoyé contre les Hongrois, avait télégraphié la veille, à six heures du soir, que ceux-ci reculaient sur toute la ligne. Lorsqu'ensuite ce général fut battu, il mit moins d'empressement à le faire savoir.

Vienne put donc croire tout d'abord à une victoire complète.

Madame de Plankenhorst et sa fille étaient assises, ainsi que les deux bonnes sœurs et Édith, autour de la table à thé. La conversation roulait naturellement sur le combat de la veille, dont ces dames racontaient toutes les circonstances. Elles étaient d'une humeur fort joyeuse ; Édith seule tâchait de s'isoler et restait plongée dans ses

réflexions. Sœur Rosalie expliquait la position des deux armées; des morceaux de pain figuraient les troupes hongroises, des morceaux de sucre figuraient les troupes autrichiennes. Les quatres femmes parlaient toutes à la fois et employaient les termes techniques avec une facilité merveilleuse.

Tout à coup l'on frappe à la porte.

— Qui est là? Entrez!

Celui qui fit ainsi son apparition inattendue était Monsieur de Rideghvary: il était pâle et nerveux.

Les deux dames de Plankenhorst se précipitèrent à sa rencontre, lui saisirent les mains, le firent asseoir dans un fauteuil, mais elles furent un peu déconcertées en voyant, à la lueur de la lampe, l'air lugubre de leur visiteur.

— Quelles nouvelles? fit Mme de Plankenhorst.

— Mauvaises. La bataille est perdue.

— C'est impossible!

— C'est la vérité

— Oh! Monsieur, vous ne pouvez pas en être sûr, s'écria Alphonsine. Vous vous alarmez pour de fausses nouvelles, vous ne savez rien de positif!

Rideghvary jeta un regard perçant sur le visage souriant de Mademoiselle de Plankenhorst.

— Ce que je dis est absolument vrai, répondit-il d'une voix dure. Je le tiens d'un témoin, qui était présent aussi lorsque Othon Palviez a succombé...

Le sourire s'était évanoui du visage d'Alphonsine.

— Othon Palviez? balbutia sœur Rosalie. Les autres n'osèrent pas prononcer son nom.

— Lui-même. Ce témoin m'a raconté la rencontre d'Othon Palviez et de Richard de Baradlay. Ils se sont jetés l'un sur l'autre comme des furieux. Ils se sont porté en même temps deux coups terribles, et tous deux sont tombés de cheval, presque en même temps.

Alphonsine et Édith pâlirent à la fois, et attendaient avec une anxiété visible chaque mot qui s'échappait avec une lenteur désespérante des lèvres de Rideghvary.

— Baradlay a survécu, Palviez est mort, dit enfin celui-ci.

Édith mit la main sur son cœur et rendit tout bas grâce à Dieu. Alphonsine se leva avec violence et fixa des

yeux pleins de fureur sur celui qui venait de lui causer cette douleur.

Sa mère regardait avec terreur, non pas Monsieur de Rideghvary, mais Alphonsine. — Va-t-elle trahir le secret si bien gardé, pensait-elle.

— Maudit soit celui qui l'a tué ! Qu'il soit maudit à jamais! hurla Alphonsine, et, saisissant tout ce qu'elle trouva sous sa main, elle brisa tout, jeta à terre ce qui ne voulait pas se briser, et le piétina avec rage. Enfin elle laissa un libre cours à ses larmes.

Mme de Plankenhorst jugea à propos de s'évanouir. Mais Alphonsine n'y fit aucune attention. Elle frappa la table de son front, puis, se jetant dans un fauteuil, elle se renversa en arrière et se mit à sangloter en s'écriant : « Maudits soient la terre, le ciel et les hommes ! » Puis, se levant de nouveau, elle courut vers le mur, les bras étendus, en disant : « Oh ! mon cher Othon ! » Et elle se laissa tomber à terre.

Personne ne vint à elle, elle se releva seule. Ses yeux étaient rouges, elle regarda autour d'elle.

Les deux religieuses cherchaient à faire revenir Mme de Plankenhorst, qui persistait dans son évanouissement. Édith était dans un coin, le chapeau sur la tête, désirant s'échapper. Rideghvary seul était impassible, regardant avec indifférence, les mains dans ses poches.

— Qu'on appelle les gens et qu'on mette au lit ceux qui sont malades, dit Alphonsine avec dureté. Puis, se tournant vers Rideghvary :

— Monsieur, fit-elle, soyez certain que, dans le monde entier, il n'y a pas d'êtres vivants qui sachent haïr autant que vous et moi ! Vous m'avez entendue, vous savez tout ?

— Oui.

— Croyez-vous à la vengeance ?

— J'y crois.

— Vous me comprenez donc ?

— Nous nous comprenons réciproquement.

— Eh bien, si jamais vous avez besoin d'un cœur rempli de poison et de fiel, et prêt à vous servir dans une œuvre de destruction, pensez à moi. Je veux me venger, me venger à tout prix !

— Nous ne mourrons pas insolvables, soyez tranquille. Tout se paye en ce monde. Dent pour dent : c'est la loi universelle. Dût la terre se briser en morceaux, nous serons vengés ! La Hongrie pleurera, elle pleurera tant, que trois générations ne pourront l'oublier, et pendant dix ans tout le monde y portera le deuil. Je hais ce peuple. Et vous savez ce que c'est que de haïr. Vous me connaissez à présent aussi bien que je vous connais. Lorsque nous aurons besoin l'un de l'autre, nous nous retrouverons.

Puis il prit son chapeau, et, sans saluer personne, il s'éloigna.

Alphonsine s'assit en face de la lampe et fixa de ses yeux sombres cette flamme brillante.

— Ah ! tu es donc mort, murmura-t-elle sourdement, tu m'as trompée, tu m'as quittée pour toujours. Dois-je te suivre ? Aime-t-on encore, sait-on haïr, là où tu es ? Malheur à moi qui suis restée ! malheur à toi qui es parti ! mais malheur surtout à l'assassin ! Qui parviendrait désormais à apaiser la jeune fille qui ne peut plus devenir femme ? Tous les démons de la haine se sont emparés de mon cœur !

Et, tandis qu'elle parlait à cette flamme comme à un être vivant, elle remontait la mèche, lentement, ne trouvant jamais cette flamme assez brillante. Tout à coup le verre se brisa avec fracas, envoyant des éclats de tous côtés. Alphonsine tressaillit. La flamme lui répondait ! Les deux religieuses rentrèrent, elles venaient de conduire Mme de Plankenhorst chez elle et de la confier à sa femme de chambre.

Sœur Rosalie adressa, par habitude, quelques consolations à Alphonsine.

— Réfugiez-vous en Dieu, sa miséricorde vous consolera, dit-elle.

Alphonsine tourna vers son interlocutrice des yeux de démon.

— Je ne m'adresserai jamais plus à Dieu, je ne le prierai plus ! Jamais ! Jamais !

La pauvre sœur terrifiée frappa ses mains l'une contre l'autre, et reprit avec componction :

— Au nom du ciel, et de tous les saints ! songez, baonne, que vous êtes chrétienne !

— Je ne le suis plus !

— Songez que vous êtes femme !

— Je ne suis plus femme ! Je suis religieuse comme ous, religieuse à ma manière ! Et s'il y a ici-bas des emmes qui cessent d'être femmes pour prier, qu'il y en it aussi d'autres qui cessent d'être femmes, pour mauire et faire pis encore !

Sœur Rosalie se précipita vers la porte, ne voulant as être coupable en écoutant plus longtemps de pareils lasphèmes. Elle fit signe à Édith de la suivre.

Mais Alphonsine saisit la main de la jeune fille et la etint.

— Elle ne rentrera plus au couvent, s'écria-t-elle, il aut qu'elle reste ici !

La religieuse ne répliqua rien. Elle était bien aise de 'échapper saine et sauve, avec sa compagne, des mains e cette furie.

Édith ôta en tremblant son manteau et son chapeau.

— Sais-tu pourquoi je te garde? demanda Alphonsine orsqu'elles furent seules.

— Non.

— Regarde-moi dans les yeux, qu'y découvres-tu ?

— Des ténèbres.

— Mais ces ténèbres vivent ! Écoute bien : Ton amant a ué celui que j'aimais, je tuerai ton amant ! Je le tuerai ! eprit-elle avec un geste terrible, je l'atteindrai, dût le e monde entier nous séparer. Ce sera le but de ma vie. e veux que tu deviennes misérable comme moi, tu omprendras alors ce que je souffre. Il y avait un seul omme au monde que j'aie véritablement aimé, avec out mon cœur, avec tout mon être. Il aurait pu faire e moi un ange, me donner le bonheur : un Baradlay 'a tué ! Il y avait un autre homme, qui, sans me donner e bonheur, pouvait me donner un nom et me délivrer le moi-même : une Baradlay, une femme, cette fois, ne l'a ravi ! Cette famille m'a couverte d'opprobre, elle m'a ensevelie vivante : je deviendrai son mauvais génie ! Je ne suis pas folle, non, ne le crois pas. Ce que e promets, je le tiendrai. Je tuerai les uns et je ferai

le malheur des autres! Je t'ai gardée à la maison pour pouvoir te dire matin et soir : Je tuerai celui que tu aimes! — Je n'aurai de repos que lorsque je te verrai en deuil près du cercueil de ton fiancé, et que je pourrai insulter à ta douleur, comme tu insultes à la mienne, en ce moment, en restant insensible ! Oh ! mon Othon bien aimé !

Et Alphonsine se jeta sur un sopha, le visage enfoui dans les coussins, et resta ainsi muette, abîmée dans sa douleur et sa rage.

Édith avait écouté, en tremblant, ces terribles éclats de fureur. Loin de songer à y répondre, elle ne les comprenait même pas. Quand elle vit sa cousine calmée en apparence, elle la quitta sans bruit. Elle retrouva sa modeste chambre, son petit lit d'autrefois, mais elle ne put fermer l'œil. Les ténèbres lui semblèrent habités par des démons qui criaient à tue-tête : Je le tuerai, je le tuerai !

X

ADAM MINDENVÁRÓ.

Sa demeure est là-bas, dans ce village dont les habitants, à la fin de 1848, quand on leur demandait : « Avez-« vous vu les ennemis ? » répondaient : « Non, ils ne « sont pas venus, mais on les a tous vus près d'ici, les « Allemands, les Russes et les Hongrois. » Ils mêlaient ainsi dans leur même indifférence amis et ennemis.

Adam Mindenváró est un type connu. Il met en pratique le célèbre adage : « *Extra Hungariam non est vita ;* « *si est vita, non est ita,* » (Hors de la Hongrie il n'y a pas de vie, et s'il y a une vie, ce n'est pas la même.) Adam Mindenváró descend d'étrangers établis dans le pays ; il l'aime uniquement pour le bien-être dont il y jouit. Il possède une maison spacieuse, bâtie par son grand père. Un vaste rez-de-chaussée la compose, les escaliers ayant été reconnus trop fatigants. Deux vestibules à colonnes, l'un au levant et l'autre au couchant, la terminent, afin qu'on s'y puisse tenir alternativement, selon le vent qui souffle. Il y a trois caves, l'une pour le vin, l'autre pour les légumes, et la troisième pour conserver la glace. La plus grande pièce de la maison est sans contredit la cuisine, munie, selon la mode ancienne, d'une immense cheminée, et d'une broche qui n'en finit pas. En outre, on y voit des fours à pain et à pâtisserie, des casseroles et des marmites de toute espèce.

Deux robustes filles sont occupées à pétrir de la pâte, puis elles l'étendent, et lorsqu'elles la trouvent suffisam-

ment amincie, presque transparente, elles l'enduisent de crême, la parsèment d'amandes et de raisins de malaga, la roulent et la mettent au four. C'est le fameux *Rétes*. Pendant ce temps, une femme veille aux *Kalacs* (espèces de brioches) qui cuisent dans un autre four, tout en hachant de la viande destinée aux saucisses. Un petit garçon pile du poivre, en faisant de terribles grimaces. Une femme de chambre, au teint délicat, bat des blancs d'œufs, tandis que la cuisinière en chef va et vient avec précipitation, arrose les dindes qui sont à la broche, goûte tour à tour à chacun des plats pour voir ce qui leur manque, ajoutant du sel à l'un, du pîment à l'autre. Elle inspecte les *Kalacs*, *les Rétes*, gronde le marmiton et la fille de cuisine qui n'en finit pas de larder un morceau de filet; puis, avec un couteau ordinaire, elle coupe la pâte destinée aux nouilles si finement et si vite qu'une machine à vapeur ne ferait pas mieux.

Peut-être attend-t-on des hôtes? C'est assez probable.

On pourrait parier dix contre un qu'une table si bien servie ne sera pas sans convives... Mais rassurez-vous, quand même il ne viendrait personne, toutes ces bonnes choses ne seraient point perdues. M. Mindenváro et son estimable moitié sont doués d'un appétit robuste; puis, monsieur le curé est un habitué. Tout ce remue-ménage n'est donc que le train ordinaire de la maison. Pourquoi se priver ? M. Mindenvàró prétend que l'homme ne possède véritablement que ce qu'il a mangé : tout le reste n'est qu'illusion ! Une table bien servie est à ses yeux le plus beau spectacle que l'homme puisse contempler ici-bas; elle procure jusqu'à de la gloire, car celui qui traite bien ses amis est respecté et considéré. Il devient célèbre et on lui trouve même de l'esprit.

Le maître et la maîtresse de la maison ont des figures réjouies. Leur vie de famille est des plus heureuses : ils ne pensent qu'à eux-mêmes. Lorsque Zébulon Tallérossy vient leur faire visite et se lamente de ce qu'il ne parvient pas à marier ses filles, madame se dit à part elle : « Quel bonheur que je n'aie pas de fille ! » — Quand M. Szalmas vient raconter que son fils

s'est enfui du collège, monsieur se rengorge et pense : « Quelle joie de ne pas avoir de fils ! »

Ils n'ont tous deux qu'un seul souci, se bien nourrir, et en ils ont les moyens. Leur récolte est si abondante qu'ils ne peuvent jamais la consommer en une année. Tous leurs greniers sont pleins. La laine des brebis est accumulée depuis trois ans et représente beaucoup d'argent, mais qu'ont-ils besoin d'argent? Pour se parer? Madame n'aime point à s'habiller, sa taille l'en empêche. Monsieur ne se sent à l'aise que dans l'habit qu'il a usé. Ils ne voyagent jamais ; où trouveraient-ils autant de confort que chez eux.

Monsieur joue aux cartes avec le curé, c'est un plaisir peu coûteux. L'argent leur est donc inutile : il ne leur servirait qu'à attirer les voleurs.

Les affaires publiques ne préoccupent guère notre homme. Qu'il y ait un ministère responsable, ou un gouvernement absolu, en quoi cela peut-il influer sur sa digestion? Il ne lit jamais de journaux. Lorsque ses hôtes débattent à table une question politique, il a pour habitude de leur dire : « Laissez toutes ces niaiseries : la vie est si courte, buvez plutôt! »

Lorsqu'il apprit que la guerre de l'indépendance avait éclaté : « Quelle folie, s'était-il écrié! Nous sommes si peu nombreux, à quoi bon nous entre-tuer! » Du reste, il ne s'en était pas préoccupé davantage...

Le village qu'il habitait était entièrement isolé ; il se trouvait situé dans une petite vallée, loin de toutes les routes frayées. Il fallait marcher pendant une demi-journée en traversant deux montagnes, ou bien encore en suivant un méchant sentier, avant d'apercevoir la grande route. Quand le pays entier aurait été en feu, il était sûr de rester tranquille dans son petit coin.

« Lorsqu'ils se seront battus assez longtemps, se « disait-il, ils feront la paix; et s'ils ne font pas la « paix ; cela les regarde ! Je ne m'en ferai certes pas de « mauvais sang. » — Et il continuait à vivre comme par le passé.

. . . .

Par une sombre journée d'hiver, une misérable charrette fit son entrée dans la cour d'Adam Minden-

váró, et Zébulon Tallérossy se précipita dans les bras de ses amis, accourus au bruit. Les jours de mauvais temps, les hôtes sont doublement les bienvenus.

En outre, Mme Mindenváró était la marraine de toutes les filles de Zébulon.

— Soyez le bienvenu ! s'écria-t-elle, à quelle heureuse circonstance devons-nous votre bonne visite ?

— *Ché* suis *simblement fenu fous* voir, et *che* reste *chusqu'à* ce que vous me *jasiez.*

— En ce cas, vous resterez chez nous jusqu'à l'hiver prochain.

— Eh! *pien*, je resterai comme *fous* le dites.

— Et si je vous prends au mot?

— *Brenez*-moi au mot.

— Votre main !

— La *foilà.*

— Allons, femme, assez de badinage, interrompit Adam, notre ami vient de loin, il est transi de froid. Apprête des liqueurs, et surtout aie soin qu'on dîne de bonne heure.

Madame s'éloigna aussitôt pour exécuter les ordres de son mari. Alors le visage souriant de Zébulon devint des plus sombres ; il regarda avec défiance autour de lui, puis, saisissant le bras de son ami, il dit avec effroi :

— Ah ! plût au ciel, cher ami, que ce fut un *patinage* ; je n'ai pas *foulu barler* « coram fœmina », mais je suis *féritablement* forcé de rester ici, de me *denir gaché.*

Adam ne fut nullement effrayé.

— Je suis *berdu* ! je suis mort! continua Zébulon.

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé, mon ami ?

— Les Allemands me *boursuivent*, dit à voix basse celui-ci.

— C'est tout ? j'ai cru que ta maison était brûlée. Et pourquoi, diable, te poursuivent-ils ?

— Ah! *ger* ami, *ch'ai* fait de *crandes* choses! *Ch'ai gonduit* l'armée à la *pataille* de Kassa. *Che* ne l'ai *bas gonduite* par devant, mais par derrière, malgré cela on a *diré* sur moi. On a *diré* sur moi pendant toute une nuit ! *Ch'en* ai *berdu* ma *belisse*, mes *bandoufles*. *Ch'ai* couru sans haleine *chusqu'à* la maison. *Che groyais* être *saufé.* Ah *pien* oui ! Comme j'arrive *tans* la *gour*, ma fille aînée

se *brécibide* au *defant* de moi et me *bousse tans* le *ferger*. « A quoi *benses*-tu, s'écrie-t-elle, on te *gerge bartout* ici pour t'emmener *brisonnier*. » Il ne m'en fallait *bas davantache, ch'ai* sauté par *tessus* ma *brobre* haie, j'ai couru *chusqu'à* la forêt, *che* me suis caché dans le four à plâtre, et *ch'ai* attendu que ma fille puisse m'*enfoyer* une charrette. *Che* me suis *parpouillé* la figure *te* suie, pour ne *bas* être reconnu. *Ch'étais* noir comme un *tiaple*.

Adam riait à se tenir les côtes en écoutant cette triste histoire.

Lorsque sa femme rentra, apportant des liqueurs et de la pâtisserie toute fraîche, elle crut que ces messieurs riaient de quelque bonne anecdote, et s'approcha vivement.

— Je veux avoir ma part des choses amusantes, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

— Cela ne regarde pas les femmes, répondit son mari, Zébulon me raconte des choses un peu piquantes.

— Vous autres hommes, c'est toujours ce que vous faites quand vous êtes seuls, dit Mme Mindenváró, et elle s'éloigna pour que ses oreilles pudiques ne fussent pas blessées.

— Tout cela est bien *driste*, soupira Zébulon, *che* n'ai *bas* fini !

— Buvons d'abord, tu continueras ensuite. Il n'y a rien de tel pour faire oublier les tristesses !

Zébulon n'avait pas besoin qu'on le pressât. Du reste, ils avaient parlé tout en buvant et en mangeant.

— Je me suis *saufé gez* un *te* mes amis, continua-t-il, celui-ci me cacha dans sa *gave*. *Ch'y* ai *bassé teux chours* et *teux* nuits *tans* un *donneau*.

Maître Adam se renversa sur le dos du canapé et se mit à rire à gorge déployée.

— Mais ce n'est *bas tròle* du tout, cher ami, fit Zébulon, songe donc ! Rester *teux* fois vingt-quatre heures *tans* un *donneau*, et *drembler* qu'on ne *fienne fous* en *direr*.

Cette réflexion redoubla la gaîté de M. Mindenváró :

— Allons, mon ami, allumons nos pipes, dit-il enfin, on cause mieux en fumant.

— *Envin*, reprit Zébulon, *che* ne *bouvais* rester *éder-*

nellement tans ce *donneau*, mon ami me déguisa en *chournalier* et *che* fus *gonduit* à la fabrique *foisine*, où on m'*encagea* comme ouvrier, sans *safoir* qui j'étais. *Ch'y* travaillai *gomme* un *pœuf*, *padaugeant* dans la saleté, moi-même je me crus *chanché* en *pœuf*.

M. Mindenvárò étouffa une nouvelle et forte envie de rire, pour ne plus fâcher son ami.

— Bref, *che* n'en *bouvais plus*, *guand* heureusement un juif arriva *tans* cet *entroit*. Il avait une charrette à un cheval, et sur la charrette sa femme *gui* nourrissait son *dix-neufième* enfant. *Che* lui découvris tout. *Che* lui promis cinq florins s'il m'amenait sain et sauf *gez* toi. Il s'en chargea. Le *lentemain*, en effet, il *m'enlefa*. Il me disait *touchours de* ne *bas afoir peur*, mais *chétais mort* de frayeur. A la *vin*, la juive eut *pidié* de moi, elle me *tonna tes* vêtements *te* femme, et, lorsque des cavaliers *fenaient* à notre *rengontre*, elle me passait son enfant, que j'*abbuyais gontre* mon sein pour *combléter* l'illusion.

Pour cette fois il n'y avait pas de force humaine capable de retenir l'éclat de rire formidable qui s'échappa de la bouche de M. Mindenvárò. Il en laissa tomber sa pipe.

— Écoute, mon ami, dit-il, ne me raconte plus de ces histoires lamentables, car tu me feras mourir de rire. Au reste, ne crains plus rien. Tu peux rester ici jusqu'au jour du jugement dernier, on ne te découvrira jamais.

— Vraiment ?

— C'est comme je te le dis. Vois-tu, je n'ai acheté de carte qu'une seule fois dans ma vie, encore était-ce pour constater que mon village ne s'y trouvait pas indiqué.

Il se leva, chercha cette carte parmi quelques bouquins abandonnés, et, la déployant sur la table, il montra à son ami que le village, en effet, n'y était pas marqué.

— Pourvu *gue* les Allemands aient une *garte* pareille ! soupira Zébulon.

— Leur carte est absolument pareille, reprit maître Adam avec une certaine indignation et trouvant que son ami était par trop simple de croire que toutes les cartes ne se ressemblaient pas.

Mais le malheureux Zébulon était anéanti par la peur. Il tremblait toujours et soupirait sans cesse ; à la

fin, il demanda à son hôte des clous et un marteau pour clouer la carte sur la porte, afin de pouvoir étudier à son aise la direction qu'il devait prendre en cas de fuite. Mais, à peine avait-il donné le premier coup de marteau, que la porte s'ouvrit brusquement et faillit renverser le malheureux fugitif, qui eut une peur effroyable. Mais ce fut une bien autre terreur, lorsqu'il vit celui qui venait d'opérer ainsi son entrée. C'était M. Szalmas en personne.

Adam Mindenváró n'avait pas cru nécessaire de prévenir son ami de la présence d'un autre fugitif. Celui-là fuyait les nationaux. Il avait raconté quelques jours auparavant, avec autant de terreur que Zébulon, comment il avait échappé à l'armée hongroise. Ces deux fugitifs se rencontraient là nez à nez. Chacun d'eux crut que l'autre venait pour s'emparer de sa personne.

Maître Adam ne voulut pas s'apercevoir du trouble de ses deux convives, il invita joyeusement Szalmas à prendre un verre de liqueur.

Celui-ci accepta, mais ne quitta pas des yeux la main de Zébulon, qui était toujours armée du redoutable marteau. Szalmas croyait fermement aux desseins les plus perfides de la part du pauvre Zébulon.

Mais Zébulon déposa enfin cet ustensile effrayant, la peur venait d'opérer chez lui un miracle, elle le rendit audacieux. Il se mit à vanter la force, le courage, le nombre toujours croissant de l'armée hongroise. Lui qui la croyait entièrement en déroute, il la disait invincible, faisant des prodiges de valeur et emmenant un nombre invraisemblable de prisonniers. Szalmas se retira vers la fenêtre, tâcha de se faire aussi petit que possible, et ne souffla mot. C'est ce qui exaspéra Zébulon. Il ne débitait toutes ces énormités que pour provoquer une contradiction. Il ne voulait pas lui adresser directement la parole, il voulait afficher à son égard une indifférence dédaigneuse, et cacher ainsi la terreur qu'il avait de lui. Il continua donc ses rodomontades. Mais l'annonce du dîner vint mettre fin à son éloquence.

Pendant le dîner, Zébulon s'attaqua à la maîtresse de la maison, et sembla avoir pris à cœur de l'éclairer sur la position et l'état de l'armée des patriotes.

— Comme je le *tisais dout à l'heure* à mon ami, fit-il, *che* suis *fenu tans* ces parages pour me *brocurer tix* mille chevaux, *tont* l'armée *réfolutionnaire* a *pesoin*.

La bonne dame était un public complaisant, elle crut tout ce que Zébulon voulut lui dire,

— Sont-ce des chevaux de selle qu'il vous faut ? demanda-t-elle.

— *Tes* chevaux de hussards. Six mille Polonais ont *bassé* la frontière pour *fenir* à notre secours. Ils sont tous hussards, mais ils n'ont *bu* amener leurs chevaux.

— Vous avec donc beaucoup d'argent sur vous ?

Il était dangereux de répondre à cette question, aussi Zébulon s'empressa-t-il de dire :

— *Che* n'en ai *bas pesoin*, tout mon trésor est dans ma main en ce moment, c'est ce crayon. *Afec* ce crayon, *che buis* faire des *pons* pour un million de florins. *C'hen* ai le *bouvoir*. On *baie* à la caisse. Celui qui *bossède* ma signature peut aller, avec cela, *chusqu'à* Constantinople.

Et en cela il ne mentait pas.

— Vous êtes donc un bien grand personnage à l'heure qu'il est ?

— Et quel *bersonnage !* si vous saviez ! Partout où *che* vais, *che* commande. Les *couverneurs*, les *bréfets m'opéissent*, les ministres me traîtent d'égal à égal. Quand *che basse* par un *fillage*, on y sonne les cloches, et des *cheunes* filles en blanc viennent au *tevant* de moi *bour* m'offrir des couronnes et des fleurs.

Rien n'aurait pu mieux prouver l'indolence ou l'indifférence du maître de la maison, que son silence absolu. Il n'eut pas même la velléité de demander à son ami combien de couronnes il avait ramassées dans son tonneau. Après cela, c'était peut-être aussi chez lui un instinct généreux, le vif sentiment de l'hospitalité, tellement répandu en Hongrie qu'il s'empare même des étrangers. Il se taisait peut-être pour ne pas nuire à son hôte. Szalmas, de son côté, ne soufflait mot. Il se contentait de manger silencieusement.

Zébulon continua ses gasconnades toute la journée, même pendant le souper. Et au moment de se retirer dans sa chambre, il débita ses phrases les plus menaçantes.

Le lendemain, le déjeûner était déjà prêt depuis longtemps, et les hôtes ne paraissaient pas. Mme Mindenvàró se demandait comment ils pouvaient dormir si longtemps, M. Mindenvàró s'impatientait ; à la fin, on envoya un domestique, avec l'ordre d'amener ces Messieurs à l'instant même, morts ou vifs.

Le domestique revint tout penaud.

— Ces Messieurs ne sont nulle part, et leurs lits ne sont pas défaits, dit-il.

Maître Adam se précipita dans la chambre de Zébulon.

La fenêtre était toute grande ouverte, et M. Mindenvàró vit sur la table un papier, où quelques lignes avaient été tracées à la hâte.

« Cher ami, écrivait Zébulon, je ne puis rester une « heure de plus sous le même toit que cet assassin de « Szalmas, qui a sans doute été envoyé pour m'arrêter. « Je me rejette dans la forêt. Dieu te garde ainsi que ta « femme, je te dois la vie. — Z. »

Il avait dû sauter par la fenêtre.

De là, maître Adam se rendit dans la chambre de Szalmas. La fenêtre y était également ouverte. On avait écrit quelque chose avec de la craie sur la table, puis on l'avait effacé, comme saisi de repentir. Szalmas avait eu probablement peur de Zébulon et s'était également évadé par la fenêtre.

— Allons ! ils se sont effrayés réciproquement, se dit le maître de la maison. C'est dommage, ils nous amusaient bien. Bah ! il en viendra d'autres !

XI

NUL NE PEUT ÉCHAPPER A SON SORT.

Zébulon, comme il l'avait écrit, s'était enfui dans la forêt. Il lui avait fallu une certaine dose de courage pour entrer seul, la nuit, et sans armes, dans cette immense forêt. Mais, décidément, la peur le rendait courageux. La lune l'éclairait quelque peu, ce qui lui permit de voir sur son chemin une fontaine, au pied d'un arbre creux dans lequel se trouvait une image de saint. Il but une gorgée d'eau, fit une prière et se félicita intérieurement d'avoir opéré sa fuite d'une manière aussi habile.

Le chemin qu'il suivait montait toujours, c'était un sentier frayé. Le jour commençait à poindre lorsqu'il s'arrêta pour se couper une branche en guise de canne, et il se remit en marche plus allègrement. Mais, à mesure que le jour se levait, une nouvelle inquiétude s'empara de lui : cette solitude pouvait être peuplée de bêtes fauves, et il se demanda avec épouvante ce qu'il ferait s'il rencontrait un loup ! Par bonheur, il arrivait près d'une clairière ; mais, au moment où il allait l'atteindre, il vit se dresser devant lui, non pas un loup, mais un homme : Szalmas !

Tous deux s'aperçurent en même temps. Zébulon se dit qu'on ne peut pas éviter son sort, et, croyant que son ennemi était armé et le poursuivait pour s'emparer de lui, il s'apprêtait à se rendre sans combat. Il s'avançait donc avec résignation vers Szalmas, lorsqu'il s'aperçut que celui-ci était peut-être encore plus effrayé

que lui-même : il était pâle, immobile de terreur; comme Zébulon, il n'avait qu'un bâton et un sac à la main !

La situation était fatale, mais surtout comique.

— Là, là ! Szalmas, *bas* de *volie !* dit Zébulon, *Che* ne veux *bas fous* faire du mal, ne m'en faites *bas* non plus. Il *faut* mieux *gue* nous nous *exbliquions*.

Szalmas restait toujours immobile et muet.

— *Fous safez*, continua Zébulon, tout ce que *ch*'ai dit hier chez Adam est de la farce. Au lieu de nous effrayer *récibroquement*, soyons amis; restons amis, veux-je *tire : fous* êtes *afec* ceux-là là-*pas*, moi *che* suis ici *afec* ceux-ci. Si ceux-là sont *pattus*, je vous aiderai; si ceux-ci sont *pattus*, *fous* m'aiderez. Il est *pon* d'*afoir* des amis partout. *Maindenant*, dites-moi quel chemin *fous foulez* prendre, *che* suivrai l'autre, car il est *brudent* qu'on ne nous *foie bas* ensemble.

Szalmas était toujours incapable d'articuler un son. Mais il poussa un profond soupir, et, choisissant le chemin le plus près de lui, il l'enfila et disparut.

Zébulon continua sa route.

Bientôt, à sa grande joie, il rencontra un hussard hongrois. C'était un simple paysan, avec un chapeau rond orné d'un ruban rouge, et portant le manteau traditionnel, avec les tulipes brodées sur fond blanc (un *szür*). Zébulon reconnut pourtant qu'il était hussard volontaire, s'élança vers lui et faillit le serrer sur son cœur.

— Mon ami, cria-t-il, fils de ma *batrie*, mon *saufeur*, d'où *fiens*-tu ?

— Du village voisin.

— Y êtes-*fous* plusieurs ?

— Sans doute, toute la compagnie.

— Quelle compagnie ?

— Celle de Bendeguz.

— Ce sont des *folontaires*, n'est-ce-pas ? Où est l'armée ?

— De l'autre côté de la Tisza ; on fait les préparatifs.

— Et *fous*, que faites-*fous* ici ?

— Nous harcelons l'ennemi.

Zébulon fit un soubresaut.

— L'ennemi est *donc* tout *brès ?*

— A deux journées.

— Alors c'est *pon*, *che* puis me *reboser*. *Foilà* un florin de *bour-poire*, mon ami, retournez au *fillache* et dites qu'on *enfoie* une *foiture* au *defant te* moi, *che* suis le *gommissaire* du gouvernement, Zébulon Tallérossy, on me *groit brisonnier* de l'ennemi, mais *che* me suis *oufert* un *bassage* à travers toute l'armée, et me *foilà*. Seulement *che* suis à bout de forces.

Le brave garçon tourna bride, et une heure ne s'était pas écoulée que Zébulon vit venir la bienheureuse voiture, qui était une charrette.

— Le commandant vous attend pour vous offrir une collation, lui dit le cocher.

— C'est un *crand* honneur pour moi, fit Zébulon. Et il commença à épousseter ses bottes couvertes de poussière.

— M'est-il permis de *safoir* le nom du *gommandant ?* poursuivit Zébulon, tout en donnant de vigoureux coups de mouchoir.

— M. Grégoire Boksa.

— Comment ? notre ancien gardien de *pœufs* ! exclama le bon Tallérossy, en cessant de s'épousseter.

Puis il se dit qu'en temps de révolution, il n'était pas extraordinaire de voir arriver aux rangs les plus élevés des hommes de résolution et de courage. Il se hissa donc sur la charrette et se laissa conduire auprès de Grégoire Boksa. Celui-ci avait été autorisé à lever une compagnie de volontaires. Il était tout gonflé d'orgueil, et reçut Zébulon avec un mélange d'empressement et de familiarité qui déplut souverainement à notre fugitif.

Zébulon voulut prendre des airs hautains, mais tout à coup il changea de ton. Il venait de jeter les yeux sur un journal ouvert sur la table, et d'y lire qu'à Debreczen la Chambre avait voté une loi d'urgence contre les traîtres.

Il demanda à Boksa ce que les patriotes entendaient par traîtres. Et, lorsqu'il apprit qu'on regardait comme traîtres même ceux qui avaient correspondu avec l'ennemi, il se rappela avec terreur que quelque temps au

paravant, alors qu'il n'avait pas encore pris parti pour les patriotes, il avait confié à Szalmas une lettre pour Rideghvary. Peut-être Szalmas l'avait-il encore sur lui!

Mais, que devint-il, quand Boksa, qui s'amusait de ses terreurs, lui raconta avec quel acharnement il poursuivait lui-même les traîtres, et lui apprit qu'il venait d'arrêter comme tel Szalmas, qui pourtant avait été son meilleur ami !

Zébulon n'y tint plus, il s'élança dehors, retrouva le véhicule qui l'avait amené, et promit au cocher toute une fortune s'il l'emmenait à l'instant même.

— Où faut-il vous conduire ? fit celui-ci.

— Où *fous foudrez*, seulement *bas* à Debreczen.

— Mais encore ? Dois-je prendre à droite ou à gauche ? Et combien de temps dois-je marcher ?

— Prenez à *troite* et allez *touchours*, tant que *fous bourrez*.

Il se croyait perdu, chassé de toutes parts, sans le moindre asile. S'il tombait entre les mains des Allemands, il était fusillé comme rebelle, s'il était pris par les patriotes, il était fusillé comme traître. Son seul salut était la fuite.

A la première station, où l'on dût s'arrêter pour faire manger le cheval, il demanda des ciseaux et se coupa la barbe, cette barbe dont il était si fier, et qui lui semblait le symbole de la supériorité de l'homme !

Quand il l'eût coupée, il la regarda quelque temps dans sa main, essuya une larme, l'enveloppa soigneusement dans du papier, et la mit sur son cœur.

Ceux qui ne portent pas de barbe ne peuvent s'imaginer avec quelle douleur on s'en sépare !

Lorsque Zébulon aperçut dans la glace de l'auberge sa figure tellement enlaidie, il se fit une grimace et se tourna le dos avec indignation.

Le cocher sourit d'un air malin en l'apercevant.

— Je crois deviner, fit-il, que vous voudriez être invisible et voyager par des chemins déserts.

— En effet, répondit Zébulon.

— Fiez-vous à moi, je puis vous mener jusqu'en Pologne par des routes connues de moi seul, et où nous ne rencontrerons âme qui vive.

Zébulon accepta avec joie.

Et, en effet, ils suivirent des chemins impossibles ; le pauvre fugitif était secoué comme un panier à salade, mais il ne rencontrait personne.

Au bout de deux jours et de deux nuits d'un pareil exercice, Zébulon en eut assez. Il se fit descendre à l'entrée d'une vallée où l'on apercevait un village. Il prétendit y avoir affaire, paya son cocher, qui regretta de tout son cœur de ne pas continuer le voyage, saisit son sac et se dirigea vers le village dont il ignorait absolument le nom. Mais la vue des deux églises qui s'y trouvaient l'avait séduit tout d'abord.

Il se dirigea vers le presbytère de l'église luthérienne. Le pasteur, qui était un brave homme, se nommait Valentin Schneiderius. Zébulon se confia à lui et ne lui cacha rien. Le pasteur l'écouta avec bonté et lui conseilla de s'expatrier, s'offrant de l'aider à se procurer un passeport.

Il venait précisément de recevoir une lettre de son vaurien de fils qui était étudiant à Gottingue. Ce fils lui mandait qu'il était malade et avait absolument besoin d'argent. Il n'en était rien et Schneiderius n'avait pas été sa dupe. Mais cette lettre pouvait venir en aide à Zébulon, l'on ne refuserait certainement pas un passeport à un malheureux père, alarmé pour la vie de son fils. Le passeport du pasteur servirait à Zébulon.

— Oui, mais on décrit les *bersonnes tans les basseports* répliqua Zébulon. Or, *che* suis *plond* et *fous* êtes noir, j'ai un *crand* nez *grochu*, le vôtre est *blat*.

— Ce sera facile d'y remédier, répondit le ministre, allez vous-même à Eperjes, sous mon nom, le commissaire du gouvernement qui s'y trouve vous donnera un passeport, il décrira votre personne et tout sera dit.

— Que j'aille comme pasteur ! Et ma moustache ?

— Il faut la couper.

Zébulon poussa un profond soupir. Il demanda un jour de réflexion, puis enfin il se décida à ce second sacrifice. Il revêtit l'habit du pasteur et partit pour la ville d'Eperjes, emportant, avec la bénédiction et le costume de Schneiderius, la lettre lamentable de son fils.

Arrivé sans encombre, il se fit conduire aussitôt à

l'habitation du commissaire du gouvernement. Son cœur battit violemment en montant les escaliers, il se mit à répéter son propre nom, le nom de son fils, et celui du village dont il était le ministre ; il avait peur de tout oublier lorsqu'il se trouverait en présence de cet homme redoutable. Cependant il n'y avait plus à reculer. On le fit entrer dans la salle d'audience. Jamais prêtre n'avait eu l'air si humble et si soumis. Lorsqu'il arriva devant le commissaire du gouvernement, il tint ses yeux attachés à la terre, et balbutia avec componction le salut d'usage :

— *Bonum mane precor, domine perillustrissime !*

Mais, à peine avait-il achevé, que le commissaire partit d'un éclat de rire formidable, et s'écria :

— Salut, Zébulon !

Notre héros faillit tomber à la renverse.

— Mais pourquoi, diable, t'es-tu affublé de ce costume ?.., Enfin, n'importe, je suis content de te voir, tu as eu raison de venir me trouver. J'ai une place magnifique à t'offrir ; j'ai reçu la lettre que tu m'as envoyée par Szalmas. Tu vas avoir une mission importante, nous ferons de toi un grand homme !

Zébulon était ahuri, comme un homme qui se noyait et qu'on vient de retirer de l'eau.

— Viens ici, continua Rideghvary, sans s'apercevoir du trouble de son interlocuteur, et commence par signer ce papier. Ne demande pas ce que c'est, écris ton nom au bas, il sera en compagnie des noms les plus illustres.

Zébulon obéit comme une machine. Et cette feuille était ce document historique dans lequel quelques misérables suppliaient le Czar de toutes les Russies de venir en Hongrie arroser le sol de leur patrie du sang hongrois, du plus pur sang des patriotes !

Zébulon trouva Szalmas installé dans la maison du commissaire du gouvernement ; il était parvenu à s'échapper de la prison de Boksa, et il fit rire toute la compagnie lorsqu'il vint à raconter comment Zébulon et lui s'étaient fait fuir réciproquement.

Zébulon vit dans tout ceci les jeux du hasard, jeux tristes ou comiques. Il avait quitté un parti auquel il voulait rester fidèle, — et il s'était joint, malgré lui, au parti qu'il évitait.

XII

UN CAVALIER SOLITAIRE.

Le plus grand silence régnait à Pesth. C'était le matin ; les rues étaient désertes, malgré un temps splendide. A peine apercevait-on quelques passants isolés. Des affiches avaient été placardées pendant la nuit : elles devaient contenir des menaces terribles, ceux qui les lisaient hâtaient encore le pas.

Pesth est d'ordinaire une ville riante et gaie. Ce jour-là, elle avait quelque chose de sombre, de sinistre. Les canons de Bude étaient braqués sur la ville, prêts à en balayer les rues au premier signal.

Les affiches posées pendant la nuit faisaient savoir aux habitants que ceux qui se tiendraient dans les rues, ou qui se montreraient aux fenêtres, ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes des dangers qu'ils pourraient courir.

Malgré cette défense, quelques curieux continuaient à circuler dans les rues, et les fenêtres donnant sur le Danube étaient garnies de monde, regardant défiler les troupes autrichiennes.

Celles-ci formaient un immense cordon, partant des casernes de Pesth, traversant le pont de bateaux qui existait alors entre Pesth et Bude, et se continuant jusque sur l'autre rive. Déjà, pendant la nuit, on avait entendu rouler les canons et les voitures de munitions.

Chacun se demandait ce que cela pouvait signifier ?

Quand le dernier régiment de cavalerie autrichienne

fut enfin arrivé à Bude, le pont de bateaux prit feu tout-à-coup. On l'avait enduit de résine, le vent soufflait avec force, et en quelques minutes il fut semblable à un ruban de feu coupant le Danube.

On comprit alors ce qui se passait. Le général autrichien brûlait le pont derrière lui. Derrière lui!.... Il était donc obligé de fuir, cet arrogant homme de guerre qui s'était imaginé pouvoir écraser tout un peuple sous son talon! — Que craignait-il?

. . . .

Au moment où le pont de bateaux était en flammes, un cavalier solitaire arrivait à Pesth ventre à terre, par la route de Kerepes. C'était un hussard hongrois, un officier supérieur à en juger par son costume. Il montait un cheval pur sang. Son sabre était au fourreau, ses pistolets dans les fontes.

La petite troupe de hussards dont il était le chef galopait pour le rejoindre, mais il avait une grande avance sur elle. Au bruit que fit le galop de ce cavalier solitaire, les habitants s'approchèrent de leurs fenêtres, et alors, comme par le coup d'une baguette magique, en un clin d'œil la physionomie de la ville changea aussitôt. Le premier hussard hongrois entrait à Pesth, et, comme il passait, un cri indescriptible, inouï, un cri sublime de délivrance, s'éleva derrière lui et alla ébranler la voûte du ciel.

Cet *éljen* (*vivat*) formidable retentit depuis la route de Kerepes jusqu'à l'autre extrémité de la ville, éveillant les échos des rues les plus étroites, et grandissant sans cesse, sans cesse, tel qu'un chant sacré de Titans délivrés.

Comme au jour du jugement dernier, lorsque les morts sortiront de leurs tombes et que chaque motte de terre s'animera, les hommes semblaient sortir des pavés. Toutes les rues furent couvertes de monde, en un instant. Une foule ivre de joie, de bonheur, se pressait de toutes parts. Vieillards et enfants, hommes et femmes, grands seigneurs et journaliers, juifs et chrétiens, amis, ennemis, inconnus, s'embrassaient en sanglotant, riant, questionnant, répondant tout à la fois, et faisant retentir le nom sacré de la patrie.

Toutes les fenêtres s'ouvrirent en même temps et furent animées par des visages radieux de bonheur. Tous pleuraient de joie. On jetait des couronnes et des fleurs aux pieds des premiers hussards. Ils en furent littéralement couverts. De grandes dames, belles comme des fées, s'agenouillaient devant les hussards comme devant leurs sauveurs.

Puis, soudain, comme par enchantement, toutes les maisons se pavoisèrent de drapeaux tricolores. Le vent caressait ces chères couleurs. Tous ces emblèmes de liberté qu'il avait été défendu de garder, sous peine de mort, et que les femmes avaient souvent porté sur elles pour les sauver, sortirent en même temps de leurs cachettes. On aurait dit que les maisons étaient devenues vivantes et qu'il leur était poussé des ailes!

Qui aurait cru qu'au milieu de tant de joie, un nuage noir s'amassait sur le beau ciel bleu, sous l'inspiration d'un mauvais génie. Le nuage noir, du reste, n'existait pas seulement au figuré. Le pont continuait à brûler, et la couche de fumée, s'étendant au-dessus de la ville en délire, était d'un mauvais présage.

Cependant le cavalier solitaire, qui, avait éveillé cet enthousiasme, entra dans une des grandes rues de Pesth, tourna à droite et ralentit le pas. Il cherchait un numéro. Lorsqu'il l'eût trouvé, il descendit de son cheval, et le mena par la bride dans la cour de la maison.

A ce bruit inaccoutumé, le portier entr'ouvrit une porte vitrée et montra sa tête ébouriffée. Ce devait être un cordonnier.

— Bonjour, mon ami, dit le cavalier.

Mais le portier, au lieu de lui répondre, se précipita comme un fou vers l'officier, sans s'apercevoir qu'il brisait les vitres de sa porte. Il saisit tour à tour le sabre, le gland du hussard, le cou du cheval, et les couvrait de baisers. Ensuite il voulut courir dans la rue en hurlant et criant de tous ses poumons, mais comme l'officier le retint, il se contenta de vociférer :

— Voilà les hussards ! voilà les Hongrois !

— Allons, allons, citoyen, ne faites pas un tel vacarme, dit l'officier.

— Comment avez-vous pu parvenir jusqu'ici, vous, otre Sauveur, notre Dieu ?

— Je vous le raconterai une autre fois ; mais en ce oment renseignez-moi sur une personne qui habite ette maison, et à laquelle j'ai besoin de parler sur 'heure.

— Il faut premièrement que je sache le nom, le nom, jamais sacré de celui qu'il a été donné à mes yeux de contempler !

— Eh! bien, je m'appelle Richard de Baradlay. Si cela eut vous faire plaisir, je me logerai même dans cette aison, mais renseignez-moi vite, car...

— Oh ! que la vue d'un hussard est douce au cœur ! uel homme magnifique vous êtes, avec cette cocarde ricolore ! Ah ! pourquoi ma femme a-t-elle dû mourir l y a huit jours ! elle a été privée de cette joie ! Que e puis-je la rappeler à la vie ! Elle ne voulait pas ourir avant d'avoir vu un hussard !

Et il éclata en sanglots, Richard respecta sa douleur.

— Mais que désirez-vous, dit tout-à-coup le pauvre omme au milieu de ses pleurs ?

— Je cherche une dame Bajesik qui doit demeurer ci.

— Oui, oui, elle demeure ici, en effet. Mais ne puis-e offrir à votre cheval un peu de café et du pain blanc ?

— Ne vous inquiétez pas de mon cheval, citoyen, et lites-moi à quel étage demeure cette dame.

— Au second, porte 21. Me sera-t-il au moins permis de tenir pendant ce temps la bride de ce noble nimal ?

Cet enthousiasme fit sourire Richard, et, comme il 'avait pas l'intention de monter l'escalier à cheval, il bandonna la bride de son coursier aux mains du cordonnier. Mais à peine venait-il de disparaître, que celui-ci se précipita dans sa loge, prit la tasse de café et le pain qui composaient son déjeûner, et les offrit au cheval dans le creux de sa main. Le cheval daigna manger, ce qui combla de joie le brave homme. Mais bientôt la voix de Richard se fit entendre.

— Il n'y a peut-être personne ? cria-t-il, on ne m'ouvre pas.

— C'est vrai, elle n'y est pas, riposta le cordonnier.

— Et sa servante ?

— Elle n'y est pas non plus.

— Ah ! çà, mais, citoyen, vous auriez pu me le dire quand j'étais en bas.

Le portier sourit malicieusement. Il avait voulu se donner le temps de faire manger ce beau cheval.

— Quand reviendra-t-elle ? dit Richard, en descendant dans la cour.

— Je n'en sais rien.

— Mais où est-elle ? où puis-je la rencontrer ?

Le cordonnier, patriote enthousiaste, leva les yeux au ciel.

— Ah ! puissiez-vous la rencontrer à l'heure même ! s'écria-t-il. Puissiez-vous enfoncer la porte derrière laquelle elle habite !

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Où habite-t-elle ?

— A Bude, dans les casemates.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'elle y est enfermée. Une nuit, on est venu la chercher, prétendant qu'elle était de connivence avec les nôtres, qu'elle leur fournissait des renseignements. Il est vrai qu'elle allait souvent à Debreczen. On l'a donc mise en prison avec sa servante. J'ai souvent tâché de la voir, on ne m'a pas laissé parvenir jusqu'à elle.

Richard frappa la terre du pied, avec mauvaise humeur. Ce n'était pas l'amour de la gloire qui l'avait stimulé à entrer le premier dans la ville, Il venait tenir le serment qu'il avait fait à un mourant. Et, lorsqu'il se croyait près du but, il en était plus éloigné que jamais.

Celle qu'il cherchait, et qui savait où se trouvait l'enfant d'Othon, était prisonnière à Bude !

Et elle était seule dépositaire de ce secret !

XIII

COMBAT DE GÉANTS.

On nous reproche souvent d'avoir entrepris, pendant la Révolution de 1848, le siège de Bude. Mais pouvions-nous faire autrement ?

Il se peut que l'histoire nous condamne, mais les poètes nous donneront toujours raison. Et, l'on a beau dire, les vérités proclamées par les poètes sont des vérités éternelles !

Ce que Carthage était pour le peuple punique, Jérusalem pour les Juifs, la Terre Sainte pour les Chrétiens, ce qu'est Paris pour les Français, et Rome pour les Italiens, voilà ce qu'était Bude pour nous.

C'est là que battait le cœur de la patrie !. . . . .

. . . .

Dix jours s'étaient écoulés depuis que le premier régiment de hussards hongrois était entré à Pesth. Dix jours de tentation terrible, comparable au supplice de Tantale... Une nation entière, brave, héroïque, n'avait qu'une même pensée : s'emparer de Bude. Et pourtant cette nation hésitait !....

La citadelle de Bude a de vieilles murailles en briques. On peut la canonner de toutes les hauteurs environnantes. De plus, si l'on parvient à détruire l'aqueduc qui y amène l'eau du Danube, la garnison meurt infailliblement de soif.

Alors, pourquoi cette hésitation, et en quoi consistait donc la force inexplicable de Bude ?

En ce que Pesth s'étend à ses pieds. Pour chaque

coup de canon, un autre coup de canon, des milliers de coups de canon, auraient riposté, et Pesth aurait été anéantie. L'ennemi le savait bien !. . . . .
. . . .

Dix jours après que les Autrichiens eurent évacué Pesth, un peloton de hussards hongrois galopait le long de la rue principale d'un faubourg nommé « la Ville d'eau. » Sur la place de la Bombe était postée une troupe de chasseurs autrichiens à pied, avec deux canons. Lorsque les hussards furent en vue, on les assaillit à coups de mitraille. Les balles rebondirent sur les murs des maisons. Devant le café, une foule curieuse contemplait ce jeu mortel, les balles sifflaient de tous côtés. Une de ces balles, entrant dans le café, tua une jeune fille de dix-huit ans, assise au comptoir. Ce fut la première victime...

Les hussards résistèrent quelque temps, mais durent battre en retraite devant le canon des Impériaux, qui se replièrent ensuite vers les barricades de l'aqueduc. Trois hussards, cependant, parvinrent à s'approcher des travaux de fortification pour les examiner, et cela au milieu du sifflement des balles ; ils purent revenir sur leurs pas sans avoir été atteints.

Le même jour, à midi et demi, par un radieux soleil du mois de mai, arriva le 10ᵉ bataillon des gardes nationaux, désigné pour attaquer le premier les remparts de Bude. Il fut reçu tout d'abord par une grêle de boulets qui ne l'intimida pas, mais bientôt la porte des remparts s'ouvrit, et les grosses pièces qui y étaient cachées balayèrent sans merci les rangs des assiégeants. Ceux-ci se réfugièrent en partie dans les maisons, continuant à tirer par les fenêtres, tandis que les autres rétrogradaient jusqu'au corps de réserve. Il était composé du 33ᵉ bataillon, qui reçut à son tour l'ordre d'attaquer. Il allait infailliblement subir le sort du 10ᵉ bataillon, lorsqu'un officier hongrois, un officier d'artillerie, s'avançant audacieusement avec ses pièces sur le bord du Danube, parvint assez près pour mitrailler les remparts. Les canons furent démasqués, les portes tombèrent, et les Autrichiens durent s'enfuir devant ce feu inattendu.

A cette vue, tout le bataillon attaqua les remparts à la baïonnette, en poussant un « *éljen* » enthousiaste. Le 10e bataillon se reforma aussitôt et vint renforcer le 33e. Encore un quart d'heure, un dernier effort, et les premiers remparts allaient être pris, la conduite d'eau coupée et les assiégés réduits à la dernière extrémité.

Tout à coup, le commandant en chef des troupes hongroises donna l'ordre de suspendre immédiatement les hostilités. Par là, il compromettait l'issue de la victoire, mais il avait sans doute besoin de prouver que les bons soldats sont parfois les plus mauvais capitaines du monde. Il somma Henczi, le commandant autrichien, de se rendre sans combat. Sur quoi, ce dernier fit aussitôt canonner la population inoffensive de Pesth, sous prétexte que des citoyens postés sur les quais de Pesth avaient tiré des coups de fusil sur Bude. Henczi était en mesure de faire bombarder Pesth, il en avait le pouvoir et la force, mais pourquoi cherchait-il un prétexte? C'est comme si Erostrate avait prétendu mettre le feu au temple de Diane pour « enfumer les cousins ! »

C'était de la part du commandant autrichien ou une nécessité de guerre, ou un acte de barbarie. Si c'était une nécessité, elle n'avait pas besoin d'excuse ; si c'était une barbarie, elle ne pouvait être excusée. Glorieux ou infâme, l'acte était ineffaçable !

Non, ce ne sont pas les coups de fusils imaginaires des habitants de Pesth qui avaient exaspéré l'ennemi. Mais les quais étaient couverts d'une foule innombrable, vibrante, passionnée, qui regardait cette lutte d'où dépendait peut-être le sort de la patrie. Une pareille foule ne pouvait rester muette, et ce sont les cris d'encouragement de cette multitude frémissante qui irritaient les impérialistes ! La mitraille fut envoyée pour les obliger à se taire.

. . . .

Richard de Baradlay s'était effectivement logé dans la maison où il avait été reçu avec tant de joie par le portier. — Lorsque, le 4 mai, le premier coup de canon se fit entendre, maître Michel quitta sa loge ; la maison pouvait être gardée par quiconque le voudrait ; lui, se

précipita dans la rue. Il faillit se heurter à Richard, qui se rendait chez son général.

— Où courez-vous ainsi, citoyen ? demanda-t-il.

— Je veux voir l'attaque ! répondit le cordonnier.

— Prenez garde qu'un boulet de canon ne vous emporte une jambe.

— Les boulets ne peuvent passer l'eau ?

— Ne vous y fiez pas.

Deux heures plus tard, Richard rencontra de nouveau maître Michel. Les rues étaient encombrées de gens qui fuyaient, le cordonnier n'était pas le moins haletant de tous. Neuf personnes venaient d'être tuées sur les quais ; les boulets avaient parfaitement passé l'eau.

On avait pu compter trois cents seize coups. Ce n'était pas encore une punition ou une vengeance ; ce n'était qu'une menace. Et Bude avait une artillerie bien supérieure en nombre à celle de Pesth !

. . . .

Les patriotes auraient dû prendre pour devise cette parole d'une mère spartiate : « Si ton bras est trop court, allonge-le d'un pas ! »

. . . .

Le lendemain, le conseil de guerre des patriotes décida qu'on ferait venir les grosses pièces d'artillerie de la citadelle de Komárom. Jusqu'à leur arrivée, on devait creuser des tranchées et élever des barricades pendant la nuit, et, pendant le jour, on devait simuler de fausses attaques, la plus grande des épreuves pour les soldats.

Après une de ces attaques infructueuses, Richard interpella maître Michel.

— Citoyen ! Auriez-vous envie de gagner deux cents florins ?

— C'est selon ce qu'il faut faire.

— Il s'agirait de vous introduire dans la citadelle et de nous donner des détails sur tout ce qui s'y passe. Vous m'avez dit que vous connaissiez parfaitement les lieux.

— Je le ferai de grand cœur ! répondit Michel. Mais je n'ai pas besoin de deux cents florins pour cela ; je le ferai pour me rendre utile.

Richard serra la main que Michel lui tendait.

— Il s'agit maintenant de savoir comment vous allez vous introduire dans la citadelle, reprit Richard, il faut le faire adroitement.

— Rien n'est plus facile; habillé en paysan je me joindrai aux maraîchers qui portent, tous les mercredis, les légumes, le beurre, les œufs, aux habitants de Bude. J'ai quelques amis parmi ces braves gens.

— C'est bien ; la chose principale est de vous rendre compte de l'esprit de la garnison.

— Reposez-vous sur moi; rien ne m'échappera.

— Parlez-vous l'Italien ?

— Non, mon capitaine. Mais je saurai bien leur arracher ce que je voudrai savoir.

— Encore un mot. Il faut absolument que je sache de cette femme qu'on retient prisonnière, où est l'enfant qui lui a été confié. Il s'appelle Karoly et porte au cou la moitié d'une pièce d'argent.

— Ah! Vous êtes aussi à la recherche de cet enfant! Un officier de cuirassiers, un Allemand, m'avait proposé mille florins si je parvenais jusqu'aux casemates et si je lui rapportais des renseignements exacts. Je ne l'ai pas fait pour lui. Mais pour vous, mon capitaine, je le ferai gratis.

Et Michel fit, le mercredi suivant, comme il l'avait dit. Richard attendit son retour avec impatience et se jeta dans ses bras lorsqu'enfin il l'aperçut.

— J'ai été partout, j'ai tout vu, fit celui-ci aussitôt. Commençons par les affaires de la patrie. On est gai dans la citadelle, il y a encore de tout en abondance. Les assiégés ne désirent pas en sortir, les artilleurs surtout paraissent contents, on doit leur distribuer beaucoup d'argent. Ils se paient toutes sortes de douceurs.

J'ai constaté que les portes de la ville sont garnies de sacs de sable, sauf celle qui conduit à la ville d'eau et qui est libre.

— Que disent les Allemands ?

— Ils sont de bonne humeur.

— Et les Slovaques ?

— Ils sont furieux.

— Et les Italiens ?

— Ni chauds, ni froids, indifférents.

— Ils ne montrent pas de sympathie pour nous

— Non.

— Comment avez-vous pu vous rendre compte de la disposition d'esprit des Italiens ?

— Très facilement : ils achetaient au marché des pommes de terre et des oignons, et les mettaient dans des mouchoirs de couleur.

— Et ces mouchoirs vous apprenaient quelque chose?

— Sans doute. S'ils songeaient à se rendre, ils auraient tous des mouchoirs blancs. Lorsque l'affaire commencera à se gâter, nous pourrons compter sur eux, mais d'ici là ils tireront parfaitement bien sur nous.

— Et Mme Bajesik, lui avez-vous parlé ?

— Je n'ai pas pu parvenir jusqu'à elle. On l'a transportée à l'hôpital ainsi que sa servante. Toutes deux sont tombées malades.

— Qu'ont-elles ?

— Le typhus.

Richard tressaillit. Cette maladie ne pardonne guère.

— Le typhus et le choléra font plus de victimes que la guerre, dans ce moment, à Bude, reprit Michel.

— Ainsi, vous n'avez pas pu parler à cette femme ?

— Pas précisément, mais je lui ai posé votre question dans une lettre qui a dû lui être remise fidèlement. Par malheur, je n'ai pas pu attendre sa réponse. On m'a chassé de la citadelle avec les autres paysans. Mercredi prochain j'y retournerai, et j'en saurai davantage.

. . . .

Rien de plus terrible pour des hommes de cœur que de rester, les bras croisés, devant une citadelle tandis que les assiégés se moquent à leur aise de tous leurs efforts inutiles. Après trois jours de vie pareille, tous avaient perdu patience. On voulut monter à l'assaut à l'instant même.

Il y eut des scènes violentes, même au sein du conseil de guerre. Les meilleurs amis s'emportèrent les uns contre les autres. C'est ce qui arriva aux deux frères Baradlay. Odon était du parti des sages, qui vou-

laient attendre les canons; Richard, au contraire, s'était mis à la tête des impatients. Il s'efforça de prouver qu'une semaine d'attente pouvait tout compromettre, qu'il valait mieux sacrifier au besoin la ville de Pesth. On saurait bien la rebâtir plus tard, tandis que retrouver le temps perdu serait chose impossible. En attaquant le fort de quatre côtés à la fois, même du côté presque inaccessible, grâce à un souterrain qu'il avait découvert, on effraierait l'ennemi; les Italiens pouvaient se rendre et la victoire serait assurée.

Odon prit alors la parole; il réfuta un à un tous les arguments de son frère et démontra leur peu de valeur. Il rappela que le souterrain était encore à une quarantaine de mètres des murs, que, pour s'en servir, il faudrait creuser le rocher, ce qui n'était pas l'affaire de quelques heures.

Quant à l'effroi de l'ennemi, il ne devait pas être porté en compte dans une évaluation stratégique.

Les yeux de Richard s'enflammèrent, il était dans une de ces dispositions d'esprit où l'on a besoin de dire quelque chose de dur à quelqu'un.

— Et le courage de nos propres troupes, ne peut-il pas êtremis en ligne de compte? fit-il, les mains crispées.

— Non, répondit Odon avec calme. Là où il s'agit de calculs mathématiques, ce qui a lieu, par exemple, pour la prise des forts, les chiffres seuls doivent parler.

— Tu crois cela, parce que tu es poltron, comme tous les pékins! cria Richard avec force, mais il s'en repentit aussitôt.

Odon pâlit, il attacha ses yeux expressifs sur son frère et dit d'une voix lente, mais ferme.

— Personne n'a osé encore me dire pareille chose, depuis que je suis au monde, et vous-même ne l'aurez pas dit impunément.

Comme il achevait cette phrase, une bombe éclata sur le toit de la maison où le conseil de guerre était réuni. Elle fut immédiatement suivie d'une seconde bombe, qui entra par la fenêtre, passa au-dessus de la tête des assistants, et sortit par une autre fenêtre en face de la première. Puis une troisième bombe tomba dans la cour.

« Trahison ! trahison ! » crièrent tous les membres du conseil. On aura fait savoir aux ennemis le lieu de notre réunion et l'on nous bombarde à présent !

— Nous ne pouvons pas rester ici, dit le président.

Tous se levèrent. Richard vit son frère s'asseoir tranquillement à la table, prendre la plume, et se mettre à écrire, sans être ému par les bombes qui éclataient de toutes parts.

— Allons, allons, mon vieux ! dit-il, tâchant de réparer ses torts, on sait bien que tu as du courage, va ! ne reste pas ici quand nous partons tous.

— Je reste ici, répondit froidement Odon, parce que je suis secrétaire du conseil et qu'il me faut savoir ce que je dois mettre dans le procès-verbal.

— Il a raison ! s'écrièrent plusieurs des membres, nous devons prendre une décision avant de nous éloigner.

— Votons ! votons ! cria-t-on de toutes parts.

— Soit, votons ! dit le président. Veuillez reprendre vos places, messieurs. Asseyez-vous.

Chacun s'empressa d'obéir pendant que les bombes crevaient le toit de la maison et défonçaient les murs.

— Montons-nous à l'assaut, oui ou non ? Que ceux qui disent *oui* se lèvent !

Tous se levèrent, même Odon.

Puis chacun s'enfuit de la maison qui croulait.

Mais Odon termina d'abord son procès-verbal.

Richard resta près de lui.

— Viens donc ! dit-il à son frère, tu sais bien qu'on te connaît. J'ai eu tort tout à l'heure, j'en conviens.

— Nous en reparlerons une autre fois, dit Odon avec la fierté d'un patricien romain. Et il s'éloigna.

L'assaut fut fixé au surlendemain. On résolut de se servir de fusées à la congrève pour attaquer le fort du côté de Pesth, les appareils nécessaires pouvant être facilement transportés de place en place. Et c'était une précaution indispensable, trois des rues de Pesth étant sous le feu de la citadelle dans toute leur longueur. Mais il fallait creuser des tranchées. Cinq cents habitants de bonne volonté se présentèrent aussitôt.

Le 9 mai, on devait ouvrir le feu de tous les côtés à

la fois, pendant que deux bataillons attaqueraient le jardin royal et deux autres bataillons chercheraient à s'emparer des barricades qui protégeaient les conduites d'eau. Le reste des troupes devait être réparti sur deux points différents, pour attaquer en même temps les portes de Fehervar et de Vienne.

La veille du grand jour, le cordonnier patriote se rendit de nouveau à Bude, sous son déguisement. Il revint de fort mauvaise humeur.

— Il y a un traître parmi nous, dit-il à Richard. On sait là-bas tout ce que nous comptons faire.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— J'ai rencontré Szalmas, dit Michel en baissant la voix.

— Qui est Szalmas ?

— Un célèbre espion.

— Ce nom-là ne m'est pas inconnu.

— C'est possible, il était notaire à Nemesdomb.

— Ah ! j'y suis maintenant.

— C'est un homme fort dangereux. Tout l'hiver il n'a fait que passer et que repasser d'un camp dans l'autre. Je savais qu'il était espion. Une nuit, je l'ai suivi jusqu'au village voisin et je l'ai dénoncé à une troupe de francs-tireurs qui l'a fait prisonnier, mais il s'est échappé. Il est à Bude maintenant. Je l'ai reconnu bien qu'il ait rasé ses moustaches. Je tremblais d'être à mon tour découvert par lui ; j'aurais été perdu ! Je ne peux plus retourner à Bude maintenant, mais il viendra probablement à Pesth ; alors, malheur à lui !.... Soyons sur nos gardes, car cet homme peut compromettre, à lui seul, l'issue de notre attaque ; il faudra le signaler aux sentinelles.

Les craintes du bon cordonnier firent sourire Richard, et pourtant il avait grandement raison.

Vers le soir, Richard se rendit sur la rive de Bude, il y trouva maître Michel qui fraternisait avec les gardes nationaux.

Quand la nuit fut tombée, Michel s'approcha de Richard.

— Venez au bord de l'eau, dit-il, je veux vous montrer quelque chose.

Richard se laissa entraîner.

— Regardez les maisons du quai de Pesth. Voyez-vous, là-bas, cette maison à deux étages ? Les cinq fenêtres des mansardes sont éclairées.

— Je la vois.

— Faites-bien attention, et observez ces lumières pendant quelque temps. Tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qu'on éteindra ; puis elles seront rallumées de nouveau. Parfois deux lumières brillent à la même fenêtre. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Que toutes ces mansardes sont habitées.

— Ce sont des signaux secrets. Ces lumières enlevées et replacées répondent aux lettres de l'alphabet et instruisent ceux de la citadelle de tout ce que nous faisons. J'en suis sûr.

Richard se mit à rire. Pourtant maître Michel avait encore raison.

A dix heures précises, l'attaque commença. Les canons de Bude ripostèrent aussitôt. La première bombe tomba sur la place du Théâtre, où les batteries de fusées étaient établies, et firent prendre la fuite aux chevaux qui traînaient les fourgons.

La seconde bombe éclata au milieu des cinq cents journaliers qui remplissaient les sacs de sable. Ils durent se disperser.

La troisième bombe mit le feu aux sacs de laine qu'on avait préparés pour les barricades. Chaque bombe semblait savoir son chemin. Et, en effet, elle le savait. Tous les préparatifs avaient été trahis.

L'ennemi montrait ce qu'il savait faire, ses projectiles atteignaient les parties les plus éloignées de la ville. Cinq cents vingt bombes et globes de feu furent lancés pendant cette nuit-là. Les plus ardents durent reconnaître qu'il aurait été sage d'attendre l'arrivée des canons de Komarom. L'enthousiasme céda enfin la place aux froids calculs : on résolut d'attendre.

Maître Michel alla faire sa déclaration à la municipalité de Pesth sur ce qu'il avait découvert. On fit des perquisitions dans la maison incriminée. Cinq *demoiselles* habitaient les cinq mansardes. On se moqua du citoyen Michel, et tout fut dit.

Trois jours après, les pièces d'artillerie étaient arrivées à Pesth. Il y en avait neuf contre quatre vingt-seize! Mais il s'agissait encore de les mettre en position, et on ne pouvait y travailler que la nuit, pendant qu'on simulait de fausses attaques pour détourner l'attention de l'ennemi !....

Enfin, le 13 mai, une grenade fut lancée sur la place du Pêcheur, à Bude, et mit le feu à la poudrière. On aurait dit l'éruption d'un volcan, les flammes montèrent jusqu' au ciel et les maisons qui entouraient la poudrière s'écroulèrent avec fracas. Les assiégeants poussèrent des cris de joie.

Le commandant en chef de la citadelle voulut prendre une vengeance éclatante. « Il faut réduire Pesth en cendres ! » se dit-il.

Toutes les bouches à feu se mirent à lancer des projectiles.

A minuit, une mer de flammes entourait Pesth, d'un bout de la ville à l'autre. Trente-deux édifices publics brûlaient en même temps, le palais de la Diète, consacré par tant de souvenirs, ne devait plus offrir bientôt qu'un amas de décombres.

Les assiégeants furent réduits au silence, mais il y avait, dans le regard qu'ils jetèrent vers le ciel, un serment solennel, contenant la plus terrible des promesses !

La ville devint déserte, tous les habitants s'enfuirent, les troupes elles-mêmes opérèrent leur sortie. Toutes les maisons furent laissées ouvertes, abandonnées.

Au milieu de ce vaste incendie, la maison à deux étages, sur le quai, était intacte. Les cinq lumières brillaient toujours aux fenêtres des mansardes. Les maisons voisines, à droite et à gauche, s'étaient déjà écroulées et les habitants de la maison préservée avaient pris la fuite comme les autres, ne se doutant pas qu'elle serait épargnée.

Quelle main avait donc pu allumer ces cinq lumières? On ne songeait guère à s'en inquiéter dans un moment pareil. Seul, un homme que ni les bombes, ni les globes de feu n'avaient pu chasser, un homme observait les lumières. C'était Michel, le cordonnier. Rien ne pouvait

lui ôter de la tête que ces lumières étaient placées là par un traître.

Il se dirigea vers la maison. Le canon grondait toujours. « Quand le ciel tonne, on prétend que c'est Dieu qui parle, se dit Michel ; mais quand les bombes grondent ainsi, on pourrait bien dire que ce sont les rois qui parlent. »

Il arriva sans accident à la maison à deux étages. Tous les appartements étaient déserts, Michel entra successivement dans chacun d'eux, espérant recueillir quelques renseignements. Il vit de l'argenterie, toutes sortes de richesses éparses, mais il ne rencontra âme qui vive, sauf un petit chien que son maître avait oublié dans une cuisine. Il prit donc son parti et monta jusqu'aux mansardes. Il ouvrit la première porte, la chambre était déserte, une seule bougie brûlait à la fenêtre. Michel parcourut successivement les cinq chambres, elles étaient toutes également vides. A chaque fenêtre était la bougie traditionnelle, enfoncée dans une pomme de terre. Seulement, dans la dernière pièce, Michel trouva sur une mauvaise table, grand ouvert, l'alphabet complet à l'aide duquel on correspondait avec l'ennemi au moyen de bougies placées et déplacées alternativement.

Michel fut saisi de fureur. Qui pouvait être le traître ? Il continua son exploration, trébuchant dans un couloir obscur. Enfin il aperçut de la lumière. Une fenêtre était au bout du couloir et les maisons qui brûlaient éclairaient cette fenêtre de leurs flammes sinistres. Un homme était assis sur le rebord de la fenêtre, les jambes pendantes au dehors.

Michel s'approcha de lui à pas de loup et le regarda avec attention. Une joie infernale épanouissait le visage de cet homme ; cette œuvre de destruction paraissait le délecter jusqu'au fond de l'âme. Il souriait d'un méchant sourire, en contemplant tous ces brasiers ardents.

Tout à coup, deux mains de fer le saisirent par derrière, il se retourna avec terreur.

— Bonjour, cher Monsieur ! Il serait temps d'éteindre les bougies ! hurla le cordonnier.

L'homme ainsi interpellé fit des efforts désespérés

pour quitter la fenêtre, mais il était retenu avec violence.

— Me reconnaissez-vous? fit de nouveau Michel.

Un éclair traversa le cerveau du misérable, il se crut sauvé.

— J'ai dix mille florins sur moi, râla-t-il.

— Oui, le prix des bougies! cria Michel, — et il le précipita dans la mer de feu. Un peu de fumée monta vers le ciel, le gouffre se referma sur le malheureux, — et tout fut dit.

Personne ne sut jamais qui avait été le traître, mais ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce jour-là Mme Mihaly Szalmas attendit en vain son mari.

. . . .

Le silence de la mort dura trois jours. L'ennemi crut déjà que les assiégeants avaient renoncé à leur projet. Mais le troisième jour, au matin, les murs de la citadelle furent tout à coup ébranlés, et la voix grave des canons retentit au milieu du silence.

Pendant quatre jours et quatre nuits, ce duo infernal ne cessa pas une minute. Les deux armées se renvoyaient l'une à l'autre boulet pour boulet, bombe pour bombe, les murs s'écroulaient, tout brûlait dans la citadelle; en premier lieu, le palais de Mathias Corvin! Tristes représailles de l'incendie de Pesth! L'un des deux partis avait détruit les reliques de la patrie, l'autre en détruisait l'autel.

Les murs de la citadelle étaient presque entièrement tombés, et l'ennemi ne voulait pas se rendre! Les deux armées luttaient maintenant de courage et d'héroïsme. Honneur aux héros des deux camps!

Lorsque le courage est égal de part et d'autre, l'historien et le poète ne voient plus ni amis ni ennemis, ils ne voient que des braves.

La brèche était ouverte, les deux partis se trouvèrent en présence.

« En avant! » cria le chef d'état-major hongrois (Kleinheinz) en conduisant lui-même les troupes sur la brèche. Trois balles l'étendirent mort au pied du mur.

« En avant! » s'écria le chef d'état-major autrichien (Pallini) voulant faire réparer la brèche, et conduisant

lui-même les siens vers le poste dangereux. Un boulet de canon le coupa en deux. Les deux généraux avaient péri, leur tâche était achevée.

Mais le moment de la bataille décisive était arrivé. L'un des deux partis devait être vaincu le lendemain.

XIV

LE ZÉNITH.

L'attaque générale était fixée au lendemain 21 mai. A minuit, les troupes devaient simuler d'abord une attaque contre les remparts, puis se retirer, afin de tromper l'ennemi. Mais, à trois heures du matin, à la première lueur de l'aube, tous les assiégeants s'élanceraient à la baïonnette.

Les postes les plus périlleux étaient réservés aux bataillons les plus aguerris, mais on permit à tous les soldats indistinctement de se joindre à eux selon leur bon vouloir. C'était un grand honneur de monter à l'assaut au premier rang, de couvrir de son corps les camarades, et de combler les fossés avec son cadavre. Aussi mille et mille volontaires se disputèrent cet honneur. Des artilleurs, que les travaux des jours précédents n'avaient pas encore lassés, des hussards, que cette longue inaction avait exaspérés, jusqu'à des gardes nationaux, des pères de famille, supplièrent les chefs de leur accorder cette faveur.

Tous voulaient être les premiers à l'assaut.

. . . .

La veille de l'action décisive, Odon alla, vers le soir, trouver son frère Richard qui campait au milieu de ses hussards. Ils ne s'étaient pas vus depuis leur querelle. Richard devint tout joyeux en apercevant son frère. « Allons ! pensa-t-il, c'est lui le plus sage, il fait le premier pas. »

Il vint donc cordialement au devant d'Odon. Celui-ci

ne paraissait ni plus gai ni plus triste qu'à l'ordinaire. Il portait un costume de garde national, attendu qu'en de pareils moments les soldats regardent d'un mauvais œil ceux qui sont habillés en civil.

— C'est donc demain que le sort se décide ? fit Odon.

— Oui, mon frère. A minuit la fausse alerte, et l'attaque générale à l'aurore.

— Ta montre va-t-elle bien, Richard ?

— Je ne m'en occupe guère! Quand le canon grondera, je saurai bien qu'il faudra commencer la danse.

— Mais non, les volontaires devront se mettre en route une demi-heure avant la canonnade. Le deuxième corps d'armée se dirigera vers le jardin royal, et le troisième corps vers la plate-forme. Je te conseille donc de régler ta montre sur la mienne, elle va comme celle du général en chef.

— Soit, mon frère, je le veux bien, fit Richard, qui gardait vis-à-vis d'Odon cette certaine supériorité qu'affectent les militaires envers ceux qui n'ont jamais été au feu.

— Et maintenant, Richard, écoute-moi. Tu m'as dit il y a quelques jours un mot que je ne veux pas répéter.

— Comment, tu es assez rancunier pour t'en souvenir encore?

— C'est un mot qui n'a jamais été dit impunément à un Baradlay, pas même par un autre Baradlay, et qui ne peut être effacé.

— Que veux-tu donc? nous ne pouvons pourtant pas nous battre en duel?

— Si fait. Il y aura entre nous le plus sérieux des duels. Un duel inventé pour des frères qui s'aiment, mais qui ne peuvent se pardonner. Tu t'es fait nommer parmi les volontaires qui attaqueront à la baïonnette du côté du jardin royal, je me suis fait nommer parmi ceux qui arriveront à la plate forme au moyen des échelles. Quand tu entendras le premier coup de canon, le duel commencera entre nous deux. Celui qui le premier mettra le pied dans la citadelle, aura reçu satisfaction.

Richard saisit le bras de son frère avec terreur.

— Tu plaisantes, dit-il, tu veux m'effrayer. Comment, toi qui as plus d'esprit dans ton petit doigt que moi dans

toute ma cervelle, tu irais te faire casser la tête par la première crosse de fusil venue ! Tu monterais à l'assaut avec les gardes nationaux, bravant une mort certaine ! Toi, l'orgueil de notre famille, le soutien de notre mère, l'espoir de la patrie ! C'est la plus terrible des punitions que tu aurais pu me choisir. Ce n'est pas ton affaire, cela regarde des hommes rudes et grossiers comme nous. Tu es l'âme de notre armée, toi, ne te charge pas de la besogne des mains et des pieds. Nous respectons l'intelligence, va ! quand même nous faisons sonner un peu notre courage. Ne te venge pas si cruellement pour un mot inconsidéré que je regrette de tout mon cœur. Fais tout ce que tu voudras de moi, mais dis-moi que tu n'as voulu que m'effrayer.

— Je ferai comme je l'ai dit, répondit Odon avec fermeté.

Il voulut s'éloigner. Richard le retint.

— Odon, mon frère ! Au nom du ciel, pardonne-moi ! Songe à ta mère, à ta femme, à tes enfants !

— Ce sont eux que je défendrai sur les remparts, fit Odon avec calme, et cette fois il s'éloigna.

Richard le regarda partir, les larmes aux yeux. Il aurait voulu se jeter au cou de son frère, mais on ne s'embrasse pas avant un duel.

— Nous nous rencontrerons là-haut ! dit encore Odon en se retournant, n'oublie pas de regarder ta montre quand tu seras arrivé dans la citadelle !

. . . .

A trois heures du matin, l'aube blanchissait l'horizon, les artilleurs étaient immobiles à leurs pièces. Un silence profond régnait partout. On entendait le chant des rossignols.

Tout à coup cinquante-neuf canons éclatent à la fois, et un cri formidable retentit dans les airs : *Éljen a Haza!* (Vive la patrie !)

L'attaque est commencée.

Le soleil n'avait pas encore paru. Mais on pouvait distinguer du quartier général, établi sur *le Svabhegy* (la montagne souabe), les volontaires qui attaquaient la brèche ; ils étaient repoussés, mais ils avançaient de nouveau et gagnaient du terrain.

Le 19e et le 47e bataillon montaient aux échelles, ayant les volontaires parmi eux. On les canonnait de la plate-forme, mais inutilement. Ils montaient toujours et avançaient en colonnes serrées.

Sur une de ces échelles était Odon de Baradlay, le premier en tête, ne souffrant pas qu'on le dépassât. Déjà il pouvait voir le soldat autrichien qui l'ajustait et attendait pour tirer qu'il arrivât plus près de lui, mais il n'en continuait pas moins à monter. Tout à coup une voix bien connue frappa son oreille.

— Hoho ! notre maître, me voilà, moi !

Odon reconnut l'accent de Mausmann.

Le brave garçon était sur la même échelle que lui, mais à l'envers, devançant tous les camarades ; il dépassa ainsi Odon, puis se plaça au-dessus de lui, tranquillement, sur l'échelle.

— Je dois être avant vous, fit-il, je suis capitaine, vous, vous êtes simple soldat.

Odon voulut alors reprendre son rang, mais en vain : l'étudiant allemand le repoussa doucement.

— Laissez-moi marcher en avant, lui dit-il, je n'ai personne au monde, moi.

Et il enjamba plusieurs échelons. Le soldat tenait toujours son fusil en arrêt au haut de l'échelle, Mausmann l'aperçut et lui cria avec ironie :

— Tâche de bien viser, l'ami, tu pourrais avoir le malheur de me tuer !

Au même moment la détente partit, Mausmann lâcha l'échelle.

— Je meurs ! cria-t-il, et il roula par-dessus la tête d'Odon.

Celui-ci montait toujours. Le soldat autrichien rechargea son fusil, Odon n'était plus qu'à quelques échelons de la plate-forme. Alors le soldat visa avec attention ; Odon touchait au but. Que se passa-t-il alors dans l'esprit du soldat ? Il mit vivement son arme au pied, tira de sa poitrine un mouchoir blanc, et l'attacha précipitamment au bout de sa baïonnette.

. . . .

Du côté du jardin royal, c'était le 61e bataillon qui avait commencé l'attaque. Le jardin avait trois ter-

rasses, étagées les unes au-dessus des autres, les murs en étaient tapissés de vigne vierge et de figuiers. Des arbres séculaires s'étendaient de tous les côtés.

Les assiégeants, debout sur les épaules les uns des autres, s'efforçaient d'atteindre au faîte du mur. Quelques-uns enfonçaient leurs baïonnettes dans le mur et offraient ainsi à leurs camarades des marches de fer.

On combattait déjà dans le jardin, homme contre homme; la seconde terrasse fut bientôt occupée, les assiégés se replièrent sur la troisième. Mais, quand les volontaires se mirent également à l'attaquer, une nouvelle troupe fut dirigée contre eux, les quatre plus braves bataillons du régiment de Guillaume. On les avait repoussés des barricades qui protégeaient les conduites d'eau, et ils venaient tenter un dernier effort pour rejeter l'ennemi hors de la citadelle.

Les deux partis se rencontrèrent sur la troisième terrasse, entourée de murs. Une étroite issue permettait seule d'en sortir.

— Rendez-vous! leur cria le capitaine hongrois.

— En avant! à la baïonnette! fut la réponse du chef autrichien.

Au même moment, il tomba frappé d'une balle; les Hongrois perdirent aussi deux officiers, mais rien ne pouvait arrêter les combattants.

Richard saisit le fusil d'un garde national mourant, et se précipita en avant vers le chemin étroit, escarpé, où trois hommes pouvaient à peine combattre de front. C'est par là que les assiégeants devaient tous monter, mais il fallait auparavant tuer les ennemis jusqu'au dernier, espoir insensé, car ils étaient bien supérieurs en nombre.

Tous ces hommes étaient enfermés là comme des bêtes fauves dans un cirque, ils ne pouvaient que s'entr'égorger.

Les Hongrois voulurent au moins vendre chèrement leur vie. Richard savait admirablement se servir de la baïonnette, mais enfin, quand même il serait parvenu à mettre dix hommes hors de combat, le onzième devait infailliblement le terrasser. Il dit donc rapidement adieu à tout ce qui emplissait son âme, à la victoire, à

sa fiancée, à l'ennemi mort dont il ne pouvait plus accomplir la dernière volonté. Puis il se battit comme un lion.

Au plus fort de la mêlée, les combattants aperçurent soudain, au-dessus de leurs têtes, une rangée de baïonnettes qui s'avançaient vers eux. Une nouvelle troupe arrivait. Ceux qu'elle allait attaquer étaient perdus!

Mais à quelle nation appartenait cette troupe? Le soleil, qui se montra tout à coup, se chargea de la réponse, car ses premiers rayons éclairèrent le drapeau tricolore, qui flottait au milieu des baïonnettes.

« *Éljen à haza!* » (vive la patrie!) s'écrièrent les Hongrois.

Les Autrichiens, entourés de toutes parts, furent forcés de se rendre. Ils mirent bas les armes.

Un garde national vint alors se jeter dans les bras de Richard. C'était Odon.

— Je suis furieux, très furieux contre toi! dit le capitaine, en serrant de plus en plus fort son frère contre son cœur. Comment es-tu arrivé ici?

— Par la citadelle.

— Elle est prise?

— Sur tous les points.

— Et le commandant?

— Il a succombé.

— Ah! vous nous avez enlevé tous les lauriers!

— On peut encore en trouver quelques-uns! sauvez le pont!

— C'est vrai! Amis, allons défendre le pont!

C'était le pont suspendu, la gloire de Pesth, le chef-d'œuvre en ce genre; il venait à peine d'être terminé et il allait être détruit! Le commandant autrichien avait juré que si la citadelle se rendait, il ferait sauter le pont!

Le commandant était mort, mais il avait un exécuteur testamentaire, le colonel Alnoch. Quand celui-ci aperçut le drapeau tricolore flottant au haut de la citadelle, et qu'il apprit la mort du commandant, il résolut d'achever son œuvre, et se dirigea précipitamment vers le pont.

Richard de Baradlay se hâta sur ses pas, mais Alnoch

arriva au but avant lui. Il y avait une caisse enfouie sous le premier pilier, c'était l'ouverture de la mine qui contenait quatre tonnes de poudre.

Près de la mine se tenait un sapeur, une torche allumée à la main.

— Rends toi ! cria Richard au colonel qui avait sauté sur la caisse.

— Viens me chercher.

— Vous êtes vaincus, je te promets la vie sauve si tu viens avec moi !

— Et moi, je te promets la mort si tu approches ! Il y a une mine sous mes pieds.

Richard ne répliqua pas, il continuait à s'avancer.

— Mets le feu à la poudre ! dit le colonel au sapeur.

Celui-ci jeta la torche dans le Danube, et s'enfuit.

Richard s'approchait toujours, alors le colonel tira un pistolet de sa ceinture et, le plaçant à l'ouverture de la mine, il lâcha la détente.

Au même moment, Richard crut que le monde entier s'écroulait sur sa poitrine. Il fut aveuglé, assourdi, et perdit connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva acculé au parapet du pont. Une immense colonne de fumée s'élevait vers le ciel. Le sang lui sortait par la bouche et par le nez. Il tourna vivement les yeux vers le pilier, le pilier était intact. Les honvéd se précipitaient vers les deux entrées du pont.

. . . .

Il était six heures du matin, le drapeau national flottait sur toutes les hauteurs de Bude, et des cris de joie délirante montaient vers le ciel de toutes les rues de Pesth.

XV

UN ÊTRE ABANDONNÉ.

Le sang coulait à flots dans les rues de Bude, des cadavres de toutes les nations les encombraient : des Hongrois, des Allemands, des Italiens, des Slovaques.

Le palais royal brûlait toujours, l'incendie était partout, les maisons s'écroulaient, les rues avaient été labourées par les boulets. Une lourde atmosphère, pleine d'odeur de poudre et de fumée, pesait sur la ville.

Richard parcourait à midi ces tristes lieux, il était encore un peu étourdi du choc qu'il avait ressenti, lorsque, voulant empêcher l'explosion de la mine, il avait été rejeté contre le parapet. Il pouvait regarder comme un miracle d'avoir échappé à la mort. La mine s'était ouverte de côté, c'est ce qui l'avait sauvé.

Dès qu'il fut un peu remis, il se rappela aussitôt la femme malade à l'hôpital, et il voulut voir cette femme afin de savoir d'elle où était l'enfant d'Othon Palviez.

Il était difficile de s'orienter dans une ville bouleversée par un siège de dix-sept jours. Tout ce que Richard savait, c'est qu'on avait hissé un drapeau noir sur le toit de l'hôpital, afin de le désigner à l'ennemi et qu'il l'épargnât. C'est ce drapeau noir qui guida Richard. Mais, arrivé à la porte de l'hôpital, on refusa absolument de l'y laisser pénétrer. La défense était formelle et émanait du Commandant lui-même.

Richard alla trouver le Commandant.

— L'entrée est interdite, répondit celui-ci, parce que la plus terrible des épidémies s'y est déclarée.

— N'importe! je dois y aller.

— Qu'as-tu donc à y faire?

— Il s'agit d'une affaire d'honneur.

— Eh bien vas-y, je le veux bien, mais si tu en meurs, ne me lègue pas tes orphelins!

Richard retourna, avec la permission signée et paraphée. Tous les chirurgiens étaient au dehors, soignant les blessés. Il ne rencontra sur son chemin qu'une vieille garde-malade à laquelle il s'adressa :

— Vous avez ici une femme du nom de Bajesik?

— En effet.

— Conduisez-moi vers elle, je vous prie!

La vieille femme ouvrit plusieurs portes, et mena le capitaine à travers des salles, dont l'atmosphère épaisse et malsaine était capable de rendre malades les mieux portants. Elle s'arrêta enfin devant un lit dont les rideaux étaient fermés, elle les entr'ouvrit, et l'on put apercevoir une forme humaine, au visage violacé.

— La voici, fit-elle.

— Est-ce qu'elle dort? demanda Richard.

— Elle est morte, répondit la garde-malade.

— Quand est-elle morte?

— Ce matin.

— Et sa servante?

— Elle est morte la nuit dernière.

Richard resta frappé de stupeur. Mais, se penchant vers la morte, il aperçut quelques mots presque illisibles tracés sur le mur, à côté du lit.

« La pièce brisée. *Monor*, Madame Kasza, 73, » déchiffra-t-il. C'était ce qu'il voulait savoir!

Il referma les rideaux, donna quelques florins à la vieille femme, et sortit précipitamment.

Dès qu'il fut dehors, il aspira avec délices l'air de la rue, tout saturé pourtant de poudre et de fumée.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il vit Odon qui s'avançait vers lui d'un air souriant.

— Arrière! lui cria-t-il, je sors de l'hôpital. Ceux que j'aime ne doivent pas m'approcher aujourd'hui! et il s'enfuit.

Richard se mit à la recherche d'une voiture, et se fit conduire au village de Monor, près de Pesth, à « la succursale de la mort... »

Qu'était-ce que cette succursale?

En Chine, d'après les récits du savant Christophorus Wagner, il naît généralement chaque année plus de filles que de garçons, et cela dans une proportion de dix pour cent. Cette erreur de la nature est réparée de la manière suivante : à un jour donné, on rassemble dans l'île Lieu-Ping les enfants qui sont en trop. On commence par les bénir, puis on les jette dans le « Fleuve jaune. » Ils flottent quelque temps sur l'eau et deviennent bientôt la pâture des crocodiles.

Après quoi, le mandarin remercie le tout-puissant Vishnou d'avoir gratifié la patrie d'un nombre égal d'enfants mâles et d'enfants femelles. L'équilibre est rétabli entre la nature et la société.

Chez nous un acte pareil s'appellerait infanticide, c'est un crime que la loi punit. Nous autres, Européens, nous nous y prenons d'une façon bien plus raffinée pour nous débarrasser du trop plein de la population. Nous ne tuons pas nos enfants avec cette barbarie, cette cruauté chinoise, nous les envoyons simplement dans la « succursale de la mort, » c'est-à-dire nous les mettons en nourrice.

Les grandes villes sont entourées de villages où l'on envoie mourir ces pauvres victimes.

Richard entra dans la maison désignée par la femme morte à l'hôpital. Mais, à peine y avait-il mis le pied qu'il faillit tomber à la renverse. Il fut saisi à la gorge par l'odeur la plus nauséabonde, tous les miasmes que peut contenir une chambre pleine d'enfants et qui n'est jamais aérée. Il aperçut quatre ou cinq lits remplis d'enfants grouillants, à demi-nus, pleurant et se bousculant à qui mieux mieux; puis d'autres marmots se traînant par terre. Un petit bonhomme de trois ans berçait un nouveau-né et dévorait deux ou trois pommes de terre, qu'il tenait dans sa main. Le nouveau-né ne pleurait pas. C'était sans doute un nouvel arrivant, il était encore couché au milieu de broderies et de dentelles, et suçait gravement un morceau de linge qu'on

avait mis dans sa bouche pour remplacer le sein maternel.

Près du poèle se trainait un petit garçon de deux ans. Ses jambes, couvertes de plaies, étaient entourées de chiffons.

Richard regarda avec une pitié mêlée d'horreur tous ces pauvres petits êtres si misérables, et plus répugnants les uns que les autres. Il se demandait avec effroi lequel pouvait bien être l'enfant de Palviez.

Il fallut un bon moment à la gardeuse d'enfants pour arriver du fond du jardin où elle était occupée à planter des oignons. Elle ne pouvait vraiment pas surveiller constamment cette marmaille, c'était bien assez de leur distribuer la nourriture trois fois par jour!

C'était une grande femme, assez belle, sans la moindre trace de méchanceté sur le visage. Elle regardait son métier comme un mal nécessaire.

— Veuillez donc sortir de cette chambre et entrer dans la mienne, dit-elle à Richard, en l'apercevant. L'air n'est pas pur ici.

— En effet, c'est un trou affreux, mais je préfère y rester.

— Dame! Je ne peux pas leur offrir un palais pour huit florins par mois, répliqua aigrement la dame.

— C'est là tout ce qu'on vous donne? dit Richard.

— Ceux qui me paient bien! Les pauvres gens ne me donnent que cinq florins, mais régulièrement au moins, tandis que les parents riches se font quelquefois prier un temps infini. Car j'ai aussi des enfants riches. Ce petit-là par exemple, dans ce berceau, est le fils d'un marchand fort aisé. Sa femme aurait parfaitement pu le garder auprès d'elle, mais elle déteste le bruit des enfants ; ils me paient douze florins, ceux-là, ce n'est pas trop, car je me donne beaucoup de mal pour cet enfant. Tous les mois je dois le porter à la ville pour le faire voir.

— Et comment le nourrissez-vous?

— Avec de la bouillie. C'est très sain. Je ne peux pas leur fournir des biscuits, d'autant plus que pour cet autre enfant je ne reçois que trois florins.

— Quels sont donc les gens sans cœur qui paient trois florins pour un enfant ?

— Mais, la Ville. On donne les enfants trouvés à celles qui se chargent de les nourrir pour le moins d'argent. Il est impossible de demander moins. Souvent ces enfants sont oubliés ici. Celui qui pleurniche là-bas ne m'a pas procuré un centime depuis onze grands mois.

— Pourquoi pleure-t-il ?

— C'est un détestable vaurien. Je leur ai fait aujourd'hui de la soupe, puisque c'est dimanche, et ne voilà-t-il pas qu'il a tiré à lui la marmite, qui s'est renversée et lui a brûlé les jambes.

— Et vous avez bandé ses plaies avec des chiffons de laine ! Il doit horriblement souffrir !

— Qu'est-ce que cela fait ? Nous n'en ferons jamais un homme. Il est maladif. Son père et sa mère n'y tiennent guère. Ils sont pauvres et n'habitent même plus le pays. Le père est cocher.

Richard fut soulagé, ce n'était pas l'enfant de Palviez.

— Je cherche un enfant, dit-il ensuite, pour lequel on n'a pas dû payer depuis assez longtemps. C'est Mme Bajesik qui vous l'a remis. Il s'appelle Karoly et porte suspendue au cou la moitié d'une pièce d'argent.

— Oh ! mon cher monsieur, que vous ferez bien de payer pour le bon petit Karoly !

— Lequel est-ce ?

— Oh ! il n'est pas parmi ceux-ci, je l'ai mis à part.

— A part ? répéta Richard, commençant à avoir meilleure opinion de Mme Kasza.

— Je vais vous l'amener à l'instant, veuillez entrer, pendant ce temps-là, dans ma chambre.

— J'aime mieux vous suivre. D'ailleurs j'emmènerai l'enfant avec moi.

— C'est différent. Mais il sera gênant, je vous en préviens. Le pauvre petit est malade.

— Qu'a-t-il ?

— Une maladie d'yeux. J'ai dû le mettre à part, pour préserver les autres de la contagion. Le petit Karoly a pris ce mal d'yeux d'un enfant qui est mort la semaine dernière.

— Pourquoi ne le guérit-on pas?

— J'ai essayé de tous les remèdes, rien n'y fait.

Tout en parlant ainsi, Richard et sa conductrice avaient longé une écurie, et ils étaient entrés dans une petite pièce obscure qui se trouvait au bout de l'écurie et où l'on emmagasinait le bois. Richard aperçut par terre un enfant demi-nu, couché sur une mauvaise paillasse, les yeux fermés par la maladie. Dès que le pauvre petit entendit le bruit des pas, il se mit à gémir et dit d'une voix faible : Oh ! donnez-moi un peu d'eau ! j'ai si soif !

— Vous savez, mon cher monsieur, dit la dame, nous avons choisi cet endroit pour l'enfant, afin que la lumière ne lui blessât pas les yeux.

— Allez lui chercher de l'eau, répondit Richard.

— Oh ! l'eau ne vaut rien pour les malades, je ne leur en donne jamais.

— Apportez-en à l'instant même, cria Richard avec force. Mme Kasza s'éloigna et en rapporta une cruche pleine. Richard souleva l'enfant sur ses genoux et approcha la cruche de ses lèvres. Le pauvre petit but avec avidité. Richard versa ensuite de l'eau dans le creux de sa main et lava légèrement la figure du petit malade, qui parut en éprouver un grand soulagement. Il lui banda les yeux avec un mouchoir blanc qu'il tira de sa poche, le prit dans ses bras et l'enveloppa dans son manteau.

Quand il l'eut porté au grand jour et qu'il se rendit compte de l'état affreux dans lequel était ce malheureux enfant, Richard comprit alors qu'Othon Palviez eût refusé d'épouser une femme capable d'abandonner ainsi son fils. Si Othon Palviez avait pu voir une telle infamie de ses propres yeux, la bague de fiançailles de cette mère dénaturée ne l'aurait pas protégée contre sa douleur et sa colère, et il l'aurait peut-être tuée de sa main.

Richard porta l'enfant jusqu'à la voiture. Mme Kasza le suivit, tremblant de perdre l'argent qui lui était dû. Mais Richard, après avoir placé commodément le pauvre petit être, tira son portefeuille de sa poche et tendit quelques billets à la gardienne en lui disant :

— Voilà pour vos bons soins.

Madame Kasza voulut se répandre en actions de grâces, elle avait reçu le double de ce qu'elle espérait, mais Richard l'interrompit.

— Écoutez, dit-il, je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas vivre au temps où l'on brûlait les sorcières, car le jour où l'on vous aurait brûlée, je serais volontiers venu assister à votre auto-da-fé.

Cela dit, il partit et se fit conduire à l'Hôpital des Petits Enfants, à Pesth.

Qu'on n'aille pas se figurer que c'est un établissement fondé par l'État. Il n'existe que grâce à la générosité de quelques particuliers. L'État n'intervient là que pour prélever un immense impôt, sans pitié pour ces pauvres êtres qui méritent triplement des secours, comme enfants, comme pauvres, et comme malades.

Richard choisit la meilleure place pour son petit protégé, et le recommanda aux docteurs qui lui promirent de le guérir.

Puis Richard se fit conduire à la Caisse d'Épargne et y déposa une somme dont les intérêts étaient suffisants à l'entretien de l'enfant. Il se rendit ensuite à l'hôtel de ville, et déclara devant les magistrats qu'il se reconnaissait le tuteur et le protecteur de l'orphelin.

Othon Palviez pouvait maintenant reposer en paix sous la terre.

Le lendemain il y eut une fête solennelle à Pesth, on enterra les héros tombés sur le champ d'honneur. Richard dut prendre part à toute la cérémonie, dont il attendit la fin avec impatience pour courir à l'hôpital.

« Le petit Karoly est-il déjà mieux ? » demanda-t-il ?

XVI

EPHIALTÈS.

Les cris de joie qui s'élevaient de Buda-Pesth eurent un écho ironique au fond des Carpathes : ce fut l'hymne russe. Pesth s'écriait : Vive la liberté du monde entier! et l'écho des Carpathes répondait : « Le Czar est tout-puissant ! »

A quelques milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer, sur une des montagnes des Carpathes, une joyeuse société était réunie ; les vins fins, la musique, rien ne manquait.

Une vue admirable se déroulait au pied de la montagne. Une sombre forêt de sapins formait le cadre des deux côtés du tableau. Un épais nuage qui s'éloignait et se perdait dans le ciel, interceptant les derniers rayons du soleil couchant, donnait à toute la contrée une lueur étrange, tandis que l'arc-en-ciel prêtait ses brillantes couleurs au côté opposé du panorama. On pouvait apercevoir vingt-quatre villages, épars dans la vallée ; des torrents s'élançaient des sombres forêts et brillaient comme des miroirs. Partout les prairies vertes et les champs ensemencés.

Le soleil descendait de plus en plus à l'horizon, l'arc-en-ciel montait, le nuage s'éloignait, et bientôt l'on put distinguer au loin la montagne célèbre qui produit le meilleur vin du monde entier.

Telle la Terre promise apparut à Moïse du haut de la montagne Nebo, ainsi la Hongrie apparaissait.

. . . .

Tous regardaient cette vue admirable avec enthousiasme. Il n'y avait là que des militaires, des officiers du régiment d'Orenburg, des officiers russes et des officiers musulmnas. Parmi eux se trouvaient pourtant deux civils, deux hongrois : Bénédict de Rideghvary et Zébulon Tallérossy.

. . . .

— La conversation se poursuivait en allemand.

— Voyez, disait Rideghvary, en énumérant le nom des villes et des villages qu'on apercevait, c'est la route de Constantinople.

— Hurrah ! lui répondit-on en chœur, vive le Czar !

Et tous, se découvrant, entonnèrent l'hymne russe. Tous, excepté Zébulon.

— Pourquoi ne chantes-tu pas, Zébulon ? demanda Rideghvary.

— Je n'ai pas de *foix!* répondit tristement Tallérossy.

L'hymne retentissait au loin, pendant que les régiments de cavalerie du Czar défilaient sur la grande route.

— Regarde, dit Rideghvary, en attirant vers lui Zébulon, voilà quatre régiments de cavalerie qui passent là-bas. L'un est celui de Nikolajewna, l'autre celui de Cesarevics, le troisième d'Olviopol, et le quatrième est la cavalerie musulmane. Chaque régiment se distingue par la couleur uniforme de ses chevaux. Les hommes du régiment de Nikolajewna ont des chevaux blancs, ceux de Cesarevics sont bais, ceux d'Olviopol sont noirs, et les chevaux des musulmans sont bruns. Bientôt viendront les cosaques du Don et les lanciers de Wosnecens, puis les canons. Ensuite, nous verrons défiler les régiments à pied : en tout, quatre-vingts mille hommes.

Et Rideghvary serra la main de Zébulon.

— C'est à présent que nos jours de gloire vont commencer, continua-t-il, nous foulerons sous nos pieds nos ennemis ! Qui pourrait résister à une force pareille !

Et son visage s'illumina. Il se pencha sur l'abîme pour mieux voir les Russes, et Zébulon eut un instant la tentation de pousser dans ce trou béant son ami, qui

ui faisait horreur depuis qu'il voyait en lui un traître. Cependant il se souvint de ses cinq filles, et résista à cette envie.

Le soleil disparut enfin à l'horizon, mais l'hymne russe continuait toujours à retentir dans les airs.

Zébulon se sentait très mal à l'aise. Tant qu'il ne s'était agi que de faire connaissance avec des personnages haut placés, et de jouir de toutes sortes de distinctions, il trouvait la politique active tout à fait charmante. Il espérait du reste que les Russes ne feraient que se jeter entre les deux partis pour les réconcilier.

Mais, quand il entrevit la vérité, — si peu Hongrois qu'il fût, — il se sentit pris d'indignation. Il n'aurait pas été fâché de voir désarmer les patriotes, mais les savoir trahis si indignement le bouleversait.

— *Gomment bourront-ils* donc résister à une force *pareille*, dit-il à Rideghvary, en revenant avec lui dans sa voiture.

— *Fuimus Troës! Ruit Ilium et ingens gloria Dardanidæ!* répondit celui-ci.

— Et que fera-t-on des *faincus?*

— *Vœ victis!* fut la réponse.

— Mais cependant on ne *fa* pas les faire *bérir* tous ensemble? demanda encore Zébulon.

— *Ense recidendum immedicabile vulnus!*

— « Que le *tiaple* t'emporte avec ton latin! pensa Zébulon, et il formula sa question plus nettement.

— *Envin*, *foyons*, un homme *gomme* Odon de Barallay, par *exemble*, *gue* nous aimons, *gue* nous estimons tous, un homme *gui* a *tu* talent, *te* l'esprit, *tont* le *bère* a été notre ami, qu'en *verons*-nous?

Cette fois, Rideghvary répondit par un dicton allemand :

— *Mitgefangen, mitgehangen!* Ceux qui sont pris ensemble, sont pendus ensemble.

Zébulon ne dit plus un mot.

Mais le soir, quand Rideghvary examina ses passeports, dont il avait toute une provision avec les noms en blanc, il lui sembla que l'un d'entre eux avait disparu, un passeport anglais parfaitement en règle et visé par les consuls des différents pays. Rideghvary sourit : per-

sonne autre n'avait pu le lui prendre que Zébulon, qui couchait dans la même chambre que lui, et voyageait toujours dans la même voiture.

Maintenant, pour expliquer la grande amitié que Rideghvary témoignait à son protégé, il nous suffira de dire que Zébulon était fort aimé dans ces contrées ; qu'il savait parfaitement la langue du pays, et que, comme l'on comptait surtout sur les populations qui n'étaient pas hongroises pour vaincre la Révolution, Zébulon était un précieux auxiliaire. Il devait persuader aux villageois de ne pas regarder les Russes, qui traversaient leurs villages en armes, comme des ennemis, mais comme des alliés. C'était la mission réservée au pauvre Zébulon, il la devinait et elle lui répugnait tout à fait. Si Rideghvary ne l'avait pas emmené partout avec lui, il se serait déjà échappé. Cependant il ne renonçait pas à l'espoir de quitter son ex-ami. Il ne faisait qu'y rêver, surtout depuis sa dernière conversation avec lui.

Un jour qu'il vit des soldats russes cueillir des concombres verts et y mordre à belles dents, il eut une idée lumineuse. Cette idée ne fit que grandir lorsqu'il eut un échantillon de la cuisine russe. Les soldats russes avaient l'habitude de hacher ensemble de la citrouille, des navets, des betteraves, de mêler le tout avec de la farine rouge, et de verser de l'eau bouillante par-dessus. Ils trouvaient ce mélange assez bon, mais lorsqu'ils parvenaient à mettre la main sur quelques chandelles, ils étaient au comble du bonheur. Ils trempaient les chandelles dans cette sauce bouillante, les chandelles s'amincissaient, mais le bouillon devenait excellent.

Bientôt le choléra éclata dans le camp russe ; il y fit en quelques jours deux mille huit cents victimes..... Alors le projet de Zébulon parvint à sa maturité.

Rideghvary avait peur du fléau ; il s'était procuré toutes sortes de préservatifs, il buvait du vin rouge le soir, de l'eau-de-vie le matin, et mâchait continuellement des grains de genévrier. Zébulon connaissait cette faiblesse de son ami, qui ne voulait plus savoir le nombre des morts et avait même défendu de sonner les cloches pour les agonisants.

Zébulon alla donc dans une pharmacie et demanda

du *Tartarus-emeticus*. Le pharmacien refusa d'abord, mais Zébulon sut se faire craindre, et, vu les temps extraordinaires dans lesquels on vivait, il obtint ce qu'il demandait. D'ailleurs les Russes avaient habitué la population à des choses si inaccoutumées ! Ils buvaient le vitriol comme de l'eau, peut-être avaient-ils également besoin de *Tartarus-emeticus*.

Zébulon cacha le remède dans sa poche, et, le soir, lorsqu'il se coucha dans la chambre de Rideghvary, il en avala deux paquets.

Chaque homme ne peut que ce qu'il peut. De la part de Zébulon, c'était de l'héroïsme ! Se procurer un choléra artificiel, pendant l'épidémie, aurait d'ailleurs exigé de tout le monde un certain courage.

Son projet réussit pleinement.

Rideghvary se réveilla en sursaut au milieu de la nuit, sauta à bas du lit, et s'enfuit en chemise hors de la chambre, abandonnant ses vêtements.

Il s'en fit apporter d'autres qui n'avaient pas touché à la chambre pestiférée, donna l'ordre d'atteler sa voiture au plus vite, et se sauva jusqu'au village voisin, sans vouloir s'arrêter en route.

Quant à Zébulon, après qu'il eut payé sa dette au *Tartarus-emeticus*, il s'endormit du sommeil du juste et ne se réveilla qu'au grand jour.

Peut-être même ne se serait-il pas encore réveillé, mais la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement et donna passage à un homme étrange. C'était un petit être contrefait, aux cheveux ébouriffés, avec un grand tablier devant lui. On pouvait deviner, aux copeaux qui ornaient sa tête, que ce devait être un menuisier. Il s'approcha doucement du lit et tira un mètre de sa poche, puis il se mit à prendre la mesure de Zébulon. Mais celui-ci ne le laissa pas faire ; il saisit des deux mains les cheveux du bonhomme, sur quoi le menuisier tomba à genoux en murmurant : « Jésus ! Marie ! Sainte Anne ! »

Zébulon s'assit alors sur le bord de son lit en s'écriant :

— Ah ça, que fais-tu ici *afec* ton mètre?

— Jésus de Nazareth ! soupira le menuisier, ne m'abandonne pas !

— Mais *feux*-tu répondre, espèce de *grétin !* Pourquoi me prenais-tu mesure? cria Zébulon, en sautant à terre.

— C'est le monsieur qui est parti d'ici qui m'a donné l'ordre de faire une bière pour le mort qu'il avait laissé dans la chambre, dit enfin le pauvre homme en claquant des dents.

— C'est *pon !* c'est *pon !* s'écria Zébulon, en admirant la prévoyance de son cher ami. Si la *pière* a été *bayée*, *puvez*-la à ma santé. Mais ne dites à *bersonne* cette *afenture :* on rirait de nous *teux*.

Le menuisier, lui, avait plus envie de pleurer que de rire.

— Dieu! que j'ai eu peur! j'en tremble encore, murmura-t-il. Quand vous m'avez attrapé par les cheveux, j'ai cru que le mort ressuscitait!

— Eh! bien, ne *tremplez* plus, *foici* un florin, *troufez*-moi une *foiture* qui me *contuise* à Pukkersdorf, chez mon ami le ministre *éfanchélique*.

Le menuisier s'empressa d'obéir, d'autant plus volontiers qu'il connaissait parfaitement le ministre de Pukkersdorf, dont il avait été le catéchumène pendant trois ans. Ce qu'il eut le soin d'expliquer à Zébulon.

Et voilà comment Zébulon était parvenu à s'échapper.

Pendant ce temps, Ephialtès tournait les Thermopyles et conduisait « l'immortelle » armée contre sa patrie.

XVII

DE BONS VIEUX AMIS.

C'était la nuit du 13 au 14 août 1849, Odon de aradlay regardait tristement les étoiles filantes par ne fenêtre du château de Vilagos.

Elles filaient, cette nuit-là, comme elles filent réguèrement chaque année pendant la nuit du 13 au 14 oût. C'était un véritable feu d'artifice.

La nature ne prenait point part au deuil de la nation.

. . . .

L'armée hongroise avait dû mettre bas les armes endant la journée. C'en était fait, tout était irrévocalement perdu. Cependant Odon savait qu'une chose ne érit jamais : l'*idée !* La génération présente avait achevé on œuvre, et elle l'avait achevée, sinon avec succès, u moins avec honneur ; ceux qui avaient combattu pour *idée* devaient périr, mais l'*idée* elle-même était imortelle.

C'est le sort de tous les apôtres, leur couronne est une ouronne de martyr.

Odon venait d'écrire une lettre d'adieu à sa mère et à a femme, leur disant qu'il attendait avec sérénité le ort qui lui était réservé. Tant d'hommes avaient péri ce our-là que la pensée de ne pas périr avec eux ne lui enait même pas. D'ailleurs tous regardaient la mort 'un œil indifférent ; ils se disaient que, malgré tout, s enfants seraient des hommes un jour, et que la ation redeviendrait grande à son tour.

Odon fut tiré de sa méditation par un inconnu qui

s'était arrêté sous ses fenêtres, et, l'ayant aperçu, lu
demandait :

— Où pourrais-je trouver monsieur Odon de Baradlay

— C'est moi ; qui êtes-vous ?

— Je suis Schneiderius, le ministre évangélique d
Pukkersdorf. Je vous apporte une lettre.

— Veuillez monter chez moi.

— Impossible. Je suis pressé. Je ne veux pas attendr
d'être cerné. Quand les Russes auront passé, la route n
sera plus libre. Voici la lettre, Dieu vous garde !

Il lança la lettre jusqu'à Odon et s'éloigna. Odo
s'approcha d'une bougie et reconnut l'écriture d
Tallérossy. Il ouvrit la lettre, il en tomba un papier

Odon lut ce qui suit :

« Cher ami, je n'oublierai jamais l'amitié que tu m'a
témoignée. Je te dois la vie, car si tu ne m'avais pa
laissé en arrière, je serais peut-être mort à l'heur
qu'il est. J'étais aussi l'ami de ton pauvre père. Tou
cela fait que je ne puis voir périr avec indifférence u
patriote tel que toi. Que ne puis-je en sauver beaucoup
Je t'envoie ce passeport anglais, pour que tu puisse
te rendre en Angleterre. Ce passeport est parfaitemen
en règle et porte ton signalement. Mets-y le nom qu
tu voudras, et brûle cette lettre.

Ton vieil ami...

Tu sais bien qui ? »

Il y avait un post-scriptum.

« Songe qu'une fois parvenu sain et sauf dans un pay
étranger, tu pourras faire encore quelque chose pou
ta malheureuse patrie. »

Odon ramassa le passeport, qui était, en effet, par-
faitement en règle, et un peu froissé pour paraître avoi
déjà servi. Odon le regarda quelque temps, puis il le jet
sur la table. La pensée de sauver sa vie par la fuite lu
faisait honte, et surtout la pensée de devoir son salut
un homme qu'il n'estimait pas ! La vie devait-elle êtr
achetée aussi cher ?...

Mais il avait beau chercher à s'endurcir le cœur, i
se rappelait, malgré lui, qu'il existait des êtres dont i

ouvait encore faire le bonheur : sa mère, sa femme, ses nfants. Ne fallait-il pas vivre pour eux?

Et le post-scriptum de Zébulon ? Zébulon avait montré à une profonde connaissance du cœur humain, car ce ut pour Odon la plus forte tentation. Il reprit le passe- ort et le parcourut de nouveau. Il tressaillit en aperce- ant la signature de Rideghvary.

— Non ! s'écria-t-il, je ne veux pas que cet homme ait a satisfaction de me dire à l'oreille : « Voici le dernier egré vers cette hauteur ! »

Et, saisissant les lettres qu'il avait écrites à sa mère t à sa femme, il les jeta au feu avec la lettre de Zébulon. l appela son domestique et le fit partir à l'instant même our Nemesdomb, afin d'annoncer chez lui qu'il se ren- ait à l'étranger et que de là il donnerait de ses nou- elles sous le couvert de Jeno. Il inscrivit le nom de *mith* dans son passeport, fit atteler et quitta Vilagos ussitôt.

Par bonheur pour lui, c'était la nuit, et nul ne put oir la rougeur de son front.

Sa première rencontre avec l'ennemi fut heureuse. Le commandant prit connaissance de son passeport, e trouva en état, y apposa son visa et Odon put con- inuer sa route.

La seconde ville où il dut montrer son passeport, était a ville de Gyapju. On le conduisit au quartier général lu Colonel commandant. Il demanda avec calme à qui l devait s'adresser. La salle dans laquelle il avait été ntroduit était pleine de monde.

Un aide de camp s'approcha de lui, prit son passeport, e lut avec attention, constata qu'il était en règle, et lui lit d'attendre le commandant pour le visa.

Le commandant vint enfin.

A sa vue, Odon de Baradlay éprouva comme une ommotion électrique. Sa première sensation fut la joie, a seconde fut la terreur.

Le commandant russe qui s'avançait vers lui était Léonin Ramiroff.

La figure de Léonin était devenue bien plus martiale pendant les quelques années qui s'étaient écoulées. La sévérité militaire avait pris, sur ses traits, la place

de la gaîté juvénile. Son aide de camp s'approcha de lui et lui remit le passeport pour qu'il le signât. Léonin le signa et s'avança vers Odon, le passeport à la main. Celui-ci sentit tout son sang se glacer dans ses veines lorsque ses yeux se rencontrèrent avec les yeux perçants du commandant. Léonin recula d'un pas et cria durement en anglais :

— Vous n'êtes pas Smith, vous êtes Odon de Baradlay !

Odon crut que la terre s'entr'ouvrait sous ses pieds.

— Comment ! dit-il à Léonin, également en anglais tu serais capable de me trahir, toi ?

— Je vais vous faire arrêter.

— Toi, Léonin Ramiroff, qui as été mon meilleur ami ? Toi qui m'as accompagné à travers mille dangers toi qui t'es précipité sous la glace et qui as risqué ta vie pour sauver la mienne ?

— Dans ce temps-là, je n'étais que lieutenant, répondit froidement Léonin.

— Et, maintenant, tu me livres à mes plus cruels ennemis ? Tu me condamnes à la plus ignominieuse des morts ?

— Maintenant, je suis colonel-commandant.

Cela dit, il déchira en deux le passeport et le jeta au loin.

— Qu'on s'empare de lui ! cria-t-il.

L'aide de camp saisit Odon par le bras et l'emmena.

La maison tout entière était occupée par les officiers et leur suite. On dut conduire Odon dans une petite pièce servant de bûcher et attenant à l'écurie. On l'y enferma et l'on plaça devant sa porte un Uhlan avec sa carabine chargée.

Odon était anéanti. Un homme de cœur qui est pris en fuyant ne se sent pas seulement perdu, il se sent déshonoré. Quel châtiment pour un moment de faiblesse ! L'échafaud qu'il avait voulu éviter lui paraissait maintenant digne d'envie. Et, pour surcroît de désespoir, il venait de perdre une de ses plus chères illusions : sa foi dans l'amitié.

Comment était-il possible que Léonin eût pu le trahir

vec autant de sang-froid et de placidité. Rien n'était onc saint et vrai dans ce monde!

Le soir arriva, on changea la sentinelle ; Odon comrit l'ordre qui lui était donné, il savait le russe : S'il tente de s'évader, il faut le fusiller à l'instant ıême ».

A neuf heures du soir, un violent orage éclata. Odon perçut à la lueur des éclairs, à travers les fentes des lanches, le soldat qui se tenait immobile, le visage ›urné vers lui, son fusil prêt à faire feu. Peu à peu orage s'éloigna, tous les bruits s'éteignirent, la nuit evint entièrement noire, les éclairs cessèrent. Odon rut entendre son nom répété doucement, comme dans n rêve.

— Monsieur de Baradlay !

— Qui m'appelle ?

— Moi.

C'était la sentinelle qui parlait.

— Tu me connais ?

— Vous souvenez-vous encore du cocher qui vous onduisait à travers les plaines de Mohilew quand les ›ups voulaient nous dévorer ? Vous ne m'avez pas abanonné alors. A mon tour, moi, je ne vous abandonnerai oint! La quatrième planche derrière vous est mobile, éplacez-la, vous pouvez passer par l'ouverture. Vous rouverez dehors les chevaux des Cosaques; le mien st bridé et sellé. Vous le reconnaîtrez à sa queue lanche, c'est le meilleur coureur du régiment. Montez- et suivez l'orage, vous ne pourriez avoir un guide ıeilleur. Ne craignez rien pour moi. Je tirerai sur ous, ce ne sera pas ma faute si le mur de votre prison tait en mauvais état. Encore un mot. Si vous voulez ue le cheval prenne le galop, pressez-le avec les genoux, ıais ne le touchez pas. Quand on le frappe, il s'arrête. ppelez-le Ljubicza, il aime ce nom. Quand on lui dit : urrah, Ljubicza! il part comme le vent.

Odon se sentit renaître. Au moins il ne périrait pas ıisérablement comme un rat dans une souricière. Il éplaça la planche mobile et quitta sa prison.

Les Cosaques dormaient près de leurs chevaux. Odon econnut le cheval de son sauveur, se mit en selle,

pressa les flancs du noble animal avec les genoux, et lui dit à l'oreille :

« Hurrah, Ljubicza ! »

La sentinelle tira. Au bruit du coup de fusil, tous les soldats furent sur pieds. On apprit que le prisonnier s'était échappé. On se mit à sa poursuite; vingt à trente cavaliers partirent au galop dans toutes les directions et tirèrent au hasard dans la nuit sombre. Mais l'excellent étalon de Volhynie avait rejoint l'orage, et l'orage enveloppait les fugitifs. Il fut impossible de les atteindre !

XVIII

NADIR.

Celui qui se met à fuir est saisi bientôt par le vertige de la fuite. Rien ne peut l'arrêter.

L'aurore suivante retrouva Odon au milieu de la Puszta. Nulle trace humaine, rien que la terre et le ciel. Un aigle solitaire volait dans les airs, Odon seul galopait au milieu du désert. Nulle route ; un puits aux grands bras, au bord de l'horizon.

Odon se dirigea vers ce puits, son cheval avait soif. Dès que l'intelligent animal comprit l'intention de son maître, il pressa le pas. Odon fit boire Ljubicza et, lui jetant la bride sur le cou, il lui laissa chercher sa nourriture. Mais le soleil ardent du mois d'août avait fendu la terre et desséché l'herbe. Odon se mit à rêver, tandis que Ljubicza se reposait, arrachant un brin d'herbe çà et là dans le vain espoir d'apaiser sa faim.

Le jeune homme sentait qu'au milieu de cette immensité il n'était qu'un grain de poussière, mais un grain de poussière qui pense, qui se souvient et qui souffre ! Hier encore il se serait cru invincible, et aujourd'hui que lui restait-il ?

Le prestige merveilleux du mirage des plaines s'offrait à ses yeux. Il distinguait au loin une île verte, pleine d'ombre et entourée par la mer. Ce n'était qu'une illusion ! La nature elle-même mentait ! Rien n'était donc vrai sous le ciel. Le combat héroïque avait cessé....et peut-être même en viendrait-on à le nier un jour !

Tout à coup le hennissement de son cheval vint réveiller Odon de ses douloureuses méditations. Il regarda autour de lui. La noble bête avait aperçu un cavalier se dressant à l'horizon, et il s'approcha de son maître comme pour l'engager à fuir de nouveau. Odon s'appuya sur la selle et attendit. Ce ne pouvait être un ennemi, il n'aurait pas été seul. C'était peut-être un fugitif comme lui.

Le cavalier se dirigeait également vers le puits. Les puits sont les relais du désert. Malgré la distance, Odon le reconnut à son costume pour un chef de francs-tireurs. Mais quelle ne fut pas sa surprise, à mesure que l'étranger s'approchait, de distinguer les traits de Grégoire Boksa. Quoiqu'il n'eût pas une grande sympathie pour lui, Odon eût un moment de joie en voyant ce visage connu. Quant à Grégoire, il fut franchement heureux.

— Quel bonheur de vous trouver ici, lui dit Boksa, il ne fait pas bon là-bas. A grand peine ai-je pu m'échapper!

Et il descendit de son cheval et le caressa affectueusement.

— Si la Hoka n'avait pas été si agile, on m'aurait pris, continua-t-il. — Figurez-vous que lorsque j'ai vu qu'on mettait bas les armes, et que tout était fini, je me suis dit : c'est égal, les Russes n'auront pas gratis les bœufs que j'ai rattrapés. Je les ai conduits jusqu'à Nagy Vàrad, j'ai caché mon sabre et mes pistolets dans le bois voisin, et je me suis rendu auprès du chef russe, lui annonçant que j'avais des bœufs à vendre et l'engageant à me les acheter. Cet imbécile y a consenti aussitôt, il a d'abord marchandé mes bœufs, puis il m'a donné un bon tiré sur Rideghvary, qui devait me payer.

— Rideghvary à Nagy Vàrad? demanda avidement Odon.

— Sans doute, mais je n'ai pas été le trouver pour me faire payer, il l'eût fait avec une autre monnaie. Aussi ai-je pris le large, et me voilà.

Odon se mit à réfléchir que si Rideghvary était à Nagy Varad, Léonin Ramiroff lui avait sauvé la vie en l'arrêtant. Car, s'il n'avait pas été arrêté, il serait tombé

au pouvoir de son plus cruel ennemi. Peut-être Léonin le savait-il? Peut-être même est-ce lui qui l'avait fait évader la nuit précédente, en chargeant leur ancien cocher du soin de sa fuite? L'amitié de Léonin n'avait donc pas diminué. Ce n'était là qu'une simple supposition, mais cette supposition rendit Odon moins malheureux.

— Je vous remercie, dit-il à Boksa, de m'avoir appris où était Rideghvary. C'est le seul homme auquel je ne me rendrai jamais. J'irai trouver le premier général autrichien que je rencontrerai sur ma route, je me nommerai à lui, et je me mettrai à sa disposition.

Ce projet ne parut pas plaire à Boksa.

— C'est une très mauvaise idée, dit-il. Je ne suis qu'un homme sans instruction, mais je ne suis pas de votre avis. Pourquoi désespérer de l'avenir?

— Je ne peux pas me cacher dans les marais pendant toute ma vie et me faire traquer comme une bête fauve?

— Je ne vous le conseille pas non plus, quoique ce soit mon sort à moi, mais vous, vous avez un beau château, allez-y, et restez tranquille en attendant les événements.

— Que je rende la séparation plus cruelle encore, en revoyant ma mère, ma femme, mes enfants! Que je me repaisse d'un bonheur limité à quelques jours ou à quelques heures! Mon plus cruel ennemi ne pourrait pas me choisir un plus grand supplice!

— Quand avez-vous vu votre famille pour la dernière fois?

— Il y a plus de quatre mois.

— Avant les grandes batailles, par conséquent.

— Je n'ai pas trouvé un moment depuis pour me rendre auprès des miens.

— Vous n'avez pas été à l'île de Koros?

— Jamais. C'est une petite résidence d'été que ma mère a achetée pendant que j'étais à l'étranger. Je ne la connais pas.

— Eh bien, écoutez-moi : je ne suis qu'un pauvre homme, ignorant, mais cependant je vais vous donner un bon conseil. Je comprends que vous ne vouliez pas vous faire traquer comme une bête fauve,

mais, si vous vous fiez à moi, je vous conduirai jusqu'à la demeure d'un de mes amis. Là, vous aurez tout le temps d'écrire au général en chef de l'armée autrichienne. S'il vous appelle, vous vous rendrez auprès de lui ; mais il se peut qu'il ne vous appelle pas. Tant de choses peuvent se passer d'ici là ! Ne précipitons rien.

— Soit, je veux bien me laisser guider par votre intelligence, j'ai renoncé à la mienne. Menez-moi où vous voudrez.

Odon portait envie à Boksa, qui avait gardé tout son sang-froid malgré ces terribles événements.

— Eh bien, bridons nos chevaux et continuons notre route, dit le franc-tireur, et il se dirigea vers les marais où d'immenses champs de roseaux ondulaient au gré du vent. Celui qui veut traverser ces champs-là doit être préparé à tout ; on y rencontre la mort à chaque pas. Mais Grégoire connaissait ces plaines perfides.

— Qui m'aime me suive ! cria-t-il avec fierté.

Il se sentait roi sur cette terre qui n'avait jamais été conquise par personne, et devant laquelle l'armée même du Czar aurait été forcée de s'arrêter.

Parfois les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Il n'y avait pas trace de chemin, et il fallait passer les rivières à la nage. Mais rien n'arrêtait Boksa, il reconnaissait sa route à quelques plantes, à quelques mottes de terre. Bien plus, son cheval allait de lui-même, sans être guidé. Grégoire se retournait souvent sur sa selle et s'efforçait de jeter un peu d'espérance dans le cœur de son compagnon.

— La ville de Komàrom ne s'est pas rendue, elle est en état de résister trois ans encore, disait-il. Il est aussi fort possible que la mésintelligence se mette entre les Russes et les Autrichiens ; les officiers russes le craignent déjà, cela changerait entièrement la face des choses. D'ailleurs, beaucoup des nôtres n'ont pas encore mis bas les armes, ils se sont cachés dans les bois, et pourront continuer une guerre de guérillas. Les principaux chefs se sont réfugiés en Turquie ; ils décideront les Turcs à venir à notre secours. Derrière les Turcs seront les Anglais et les Français, qui tomberont également sur la Russie.

Boksa débitait toutes ces énormités avec une conviction et une bonne foi surprenantes.

Odon ne répondait rien, il se disait :

« Est-ce que cette sainte folie finira par me gagner aussi ? »

Oui, elle devait le gagner tôt ou tard, car il n'y eut pas un homme en Hongrie exempt de ces illusions. Les illusions sont le privilège des grandes douleurs.

Enfin, vers midi, nos fugitifs arrivèrent à une petite île située au milieu des marais. Il y avait là une hutte construite avec des joncs.

— Reposons-nous ici, dit Boksa, en sautant à bas de son cheval, il faut ménager nos montures. Voici une herbe grasse qui fera bien leur affaire, et il débrida les chevaux.

— Ne sentez-vous rien ? reprit-il au bout de quelque temps.

— Rien, répondit Odon, sans comprendre la question.

— La faim, par exemple, est-ce qu'elle ne se fait pas encore sentir ?

— Je sais la supporter longtemps.

— Il vaut bien mieux nous procurer de quoi manger. L'eau va nous le fournir.

Boksa ôta ses bottes, retroussa son pantalon, et entra dans l'eau. Il en sortit quelque temps après portant son chapeau rempli d'écrevisses ; puis il entassa des joncs séchés, y mit le feu, et fit rôtir sa pêche. Dès qu'elle fut cuite à point, il la plaça sur l'herbe devant Odon, mais Odon n'y toucha pas. Boksa eut beau vanter leur qualité, il dut les manger tout seul.

— Cela ne peut pas aller ainsi, dit-il alors, nous avons encore vingt-quatre heures de voyage avant d'arriver à l'endroit où je veux vous mener. Vous n'avez pas mangé depuis hier, vous tomberez d'épuisement. Je vois que vous n'aimez pas nos mets sauvages, moi j'y suis habitué. Mais je vous forcerai bien à manger. La ville de Komàdi se trouve à deux heures d'ici, je vais y aller. Vous m'attendrez tranquillement. Faites un petit somme en attendant ; seulement entretenez le feu pour que les cousins ne vous incommodent pas. Je suis sûr que vous avez passé plusieurs nuits sans dormir. Vers

le soir je serai de retour, nous continuerons notre route au clair de lune.

Odon consentit à tout ; depuis la grande secousse, il n'avait plus ni force ni volonté.

Boksa remonta sur son cheval et disparut au milieu des champs de joncs. Tout le poids de la solitude tomba alors sur Odon. Il se sentit seul sur la terre, séparé des autres hommes et entouré de toutes parts par la mort. Si son compagnon ne revenait pas et était reconnu, pris ou tué, c'en était fait de lui-même ; il périrait misérablement. Jamais il n'aurait pu sortir seul de ces terribles marais.

Bientôt le désert s'anima à mesure que le soleil se couchait. Un frémissement passa dans l'air. C'était une troupe de hérons qui s'envolaient. Les cris des canards sauvages se mêlèrent aux croassements des grenouilles. Les chiens d'eau jappaient, les buffles mugissaient tristement. Le soir était arrivé. et Boksa ne revenait pas. Enfin la lune parut, et, à sa clarté, Odon aperçut au loin la silhouette d'un cavalier. Bientôt il reconnut la voix de Boksa qui chantaït une chanson de guerre. Odon ranima le feu pour augmenter la clarté.

— J'ai un peu tardé, dit Grégoire en déchargeant un énorme sac, mais j'ai eu des difficultés sans nombre. Enfin, commençons toujours par manger.

Il posa sur l'herbe du pain, du fromage, du jambon et une bouteille de vin. Puis il tendit à Odon une bonne pelisse de paysan en peau de mouton.

— Ce sera bon pour la route, dit-il, les nuits sont froides et j'ai vu que vous n'aviez pas de manteau.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi ; je me suis tout procuré gratis.

— Comment ?

— Je vous le dirai plus tard. Mangeons d'abord. N'ayez pas peur, je ne l'ai point volé. Je me le suis procuré honnêtement. Mais je n'ai encore goûté à rien.

Boksa le prouva bien, en mettant dans sa bouche les morceaux doubles. Cela ne l'empêchait pas de rire aux éclats.

— Je puis parler maintenant, dit-il enfin. Comme je me veux du bien d'être entré à Komàdi ! Figurez-vous

qu'arrivé à Komàdi je n'en fis ni une ni deux, et je me dirigeai tout droit vers l'hôtel de ville. Je vis alors que les Cosaques fourmillaient sur mon chemin. Il était trop tard pour fuir! « Allons, mon ami, me suis-je dit, tu vas leur jouer un bon tour, sans cela ce sont eux qui t'en joueront un. »

— Eh bien, qu'est-il arrivé ?

— C'est moi qui leur ai joué le tour. Il faut vous dire que j'ai continué ma route vers l'hôtel de ville sans me déconcerter. Arrivé à la porte, j'ai donné l'ordre à un Cosaque de tenir mon cheval, et j'ai demandé à parler au général. Je ne sais si c'était réellement un général, mais je me suis précipité vers lui. Je savais bien que si on l'avait envoyé aussi loin, c'était pour approvisionner l'armée. Je lui ai donc remis mon bon à payer. « Monsieur, lui ai-je dit, je vous ai vendu des bœufs, payez-moi! » Le pauvre homme eut si grand peur qu'il en devint violet. Je réclamais une grosse somme! Il m'expliqua que la caisse était à Nagy Vàrad, et que si je m'y rendais je serais payé. Je répondis que j'avais besoin de cet argent à Komàdi même, que mes co-associés attendaient; bref nous convînmes, lui, de me payer argent comptant, moi, de rabattre trente pour cent sur la somme. Il m'a payé le reste, et c'est encore lui qui paraissait le plus heureux. Je n'ai trompé personne, j'ai vendu les bœufs, qu'on n'aurait pas manqué de prendre quelques jours plus tard, et j'ai encore rabattu trente pour cent au pauvre général que le bon Dieu bénisse pour son bon cœur!

Tout en parlant, Grégoire ne perdait pas une bouchée; Odon portait envie à cet homme, qui avait encore le courage de conserver sa bonne humeur et sa gaîté.

Il fallut se remettre en route et marcher toute la nuit.

Vers le matin ils atteignirent le bord d'un fleuve, et entrèrent dans une cabane de pêcheur habitée par un ami de Boksa, qui leur souhaita la bienvenue et leur prépara une excellente matelote au piment. Après le repas, un sommeil insurmontable terrassa Odon, qui n'avait pas fermé l'œil depuis trois jours et trois nuits. Il s'étendit sur une paillasse et ne se réveilla que le

soir, lorsque le soleil allait disparaître. Il vit Boksa assis tranquillement devant la porte.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé, lui dit-il, j'ai beaucoup trop dormi.

— C'eût été un crime ! Vous étiez retourné chez vous en songe, et vous parliez avec votre petit enfant. Mais partons, maintenant.

Ils longèrent le fleuve en suivant toutes ses sinuosités, ses bords étaient pleins de marais, de broussailles, qu'il fallait contourner mais où l'on pouvait se cacher au besoin. Il faisait déjà nuit lorsqu'ils aperçurent une île devant eux.

— Nous sommes arrivés, dit Boksa. Voici l'habitation de l'ami chez lequel j'ai voulu vous conduire.

— Son nom ?

— Vous le reconnaîtrez lorsque vous le verrez.

— Ne lui serais-je pas à charge ?

— Non, à coup sûr.

Ils traversèrent le pont, et à mesure que l'arcade verte des arbres séculaires de l'avenue s'élargissait, une charmante habitation se montrait à leurs yeux, couverte de roses et de plantes grimpantes. Un gigantesque tilleul s'élevait devant le château, et, à la clarté de la lune, le château et le tilleul se reflétaient dans l'eau limpide d'une large pièce d'eau.

Odon eut comme le vague souvenir d'un tableau représentant ce site adorable. Une lampe brûlait dans la véranda, sa flamme tremblante scintillait sur la surface de l'eau.

Les deux cavaliers avançaient en silence dans le chemin sablonneux. Ils mirent pied à terre devant le perron, un palefrenier vint prendre la bride de leurs chevaux, et les deux fugitifs montèrent le large escalier de marbre.

Et, lorsque Odon de Baradlay s'arrêta au seuil de la véranda, il aperçut une jeune femme tenant dans ses bras un enfant endormi ; puis une autre femme plus âgée, immobile et pâle comme une statue de marbre, lisant à haute voix dans un grand livre. Un jeune homme l'écoutait en rêvant, tout en s'occupant d'un

petit garçon qu'il avait sur les genoux ; il traçait pour l'amuser de grandes lettres sur une ardoise.

Un Terre-Neuve de haute taille releva la tête à l'approche des voyageurs et s'élança de la véranda au devant d'Odon, en le regardant de ses grands yeux joyeux à la manière des chiens, et en battant l'air de sa queue. Il savait qu'il était défendu d'aboyer quand les enfants dormaient. — Au mouvement que fit le chien, tous tournèrent la tête vers la porte. Mais il faisait nuit noire au dehors, ils ne purent rien distinguer.

— Où suis-je ? balbutia Odon éperdu, en saisissant la main de son compagnon.

— Chez vous ! répondit celui-ci.

XIX

UNE LETTRE QU'ON NE MONTRE PAS.

Odon de Baradlay avait eu le pressentiment du bonheur douloureux qui l'attendait dans sa famille : la vie n'y était plus pour lui qu'une agonie de tous les instants.

A peine était-il arrivé qu'il écrivit au commandant en chef de l'armée autrichienne, l'instruisant du lieu de sa résidence, et déclarant qu'il se tenait à sa disposition.

Comment jouir les uns des autres dans une situation pareille? Chaque caresse était un adieu.

. . . .

Aranka souffrait le martyre.

— Ne reste pas ici! disait-elle à son mari d'un ton suppliant, va à l'étranger. Je te suivrai, ou, si tu ne le veux pas, je resterai ici à prier pour toi. Tu as donné ta parole d'honneur, manque à ta parole, manques-y cent fois, mille fois, je t'en aimerai cent fois, mille fois davantage! Fuis, ne crains pas de quitter le beau nom que tu portes; que me font la gloire et les richesses! C'est toi que j'aime, toi seul!.. Ne donne pas à tes fils, à ces petits êtres innocents, cet affreux baptême du sang. Fuyons tous ensemble! Ma patrie sera là où tu seras. Il ne me faut, à moi, que mon mari et mes enfants! Mais tu restes inflexible, inébranlable.... Eh bien, tue-moi d'abord, tu pourras ensuite agir en Romain tout à ton aise.

Odon ne répondait pas, il attendait son sort avec calme, la mort dans le cœur.

La pauvre jeune femme tressaillait au moindre bruit, pour une porte ouverte ou fermée. Elle croyait toujours qu'on venait lui arracher son mari.

La nuit, ainsi qu'une somnambule elle parcourait les sombres corridors du château, une lampe à la main, demandant aux murs eux-mêmes de protéger celui qu'elle aimait. Jeno la surveillait avec une tendre sollicitude, s'efforçant de la calmer et la faisant doucement rentrer chez elle.

L'arrivée du courrier, surtout, était un moment de cruelle angoisse pour toute cette malheureuse famille. On attendait, de jour en jour, la réponse du commandant en chef !

Une après-midi, parmi les lettres il s'en trouva une dont l'adresse était écrite en allemand.

« *Herrn Eúgen von Baradlay* : »

Eúgen, c'est Jeno en hongrois.

Jeno ouvrit la lettre qui lui était adressée, la parcourut rapidement et la mit sur sa poitrine. Toute la famille était réunie. Sa mère lui demanda d'où venait la lettre, et qui l'avait écrite ?

Jeno répondit simplement : « Il faut que je parte ! »

— Pour où, et pour quelle raison? demanda Mme de Baradlay effrayée.

Jeno parut rassembler tout son courage :

— Je ne puis voir de sang-froid, dit-il, ce qui se passe ici. Tout est perdu pour nous, et personne de vous n'y peut porter remède. Vos espérances ne se sont pas réalisées, vos projets ont échoué, vos efforts ont tourné contre vous. Vos principes sont foulés aux pieds, à l'heure qu'il est. Il m'est impossible de vous voir souffrir plus longtemps. Nous sommes sans nouvelles de l'un de mes frères, l'autre attend de jour en jour son arrestation. Ma mère est muette de douleur, ma belle-sœur est folle de terreur. Vous avez fini votre tâche, vous ne pouvez plus rien pour vous-mêmes! A mon tour maintenant !

— Et que veux-tu faire? lui demanda sa mère froidement.

— C'est mon secret.

— J'ai le droit de le savoir. Pas un membre de la famille ne doit agir sans mon approbation.

— Tu le sauras, lorsque ce sera fait.

— Et si, alors, je le désapprouve ?

— Ce sera fait irrévocablement.

— Alors je te le défends d'avance.

— C'est en vain ! Je suis homme, et libre de mes actions.

— Oui, mais tu es en même temps fils et frère, interrompit Odon.

Jeno le regarda douloureusement.

Mme de Baradlay prit la main de son fils avec affection :

— Tu penses réellement au salut de notre famille ?

— J'y pense et je veux agir.

— Veux-tu que je devine ta pensée ?

— Cela ne m'arrêterait pas !

— Tu songes à nous quitter en ce moment pour retrouver tes anciens amis, et ressaisir ton influence auprès de nos ennemis....

Jeno interrompit amèrement :

— Pour accaparer ensuite les biens confisqués de mes frères ?

Mme de Baradlay eut un mouvement de tendre compassion.

— Non, mon fils, je ne t'accuse pas de manquer de cœur. Je sais que tu nous aimes, et c'est pour nous sauver que tu veux faire ce sacrifice, mais ce sacrifice serait trop chèrement acheté, vois-tu bien ? Il serait plus amer que la mort.

— Il sera peut-être amer, en effet, mais il faudra bien s'y soumettre.

— Se soumettre à quoi ?

— Je n'ai rien dit. C'est toi qui prétends le savoir.

— Ce que je sais, c'est que tu veux retourner chez les Plankenhorst.

— C'est là ce que tu as lu dans mon cœur ? fit Jeno douloureusement.

— Tu veux épouser cette femme, afin de pouvoir par son influence sauver tes frères de la mort.

— Tu le penses ?

— Cette femme, pour laquelle je ne puis éprouver que de la haine, cette femme que Dieu a maudite, et qui a vendu ta patrie !

Aranka se jeta dans les bras de Mme de Baradlay :

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle, il l'aime !

— Aranka, interrompit Odon, il s'agit de choses dont ton âme pure et noble n'a pas le moindre soupçon. Un Baradlay ne peut pas donner son nom à celle qui a une si grande part dans le malheur qui nous frappe ; à celle qui, espionne et traître, a été le mauvais génie, la furie acharnée, la plus cruelle ennemie de notre patrie ! Un Baradlay ne peut pas épouser cette femme, et, s'il le fait, il trouvera un autre Baradlay qui ne voudra pas de la vie à ce prix-là !

Jeno ne répondit rien, il souriait tristement et s'apprêtait à partir.

Aranka le regardait, les larmes aux yeux.

— Toi aussi, tu me condamnes ? murmura Jeno à son oreille.

— Fais ce que ton cœur t'ordonne ! répondit la jeune femme.

— Par le ciel, c'est ce que je ferai !

Il voulut sortir, mais sa mère lui barra le passage.

— Mon fils, dit-elle, je t'en supplie, ne pars pas ! Nous pouvons supporter toutes les douleurs, toutes les angoisses, nous pouvons supporter la mort elle-même, nous ne nous plaindrons pas. Mourir pour une idée, c'est une belle mort ! Mais par grâce, ne tuons pas notre âme ! Cette mort-là est ignominieuse et irréparable !

Elle tomba aux genoux de son fils.

— Ma mère ! ma mère ! relève-toi, je t'en prie ! Tu ne me comprends pas, et je ne veux pas non plus que tu me comprennes !

— Que veux-tu dire, s'écria Mme de Baradlay avec joie.

— Je ne puis pas m'expliquer.

— Encore un mot, dit Odon, rassure-nous en nous montrant la lettre que tu viens de recevoir.

Jeno serra la lettre avec force sur sa poitrine, comme s'il avait eu peur qu'on ne la lui arrachât.

— Vous ne pouvez pas la voir, dit-il en se troublant.

— Et si je veux la lire!

— Odon de Baradlay! s'écria Jeno, rouge d'indignation, cette lettre est adressée à « *Eùgen* » de Baradlay. Cet « *Eùgen*, » c'est moi!

Et il tourna le dos à son frère avec fierté.

— Eh! bien, pars, pars! s'écria Mme de Baradlay, pâle d'émotion et les larmes aux yeux. Va où le destin te conduit. Laisse-moi ici au désespoir. La tête de mes deux fils est sous la hache du bourreau... Et pourtant ce ne sont pas eux que je pleure, je ne pleure que sur toi, sur toi qui resteras en vie.

Jeno regarda sa mère avec des yeux pleins de tendresse.

— Ma mère, dit-il, souviens-toi que le dernier mot que je t'adresse en partant est celui-ci : « *Je t'aime!* » Adieu.

Personne ne prit congé de Jeno; seulement son petit neveu, qui jouait sur la pelouse, sauta à son cou en le voyant partir et lui demanda : « Mon oncle, quand reviendras-tu? »

. . . .

Or, voici ce que contenait cette lettre :

« *A Monsieur Eùgen de Baradlay, commissaire du gouvernement.*

« Veuillez vous présenter immédiatement devant le « conseil de guerre de Pesth, dans le deuxième pavil-« lon de l'Ujépulet (1). »

. . . .

Il n'y avait qu'une simple erreur, le nom d'Odon avait été traduit en allemand par le nom « d'Eùgen ».

De pareilles méprises n'étaient pas rares dans ces temps-là.

(1) Caserne changée en prison après la Révolution.

XX

CELUI QUE LE LECTEUR NE CONNAISSAIT PAS ENCORE.

Jeno de Baradlay se présenta devant le conseil de guerre de l'Ujépulet.

Il n'eut qu'à prouver deux choses : qu'il était véritablement « *Eùgen* » de Baradlay, et qu' « *Eùgen* » de Baradlay avait reçu un mandat de comparution. Le reste venait de soi. On l'enferma aussitôt. Il lui fallut attendre son tour, mais il ne l'attendit pas longtemps. Son nom était inscrit un des premiers.

Le lecteur se demandera si une pareille erreur était possible. Tout était possible alors. Il n'y avait plus de vie publique, la société était bouleversée de fond en comble. Le droit, la presse, l'opinion publique, tout faisait défaut.

Il n'y avait plus même de vie privée ! Ceux qui n'avaient pas péri sur le champ de bataille étaient exilés, proscrits, prisonniers, ou se cachaient sous des noms supposés dans leur propre patrie.

La nation entière était traînée sur le banc des accusés et les Euménides occupaient le siège du ministère public. Il leur fallait du sang, n'importe lequel, et n'importe comment.

Les innocents périssaient pour les coupables, et, quand plus tard les véritables coupables étaient découverts, ils n'en périssaient pas moins à leur tour. Par contre, plusieurs durent leur salut au hasard, souvent à une fausse traduction des noms hongrois en allemand.

Les actes officiels de cette époque en font foi. Et, comme les prisonniers étaient tous au secret, personne ne pouvait relever l'erreur.

C'est ainsi que Jeno de Baradlay put faire croire qu'il était bien le commissaire du gouvernement.

Il comparut devant le Conseil de guerre.

On avait réuni avec le plus grand soin, tous les chefs d'accusation.

Les échelons de la fameuse *échelle* qui conduit à cette *certaine hauteur*, y étaient tous énumérés.

— « Eùgen de Baradlay ! » appela le juge.

— C'est moi.

— Êtes-vous marié ? avez-vous des enfants ?

— Je suis marié et j'ai deux fils.

— Vous avez été commissaire du gouvernement révolutionnaire ?

— Je l'ai été jusqu'à la fin de la révolution.

— C'est vous qui avez chassé, par la force, l'administrateur qui remplissait alors, dans votre Comitat, les fonctions de Comte suprême ?

— En effet, c'est moi.

— Pendant les journées du mois de Mars, vous avez été envoyé à Vienne à la tête de la délégation hongroise et vous avez tenu au peuple des discours séditieux ?

— Je ne le nie pas.

— Vous souvenez-vous d'avoir prononcé les paroles que je vais vous lire ? continua le juge en ouvrant un carnet.

Comment Jeno aurait-il pu les oublier ! C'était Alphonsine qui les avait notées dans ce même carnet, pendant qu'ils écoutaient ensemble, sous le balcon, le discours de son frère. Elle prétendait vouloir les conserver comme un souvenir patriotique ! Jeno avait eu alors un vague pressentiment des terribles évènements qui allaient s'accomplir, mais il ne se doutait guère qu'il en serait une des victimes.

— Je m'en souviens, répondit Jeno, ces paroles ont été dites par moi.

— Vous avez un frère, capitaine de hussards, continua le juge, c'est vous qui l'avez engagé à déserter avec son escadron.

Ignorait-on que c'était Mme de Baradlay qui avait entraîné Richard, ou voulait-on réunir toutes les accusations sur la tête d'un seul, afin de le perdre plus sûrement? Quoiqu'il en soit, Jeno se hâta de répondre :

— Oui, c'est moi qui l'y ai décidé.

Cette hâte surprit les juges.

— Vous avez un autre frère plus jeune que vous; ce frère a disparu de Vienne au même moment que le capitaine de hussards. Pourquoi a-t-il quitté Vienne?

— Parce que son emploi a été supprimé.

— Qu'a-t-il fait pendant la révolution?

— Il est resté chez lui. Il y est encore.

— Vous avez levé une troupe de volontaires à vos propres frais?

— Oui, à la bataille de Kapolna c'est moi qui ai commandé l'attaque.

— N'avez-vous pas pris part à la Diète de Debreczen?

— Je ne pouvais être en deux endroits à la fois.

— C'est juste. Mais à l'armée vous avez déployé une activité et une énergie étonnantes. Comment vous a-t-il été possible de procurer des vêtements à deux régiments de volontaires dans l'espace de quelques semaines.

Jeno savait tout ce qui concernait son frère par les lettres que celui-ci écrivait à sa mère.

— J'ai appris, répondit-il, qu'un vaisseau chargé de drap s'approchait des côtes de la Dalmatie, je l'ai capturé, et ce drap a servi à habiller nos hommes.

Les réponses de Jeno prouvaient plus que du sang-froid et du courage. Elles dénotaient comme un dégoût de la vie et la hâte d'en finir. Un soupçon traversa l'esprit du juge. Il mit l'accusé à l'épreuve.

— On prétend, dit-il, qu'en passant par les villes qui avoisinent les mines, vous avez confisqué à votre profit les métaux précieux qui se trouvaient renfermés dans les coffres de l'état.

Jeno s'écria avec indignation, la rougeur de la colère au front :

— C'est une odieuse calomnie! jamais un Baradlay n'a été capable d'une pareille infamie!

Ce mouvement de colère fut son arrêt de mort.

Plus de doutes, une telle indignation était bien d'un Baradlay.

L'interrogatoire se poursuivit; on chercha en vain à obtenir de Jeno des révélations sur les autres patriotes.

— Mes actions m'appartiennent et je suis libre de les dire, mais les actions des autres ne m'appartiennent pas.

— Au siège de Bude, lui demanda le juge, vous avez eu un duel avec votre frère ?

— Un duel ? dit Jeno en pâlissant.

Aucune lettre n'avait fait mention de ce duel, et Jeno restait interdit.

— Oui, reprit le juge, vous l'avez appelé en « duel révolutionnaire. » C'était la mode sous la Révolution française. Vous avez rivalisé d'héroïsme avec votre frère. Vous l'avez emporté sur lui. Est-ce la vérité ?

Le cœur de Jeno se serra. Quelles passions devaient animer deux frères pour en arriver là ! Jeno gardait le silence.

— Les Baradlay ne se vantent pas de ces choses-là, dit-il enfin.

Sa réponse satisfit les juges.

L'interrogatoire touchait à sa fin. Jeno tremblait qu'un incident imprévu ne vint tout à coup le faire reconnaître. Aussi facilitait-il de son mieux la tâche du Conseil de guerre. D'ailleurs, dans ces temps-là, ces sortes de procès marchaient vite !

— Que pouvez-vous alléguer pour votre défense ? demanda-t-on enfin à Jeno.

— Ma défense est dans mes actes. La postérité jugera ! dit-il avec fierté.

On fit retirer l'accusé.

Le jury était composé d'un colonel, d'un major, d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un maréchal-des-logis, d'un sergent et d'un simple soldat. La délibération ne fut pas longue. Selon l'usage, le soldat vota le premier, et chacun après lui vota à son tour, en remontant par grade jusqu'au colonel.

Au bout d'un quart d'heure, on rappela l'accusé.

La sentence de mort fut prononcée. Elle devait être exécutée le lendemain matin.

Jeno avait atteint son but.

Il obtint l'autorisation d'écrire à sa femme, à sa mère et à son frère.

Le condamné souriait doucement. Il n'eut pas un moment de défaillance.

Et les juges pouvaient à peine retenir leurs larmes.

Mais, était-ce leur faute si les Euménides avaient soif!

XXI

UNE MISSIVE D'OUTRE-TOMBE.

Les tristes journées d'automne étaient arrivées. La famille de Baradlay s'était installée de nouveau dans le château de Nemesdomb. Il ne servait plus d'hôpital : l'État avait réclamé les blessés.

Le château était désert ; quelques chambres seules étaient habitées. Personne ne sortait. Les grandes douleurs se cachent. Les domestiques portaient la livrée de deuil ; le père de la jeune châtelaine était mort. Il s'était jeté avec sa nature exaltée dans la croisade patriotique qui voulait délivrer la Hongrie de l'occupation étrangère, et il était mort brisé par les émotions de la lutte.

Les membres de la famille étaient toujours ensemble, restant souvent des heures entières sans prononcer une parole, leur pensée tendue vers le même objet ! Ils trouvaient un cruel aliment à leur douleur dans les journaux de ce funèbre automne. A la lecture de ces tristes pages, quand elles parvenaient au château de Nemesdomb, Aranka se jetait en pleurant dans les bras de son mari, tous les visages devenaient plus pâles.

. . . .

A la tombée de la nuit, un soir que la famille était ainsi réunie, le Terre-Neuve se leva brusquement et se précipita vers la porte en aboyant avec fureur.

Des pas lourds se faisaient entendre dans la pièce voisine. On chercha en vain à calmer le Terre-Neuve...

La porte s'ouvrit bientôt et le visiteur entra sans se

faire annoncer. C'était un visiteur qui avait le droit d'entrer partout sans même se découvrir, dans la chambre à coucher des femmes, aussi bien que dans les temples et les églises. C'était un gendarme.

Il entra en saluant militairement.

— Pardon de venir aussi tard, dit-il, j'apporte une dépêche de Pesth, deuxième pavillon de l'Ujépulet. Elle est adressée à M. de Baradlay. La voici.

— C'est moi, dit Odon, veuillez me suivre dans ma chambre.

— Excusez-moi, j'ai encore deux lettres à remettre, l'une à la baronne veuve Kasimir de Baradlay, l'autre à la baronne de Baradlay.

Que pouvait signifier cette triple missive ? Ils se regardaient avec anxiété et le petit garçon lui-même suspendit ses jeux.

Le gendarme remit les lettres.

— J'attendrai vos ordres dans l'antichambre, dit-il. Puis il fit de nouveau le salut militaire et sortit.

Tous trois restèrent immobiles, leurs lettres à la main. Personne n'osait ouvrir la sienne..... Aranka tenait son enfant dans ses bras, elle le posa dans son berceau, et, prenant courage la première, elle brisa le cachet de sa lettre. Odon et sa mère en firent autant, Chaque lettre contenait d'abord ces mots tracés par la même main :

« Je regarde comme un devoir de vous faire parvenir « cet écrit qui a été examiné officiellement et que je « suis autorisé à vous expédier. »

Puis venait la lettre ouverte de Jeno. Voici celle qui était adressée à Odon :

« Mon cher frère,

« J'achève aujourd'hui ma tâche terrestre ; je meurs « pour mes principes. Que cette nouvelle ne t'ébranle « pas, je subis mon sort avec calme. La cause pour la- « quelle nous avons répandu notre sang n'est point « perdue. La génération qui nous suit rebâtira ce qui « s'est écroulé sur nos têtes, elle ressaisira le gouvernail « du vaisseau échoué et continuera notre œuvre, en « apprenant par notre exemple à éviter les écueils. Tu

« vois donc que je peux mourir tranquille. Je te confie « ma femme, mes enfants, ils seront en sûreté auprès « d'un frère tel que toi.

« Que Dieu te conserve à ta famille et à ta patrie.

« Ton frère EÜGEN. »

Voici ce que contenait la lettre de la jeune femme,

« Chère Aranka bien-aimée,

« Ta parole douce et ferme résonne encore dans mon « âme. Tu m'as dit de suivre le mouvement de mon cœur. « C'est ce que j'ai fait. Pardonne-moi ma mort. Je « voudrais que pleurant sur moi, tu sois consolée par « moi. Ne regarde pas tes petits enfants avec un visage « triste, ne les familiarise pas si tôt avec la douleur. « Sois bonne pour ma mère, pour mes frères Je serai « bref, je voudrais même te quitter sans te causer la « moindre peine. Je t'envoie mon âme entière dans un « dernier regard d'adieu. Me comprends-tu ? Que Dieu « t'aie en sa sainte garde.

« Ton EÜGEN,

« qui t'aimera même au-delà de la tombe. »

La jeune femme leva les yeux au ciel, cette parole d'amour, venant d'une tombe, était quelque chose de pur et d'éthéré comme un scintillement d'étoile dans une nuit sereine. C'était la manifestation d'un esprit, d'une âme-sœur.

Quant à madame de Baradlay, voici ce qu'elle lut :

« Ma chère mère adorée,

« Je viens à toi en répétant le mot avec lequel je t'ai « quittée : *Je t'aime !* Tu sais que j'ai toujours été pour « toi un fils obéissant et soumis.

« La Providence fait bien tout ce qu'elle fait. Pour « celui qui meurt, la mort est une délivrance. Tu as « l'âme forte, mère chérie, je n'ai pas besoin de te « léguer de ma force à moi. La mère des Gracques vit « ses fils étendus sans vie devant elle, et ne pleura pas. « Ceux qui meurent d'une mort glorieuse ne doivent « pas être pleurés; c'est toi qui l'as dit, ne pleure donc « pas !

« Pardonne à ceux qui me tuent, pardonne surtout à « celle qui, par ses dénonciations, m'ouvre une tombe « prématurée. Son crime est un bienfait pour moi et je « l'en remercie.

« Dans une heure je serai là-haut devant mon père. « Tous deux vous me préfériez à mes frères, et déjà « dans mon enfance je parvenais souvent à l'apaiser. Je « le ferai encore.

« Adieu, ma mère, on m'appelle ! Adieu ! »

« Ton fils affectionné,

« EÜGEN. »

Des sanglots muets sortaient de leurs poitrines à tous trois et les étouffaient, mais il était défendu de pleurer tout haut ! L'étranger pouvait entendre de la pièce voisine. Il fallait le congédier. Qui donc aurait le courage de parler dans un pareil moment ?

Odon cacha son front brûlant dans ses mains et ne bougea pas. Aranka se jeta aux pieds de madame de Baradlay et appuya sa tête sur ses genoux pour étouffer ses pleurs. L'aîné des enfants, qui ne comprenait pas ce qui se passait, se réfugia auprès du berceau de son petit frère et regarda autour de lui avec de grands yeux étonnés.

Ce fut la mère qui sut se dompter la première. Elle se leva.

— Cessez de pleurer un instant, dit-elle, et soyez calmes.

Elle ouvrit la porte et fit entrer le gendarme.

— Avez-vous encore quelque communication à nous faire ?

— Oui, madame, répondit le soldat en lui tendant un petit paquet.

Madame de Baradlay ouvrit le paquet. Il contenait un gilet de soie bleue, sur lequel Aranka avait brodé jadis des muguets et des pensées. Ces guirlandes tachées de sang étaient percées par trois trous aux bords roussis.

Le gendarme resta muet. Seulement, pendant qu'on défaisait le paquet, il garda l'attitude du salut militaire.

Madame de Baradlay se raidit contre la douleur, elle s'approcha de son bureau d'un pas ferme, l'ouvrit, et en

retira un petit rouleau qui contenait cent pièces d'or. Elle le tendit au gendarme.

— Merci ! balbutia celui-ci. Puis il murmura quelque chose sur Dieu, fit de nouveau le salut militaire et sortit.

Enfin les larmes étaient permises !

XXII

DEVANT L'HOMME AU CŒUR DE PIERRE.

Alors la mère put être véritablement mère. Elle saisit le vêtement ensanglanté de son fils, traversa toutes les salles en courant et vint se jeter à genoux devant le portrait de « l'homme au cœur de pierre, » inondant de ses larmes le triste souvenir qu'elle pressait sur ses lèvres.

— Oui, oui, murmura-t-elle, c'était mon préféré. Cruel, pourquoi me l'as-tu enlevé ? Car c'est toi qui l'as tué !... Nul ne m'a aimée comme lui. Enfant, il ne m'a jamais quittée. Homme, il est revenu à mon premier appel. Il a renoncé à tout, amour, rang, honneurs, pour me suivre. Son âme était innocente et pure. Est-ce moi qui l'ai envoyé à la mort ?... Non, non, c'est toi qui lui as soufflé au cœur cette pensée !

J'ai été cruelle envers lui, je lui ai dit : « Je ne pleurerai pas sur mes fils morts, mais sur toi qui me restes ! » Il n'aurait pas dû se venger d'une façon si terrible. C'est une vengeance qui est partie de ton cœur inflexible. Tu as voulu me prouver que ta main de fer pouvait m'atteindre même après ta mort. Tu as voulu me jeter à terre. Eh bien, m'y voilà ! Je suis misérable autant que peut être misérable une mère qui a perdu son enfant ! Mais toi, tu es cruel, cruel comme le père qui lui arrache son fils...

Oh ! sois donc clément maintenant ! J'ai encore deux fils, laisse-les moi !

Et la pauvre mère perdit connaissance devant cette image muette.

Un moment de faiblesse est permis, même à la nature la plus forte et la plus héroïque.

. . . .

C'est ainsi que la destinée s'accomplit. Que pouvait maintenant Odon de Baradlay ? Déclarer hautement qu'il était le vrai coupable et périr à son tour ! C'eût été une cruauté inutile envers sa famille dont il était maintenant l'unique soutien.

— Jeno seul, disait-il sans cesse a été le véritable héros parmi nous !

Odon dut accepter en silence, et le désespoir dans le cœur, le sublime sacrifice de son frère. Il dut se résigner à un rôle obscur et à l'espoir de temps meilleurs.

Mais que faisait Richard ?

XXIII

LE TÉLÉGRAPHE DES PRISONS.

Est-ce que Jeno n'avait pas donné signe de vie à Richard ?

Bien au contraire. Ils étaient enfermés dans la même prison. Or, les prisons avaient un télégraphe qui fonctionnait sans cesse d'une cellule à l'autre que rien ne pouvait arrêter, dont rien n'aurait pu priver les prisonniers : c'était le mur. Il n'y a pas de mur si épais à travers lequel, à la longue, on ne puisse entendre de petits coups frappés doucement. En quelques jours chacun apprend cet *a-b-c* secret. Les demandes et les réponses volent de cellule en cellule, jusqu'à ce qu'elles arrivent à destination.

Le jour de la condamnation de Jeno de Baradlay, voici la question qui parcourut toute la prison :

— Quel est le résultat ?

La réponse fut :

— Sentence de mort.

— Qui ?

— Baradlay.

— Lequel?

— Le vieux.

— Son nom de baptême ? demandait-on encore.

— Le vieux, répondit-on pour la seconde fois.

Or, Richard avait l'habitude d'appeler Jeno : « Mon vieux » — C'était une douce plaisanterie, due au caractère sérieux et mélancolique de Jeno.

. . . .

Que de choses ces sombres murailles pourraient nous raconter !

XXIV

LE PREMIER COUP DE POIGNARD.

Alphonsine de Plankenhorst se rendit auprès d'Édith le visage triomphant, éclairé par une joie barbare.

— Tiens, lis ! dit-elle, en lui tendant un journal.

La pauvre fille ne se défendit pas, elle ne trembla pas, mais elle baissa la tête. — Le journal donnait la nouvelle officielle de la mort de l'ex-commissaire du gouvernement, le baron de Baradlay. Édith ne le connaissait pas ; malgré cela, son cœur se serra affreusement. Un des frères avait succombé ! elle retint ses larmes : pleurer devant son ennemie eût été une profanation.

Alphonsine continua, avec des yeux brillants de satisfaction :

— J'en ai déjà tué un. A l'autre, maintenant ! La fille du pasteur est veuve, ce sera ton tour bientôt ! Et elle poussa la dureté jusqu'à remettre à Édith une pièce d'étoffe noire, dont elle lui fit présent :

— Voici ce qu'il te faut pour préparer ta robe de deuil.

Édith resta froide comme du marbre.

Ah ! si Alphonsine avait su qui elle avait assassiné ! Celui qu'elle avait un jour accablé de caresses, celui qui l'avait aimée plus que tout autre ici-bas, celui qui, sachant que c'était elle qui le précipitait dans la tombe, lui avait pardonné à sa dernière heure.

XXV

LE JOUR DES NÉVRALGIES.

Le gouverneur plénipotentiaire avait des douleurs névralgiques à la tête. C'est au siège de Brescia qu'il les avait contractées. Lorsqu'il s'empara de la ville, il fit une hécatombe des principaux citoyens. Mais bientôt, comme si chaque balle s'était logée dans sa propre tête, ces horribles douleurs névralgiques se déclarèrent, pendant lesquelles personne n'osait approcher du grand homme. Il devenait terrible, impitoyable, pour ses meilleurs amis.

C'est en vain qu'on venait lui demander une grâce dans des moments pareils. Est-ce que la douleur lui faisait grâce à lui ?

Et c'est cet homme qui avait droit de vie et de mort sur une nation vaincue !

Pendant une de ces crises il était seul, le soir, dans sa chambre, ayant défendu qu'on l'approchât, sous quelque prétexte que ce fût. Il venait de jeter à terre une potion calmante qui ne le calmait point, et parcourait sa chambre d'un pas agité.

Tout à coup son valet de chambre entr'ouvrit sa porte.

— Qui est là ? hurla le grand homme d'une voix de tonnerre, stupéfait qu'on osât le déranger.

— Quelqu'un qui veut à toute force parler à votre Excellence.

— Chasse-le !

— C'est une femme.

— Au diable ces pleurnicheuses ! Je ne veux pas entendre gémir aujourd'hui. Je ne reçois pas de femme !

— Cette dame est la baronne Alphonsine de Plankenhorst, hasarda encore le valet.

— Est-ce qu'elle ne peut pas rester en enfer, celle-là ? Est-ce la nuit qu'elle doit faire ses visites ?

— Elle prétend que ce qu'elle a à dire à votre Excellence est de la dernière importance ; que, fussiez-vous à demi-mort, il faut qu'elle vous parle.

— Elle sait vouloir au moins, celle-là ! C'est bon, fais-la entrer. Ce n'est pas une femme, elle, c'est un démon.

Puis il se jeta dans un fauteuil, la tête enveloppée de linges, et attendit la visiteuse.

Alphonsine entra, dans sa robe de voyage, et ferma soigneusement la porte derrière elle.

— Je vous prie, baronne, dites brièvement ce que vous avez à dire. Je souffre de la tête, fit le gouverneur.

— Je serai brève. J'ai appris aujourd'hui que vous alliez être suspendu de vos fonctions de gouverneur en Hongrie.

Ce fut un coup de foudre pour le malade.

— Bah ! Moi ? Et pourquoi ?

— On trouve que la sévérité a fait son temps ; il faut faire croire à l'Europe que les cruautés n'ont pas été ordonnées par le gouvernement, mais qu'elles ont été commises par excès de zèle. Demain, un autre système va être mis en vigueur. La mort cessera de faucher les victimes.

— Mille grâces de vos nouvelles, baronne, je vous en suis infiniment reconnaissant.

— Je me suis hâtée pour vous avertir à temps. Demain matin, vous recevrez votre ordre de révocation. Mais vous avez une nuit entière devant vous ; vous pourrez l'employer.

— Je l'emploierai bien, je vous le jure.

— Vous savez quel est le lien qui nous unit : la vengeance !... Quelle volupté de fouler aux pieds, d'écraser ceux qui se sont élevés contre nous, qui se sont joués de nous !... Vous aviez ce pouvoir dans la main et vous en avez usé ! C'est pourquoi je vous vénère.

— C'est vrai. Mais, pour être juste, il faut avouer que vous m'avez été d'un grand secours dans ce travail difficile. Un ministre ne saurait avoir un meilleur chef de police que vous. Vous avez su accumuler sur la tête des accusés tout ce qui pouvait les perdre... Il est peut-être nécessaire qu'il existe des êtres tels que vous, des êtres qui versent du poison sur les plaies, qui imaginent des cruautés que les hommes n'auraient jamais trouvées tout seuls, des femmes, en un mot, hantées par l'esprit infernal.

— J'ai réalisé quelques-uns de mes rêves.

— Et vous avez trouvé un homme torturé par des douleurs névralgiques, rendu à moitié fou par la souffrance, et qui, lorsque son sang bout dans sa tête, serait capable de faire fusiller son propre frère ! Vous êtes ravie d'avoir trouvé cet homme pour réaliser vos rêves. Nous nageons dans des flots de sang, mais ce n'est pas encore assez pour vous, vous voulez que j'emploie bien ma dernière nuit !... Il est dix heures, vous voulez, n'est-ce pas, que cette nuit se change en une nuit éternelle pour des centaines d'individus ? C'est bien là ce que vous voulez ?

Il sonna son domestique.

— Faites venir mon adjudant.

L'adjudant entra.

— Rendez-vous à l'instant même chez le juge-colonel. Je lui intime l'ordre de réunir avant minuit tous les Conseils de guerre. A trois heures du matin tous les jugements seront rendus et déposés chez moi. A cinq heures les accusés devront être prêts à entendre prononcer leur sentence. Que toute la garnison soit en armes. Allez !

Quand l'adjudant se fut éloigné, le gouverneur se tourna vers Alphonsine.

— Êtes-vous satisfaite de mon activité ? lui demanda-t-il.

Alphonsine ne répondit que par une autre question.

— Est-ce que Richard de Baradlay est parmi les accusés ?

— Il est un des premiers.

— N'oubliez pas que cet homme nous a fait plus de mal à lui seul que tous les autres réunis. Qu'il a répandu

à flots le plus pur de notre sang... Et que, même en face du Conseil de guerre, il a osé nous braver ! Tant qu'il vivra, il sera redoutable pour nous.

— Je sais parfaitement tout ce qui a rapport à lui, baronne. Son nom est le premier en tête de ma liste.

Alphonsine eut la joie de voir effectivement le nom de Richard, souligné sur la liste avec de l'encre rouge.

— Et maintenant, permettez-moi de vous remercier encore pour la nouvelle que vous vous êtes empressée de m'apporter, dit le gouverneur. Lorsque vous êtes arrivée, ma tête était prête à se fendre ; à l'heure qu'il est, elle va éclater. Laissez-moi seul, j'ai besoin de briser quelque chose, il ne fait pas bon d'être auprès de moi dans des moments pareils.

— Bonne nuit, alors !

— Nuit maudite pour moi ! Bon voyage !

La jeune femme s'éloigna, le gouverneur brisa tout ce qu'il trouva sous sa main et se mit à arpenter sa chambre avec rage. Ses plaintes étaient entendues au dehors, malgré les doubles portes.

Alphonsine ne dormit pas plus que le gouverneur. L'agitation la tenait éveillée. Elle retourna à Vienne par le train express du matin. Le soleil se levait dans toute sa splendeur, et Alphonsine pensa avec une joie sauvage que c'était le moment de l'exécution des condamnés. Il était cinq heures quarante du matin.

XXVI

LE POIGNARD ÉMOUSSÉ.

Le train-express ne volait pas avec assez de rapidité au gré d'Alphonsine. Elle aurait voulu être entraînée par la foudre. Sa voiture l'attendait à la gare, elle donna l'ordre au cocher de la conduire chez elle de toute la vitesse de ses chevaux. Dès qu'elle fut arrivée, elle monta les escaliers en courant et fit irruption dans la chambre d'Édith.

La pauvre enfant cousait sa robe de deuil.

Alphonsine se planta devant elle et s'écria, au milieu d'un éclat de rire infernal :

— Enfin, je l'ai tué !

Édith leva vers le ciel ses grands beaux yeux qui exprimaient la douleur la plus profonde, et son front parut soudain éclairé par une auréole de martyre..... Sa tête retomba sur sa poitrine et ses bras restèrent inertes sur ses genoux.....

Madame de Plankenhorst accourut chez Édith dès qu'elle apprit le retour de sa fille. Alphonsine lui rendit compte de son voyage. Elle entra dans les détails les plus minutieux et se glorifia du succès de sa démarche.

— Ton Richard est mort, n'entends-tu pas? dit de nouveau Alphonsine à Édith.

Édith posa sa main sur son cœur et regarda fixement devant elle. Pas une larme ne monta à ses yeux : sa douleur était trop grande ! Cette souffrance digne et

calme exaspéra Alphonsine, elle se sentit privée du spectacle de son triomphe. Elle voulait voir sa rivale hors d'elle, blasphémant contre Dieu et contre les hommes !

— Tu es veuve, dit-elle encore, veuve comme moi. Songe que celui que tu aimais est mort de la mort la plus ignominieuse, qu'on l'a jeté au hasard dans une fosse qui est déjà comblée, sans une prière, sans un adieu. Tu ne retrouveras pas même la place de son tombeau !

« Dieu l'a appelé à lui, pensait la jeune fille, je le « pleurerai toute ma vie. » Mais pas une plainte ne s'échappa de sa bouche.

— Pleure donc ! cria enfin Alphonsine, en frappant du pied avec colère et en serrant les poings.

Au même moment, le domestique ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur Richard de Baradlay.

Et, par la porte entr'ouverte, on pouvait apercevoir, debout dans la pièce voisine, Richard en costume civil. . . . .

. . . .

Ceci a toutes les apparences d'un coup de théâtre, et n'est pourtant que l'absolue vérité historique.

. . . .

L'homme aux douleurs névralgiques employa les dernières heures de son pouvoir à accélérer la besogne des Conseils de guerre, et toutes les sentences furent des sentences de mort. Mais il pouvait à son gré commuer la peine des condamnés en une détention plus ou moins longue, en un exil. — Il fit mieux encore, tous, sans exception, furent mis immédiatement en liberté.

Il se vengea cette fois, non sur les vaincus, mais sur le ministère, qui voulait briser l'instrument après s'en être servi.

Ce fut sa réponse aux sollicitations de Mademoiselle de Plankenhorst.

Alphonsine avait mal étudié la psychologie. Elle ne connaissait pas bien les hommes, et surtout elle n'avait pas calculé l'effet de ses poisons.

En faisant annoncer à Richard sa grâce si inattendue, le président du tribunal militaire le fit appeler.

— Non seulement vous êtes gracié, lui dit-il, mais j'ai ordre de vous faire mettre en liberté à l'instant même. Cependant, il vous est interdit de rester en Hongrie, au moins pour quelque temps. Choisissez donc une ville étrangère où vous puissiez être interné; Vienne, par exemple.

— Le lieu m'est indifférent.

— Eh! bien, disons Vienne, alors. — M. le gouverneur, qui vient de vous faire grâce, vous fait dire qu'en arrivant à Vienne votre premier soin doit être de vous rendre chez la baronne Alphonsine de Plankenhorst, afin de la remercier de sa gracieuse intervention en votre faveur. Sans elle, vous n'auriez pas été rendu si promptement à la liberté.

— Je me ferai un devoir de me présenter tout de suite chez elle.

— Encore un mot : votre frère a été condamné à mort, et la sentence exécutée.

— Je le sais, mais.....

— Vous ne devriez pas le savoir, toute communication avec les prisonniers est considérée comme une trahison..... Votre frère a laissé pour vous une boucle de ses cheveux. La voici!

Et, prenant dans un tiroir de son bureau un petit paquet, il le tendit à Richard.

La main de Richard tremblait en développant la précieuse relique; à peine l'eût-il entrevue qu'il s'arrêta stupéfait..... Le paquet était pourtant bien à son adresse.

— Mais ces cheveux, dit-il.....

— Vous pouvez vous retirer, interrompit le juge en congédiant Richard.

Sans cette hâte du juge à se débarrasser de Richard, il aurait entendu la fin de sa phrase commencée :

Ces cheveux..... sont blonds, et les cheveux d'Odon étaient noirs!

. . . .

Richard obéit aux ordres qu'il avait reçus et se rendit immédiatement à Vienne. Il voyagea dans le même

train qu'Alphonsine, seulement, en sa qualité de pauvre prisonnier libéré, il monta dans un wagon de troisième classe, tandis qu'Alphonsine occupait un coupé de première.

Pendant toute la route, Richard se posa inutilement les trois questions suivantes :

— Que pouvait signifier cette boucle blonde?

— Par quel hasard inouï devait-il sa délivrance à Alphonsine de Plankenhorst?

— Où et comment retrouverait-il Édith?

Il arriva à Vienne sans avoir pu répondre à une seule de ces trois questions.

XXVII

LA RÉPONSE DE « L'HOMME AU CŒUR DE PIERRE. »

Jour après jour, la malheureuse mère se traînait à genoux devant l'image muette de l'homme qu'elle avait tant redouté, et le suppliait de lui laisser ses deux autres fils. . . . .

Mais il restait inflexible et impénétrable.

. . . .

Par une froide soirée d'été, après une journée de pluie, la famille était rassemblée. Quoi qu'on fut au mois de juillet, l'air était si vif au dehors que le feu brillait dans la cheminée. Tout à coup, le silence fut interrompu par le même pas lourd qu'on avait déjà entendu résonner une fois, et le même messager de deuil entra avec son visage impassible.

— Une lettre pour Mme la baronne Kasimir de Baradlay. Deuxième pavillon de l'Ujepulet.

Tous se levèrent en tremblant.

Madame de Baradlay saisit la lettre, mais l'émotion la brisait. Elle se laissa retomber sur son siège, tendit la lettre à Aranka et lui dit :

— Lis!

Aranka rompit le cachet et lut ces mots :

« Mère, je suis libre ! »

« RICHARD. »

La pauvre mère arracha la lettre des mains d'Aranka.

— Oui, c'est bien là son écriture, il vit ! il est libre !

. . . .

Celui qui, tout enfant, allait déjà d'elle à son père avait donc continué là-haut son rôle de médiateur. Il avait apaisé l'homme au cœur de pierre !

XXVIII

LA DEMANDE EN MARIAGE.

Richard entra calme et sans contrainte chez les Plankenhorst, comme on entre chez d'anciennes connaissances. Il ne vit pas l'expression de terreur peinte sur le visage de la mère et de la fille, il ne vit qu'Édith, qui se précipitait vers lui avec l'ivresse de la joie, et qui, s'oubliant dans un élan de bonheur plus qu'humain, jeta ses deux bras autour de son cou et le serra contre son cœur, en balbutiant :

— Richard! cher Richard!

Et, même après qu'Édith se fut dégagée de cette étreinte passionnée, elle resta près de Richard, tenant sa main dans les siennes, comme si elle avait eu peur qu'on ne les séparât.

Richard ne savait rien de ce qui venait de se passer, mais il trouvait cette explosion de joie et de tendresse toute naturelle. Il était le fiancé de la jeune fille, et il venait d'échapper à une mort certaine!

Quant à la pâleur d'Alphonsine, il se l'expliquait en se rappelant son dernier entretien avec Palviez.

Ce fut Mme de Plankenhorst qui recouvra la première l'usage de la parole :

— Mademoiselle Édith, dit-elle, je ne vois pas ce qui vous autorise à un pareil oubli de toutes les convenances vis-à-vis d'un étranger?

Puis, se tournant vers Richard :

— Que désirez-vous, Monsieur? demanda-t-elle.

Édith rougit et s'éloigna de quelques pas, tandis que Richard répondit avec une loyale cordialité :

— C'est le sentiment de la reconnaissance qui m'a amené ici. Aujourd'hui, à la pointe du jour, j'ai été condamné à mort, et, quelques instants plus tard, j'ai reçu ma grâce. Le gouverneur, à qui je dois ma liberté, m'a donné l'ordre de venir immédiatement vous en remercier. Sans votre bienveillante intercession, je n'existerais plus.

Alphonsine resta pétrifiée, elle comprit tout..... En voulant hâter la mort de celui qu'elle détestait, elle avait, au contraire, amené sa délivrance..... Un changement de gouverneur aurait peut-être sauvé Richard de la mort, mais, à coup sûr, ne l'aurait pas sauvé d'une longue détention. Il ne serait pas sorti de prison avant d'être devenu un vieillard..... Elle avait tout perdu par sa précipitation.

Cependant Mme de Plankenhorst gardait tout son sang-froid.

— Monsieur, dit-elle, il doit y avoir un malentendu. Aucun membre de notre famille n'a pu vous rendre le service dont vous parlez, par la simple raison que nous nous tenons à l'écart de la vie publique. Nous ne recevons même plus personne, je suis forcée de le dire devant vous. Vous êtes assez homme du monde pour me comprendre.

— Je vous comprends, Madame, et je puis vous assurer que ma visite d'aujourd'hui sera la dernière.

— J'espère aussi qu'elle sera courte.

— Cela dépendra de vous, Madame. Ce que j'ai à dire, peut se dire en quelques mots. Vous vous rappellerez que Mademoiselle Édith est ma fiancée depuis un an et demi.

— Nous ne pouvons plus songer à cette union.

— Pourquoi ?

— Vous devez le savoir aussi bien que moi.

— Je ne sais rien, et j'exige même une explication.

— Écoutez-moi donc, quoique cependant vous eussiez pu m'épargner cette peine. Lorsque vous m'avez demandé la main de ma nièce, vous étiez capitaine, riche

et noble. Aujourd'hui vous n'êtes plus rien. Vous avez perdu votre grade, votre fortune et vos titres.

— Cela ne m'empêche pas d'être toujours Richard de Baradlay, s'écria Richard avec fierté !

— Comme vous voudrez. Mais Édith ne s'appartient pas. Elle a une famille, et cette famille a le droit d'accepter ou de refuser pour elle les partis qui se présentent.

— C'est à vous que je m'adresse, Édith, fit le jeune homme, est-ce ce que vous pensez?

Édith ne parla pas encore, mais elle secoua la tête négativement.

Madame de Plankenhorst reprit vivement :

— Édith suivra celui que nous aurons choisi pour elle, c'est à nous de songer à son avenir. Autrefois c'était de trop haut que vous vouliez vous abaisser jusqu'à elle, maintenant c'est de trop bas que vous voulez atteindre jusqu'à nous.

— Jusqu'à vous ? Dieu m'en préserve! Mais je saurai bien donner à ma femme un nom et une existence dont vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Vous vous trompez. Nous devons toujours nous occuper du sort d'Édith. D'ailleurs elle n'est plus libre maintenant, on l'a demandée en mariage, vous étiez perdu pour elle, et nous avons accordé sa main.

— A qui ?

— Ce n'est pas votre affaire ! Cependant je ne vous en ferai pas mystère. Vous souvenez-vous du jeune secrétaire qui venait autrefois à nos soirées ? Il est préfet maintenant et grand seigneur. C'est un riche parti, et ce sera un bonheur pour Édith de l'épouser.

— Et Édith y a consenti ?

— Je vous en prie, ne la nommez pas si familièrement. C'est trop de liberté ! Mademoiselle de Liedenwall épousera la personne que nous avons choisie pour elle.

— Mademoiselle de Liedenwall n'épousera que *celui qu'elle aime!* s'écria Édith avec force.

— Pas de coup de théâtre, mon enfant. La violence ne sert à rien dans tout ceci. Vous êtes ma pupille, la loi me donne des droits sur vous.

— Je ne veux plus être votre pupille, répondit Édith, sans se déconcerter. J'aime mieux me faire servante

et gagner ma vie. Je resterai au moins libre moralement, et je pourrai choisir celui que je voudrai.

— J'ai mis ordre à ce que vous ne puissiez vous faire servante, fit madame de Plankenhorst. Que vous le vouliez ou non, vous serez forcée de vous agenouiller devant l'autel à côté de celui que nous vous avons choisi, et si vous pleurez pendant la cérémonie, cela ne fera que compléter le tableau.

— Je ne pleurerai pas! s'écria la jeune fille en s'avançant avec résolution. S'il se trouve un homme assez lâche pour vouloir m'épouser malgré moi, sur votre ordre, je lui dirai que je me suis enfuie du couvent, la nuit, que je me suis rendue dans le camp où était mon amant, et que j'ai passé plusieurs heures avec lui. Les soldats du bivouac m'ont bien vue. Les sœurs du couvent de Sainte-Brigitte le savent bien! J'ai encore sur les épaules la marque des verges avec lesquelles elles m'ont frappée pour m'en punir.

Et, d'un mouvement violent, elle arracha son corsage et fit voir sur ses épaules, blanches comme du marbre, deux sillons sanglants.

Madame de Plankenhorst était muette d'indignation.

— Et s'il se trouvait un homme assez misérable, continua Édith, pour vouloir me conduire à l'autel, même après que je le lui aurai dit, c'est là, devant tous, que je proclamerais sa honte, et la lâcheté qu'il serait prêt à commettre.

Édith était divinement belle pendant cette explosion de passion. Richard la contemplait avec ravissement! Comme elle se calomniait! Richard le savait mieux que personne. Oui, elle était allée trouver celui qu'elle aimait, mais non pas seule; avec sa mère à lui, non pas à un rendez-vous d'amour, mais dans le désespoir de son cœur, pour lui rendre la vie! Et voilà pourquoi on l'avait maltraitée, voilà pourquoi on avait frappé cet être si délicat et si frêle. Oh! qu'il aurait voulu couvrir de baisers ces saintes cicatrices!

Madame de Plankenhorst étouffait de rage. Elle n'aurait jamais imaginé une pareille audace. Son orgueil se révoltait et elle se sentait impuissante devant la ferme volonté de cette jeune fille.

Elle fit cependant une dernière tentative.

Cette fois, ce fut à Édith qu'elle s'adressa.

— Malheureuse ! s'écria-t elle en frappant ses mains l'une contre l'autre, comment as-tu pu t'oublier à ce point ! Sais-tu que tu es la victime d'un séducteur ? Tu te crois son unique affection, et il existe une autre femme à laquelle il doit sa vie et son nom ! Elle te chassera avec mépris.

— Et qui donc, madame ? demanda Richard stupéfait.

— Osez donc nier que vous avez à Pesth un enfant, un fils, que vous faites élever avec le plus grand soin. Niez-le si vous l'osez !

— Comment avez-vous le triste courage de mêler cet enfant innocent à notre querelle ? dit Richard à voix basse et presque en implorant.

— L'enfant est innocent, je le veux bien, mais ses parents ne le sont pas, ajouta madame de Plankenhorst en désignant Richard du doigt.

— C'est vous-même qui le dites, madame. Apprenez donc l'histoire de ce pauvre enfant..... Un jour, dans le plus terrible des combats, un vaillant ennemi reçut de moi une blessure mortelle. Il me fit appeler au moment de mourir et me confia qu'il avait un fils, que sa mère avait lâchement abandonné et qu'il cherchait en vain depuis longtemps. Il ne le connaissait pas, et avait la douleur de mourir sans l'avoir embrassé !... Et cela au moment où il était sûr d'avoir retrouvé sa trace !... Il me légua son enfant. Je lui jurai de le découvrir et de le faire élever comme mon propre fils. Je l'ai trouvé dans la misère la plus profonde. Ah ! si sa mère avait pu le voir !

Alphonsine regarda fixement Richard.

— Je l'ai trouvé mourant, à demi-nu, croupissant dans un trou sans air et sans lumière. Je l'ai pris avec moi et j'ai fait pour lui ce qu'aurait fait son propre père, Othon Palviez.

Alphonsine cacha sa tête dans les coussins du canapé. Madame de Plankenhorst se plaça vivement devant sa fille, pour dérober à Richard son trouble et son saisissement.

— J'ai tous les papiers entre les mains, poursuivit

Richard avec calme, j'ai toutes les lettres de la mère, je puis les montrer à ceux qui douteraient encore.

Madame de Plankenhorst se mit à trembler de tous ses membres.

— Mais, ajouta Richard avec noblesse, j'ai juré à mon ennemi mourant de ne révéler à personne le nom de la mère, je tiendrai mon serment.

Madame de Plankenhorst respira plus librement. Et Édith, s'approchant de son fiancé, lui dit d'une voix émue :

— C'est moi qui serai la mère de cet enfant!

Et elle appuya doucement sa tête sur la poitrine de Richard.

Madame de Plankenhorst était vaincue et brisée. Mais se redressant brusquement et étendant la main comme si elle voulait les maudire.

— Eh bien, emmenez Édith avec vous! s'écria-t-elle, et que tous les démons de l'Enfer vous accompagnent!

. . . .

Où Richard pouvait-il conduire sa fiancée?

C'est la question qu'il se posa, lorsqu'arrivé dans la rue avec Édith, le cocher lui demanda où il devait les conduire.

— Je n'ai ici ni parents, ni amis, dit Richard à la jeune fille, et toi non plus En outre, je suis interné à Vienne, que faire ?

— Mène-moi chez toi, répondit la jeune fille. N'étais-je pas déjà chez toi au bivouac? Le jour nous serons ensemble, le soir nous nous souhaiterons une bonne nuit. Et nous aurons entre nous l'ange gardien de notre amour !

Ils se firent donc conduire à un hôtel, et choisirent deux chambres l'une à côté de l'autre. Richard se hâta de s'occuper de toutes les formalités nécessaires à leur mariage. Mais les choses ne marchaient pas vite dans ces temps-là.

Son premier soin avait été d'écrire à sa mère. Toutes les lettres étaient examinées..... La réponse se fit attendre huit jours et était fort courte. Madame de Baradlay exprimait sa joie, son immense bonheur de la délivrance de son fils. Elle lui annonçait pour le lendemain l'ar-

rivée à Vienne de son intendant qu'elle faisait partir à l'instant même. Il aiderait Richard dans toutes les démarches à faire.

Richard attendit le lendemain avec impatience. Sa joie fut grande lorsqu'il vit entrer ce fidèle serviteur ; elle fut plus grande encore lorsqu'il vit que sa femme l'accompagnait. Édith, au moins, ne serait pas seule jusqu'au jour de son mariage. — Elle aurait une femme pour l'aider à revêtir sa robe de noces! Et aussi pour s'occuper avec elle des achats les plus indispensables, car Édith n'avait pas un vêtement à mettre, n'ayant rien emporté de la maison des Plankenhorst.

Richard accabla le vieil intendant de questions. Il comprit enfin pourquoi les cheveux d'Odon étaient blonds!

Alors il tira de sa poitrine un petit paquet soigneusement fermé et le porta à ses lèvres avec attendrissement. Deux grosses larmes tombèrent sur la petite boucle blonde.

Pauvre Jeno! dit Richard, que nous sommes peu de chose auprès de toi!

. . . .

L'intendant lui apprit que madame de Baradlay avait voulu se rendre à Vienne pour son mariage et quelle avait fait demander un passeport au gouvernement. Non seulement on avait refusé le passeport, mais on lui avait fait savoir qu'elle devait rester internée à Nemesdomb. Il apprit en outre à Richard que tous les biens de la famille étaient momentanément confisqués et que madame de Baradlay ne pouvait disposer que d'une très faible somme.

La question d'argent préoccupait fort peu Richard. Il ne désirait qu'une chose : s'unir à Édith le plus tôt possible.

Mais on ne gagne pas le paradis si vite !

XXIX

L'ORIGINE DU MAL.

Quand Richard eut enfin gagné le paradis, il s'aperçut qu'il fallait pourtant redescendre sur la terre.

Il fit asseoir sa femme à côté de lui, et lui parla ainsi :

— Sais-tu bien, ma petite femme, que nous sommes des gens tout à fait pauvres ?

Édith se mit à rire.

— Comment serions-nous pauvres, répondit-elle, lorsque nous nous possédons l'un l'autre.

— C'est un capital, je le veux bien, mais il ne donne pas de revenu. Sais-tu ce que nous avons à dépenser par mois ? Cent florins. Et encore est-ce à grand peine que ma mère peut les réunir pour nous les envoyer.

— Mais c'est une grosse somme, à quoi pourrons-nous bien la dépenser ?

— Ce n'est pas tout, il faut que je t'avoue que cet argent n'est pas même entièrement à nous. J'ai dans cette ville quelques petites dettes du temps passé. Je dois à d'honnêtes fournisseurs, qui ont besoin de leur argent, et je tiens à honneur de ne pas leur faire tort. J'ai donc l'intention de leur abandonner la moitié de mon revenu jusqu'à l'extinction de mes dettes.

— C'est entendu, et on peut parfaitement vivre avec cinquante florins. Notre dîner se composera de deux plats et je serai la cuisinière.

— Crois-tu donc, chère Édith, que je resterai les bras croisés ? Je vais de ce pas me mettre à la recherche de quelque emploi dans n'importe quelle administration.

— Écoute-moi, Richard, supprimons un de nos deux plats, mais reste auprès de moi et ne cherche pas d'emploi.

Richard couvrit de baisers la petite main d'Édith. Il parvint enfin à la convaincre ; il lui rappela que l'enfant de Palviez allait devenir leur enfant et qu'il fallait absolument augmenter leur revenu. Édith s'offrit alors à travailler, de son côté, mais Richard lui ferma la bouche par un dernier baiser.

Il sortit, promettant d'être de retour à une heure pour le dîner. Édith se mit à la besogne et, lorsque son mari rentra, il trouva le couvert mis et fit honneur aux deux plats exquis que sa petite femme avait préparés.

Richard était satisfait de sa matinée : on l'avait accepté dans une fabrique de machines, et il toucherait cinquante florins par mois.

De plus, il avait passé chez notre ancienne connaissance, le vieux Salomon, qui était un excellent homme d'affaires, pour le prier de s'entendre avec ses créanciers. Salomon avait promis de s'en occuper et devait venir à deux heures pour en causer avec lui. Il fut exact.

Édith achevait d'ôter le couvert ; elle avait ouvert les fenêtres de l'unique chambre, qui leur servait aussi de cuisine, afin de faire pénétrer l'air frais.

— Bonjour, belle dame ! dit-il à la jeune femme, je vous présente mes humbles hommages. Permettez-moi de baiser votre main. Je baise volontiers la main qui travaille, bien plus volontiers que la main qui ne sait qu'agiter l'éventail. Vous avez une jolie chambre, un peu petite, mais au moins vous n'avez pas la peine de vous y chercher longtemps l'un l'autre. Ceux qui s'aiment ont besoin de peu de place. Que la bénédiction de Dieu repose sur vous ! Et, maintenant, à nos affaires, Monsieur le lieutenant-colonnel (car vous l'êtes toujours pour moi). Veuillez me dicter la liste de vos dettes.

Et, s'installant devant la table, il tira de sa poche un peu de craie enveloppée dans un morceau de papier et se mit en devoir d'écrire sur un coin de cette table. Richard avait bonne mémoire, il nomma ses créanciers

les uns après les autres sans en oublier un seul. Les chiffres furent posés, l'addition fut faite.

— C'est une grosse somme, une somme formidable, murmura le bon Salomon. Mais il me semble que vous n'étiez pas encore majeur, lorsque vous avez contracté ces dettes.

— Mais mon honneur était majeur, répliqua Richard.

— Voilà une grande parole. On pourrait la graver en lettres d'or. Votre mari est un prodigue, madame, il préfère son honneur à deux mille florins, ne l'aimez pas.

Édith sourit et embrassa Richard.

— Eh! bien, au moins permettez-moi de faire un accord avec vos créanciers, ils ne seront que trop heureux de toucher une partie de ce qu'ils croyaient perdu.

— Non, non, je veux les payer intégralement. Je ne veux pas qu'ils se soient fiés en vain à ma parole.

— Homme incorrigible! Pourtant vous avez une famille maintenant! Il serait bon de devenir plus sage. Ne vous impatientez pas, je me tais. Si vous aviez un sabre au côté, vous seriez capable de le faire sonner... Qu'allons nous mettre sous la rubrique : *Avoir?*

— D'abord, les cent florins que je reçois de ma mère. La moitié sera employée à payer mes dettes.

— La moitié? Est-ce que madame y consent?

— Sans doute, s'empressa de dire Édith.

— Puis, les cinquante florins que je gagnerai dans la fabrique et dont j'offre également la moitié à mes créanciers. L'autre moitié appartiendra à ma petite Édith pour ses dépenses de toilette.

Édith se fâcha et exigea que l'on inscrivit la somme tout entière.

— Maintenant, il faut y ajouter *trois cents mille florins*, dit le vieux Salomon solennellement, la dot de Mademoiselle de Liedenwall. Et il inscrivit, en effet, cette somme, en chiffres énormes.

Richard et Édith se regardaient stupéfaits, ne comprenant rien à cette plaisanterie.

— Je parle sérieusement, continua Salomon, asseyez-vous tous deux près de moi et écoutez-moi. Je vais vous découvrir le secret de tous vos maux, car, sachez-le bien, dans ce que vous avez souffert il y a eu plus que

le simple hasard... Les hommes ne font pas le mal gratuitement, ils le font le plus souvent par intérêt, pour en tirer profit. A mon sens, c'est un faux calcul, et je ne crois pas que le mal puisse jamais rapporter. La plus grande habileté, pour moi, est d'être honnête. Mais, commençons par le commencement : vous avez eu, madame, un grand oncle fort riche, Alfred de Plankenhorst. C'était un vieux garçon et un original. Je l'ai beaucoup connu, j'étais son homme d'affaires.

Il avait fait un testament en faveur de Mme de Plankenhorst et de sa fille. Il leur léguait son palais de Vienne et tous ses capitaux. Mais il vécut longtemps, et il arriva que Mlle Alphonsine eut une aventure d'amour qui ne se termina pas à son honneur. Le vieil oncle était délicat en ces sortes de matières, et il changea son testament. Il se mit à la recherche d'une parente éloignée, une jeune orpheline, Mlle Édith de Liedenwall, et la confia aux Plankenhorst.

Son second testament était ainsi conçu :

« Si Alphonsine de Plankenhorst se marie selon son « rang et sa position, de manière à faire oublier sa faute, « elle touchera la moitié de ma fortune. L'autre moitié « sera la dot d'Édith de Liedenwall.

« Si Édith de Liedenwall se marie la première et fait « un mariage digne d'elle, toute ma fortune lui appar- « tiendra,

« Si Édith de Liedenwall ne se marie pas, entre dans « un couvent, ou commet une faute que le monde ne « pardonne pas, la totalité de ma fortune reviendra au « couvent de Sainte-Brigitte. Seulement Mme de Plan- « kenhorst et sa fille en toucheront les revenus jusqu'à « leur mort. »

Il ne changeait rien au legs de sa maison, déjà fait en faveur de Mme de Plankerhorst. Personne ne devait connaître ce testament, personne que moi qui étais l'exécuteur testamentaire, mais le secrétaire chargé d'en faire la copie vendit ce secret aux Plankerhorst. Et, maintenant, rappelez-vous chaque évènement de votre vie, depuis votre première rencontre chez les Plankenhorst jusqu'au moment où vous en avez été chassés.

Pourquoi vous avait-on enfermés seuls, lorsque vous vous connaissiez à peine ?

Pourquoi voulait-on faire périr le fiancé de Mlle de Liedenwall ?

Pourquoi espérait-on faire prendre le voile à Mlle de Liedenwall ?

Pourquoi avait-on ameuté la lie de la populace contre le couvent où elle était enfermée ?

Pourquoi ?.. Pour cet argent. Le diable ne travaille pas gratis.

J'ai tout vu, tout suivi avec le plus vif intérêt !

Nous autres, petites gens, nous avons une bonne police. Nous voyons dans les maisons, dans les cœurs, et même dans les poches ! Et là est l'organe le plus sensible !

Surtout, n'ayez pas de scrupules en ce qui concerne les Plankenhorst ; il leur reste la maison dans l'intérieur de la ville, c'est déjà un assez beau denier. Elles en ont bien pour dix ans avant d'en voir la fin. Qui peut se flatter de vivre dix ans dans les temps où nous sommes !

D'ailleurs, Celui qui donne sa parure au lys de la vallée et à la danseuse d'opéra prendra également soin d'Alphonsine.

Et maintenant, monsieur le lieutenant-colonel et madame Richard de Baradlay, êtes-vous satisfaits de l'état de vos affaires ?

———

XXX

VINGT ANS PLUS TARD.

Notre histoire est finie, mais il me reste encore à instruire le lecteur du sort de quelques-uns de nos personnages.

Richard de Baradlay éleva le fils d'Othon Palviez comme son propre enfant.

Le petit Karoly était intelligent et docile, aimant le travail, un peu entêté parfois, mais, avec de la douceur et une bonne direction, Richard espérait transformer ce défaut en fermeté de caractère.

— J'avais aussi de terribles entêtements à son âge, disait souvent Richard pour l'excuser.

Avec le temps, Karoly eut des petits frères et des petites sœurs, mais jamais personne n'aurait pu découvrir la plus légère différence dans l'affection qu'on leur portait.

La trace des trois années de misère qu'il avait endurées fut longue à s'effacer ; il resta longtemps maladif, et Edith passa bien des nuits à son chevet, le veillant avec une tendre sollicitude. Le pauvre petit était très attaché à ses parents adoptifs et le leur témoignait de son mieux.

Mais, vers l'âge de douze ans, son caractère changea brusquement. Il ne voulait plus travailler, mortifiait ses professeurs, tourmentait les autres enfants, et cherchait à faire le plus de dégâts possible dans la maison, répondant avec insolence à ses parents eux-mêmes.

Richard affirmait que tous les garçons étaient détestables à cet âge-là, que c'était une crise à passer, comme la crise de la dentition pour les petits enfants.

— Jette-t-on, pour cela, les petits enfants par la fenêtre ?

On n'eut pas besoin de jeter Karoly par la fenêtre, il y passa de lui-même, emportant quelque argenterie qui lui était tombée sous la main pour ses dépenses de voyage.

Richard se mit à sa recherche et le retrouva dans un mauvais lieu, avec des gens sans aveu. Il ne restait déjà plus rien de l'argenterie, et on lui avait pris également les vêtements qu'il avait sur lui. Il était tout déguenillé.

Richard ramena l'enfant chez lui et le traita avec la plus grande douceur, se contentant de serrer avec soin dans une armoire les haillons qu'il venait de quitter. Chaque fois que Karoly paraissait avoir quelque envie de recommencer ses coups de tête, Richard les tirait de l'armoire et lui disait :

— Voilà ce que tu avais gagné à ton escapade, ne l'oublie pas.

Pendant un an, Karoly parut s'améliorer, mais on sentait la dissimulation sous sa feinte douceur. Un jour, pendant une absence de Richard, il disparut de nouveau. Cette fois, il n'avait rien emporté. Mais il avait évidemment essayé de forcer l'armoire dans laquelle étaient enfermés ses habits déguenillés. On trouva une clef cassée dans la serrure. Que voulait-il donc faire de ces habits? Quel besoin en avait-il? L'attention de Richard fut éveillée,il se mit à les examiner avec soin.Il trouva une lettre cousue dans la doublure de la veste...

Voici ce qu'elle contenait :

« Ton père adoptif a tué et dévalisé ton véritable
« père. S'il te garde près de lui, c'est pour apaiser sa
« conscience. Ton père était un grand seigneur, le
« colonel Othon Palviez. Ta mère est une grande dame
« de Vienne. Il faut que tu deviennes aussi un grand
« seigneur,et non le serviteur du meurtrier de ton père.»

Richard devina aisément de qui était la lettre... Quelle autre personne pouvait machiner une vengeance aussi noire? De cette lettre datait le triste changement du caractère de Karoly.

Richard se mit une seconde fois à la recherche de l'enfant, il voulait le ramener à lui, lui parler doucement du triste mystère de sa naissance, mais il apprit qu'il s'était réfugié auprès de sa mère.

Comment avait-il pu la découvrir? C'est ce que nous ignorons; toujours est-il qu'elle le reçut d'abord avec joie, mais elle se lassa vite et le fit entrer dans la marine.

Un an après, Richard reçut du fugitif une lettre lamentable, pleine du regret de sa conduite.

«Le dernier des serviteurs de son père adoptif, disait-il, vivait comme un prince, si l'on comparait son existence à la sienne. Il était roué de coups, il souffrait de la faim. Il accusait sa mère de l'avoir trompé, et la jugeait avec la plus dure sévérité. Elle lui avait fait croire qu'il entrait dans la marine en qualité d'enseigne de vaisseau, et, à son insu, l'avait engagé comme simple mousse, uniquement pour s'en débarrasser. — C'était, ajoutait-il, une créature sans cœur... D'ailleurs, que pouvait-on attendre d'elle, elle qui avait fait enfermer sa mère en la faisant passer pour folle.»

Karoly terminait sa lettre en suppliant son protecteur de le retirer de cette affreuse situation et de vouloir bien le racheter. « Désormais, il serait pour lui le fils le plus attaché et le plus soumis. »

Richard alla le chercher et le racheta. Il le plaça dans la meilleure institution de Pesth, et à sa majorité il le mit en possession de la petite fortune d'Othon Palviez, dont il avait laissé les intérêts s'accumuler.

Mais, malgré tous les soins de Richard, l'avenir de Karoly fut des plus tristes. L'influence d'Alphonsine de Plankenhorst devait planer sur la vie entière de son malheureux fils; elle fut son mauvais génie.

Elle-même arriva, de chute en chute, à la plus profonde misère. Elle s'était rendue odieuse à ceux-mêmes qu'elle avait eus pour amis, et peu à peu ils l'abandonnèrent tous. Elle se trouva seule, sans appui, quand ses créanciers la chassèrent de son palais. Ce fut le dernier coup porté à la malheureuse créature; relevée sans connaissance par des mains étrangères, elle fut transportée dans cet état d'insensibilité à l'hôpital fondé par des patriotes hongroises. Ces nobles femmes, qui avaient tant souffert, se vengeaient du sort en s'efforçant d'adoucir la souffrance des autres!

En revenant à elle, Alphonsine se trouva là, étendue

dans un des lits hospitaliers de cet asile, en proie à une fièvre ardente.

Au moment où elle ouvrait les yeux, elle vit entrer dans la salle deux dames Inspectrices qui visitaient l'hôpital, accompagnées du docteur; il leur parlait de la nouvelle malade, arrivée le jour même, et de la nécessité où il se trouverait de la faire transporter dans un hôpital de l'État, attendu que tous les lits de fondation étaient déjà occupés et que la pauvre femme avait une maladie grave et qui pourrait être fort longue.

L'une de ces deux dames était grande et majestueuse. A ses traits, beaux et réguliers, on aurait pu la croire jeune encore, si des cheveux blancs comme de l'argent n'avaient encadré son pâle visage. Ses yeux noirs brillaient d'un vif éclat et avaient une noble expression.

En l'apercevant, la mère de Karoly Palviez tressaillit et le sang empourpra ses joues. Elle avait reconnu la baronne Kasimir de Baradlay.

— Quel est le nom de la pauvre malade? demanda celle-ci au docteur.

Le docteur le lui dit très-bas.

Mme de Baradlay regarda la malade avec étonnement et, secouant négativement la tête :

— Non, dit-elle en français au docteur, c'est impossible, je l'ai vue autrefois, elle était d'une rare beauté.

Mais la malade comprenait le français, la rougeur de son visage fit place à une extrême pâleur. Tout vestige de sa beauté avait-il donc disparu, et était-elle changée au point d'être méconnaissable?

Cependant Mme de Baradlay s'approcha de son lit, et lui prenant doucement la main, lui dit d'une voix angélique:

— Souffrez-vous depuis longtemps?

La malade ne répondit pas, mais elle ferma les yeux, craignant peut-être de laisser lire dans son âme troublée.

— Soyez en repos et ne vous inquiétez pas de votre sort, lui dit encore Mme de Baradlay.

Puis, s'adressant au docteur.

— Pour consacrer le souvenir de cette journée, je fonde un nouveau lit en faveur de votre malade; je désire que rien ne soit épargné pour la soigner, et je prends tous les frais à ma charge.

Le docteur regarda Mme de Baradlay, comme s'il voulait l'interroger.

— C'est aujourd'hui qu'on transporte ce qui reste de mon fils Jeno dans le tombeau de ses ancêtres, ajouta-t-elle d'une voix douce et tranquille.

— Votre fils Jeno? s'écria le docteur avec surprise. Mais c'est Odon de Baradlay qui est mort en martyr?

— Le sort a voulu qu'il y eut une confusion de nom. Jeno seul le savait. Il s'est présenté devant le Conseil de guerre et s'est sacrifié pour la famille de son frère aîné. De mes fils, c'était celui qui m'était le plus cher!

Et, en disant ces mots, pas une larme ne vint mouiller ses yeux; sa douleur s'était transformée en une angélique sérénité. Pourtant, il ne lui restait de son fils qu'un peu de cendre, et trois balles de plomb mélangées à cette cendre!...

Mme de Baradlay portait pieusement sur elle l'une de ces balles attachée à une chaîne de deuil. Elle la tira de son sein pour la montrer au docteur : l'expression de son visage eut alors quelque chose de divin.

Et, pendant ce temps, la malheureuse, couchée sur son lit de douleur, ressentait toutes les tortures de l'enfer! C'était Jeno qu'elle avait tué!

Ainsi, l'éternité ne sera pas pour elle un refuge, la mort même ne lui donnera ni calme, ni repos. . . . car si Dieu, dans son infinie miséricorde, lui pardonnait, elle ne se pardonnerait jamais...

Mme de Baradlay s'éloigna à pas lents, et la mère de Karoly Palviez resta seule avec les spectres tumultueux de sa conscience.

Un long temps s'est écoulé depuis cette guerre. Une nouvelle génération a grandi. L'herbe a repoussé sur la terre piétinée par les chevaux, labourée par les boulets, imprégnée du sang le plus pur. . . . . . . Et l'espérance est rentrée dans le cœur de l'héroïque nation hongroise!

FIN.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

SAINT-QUENTIN. — IMP. J. MOUREAU.





